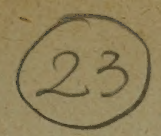

3 1761 04369 3993


23




DONACION
CNEL. ANGEL COSTA
DE LA SUCESION

# Les Japonais en Mandchourie

DEUXIÈME VOLUME



Colonel d'Infanterie breveté CORDONNIER

# Les Japonais en Mandchourie

| DEUXIÈME PARTIE | TROISIÈME PARTIE |
|---|---|
| La Marche à la bataille | La Bataille - L'Engagement |

*Avec 10 cartes hors texte et 1 croquis dans le texte*







PARIS
Henri CHARLES-LAVAUZELLE
*Éditeur militaire*
10, Rue Danton, Boulevard Saint-Germain, 118

(MÊME MAISON A LIMOGES)
1913


LIBRARY
JUL
18
1977
UNIVERSITY
OF TORONTO

# Les Japonais en Mandchourie

## DEUXIÈME PARTIE

## LA MARCHE A LA BATAILLE

### I

### LES ATTAQUES ET LES FEINTES

Le 15 juin 1904, à 3 heures de l'après-midi, le général Stackelberg acheminait les débris de ses troupes vers le nord, abandonnant le champ de bataille de Wafangou au commandant de la IIe armée japonaise.

Les opérations prenaient une nouvelle physionomie dans la presqu'île du Liao-Tung ; désormais, la IIe armée japonaise allait se porter sur Liao-Yang.

La marche à la bataille, exécutée simultanément par les Ire, IVe et IIe armées, allait être le but poursuivi par les Japonais. Gagner du temps en causant des retards à la marche de ces armées serait le jeu à jouer par les Russes.

Quand la guerre est terminée et que l'historien possède une documentation suffisante pour connaître, dans ses grandes lignes, le plan d'opérations de chaque parti, certains problèmes de la guerre ne se posent plus.

Le problème à résoudre par le général Stackelberg au lendemain de la bataille de Wafangou n'apparaît pas aujourd'hui aux yeux de l'historien.

Celui pour qui l'étude de l'histoire est l'apprentissage de la guerre est obligé de fermer certaines cases de sa mémoire, d'oublier ce qu'il sait de l'ennemi, pour concevoir, dans leur variété, les problèmes que pourra poser l'avenir.

L'objectif n'est pas de savoir ce que l'ennemi comptait faire, mais quels projets on lui prêtait, quelle mission on avait à remplir.

Beaucoup de ceux qui ont écrit sur la guerre de 1870 ont formulé des critiques fausses et inutiles parce qu'ils se sont mis à cheval sur les deux camps, ayant en main la situation exacte de chacun des partis.

Leurs critiques sont fausses parce que, à la guerre, on base les manœuvres sur des hypothèses et non sur des réalités : « L'inconnu est la loi de la guerre »; ces critiques sont inutiles parce qu'elles n'enseignent rien dont l'avenir pourrait tirer profit.

Blâmer Bonaparte d'avoir dispersé son armée la veille de Marengo est une critique sans portée. Le blâmer de n'avoir pas fait le nécessaire pour se rendre compte de la présence de l'armée de Mélas à Alexandrie est, au contraire, fructueux.

Dans le premier cas, cette dispersion était la conséquence d'hypothèses formulées concernant les intentions possibles de l'adversaire ; elle était fatale. L'intéressant serait de discuter comment Bonaparte a articulé ses troupes pour parer aux éventualités prévues ; là, il y aurait un enseignement profitable.

Critiquer le Premier Consul et ses subordonnés pour n'avoir pas connu la présence de l'armée de M. de Mélas à Alexandrie est chose utile, parce que,

pour le savoir, il eût suffi d'un peu plus de vigilance aux avant-postes. Or, cette vigilance ne saurait trop être recommandée à cause des graves conséquences d'une négligence à cet égard.

Traiter d'absurde la manœuvre d'Alvensleben se lançant avec un seul corps d'armée contre toute une armée, dans le but d'arrêter une armée qui non seulement ne marche pas, mais est hors d'état de le faire, ne conduirait à rien. Pour discuter la manœuvre du commandant du III^e corps, il faut se parer de ses illusions ; comme lui, il ne faut voir que des arrière-gardes ; comme lui, il est nécessaire de s'imaginer que Bazaine marche sur Verdun à toute allure. Alors la bataille du 16 août porte un enseignement, et Alvensleben apparaît avec tout son talent, son caractère énergique et sa grandeur.

Ce qu'il y a à blâmer, c'est la facilité avec laquelle on se lance dans une hypothèse sans avoir rien fait pour la vérifier.

Si l'étude des guerres récentes est dirigée en vue d'instruire la guerre de demain, il faut savoir se placer dans un camp et vivre les émotions de ce camp, en partager les incertitudes avec la notion, toujours présente à l'esprit, du but poursuivi.

C'est pour cela que l'étude des guerres récentes a besoin d'être faite sous forme de problèmes à résoudre.

Lorsque le commandant du I^er corps d'armée russe fut envoyé dans le Liao-Tung, sa mission avait été ainsi tracée par le général Kouropatkine :

Je donne mission au corps commandé par V. E. d'attirer sur soi, par un mouvement offensif dans la direction de Port-Arthur, le plus possible de forces de l'adversaire et d'affai-

blir ainsi l'armée qui opère dans la presqu'île du Kuantoung.

Le général Stackelberg s'était porté dans la direction de Port-Arthur; il avait eu contre lui « le plus de forces possible », tant de forces même qu'il avait failli périr dans la bataille à Wafangou.

Le soir du 15 juin, la préoccupation du commandant du 1[er] corps russe fut évidemment de remettre de l'ordre dans son corps d'armée, de rameuter son monde et de calmer chefs et soldats.

Pour cela, il fallait prendre du champ.

La pluie extrêmement violente qui tomba à 3 heures de l'après-midi donna du répit aux troupes russes demeurées les dernières sur le champ de bataille, en produisant l'arrêt des attaques.

Toute la nuit du 15 au 16, les troupes du général Stackelberg continuèrent leur retraite et gagnèrent Wanseline, couvertes par une faible arrière-garde (2 régiments d'infanterie et 2 batteries).

Les soldats russes, dont le sang-froid ne saurait trop être admiré, se remirent vite de leur émotion, et c'est dans le plus grand ordre que le général Stackelberg continua sa retraite sur Kaïping, sous la protection, ou mieux la couverture, d'une arrière-garde qui s'installa à Siun-Yo-Tschön.

Le général Oku s'était arrêté le 15 juin, dès 3 heures du soir, sur le champ de bataille.

Le 18 seulement, il se mettait en marche à nouveau et, le 21, il atteignait avec son avant-garde Siun-Yo-Tschön, tandis que le gros de la II[e] armée restait échelonné de Wanseline à Wafangou.

Le général Samsonov avait tenu le contact, signalé la reprise, vers le nord, de la marche de la II[e] armée

et offert quelque résistance à l'avant-garde japonaise à son arrivée à Siun-Yo-Tschön.

Le général Stackelberg, ayant repris en main son corps d'armée et réparé en partie ses pertes, avait toujours pour mission de prêter assistance à Port-Arthur, en attirant contre lui le maximum de forces japonaises.

Quand le général Samsonov lui rendit compte de la reprise de la marche du général Oku, il dut être satisfait : la manœuvre réussissait au delà de ses espérances, puisque de lui-même l'ennemi faisait le jeu.

Il fallait alors l'empêcher d'arriver trop vite à Liao-Yang ; Stackelberg se mit à fortifier la région de Kaïping pour y tenir quelque temps. Il redevenait le corps de couverture avec mission de gagner du temps en économisant l'espace.

C'était déjà une mission assez difficile.

Mais Samsonov signale bientôt un arrêt de l'avant-garde japonaise. Cet arrêt se prolonge.

Que se passe-t-il ?

Est-ce que le général Oku, satisfait d'avoir gagné vers le nord l'espace nécessaire à sa sécurité, va détacher une partie de ses forces vers Port-Arthur, ne laissant plus qu'un rideau en face du 1er corps ?

Si cela est, ce corps ne remplit plus sa mission, qui est d'attirer sur soi le plus de forces possible, pour soulager d'autant Port-Arthur.

Lorsque, au mois de janvier 1796, les Autrichiens entreprirent la campagne de Rivoli, ils s'avancèrent à la fois par la montagne de Trente sur Rivoli et par la plaine sur Vérone et sur Legnago.

« L'essentiel, a écrit Clausewitz, quand on marche

en plusieurs colonnes, est d'agir constamment d'accord. »

Provera, qui marchait de Padoue sur Legnago pour agir d'accord avec Alvinzi, qui passait par la montagne, eut pour mission d'attaquer Augereau à Legnago, afin d'inciter Bonaparte à dégarnir la montagne.

Quand le général Oku cessa de gagner du terrain vers le Nord et donna à penser que peut-être il se dégarnissait pour renforcer les attaques contre Port-Arthur, le général Stackelberg fut amené à nouveau à envisager la reprise de l'offensive contre l'armée du général Oku.

La mission comportait donc une attaque, attaque fort dangereuse ainsi que la bataille de Wafangou l'avait démontré. La manœuvre ne présentait certes plus les dangers de celle qu'il avait fallu faire au commencement du mois, parce qu'il n'était plus nécessaire de s'avancer aussi loin dans la presqu'île, mais elle n'en était pas moins pleine de difficultés.

Le général Stackelberg n'avait pas à tenter de battre l'ennemi, mais à le reconnaître avant de prendre la résolution d'attaquer ou de demeurer sur la défensive à Kaïping.

Il fallait reconnaître et, pour cela, feindre une attaque.

Sous le second Empire, on eût appelé cette manœuvre une reconnaissance offensive; le mot est passé de mode, mais le besoin est demeuré.

Dans des circonstances semblables, le parti qui peut voir clair, grâce à une nombreuse et puissante cavalerie, se trouvera sorti d'incertitude par les renseignements que lui donnera cette cavalerie. Il y a encore de beaux jours pour les masses de cavalerie.

Une masse de cavalerie russe se tenant sur le flanc

droit de l'armée japonaise aurait pu en discerner les mouvements, elle aurait pu dire si des divisions avaient fait demi-tour pour marcher vers Port-Arthur. Alors le I$^{er}$ corps russe aurait organisé non pas une feinte d'attaque, mais une attaque contre le rideau. Ce rideau eût appelé au secours.

Si la masse de cavalerie avait fait savoir que toute l'armée du général Oku se tenait entre Siun-Yo-Tschön et Wafangou, Stackelberg n'aurait ni feint d'attaquer ni attaqué ; il se fût préparé à défendre Kaïping.

Dans le cas particulier, la reconnaissance de cavalerie eût rencontré, du fait du terrain, des difficultés considérables ; ces difficultés étaient-elles insurmontables ?

Ce que Madritov a fait en Corée aurait-il été impossible dans le Liao-Tung ?

Les hommes audacieux réussissent souvent de ces choses qui paraissent tout d'abord impossibles.

Sans trancher la question de fait, cette étude permet d'envisager le problème que la situation a posé au général Stackelberg, problème que la guerre pourra poser à nouveau sur nos théâtres de guerre d'Europe, là où la cavalerie pourra jouer.

II

## LES SERVICES DE L'ARRIÈRE AUX ARMÉES

Le général Oku, maître du champ de bataille de Wafangou le 15 juin, dès 3 heures de l'après-midi, demeurait sur les positions conquises, sans même pousser autre chose que de faibles fractions jusqu'à la gare de Wafangou.

Le 18 juin seulement, il se mettait en marche vers le nord et, le 21, il atteignait Siun-Yo-Tschön avec son avant-garde, tandis que la IIe armée s'échelonnait de Wanseline et Wafangou. (Voir croquis n° 10.)

La 6e division, qui avait fait figurer un régiment à la bataille de Wafangou, était en train de rejoindre le général Oku. La IIe armée se composait donc des 3e, 4e, 5e et 6e divisions.

Un arrêt se produisait le 22 à la IIe armée ; la marche en avant n'était reprise que le 6 juillet suivant.

Le 7 juillet, l'avant-garde japonaise se heurte à une position défensive occupée par Stackelberg, au sud et près de Kaïping ; le 8, la IIe armée serre sur sa tête, se déploie et, le 9, elle attaque un ennemi qui disparaît aussitôt.

Maîtresse de Kaïping, la IIe armée s'y arrête jusqu'au 22 juillet.

A ce moment, le maréchal Oyama rejoignait la IIe armée et prenait, dès lors, pour le reste de la campagne, le commandement des armées japonaises en Mandchourie.

Le 23 juillet, la IIe armée se remettait en route ; le soir, elle rencontrait les Ier et IVe corps russes établis sur une position défensive à Tachitchao.

Les renseignements et de légers détachements de contact avaient fait savoir que deux ou trois divisions russes occupaient une forte position défensive au sud de la bifurcation de la voie ferrée vers Inkéou. On estimait aussi que le général Kouropatkine préparait un envoi de forces nombreuses contre le général Kawamura, alors au col de Daline. Le général Oku se proposa d'attaquer vigoureusement les positions ennemies en avançant son aile droite, dans le but de se mettre en liaison avec la 10e division japonaise.

La nuit du 23 au 24 était consacrée au déploiement de l'armée.

Oku renouvelait sa tactique de Wafangou : déployer, avant l'engagement, ses divisions sur un large front et attaquer par divisions accolées en tentant une action enveloppante sur une aile de l'ennemi ; à Wafangou, c'était l'aile droite qu'il voulut envelopper ; à Tachitchao, ce fut l'aile gauche.

Le 24, dès 5 heures du matin, la IIe armée attaquait vigoureusement sur tout le front par un feu violent d'artillerie, et, jusqu'à 10 heures du soir, la bataille se continua avec acharnement.

Le 25, les attaques des Japonais recommencent, mais les Russes, profitant de la nuit, avaient rompu le combat et s'étaient repliés vers Haitcheng.

Maître de la bifurcation du chemin de fer Tachitchao, en liaison désormais avec la 10e division, le maréchal Oyama arrête la IIe armée. Pendant une semaine, la marche vers Liao-Yang est de nouveau interrompue. (Voir croquis n° 11.)

## IIe Armée japonaise au combat de Tachitchao

(24 juillet 1904).

Général Oku. — Chef d'état-major : Général Ochiai.

### 3e Division.

Général Oshima I.

5e *Brigade* : Gén. Yamagushi.

6e rég. d'infanterie.

33e rég. d'infanterie.

17e *Brigade* : Général Kodama.

18e rég. d'infanterie.

34e rég. d'infanterie.

3e régiment de cavalerie.



3e régiment d'artillerie.

### 4e Division.

Général Ogawa.

7e *Brigade* : Général Nichyama.

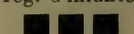
8e rég. d'infanterie.



37e rég. d'infanterie.

19e *Brigade* : Général Ando.

9e rég. d'infanterie.



38e rég. d'infanterie.



4e régiment de cavalerie.



4e régiment d'artillerie.



### 5e Division.

Général Ueda.

21e *Brigade* : Gén. Tsukamoto.

21e rég. d'infanterie.



42e rég. d'infanterie.

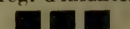


9e *Brigade* : Général Nagaoka.

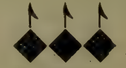
11e rég. d'infanterie.



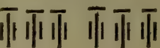
41e rég. d'infanterie.



5e régiment de cavalerie.



5e régiment d'artillerie de montagne.



### 6ᵉ Division.

Général Okubo.

11ᵉ *Brigade* : Gén. Kumamoto.

13ᵉ rég. d'infanterie.

45ᵉ rég. d'infanterie.

24ᵉ *Brigade* : Général Otani.

23ᵉ rég. d'infanterie.



48ᵉ rég. d'infanterie.

6ᵉ régiment de cavalerie.



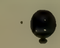
6ᵉ régiment d'artillerie.



1ʳᵉ *Brigade de cavalerie :* Général Akiyama.

13ᵉ rég. de cavalerie. — Mitrailleuses. — Batt. à cheval.







14ᵉ rég. de cavalerie. — Mitrailleuse.





1ʳᵉ *Brigade d'artillerie :* Gén. Akiyama.

13ᵉ rég. d'artillerie. — 14ᵉ rég. d'artillerie. — 15ᵉ rég. d'artillerie.

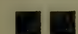






11ᵉ *Brigade d'infanterie de réserve* (Kobi).

12ᵉ rég. de Kobi. — 23ᵉ rég. de Kobi. — 43ᵉ rég. de Kobi.





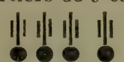


*Artillerie lourde d'armée.*

4ᵉ rég. d'artillerie à pied
(mortiers de 9 cent.)



2ᵉ groupe d'artillerie à pied.
(mortiers de 9 cent.)



1 batterie de canons de 10 cent. 5 (4 pièces).
1 — — 15 cent. (4 pièces).

Le 26 juillet, la 5ᵉ division gagnait Yentaï et passait aux ordres du général Nodzu, formant désormais, avec la 10ᵉ division, la IVᵉ armée.

A partir de cette date, le général Oku n'eut plus sous ses ordres que trois divisions : les 3e, 4e et 6e.

A la nouvelle que l'armée russe avait arrêté son mouvement de recul à Haitcheng et y organisait une nouvelle position défensive, le général Oku faisait, le 30 juillet, un nouveau bond en avant jusqu'à Ta-chanpu (14 kilomètres sud d'Haitcheng).

Le 2 août, les IIe et IVe armées entreprirent une marche concentrique sur Haitcheng que Kouropatkine s'empressa d'évacuer. Le 4 août, ces deux armées japonaises s'installaient à Haitcheng.

La IIe armée avait mis cinquante jours pour parcourir les 150 kilomètres qui séparent Wafangou de Haitcheng; sa vitesse moyenne de marche avait donc été de 3 kilomètres par jour.

Au moment où la IIe armée livrait bataille à Wafangou, le général Kawamura, commandant la 10e division japonaise, était maître de Siu-Yen ; sa station-magasin était le port de Takouchan. Le général Asada, de la Ire armée, opérait en liaison avec le général Kawamura.

Arrivée à Siu-Yen le 8 juin, la 10e division s'y arrêtait ; le 13 juin, elle recevait de Tokio le télégramme suivant :

Dès que l'organisation de vos trains le permettra, vous prendrez vos dispositions pour menacer l'ennemi sur son flanc et ses derrières en vous avançant autant qu'il sera nécessaire vers Kaïping. La brigade Asada demeurera à vos ordres à Siu-Yen avec mission de couvrir votre flanc et vos derrières contre Simutcheng.

Cet ordre montre combien la marche du corps de Stackelberg vers Port-Arthur présentait de dangers.

Il fallut beaucoup de temps pour organiser les trains de la 10e division.

Les succès de la IIe armée et la retraite si rapide de Stackelberg rendirent inutile toute marche de la 10e division vers Kaïping ; elle devenait même dangereuse, cette marche d'une division isolée vers Kaïping, où Stackelberg était en forces, pendant que du côté de Simutcheng des ennemis nombreux, couverts par la cavalerie de Mistchenko, pouvaient marcher sur Siu-Yen.

Aussi, le grand quartier général envoya-t-il les ordres suivants :

Occupant avec une partie de vos forces les principaux passages des routes de Simutcheng et de Kaïping, vous maintiendrez votre gros à Siu-Yen, où vous rassemblerez, pour le 5 juillet, au moins 20 jours de vivres pour deux divisions.

Le 24 juin au soir, le général Kawamura donnait ses ordres pour la prise des passes de Daline et de Tchipanline ; il s'en emparait le 27 juin, pour y séjourner ensuite pendant tout un mois.

Le 31 juillet seulement, rejointe par la 5e division, qui venait de se séparer de la IIe armée, renforcée par la 10e brigade de réserve venue du Japon par Takouchan, mais privée de la brigade Asada, qui était retournée à la Ire armée, la 10e division, englobée désormais dans la IVe armée, enlevait au général Zassoulitch Simutcheng.

Après ce brillant succès, la IVe armée pousse jusqu'à Haitcheng et se joint à la IIe armée.

Le 4 août est arrivé.

La Ire armée n'avait eu à combattre que pour s'emparer des cols de Fensiouline ; la résistance à vaincre n'avait pas causé de grands retards.

Cependant, du 2 mai au 4 août, elle n'avait parcouru que 150 kilomètres, distance qui sépare le Yalou de Tawuan. 150 kilomètres en quatre-vingt-quinze jours, soit une étape moyenne de 1.500 mètres par jour, tel est l'effort que le général Kuroki se contente d'exiger de ses troupes.

« L'état-major de la I^re^ armée, dit le général Hamilton, s'amuse de certaines appréciations européennes qui se sont glissées dans les journaux japonais. Il semble sur la carte que nous avons dès à présent atteint un point au nord ou au nord-est de Moukden. Les critiques n'ont évidemment pas réfléchi au nombre considérable de voitures que nous aurions dû réquisitionner pour nous avancer de notre base : le Yalou, jusqu'à un point si dangereusement isolé. »

C'est donc l'arrière qui a produit l'espèce d'ataxie dont sont atteintes les armées japonaises et qui les empêche d'accourir au plus vite contre l'armée de Kouropatkine, à laquelle chaque journée de répit amène du renfort.

La II^e^ armée avait une voie ferrée à sa disposition ; mais si, après la bataille de Nanchan, on trouva à Dalny des wagons, on manqua de locomotives pour les mettre en mouvement.

Après le combat de Tachitchao, les Japonais purent disposer de l'embranchement d'Inkéou. Inkéou fut un emplacement excellent pour l'établissement d'une station-magasin où s'entreposèrent les ravitaillements en hommes, en vivres, en munitions... A Inkéou, on trouva aussi des wagons, mais les locomotives avaient eu le temps de partir.

On transporta du Japon des locomotives fabriquées en Amérique au compte de l'Est chinois et que les Etats-Unis vendirent aux Nippons. Ces locomotives, établies à l'écartement de la voie russe, allaient — les

Japonais étaient en droit de l'espérer — délivrer la IIe armée de ses préoccupations concernant le service de l'arrière. La fatalité voulut que ce matériel sombrât le 15 juin. Il était sur les transports *Hitachi-Maru* et *Sado-Maru*, qui furent coulés près de Tsoushima par les croiseurs de Vladivostok.

Il fallut donc se contenter tout d'abord de faire traîner quelques wagons chargés du ravitaillement par des coolies ou par des chevaux. Il n'y a aucune route en Mandchourie, du moins rien qui mérite ce nom. Quant à la piste qui porte le nom de route mandarine, le dégel et la pluie l'ont transformée en marécages. Les terres sont tellement détrempées que, après le combat d'arrière-garde d'An-Chan-Tschan (27 août), les fantassins russes seront obligés de s'atteler aux pièces pour les faire avancer dans une boue où eux-mêmes laisseront leurs bottes. Les caissons ne pourront être emmenés qu'après avoir été déchargés par des fantassins auxquels on fera transporter les projectiles.

Dans nos pays de France, où tous les 5 kilomètres nous rencontrons une route empierrée, nous n'avons pas ces difficultés à surmonter, et néanmoins nous estimons dangereux de laisser trop loin derrière soi la gare de ravitaillement. En Mandchourie, la gare de ravitaillement fut longtemps au Yalou pour la Ire armée, à Dalny pour la IIe et à Takouchan pour la 10e division.

Pendant toute cette guerre, l'arrière réagira sur l'avant. Il est nécessaire d'avoir cette situation constamment présente à l'esprit si on veut apprécier à leur juste valeur les efforts accomplis par les Japonais ; on aura ainsi l'explication, non seulement de la lenteur, mais encore de la direction des opérations et de la bataille.

Aux temps de la Révolution et de l'Empire, les armées se sont passé parfois momentanément de bonnes communications avec l'arrière. A Valmy, l'armée de Dumouriez n'eut à sa disposition, comme ligne de communications, que la route de Sainte-Menehould à Vitry-le-François. Brunswick ne communiquait avec la Prusse que par la route de Grand-Pré.

Les dangers que faisaient courir à chacune des deux armées des communications aussi précaires faillirent amener la retraite des vainqueurs de Valmy sur Vitry-le-François, au lendemain de la bataille, et changer le succès en défaite.

Les dangers résultant de la difficulté de communiquer avec l'arrière furent pour beaucoup dans la pusillanimité de Brunswick : « Le mauvais arrangement qu'on avait établi pour l'arrivée des subsistances nous força de nous arrêter et de perdre du temps à Grand-Pré comme à Verdun. » (Voir *Valmy*, de M. Chuquet, p. 170.)

On peut se dispenser de recevoir des vivres en glanant ceux qui existent dans le pays.

En 1808, l'intendant en chef de l'armée d'Espagne Denniée veut faire venir des approvisionnements de France. Napoléon les lui refuse : « comme si, dans un pays de onze millions d'habitants, la nourriture de 80.000 à 100.000 hommes était quelque chose (1) ».

Napoléon base les combinaisons de sa stratégie sur le maintien de la liberté de ce qu'il appelle : la route de l'armée ; mais il se contente très fréquemment d'une liberté intermittente. Il crée des places du moment sur cette route de l'armée, de manière à s'en assurer toujours la possession, mais il admet parfai-

(1) Napoléon à Murat, Bayonne, 13 mai 1808. (*Correspondance*.)

tement que, de place du moment à place du moment, il y ait irruption momentanée.

« Qu'il s'occupât de ravitailler l'armée, de protéger ses communications ou de combiner des opérations de la guerre, Napoléon s'est toujours inspiré des mêmes principes ; il s'est efforcé d'assurer à ses manœuvres le champ le plus libre possible et de ne distraire de la bataille aucun homme valide.

Pendant les campagnes antérieures à l'année 1806, l'extrême rapidité des mouvements et le délabrement des finances avaient conduit à faire vivre les troupes à peu près exclusivement sur le pays. Ce système coûtait peu ; il libérait les colonnes de toute contrainte venant des convois et des magasins ; il favorisait la surprise et ne laissait à la vitesse de marche d'autres limites que les forces humaines (1). »

En 1807, à cause du nombre de ses soldats et de la pauvreté du pays, Napoléon dut cependant revenir aux convois et aux magasins.

A l'arrière, Napoléon n'avait pas de troupes d'étapes : « Les provinces (1) conquises devront être maintenues dans une obéissance suffisante au vainqueur par les moyens moraux, la responsabilité des communes, la constitution d'otages et l'activité de l'administration. »

Les routes sont encore de nos jours des communications peu fragiles ; elles l'étaient surtout fort peu en Europe, hors de France, au commencement du XIX^e^ siècle, car les ouvrages d'art étaient peu nombreux.

Les soldats de remplacement ou de renfort qui arrivaient sans interruption de France, les éclopés rede-

---

(1) Capitaine Lechartier, de la Section historique de l'état-major de l'armée : *Les Services de l'arrière à la Grande armée en 1806-1807.*

venus valides, suffisaient pour assurer, en même temps que les mesures de police et la présence de points d'appui nombreux, la sûreté de la ligne d'étapes.

En 1870, le maréchal de Moltke usa largement de la responsabilité des communes, de la constitution d'otages et de l'organisation administrative du territoire conquis, pour assurer la tranquillité de l'arrière; mais, aux routes peu fragiles, la guerre moderne a substitué les voies ferrées, qui, elles, sont faciles à endommager et dont les ouvrages d'art sont fréquents.

« Les armées communiqueront avec leurs dépôts par de gros convois bien escortés ; un ou deux par mois suffisent », pouvait écrire l'Empereur. En 1870, et aujourd'hui plus que jamais, les communications avec les dépôts, arsenaux, stations-magasins sont quotidiennes, ne peuvent être interrompues ; la permanence de la sûreté doit remplacer l'intermittence d'autrefois.

Aujourd'hui encore, on pourra se passer des vivres de la station-magasin pendant quelques jours, en glanant ceux du pays ou en imitant le général Kuroki : au mois d'août, quand, dans la montagne peu habitée, les pluies empêchèrent l'arrivage des vivres, il mit ses soldats à la demi-ration.

De nos jours, ce ne sont pas les vivres qui constituent la préoccupation principale du service de l'arrière, mais les munitions. Avec les armes à tir rapide et des batailles qui, comme celle de Liao-Yang, durent neuf jours, la quantité de munitions consommées est effrayante (1).

---

(1) Dans les journées des 30 et 31 août 1904, le 34ᵉ régiment d'in-

Si l'arrivage des munitions est momentanément suspendu, si les pièces sont mises à la demi-ration, c'est l'insuccès, sinon le désastre.

On conçoit donc que les Japonais aient voulu traîner avec eux leurs gares de ravitaillement.

La voie ferrée de Dalny vers Kharbin est ramenée à l'écartement du matériel japonais, à mesure que les armées gagnent du terrain vers le nord.

Il a fallu modifier l'écartement de la voie russe, puisqu'il n'était pas possible de se servir de matériel russe; mais, sur les lignes nouvelles ainsi créées, on doit amener de la mère-patrie des trains entiers — wagons et locomotives. Cela demande bien des efforts et beaucoup de temps. La réfection de la voie, l'arrivée de matériel du Japon réclament des semaines, des mois et, pendant ce délai, la IIe armée est obligée de stopper.

A la fin de juillet seulement, le service de la voie ferrée put fonctionner entre Dalny et Port-Adams.

A ce moment, la IIe armée stationnait près de Tachitchao, à environ 140 kilomètres de sa gare de ravitaillement. Une longue ligne d'étapes dut être organisée et on employa, tant dans cette période de la campagne qu'ultérieurement, 110.000 transporteurs du train auxiliaire pris parmi les Japonais n'ayant reçu aucune instruction militaire.

Pendant que se livre la bataille de Liao-Yang, la voie ferrée est organisée jusqu'à Haïtcheng : « Le rendement journalier de la voie ferrée atteignait six paires de trains transportant 1.300 tonnes de chargement utile. »

---

fanterie russe a brûlé 1.200.000 cartouches. Les batteries des Ier et IIIe corps ont consommé 3.360 projectiles par batterie et par jour. Une batterie a brûlé à elle seule un millier de gargousses.

La gare de ravitaillement est alors à 50 kilomètres des IIe et IVe armées ; cette faible distance facilitera beaucoup la tâche de ces deux armées, tâche qui n'en restera pas moins extrêmement lourde comme ravitaillements, parce que les 50 kilomètres doivent être parcourus dans une plaine inondée, là où n'existe pas de route empierrée.

La Ire armée est encore moins bien partagée que la IIe.

Il faut lui construire de toutes pièces sa voie ferrée (elle existe encore et sert au trafic commercial ; son tracé figure sur le croquis n° 10.

Après la victoire du Yalou, la Ire armée avait gagné Feng-Hoang-Tcheng; des convois prenaient les ravitaillements à Antoung, où ils étaient amenés par voie de mer, et les transportaient à Feng-Hoang-Tcheng, qui devient une place de dépôt, une station-magasin.

Pendant que se faisaient les transports, de nombreux ouvriers travaillèrent à la construction d'une voie ferrée à l'écartement réglementaire japonais. A la fin de juin, le tracé fut complet et le service put fonctionner d'Antoung à Feng-Hoang-Tcheng (1).

Dans les derniers jours de juillet, la voie ferrée arrive jusqu'à Sélioutschen ; mais la traction est exercée généralement par hommes ou chevaux ; le rendement sera faible ; quand le mauvais temps persistera, les troupes manqueront de vivres.

---

(1) « Notre situation à Feng-Hoang-Tcheng devient tous les jours meilleure, ou plutôt moins mauvaise; le chemin de fer à voie étroite qui vient d'Antoung sera fini le 26. Il n'y a pour le moment que les rails sur lesquels les wagons sont poussés à la main par des coolies », dit le général Fusii, le 15 juin, au général Hamilton.

Quant à la 10e division, pendant tout le temps qu'elle séjournera entre Takouchan et Haïtcheng, la question des ravitaillements primera celle des manœuvres.

*Le 13 juin*, en effet, l'ordre émané de Tokio et prescrivant la marche éventuelle sur Kaïping commence ainsi : « Dès que l'organisation de vos trains le permettra... »

*Le 19 juin*, ce même grand état-major de Tokio, prévoyant la mise en marche de la division du général Kawamura pour le 5 juillet, prescrit de rassembler pour cette date « au moins vingt jours de vivres ».

*Le 24 juin*, cette même division recevait de Tokio le télégramme suivant :

Des renseignements récents permettent de supposer que la flotte russe se trouve maintenant en état de sortir de Port-Arthur, ce qui va rendre nos communications par mer très incertaines, et peut-être créer les plus grandes difficultés pour la réunion des approvisionnements de tous genres qui seront nécessaires pour le ravitaillement des armées de Mandchourie lorsqu'elles auront atteint Liao-Yang.

Il est aussi à prévoir que le réapprovisionnement de la IIe armée sera particulièrement laborieux lorsqu'elle aura dépassé Kaïping.

Dans ces conditions, l'attaque générale sur Liao-Yang, que l'on projetait avant la saison des pluies, sera retardée jusqu'après cette période défavorable.

Vous réglerez donc vos opérations particulières d'accord avec ce nouvel état de choses (1).

Les questions relatives au service de l'arrière sont donc tout particulièrement à examiner par celui qui veut se rendre compte des causes de la lenteur de la marche des armées japonaises ; les accusations de prudence excessive, de crainte de l'imprévu, d'esprit

(1) *Revue militaire des Armées étrangères*, n° 969.

de méthode poussé jusqu'à la manie, tombent d'elles-mêmes par une étude, même succincte, de l'arrière des armées du maréchal Oyama.

L'arrière n'alourdit pas seulement les armées, il paralyse la stratégie ; il enlève toute amplitude aux mouvements latéraux que le haut commandement pourrait être tenté de faire de part et d'autre de la voie ferrée.

Après Liao-Yang, et même au cours de la bataille, la stratégie ne peut concevoir des déplacements éloignant l'armée à plus de deux ou trois étapes de la voie ferrée, aussi bien chez les Russes que chez les Japonais.

Chaque armée, comme un anneau enfilé autour d'une tringle, peut se mouvoir dans le sens de la voie ferrée, mais n'a que fort peu de jeu latéralement.

A cause de leurs besoins en vivres et surtout en munitions, les armées modernes en Europe seront à l'avenir liées, elles aussi, aux voies ferrées existantes.

Il en sera ainsi jusqu'au jour où la traction automobile sur route aura pris en Europe un développement suffisant pour libérer, au moins momentanément, nos armées de la sujétion impérieuse du tact immédiat du rail.

Ce jour-là les routes reprendront, en cas de nécessité, leur importance d'autrefois ; les communications avec l'arrière perdront de leur fragilité ; une armée ne sera plus à la merci de la destruction d'un ouvrage d'art, comme il arriva en 1870 aux armées allemandes du siège de Paris, dont l'action fut paralysée par la destruction du tunnel de Nanteuil.

---

## III

### LES EFFECTIFS LE 23 AOUT 1904

Les forces des Russes, à la fin du mois de juin, comprenaient le détachement de l'Est, les Ier, IVe, IIe et Xe corps d'armée.

Fin juillet, le XVIIe corps était presque au complet.

Le 23 août, le Ve corps se groupait au sud de Moukden et le Ier corps d'Europe s'échelonnait vers Kharbin en plein transport. Les unités qui avaient été si éprouvées sur le Yalou et à Wafangou étaient recomplétées.

Au lieu des 103 bataillons, 66 escadrons, 288 pièces de campagne, dispersés un peu partout, dont se composait au début de la guerre l'effectif des troupes russes d'Extrême-Orient, l'armée du général Kouropatkine, au moment où va commencer la bataille de Liao-Yang, comprend 180 bataillons, 115 escadrons, 560 pièces de campagne et 6 batteries lourdes.

Indépendamment des troupes de garnison, malgré les forces laissées à Port-Arthur, Kouropatkine peut, s'il le veut, avoir plus de 150.000 hommes sur le champ de bataille, et l'arrivée du Ier corps d'Europe aurait pu bientôt porter ce chiffre à 180.000 hommes.

La situation détaillée de son armée était la suivante :

Général en chef : Général Kouropatkine.
Chef d'état-major général : Général Sakarov.

## Ier corps de Sibérie orientale.

Général Stackelberg.

### 1re Division de Sibérie orientale.

Général Gerngross.

1re *Brigade* : Gén. Rutkowsky.

1er régiment.

2e régiment.

2e *Brigade* : Gén. Maximovitch.

3e régiment.

4e régiment.

1re *Brigade d'artillerie de Sibérie orientale* : Général Lutchkowski.



### 9e Division de Sibérie orientale.

Général Kondratowitch.

1re *Brigade* : Gén. Krause.

33e régiment.

34e régiment.

2e *Brigade* : Gén. Sykow.

35e régiment.

36e régiment.

9e *Brigade d'artillerie de Sibérie orientale* : Général Mrosowski.



*Brigade de cavalerie de l'Oussouri* : Colonel Gourko.

1er rég. de dragons de Primor. — Rég. des gardes frontières.





Batterie de cosaques. — Batterie de mitrailleuses.





Bataillon de sapeurs.

## IIe corps de Sibérie orientale.

Général Zassulitch.

### 5e Division de Sibérie orientale.

Général Alexeïev.

1re *Brigade* : Gén. Okulitsch.

17e régiment.

■ ■ ■

18e régiment.

■ ■ ■

2e *Brigade* : Gén. Putilov.

19e régiment.

■ ■ ■

20e régiment.

■ ■ ■

5e *Brigade d'artillerie de Sibérie orientale :* Colonel de Bruges.



### 1re Division d'infanterie de Sibérie.

Général Morosov.

1re *Brigade* : »

1er régiment.

■ ■ ■ ■

2e régiment.

■ ■ ■ ■

2e *Brigade* : »

3e régiment.

■ ■ ■ ■

4e régiment.

■ ■ ■ ■

1re *Brigade d'artillerie de Sibérie :* N...



*Cavalerie du corps d'armée :*

7e rég. de cosaques sibériens. — Batterie de mitrailleuses.



Nota. — La 1re division d'infanterie de Sibérie aura un bataillon à la bataille de Liao-Yang (1er régiment) et deux bataillons au détachement Kossagowski (du 4e régiment). Le reste de la division est employé à la garde de la voie ferrée et de l'arrière.

## IIIe corps de Sibérie orientale.

Général IVANOV (successeur du gén. KELLER).

### 3e Division de Sibérie orientale.

Général KACHTALINSKI.

1re *Brigade* : Gén. MORDANOW.

9e régiment.

10e régiment.

2e *Brigade* : Gén. STOLITZA.

11e régiment.

12e régiment.

3e *Brigade d'artillerie de Sibérie orientale* : Colonel SCHWERIN.



### 6e Division de Sibérie orientale.

Général DANILOV.

1re *Brigade* : Gén. JAZININ.

21e régiment.

22e régiment.

2e *Brigade* : Gén. KRISCHINSKI.

23e régiment.

24e régiment.

6e *Brigade d'artillerie de Sibérie orientale* : Colonel MEISTER.

Régiment de cosaques de l'Oussouri.

(une batterie de montagne)



(une sotnia avec le col. MADRITOV).



3e bataillon de sapeurs.

---

## IVe corps de Sibérie.

Général ZARUBAJEV.

### 2e Division d'infanterie de Sibérie.

Général LEWESTAM.

1re *Brigade* : Gén. PLIESKO.

5e régiment.

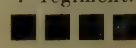
6e régiment.



2e *Brigade* : Gén. OGANOWSKI.

7e régiment.

8e régiment.



### 3e Division d'infanterie de Sibérie.

Général Kossowitch.

1re *Brigade* : Gén. Chileïko.

9e régiment.

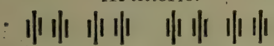
10e régiment.

2e *Brigade* : Gén. Rehbinder.

11e régiment.

12e régiment.

Artillerie.



2e rég. de cosaques Verkhné-Oudinsk.



Nota. — Les quatre groupes de batteries du IVe corps sont en position sur les retranchements de Liao-Yang. Le IVe corps sera doté, pendant les opérations qui précèdent la bataille et au cours de la bataille, des quatre batteries de la 1re brigade d'artillerie de Sibérie, provenant de la 1re division.

Le 24 août, le IVe corps n'a pas de cavalerie; le régiment de cosaques Verkhné-Oudinsk n° 2 lui sera affecté pour la bataille.

Un bataillon du 5e d'infanterie est enlevé à son régiment; il sert de soutien d'infanterie à la cavalerie du détachement du général Grékow.

---

## Ve corps de Sibérie.

Général Dembowski.

### 54e Division d'infanterie de Sibérie.

Général Orlov.

1re *Brigade* : Gén. Grulew.

213e d'infanterie (1).

214e d'infanterie (2).

2e *Brigade* : Gén. Fomin.

215e d'infanterie.

216e d'infanterie.

26e *Brigade d'artillerie.*

(4 à cheval).

(1) Voir 1 et 2 du nota à la page 32.

### 71e Division d'infanterie.

Général Ekk.

1re *Brigade* : Gén. Pogorezki.

281e d'infanterie.

282e d'infanterie.

2e *Brigade* : Gén. Nudchewski.

283e d'infanterie.

284e d'infanterie.

28e *Brigade d'artillerie* : Général Putinzev.

(2 à cheval).

*Cavalerie du corps d'armée.*

Régiment d'Argoun no 1.



Bataillon de sapeurs.

Nota. — (1) Le 213e d'infanterie est à Pensihu. — (2) Le 214e est avec le général Ljubavin barrant, au col de Daline, la route de Moukden; le 281e d'infanterie est sur le Liao-Ho avec Kossagowski. La 26e brigade d'artillerie a une batterie à Pensihu et la 28e brigade d'artillerie en a une également avec Kossagowski.

---

## Xe corps d'armée.

Général Schlutschewski.

### 9e Division d'infanterie.

Général Gerschelmann.

1re *Brigade* : Gén. Rjabinkin.

33e d'infanterie.

34e d'infanterie.

2e *Brigade* : Gén. Martson.
(+ 28 août.)

35e d'infanterie.

36e d'infanterie.

9e *Brigade d'artillerie* : Colonel Shushinski.

### 31e Division d'infanterie.
Général Wassiljev.

1re *Brigade* : Gén. Tschichewitch.
121e d'infanterie.
122e d'infanterie.

2e *Brigade* : Gén. »
123e d'infanterie.
124e d'infanterie.

31e *Brigade d'artillerie* : Général Dekinlein.



*Cavalerie du corps d'armée.*
Régiment d'Orenbourg n° 1.



2 batteries de mortiers.



Bataillon de sapeurs.

Nota. — Le général Schlutschewski succède au général Mau qui est malade.

Le 122e d'infanterie est plus connu sous le nom de régiment de Tambov.

---

## XVIIe corps d'armée.
Général Bilderling.

### 3e Division d'infanterie.
Général Ianshoul.

1re *Brigade* : Gén. Satschuk.
9e d'infanterie.
10e d'infanterie.

2e *Brigade* : Gén. Iakubinski.
11e d'infanterie.
12e d'infanterie.

9e *Brigade d'artillerie* : Général Terpilowski.

## 35e Division d'infanterie.

Général Dobrshinski.

1re *Brigade* : Gén. Glinski.

137e d'infanterie.

138e d'infanterie.

2e *Brigade* : Gén. Glasko.

139e d'infanterie.

140e d'infanterie.

35e *Brigade d'artillerie* : Général Terpilovsky.



2e *Brigade de cavalerie* (dragons) : Général Stepanow.

51e régiment de dragons.

52e régiment de dragons.



*Cosaques.*

Cosaques de l'Oussouri. — Cosaques de Terekkouban.





1er et 2e groupes d'artillerie sibérienne.



2 batteries de mortiers.



Nota. — Deux sotnias de l'Oussouri sont détachées pour établir les liaisons. Il y a lieu de remarquer que la 2e brigade de cavalerie est la seule, avec le régiment de Primor, qui soit de dragons et non des cosaques.

---

## 1er corps d'armée d'Europe.

Général Meiendorf.

85e régiment d'infanterie.



86e régiment d'infanterie.



Nota. — Le 85e d'infanterie atteint Liao-Yang le 30 août; le 86e n'arrivera à Yentaï que le 1er septembre.

---

## Détachement du général Grékow.

*2e Brigade de la Division de cosaques d'Orenbourg.*

11e régiment de cosaques d'Orenbourg.



12e régiment de cosaques d'Orenbourg.



11e batterie à cheval.



Fraction du 4e cosaques de l'Oural.



Bataillon du 5e d'infanterie (1re brigade, IVe corps).



Demi-bataillon du 282e d'infanterie (1re brigade, Ve corps).

Une batterie du IVe corps.



---

## Cavalerie du général Mistchenko.

*Brigade de cosaques de l'Oural.*

4e rég. de cosaques de l'Oural. — 5e rég. de cosaques de l'Oural.



Batterie cosaque.



*Brigade de cosaques de Transbaïkalie.*

Rég. Verkhne-Oudinsk n° 1 (1). — Rég. de Tchita n° 1.





Batterie cosaque.



NOTA : (1) Une sotnia du régiment de Verkhne-Oudinsk n° 1 est à Port-Arthur.

---

### Cavalerie du général Samsonow.

### Division de cosaques sibériens.

*1re Brigade.*

4e rég. de cosaques Ichern. — 7e rég. de cosaques Ichern (1).




*2e Brigade.*

5e rég. de cosaques de Sibérie. — 8e rég. de cosaques de Sibérie.



Batterie cosaque.



Nota : (1) 2 sotnias sont avec le IIe corps.

---

### Détachement du général Ljubawin.

(Anciennement Rennenkampf, blessé).

*2e Brigade de cosaques de Transbaïkalie.*

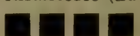
2e rég. de Nertchinsk. 2e rég. d'Argoun.



Batterie de montagne.



214e rég. d'infanterie (du Ve corps).



Ce détachement a servi à barrer la route de Moukden au col de Daline et n'a pas paru à la bataille.

---

### Détachement Kossagowski sur le Liao-Ho.

281e régiment (du Ve corps sibérien).



4e rég. d'infanterie de Sibérie (du Ier corps d'Europe).



28e brigade d'artillerie (1 batterie — 8 pièces) (du Ier corps d'Europe).



4ᵉ détachement d'artillerie (4 pièces) (du Iᵉʳ corps d'Europe).



Régiment de cosaques de l'Amour.



Gardes-frontières.





**Détachement du colonel Gralew, à Pensihu.**

213ᵉ rég. d'infanterie (du Vᵉ corps sibérien).



Une batterie de la 26ᵉ brigade (du Vᵉ corps sibérien).



Régiment de cosaques du Daghestan.



**Détachement du lieutenant-colonel Madritov.**

1ᵉʳ rég. d'infanterie (2 bataillons) (du IIᵉ corps de Sibérie orientale).



10ᵉ rég. de cosaques d'Orenbourg.



Une sotnia de cosaques de l'Oussouri (du XVIIᵉ corps).



2 pièces des gardes-frontières.

**Eléments d'armée.**

Il y a lieu d'ajouter :

Une batterie de 15 centimètres (4 pièces).



Un bataillon de télégraphistes.
Deux compagnies de pontonniers.
Une compagnie d'aérostiers.
Une compagnie de sapeurs-mineurs.

L'armée russe de Mandchourie comprenait donc, vers le 25 août, disponibles pour la bataille :

180 bataillons et demi, 115 escadrons, 70 batteries (560 pièces) de campagne, 6 batteries lourdes (34 pièces).

Son effectif s'élevait à 150.000 combattants environ (1).

La proportion de cavalerie est considérable : deux escadrons pour trois bataillons ; mais, dans la région montagneuse, cette cavalerie ne trouvera pas le terrain qui lui convient et, en plaine, le gaolian empêchera ses mouvements. Cette cavalerie n'est que médiocrement remontée en général.

En chiffres ronds, il y a 5 pièces pour six compagnies.

Chaque corps d'armée comprend un bataillon du génie.

Il y a lieu de remarquer que la 1re division d'infanterie de Sibérie, le détachement de Ljubawin et les deux régiments de cavalerie du détachement Kossagowski et de la passe de Daline, ainsi que quelques compagnies d'infanterie, n'ont pas paru sur le champ de bataille, où leur arrivée aurait pu aider à la victoire.

### Forces des Japonais à Liao-Yang.

Le 23 août, les armées japonaises occupaient les emplacements suivants :

(1) D'après *La Guerre russo-japonaise*, de l'Etat-Major russe, l'armée russe d'Extrême-Orient s'élevait, au moment de Liao-Yang, à 210 bataillons, 157 sotnias et 644 pièces, ainsi réparties :

| | | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|---|
| Sur la ligne de bataille.. | 90 | bataillons, | 19 | sotnias, | 266 | pièces. |
| En réserve générale..... | 61,5 | — | 30 | — | 136 | — |
| En détachements d'ailes. | 26 | — | 39 | — | 190 | — |
| Hors des ailes et sur les derrières............. | 18,5 | — | 50,5 | — | 52 | — |
| Garnison de Liao-Yang.. | 5,5 | — | 2 | — | » | — |
| Ligne d'étapes.......... | 8,5 | — | 16,5 | — | » | — |

La IIe armée japonaise était dans la région de Haï-Tcheng, avec ses avant-gardes à 15 kilomètres environ, plus au nord, au contact immédiat des avant-gardes russes.

La IVe armée occupait Simulin, avec la 5e division, et Faischen avec la 10e ; ses avant-gardes prolongeaient vers l'est celles de la IIe armée.

La Ire armée avait sa droite au Tai-Tsého, à l'est de l'embouchure du Lan-Ho; sa gauche, à Tawuan; le front, à peu près constamment marqué par le cours du Lan-Ho.

La brigade de Kobi (général Umesawa) se trouvait en arrière de la droite à Si-Ho-Yan.

Le grand quartier général du maréchal Oyama était à Haï-Tcheng.

Au moment où le maréchal Oyama donne ses ordres pour l'attaque de l'armée russe à Liao-Yang, la composition de l'armée japonaise est la suivante :

Général en chef : Maréchal Oyama.
Chef d'état-major général : Général Kodama.

---

## Ire Armée japonaise.

Général Ct l'Armée : Gén. Kuroki. — Chef d'état-major : Gén. Fujii.

### 12e Division japonaise.

Général Inouye. — Chef d'état-major : Lieut.-colonel Ohara.

| | |
|---|---|
| 12e *Brigade d'infanterie.*<br>Général Sasaki. (1). | 23e *Brigade d'infanterie.*<br>Général Kigoshi. |
| 14e d'inf. (Colonel Sugiura.<br>■ ■ ■ | 24e d'inf. (Colonel Harada).<br>■ ■ ■ |
| 47e d'inf. (Colonel Suginohara).<br>■ ■ ■ | 46e d'inf. (Colonel Hirai).<br>■ ■ ■ |

(1) Le général Shimamura commande la 12e brigade le 1er septembre.

12e régiment de cavalerie (Colonel SUGIURA).



12e régiment d'artillerie de montagne (Colonel FUJIMORO.)

 (6 batteries de 6 pièces.)

12e batail. du génie. 12e détach. sanitaire. 12e batail. du train.

## 2e Division.

Général NISCHI. — Chef d'état-major : Colonel ISHIBASHI.

3e *Brigade d'infanterie.*
Général MATSUNAGA.

4e d'inf. (Colonel YAMAMATO) (1).



29e d'inf. (Colonel SHIMADA).



15e *Brigade d'infanterie.*
Général OKASAKI.

16e d'inf. (Colonel TANIYAMA).



30e d'inf. (Colonel BABA).



2e régiment de cavalerie : Colonel HIGASHI.



2e régiment d'artillerie de campagne (Colonel TADA).

(6 batteries de 6 pièces.)

2e batail. du génie. 2e détach. sanitaire. 2e batail. du train.

## Division de la Garde.

Général HASEGAWA. — Chef d'état-major : Colonel SHIGEMI.

1re *Brigade de la garde.*
Général ASADA.

1er régiment de la garde (Lieutenant-colonel WATANABE).



2e régiment de la garde (Colonel KODAMA).



2e *Brigade de lá garde.*
Général WATANABE.

3e régiment de la garde (Colonel OHARA).



4e régiment de la garde (Colonel UMEZAWA).



(1) Le colonel Yoshida commandait le 4e d'infanterie à la bataille du Tan-Ho; il y fut tué (26 août).

Régiment de cavalerie de la garde (Lieut.-colonel KASE).



Régiment d'artillerie de campagne (Colonel KUMAMOTO).

(6 batteries de 6 pièces.)

Bataillon du génie. Détachement sanitaire. Bataillon du train.

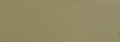
Régiment d'artillerie lourde (colonel SAKAI).

(5 batteries de 4 obusiers de 12c.)

*Brigade de réserve de la garde* (Brigade de Kobi de la garde).
Général UMESAWA.

1er rég. de Kobi. 2e rég. de Kobi. 4e rég. de Kobi.

Un escadron. Une batterie. Détachement d'ambulance.





29e régiment de Kobi.



---

## IVe Armée japonaise.

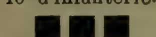
Général Ct l'armée : Gén. NODZU. — Chef d'état-major : Gén. UJEHARA.

### 10e Division japonaise.

Général KAWAMURA.

8e *Brigade d'infanterie.*
Général TOJO.

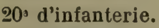
10e d'infanterie.



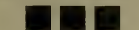
40e d'infanterie.

20e *Brigade d'infanterie.*
Général MARUI.

20e d'infanterie.



39e d'infanterie.



10e régiment de cavalerie.



10e rég. d'artillerie de montagne.



(6 batteries de 6 pièces.)

10e bat. du génie. 10e dét. d'ambulance. 10e bat. du train.





**5e Division : Gén. Ueda.**

21e *Brigade* : Gén. Tsukamoto.

21e régiment.

42e régiment.

9e *Brigade* : Gén. Nagaoka.

11e régiment.



41e régiment.



*Cavalerie divisionnaire :* 5e rég. de cavalerie.



*Artillerie divisionnaire :* 5e rég. d'artillerie de montagne.

10e *Brigade de réserve :* Col. Moji.

10e rég. de Kobi. 20 rég. de Kobi. 40e rég. de Kobi.

5e bat. du génie. Détachement d'ambulance. 5e bat. du train.

---

## IIe Armée japonaise.

Général comt l'armée : Gén. Oku. — Chef d'état-major : Gén. Ochiai.

**4e Division : Gén. Ogawa.**

19e *Brigade* : Gén. Ando.

9e régiment.

38e régiment.

7e *Brigade* : Gén. Uchijima.

8e régiment.

37e régiment.

*Cavalerie divisionnaire* : 4e rég. de cavalerie.



*Artillerie divisionnaire :* 4e rég. d'artillerie.

4e bat. du génie. 4e dét. d'ambulance. 4e bat. du train.

**3e Division** : Gén. Oshima.

17e *Brigade* : Gén. Ishihana.
18e régiment.
34e régiment.

5e *Brigade* : Gén. Yamagushi.
6e régiment.
33e régiment.

*Cavalerie divisionnaire :* 3e rég. de cavalerie.



*Artillerie divisionnaire :* 3e régiment d'artillerie.



3e bat. du génie. 3e dét. d'ambulance. 3e bat. du train.



**6e Division** : Gén. Okubo.

24e *Brigade* : Gén. Otani.
23e régiment d'infanterie.
48e régiment d'infanterie.

11e *Brigade* : Gén. Kumamoto.
13e régiment d'infanterie.
45e régiment d'infanterie.



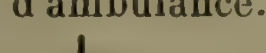
*Cavalerie divisionnaire :* 6e régiment.



*Artillerie divisionnaire :* 6e régiment d'artillerie.

6e bat. du génie. 6e dét. d'ambulance. 6e bat. du train.







11e *Brigade de réserve* : Gén. Oki.

12e rég. de Kobi. 23e rég. de Kobi. 43e rég. de Kobi.

Détachement d'ambulance.

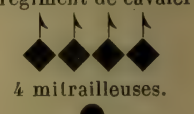
1re *Brigade de cavalerie* : Gén. Akijama.

13e régiment de cavalerie.



4 mitrailleuses.

14e régiment de cavalerie.



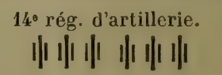
4 mitrailleuses.

Une batterie à cheval.



1re *Brigade d'artillerie de campagne.*

13e rég. d'artillerie. 14e rég. d'artillerie. 15e rég. d'artillerie.

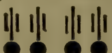


*Artillerie lourde.*

4e rég. d'artillerie à pied (6 batteries de 9 cent.).



2e groupe de mortiers (4 batteries de mortiers de 9 cent.).



Une batterie lourde (4 pièces de 10 cent. 5).



Une batterie d'obusiers (4 pièces de 15 cent.).



2 pièces de marine prises à Nanchan (de 25 cent.).



Le grande armée de Mandchourie comprenait donc, vers le 23 août : 120 bataillons, 33 escadrons, 68 bat-

teries de campagne (408 pièces), 12 batteries à pied (48 pièces lourdes) et 2 pièces de marine.

Il y a lieu de remarquer l'existence d'une brigade d'artillerie, dont le généralissime jouera comme d'une réserve d'armée.

L'effectif total des armées japonaises s'élevait à 135.000 combattants.

La cavalerie á de mauvais chevaux et sa proportion est extrêmement faible ; en chiffres ronds, on peut dire qu'il y a un escadron pour quatre bataillons.

L'artillerie est bien armée, son instruction tactique est excellente et sa proportion très forte ; une pièce par compagnie environ (480 compagnies, 470 pièces).

Chaque division possède un bataillon du génie à trois compagnies, un bataillon du train, un détachement d'ambulance, quatre sections de munitions d'infanterie et trois sections de munitions d'artillerie.

Le 23 août, l'armée russe formait trois groupements.

Le groupe du Sud, constitué par les I$^{er}$, II$^{e}$ et IV$^{e}$ corps sibériens et la division de cosaques, était sous les ordres du général Zarubaiev. Il barrait la route et la voie ferrée à Anchantsan, ses avant-gardes placées à 7 ou 8 kilomètres plus au sud.

Le groupe de l'Est, formé des III$^{e}$ et X$^{e}$ corps, sous les ordres du général Bilderling, barrait la route de Feng-Hoang-Tcheng à Liao-Yang, près Landiasan. Sa droite était à Katasy, son centre à Anpin, sa gauche à Pégou.

La réserve générale, à Liao-Yang, comprenait le XVII$^{e}$ corps, la cavalerie de Mistchenko et quelques fractions du V$^{e}$ corps, dont le gros était échelonné entre Yentaï et Moukden.

L'armée était couverte, *sur son flanc droit*, au Liao-Ho, par le détachement Kossagowski, vers Tawan, à 40 kilomètres environ de Liao-Yang ; le général Grékow avec ses cosaques le reliant au gros de l'armée, son gros au Hun-Ho.

*Sur son flanc gauche*, à Pensi-Hu, par le détachement du colonel Grulew — à une étape plus à l'est par la cavalerie du général Ljubawin que soutenait le 214ᵉ d'infanterie du Vᵉ corps — encore à 30 kilomètres plus à l'est, vers Sin-Tsitin, le lieutenant-colonel Madritov.

---

IV

## ACCEPTER OU REFUSER LA BATAILLE

Le 23 août 1904, le général Kouropatkine dispose dans la région de Liao-Yang d'environ 150.000 hommes.

Le Ier corps sibérien a réparé les pertes matérielles subies à Wafangou, et le combat de Tachitchao a relevé son moral.

Le IIe corps sibérien ne comprend que la 5e division; celle-ci a été éprouvée à Semutcheng ; c'est la seconde défaite du général Zassoulitch.

Le IIIe corps d'armée a réparé en partie ses pertes du Yalou et de Fensiouline. Il est commandé par son troisième chef depuis le début de la campagne : le général Ivanov.

Le IVe corps d'armée est au complet. Son moral est parfait ; il a le sentiment d'avoir infligé un sanglant échec aux Japonais à Tachitchao.

Les Ve, Xe et XVIIe corps sont les nouveaux venus ; ils considèrent que l'heure des succès a sonné. Le Ier corps d'Europe a un régiment à Liao-Yang, un autre sera en cours de débarquement le 2 septembre.

Si le commandant de l'armée russe avait mené au combat toutes ses troupes disponibles, il aurait pu avoir 150.000 hommes à opposer aux 135.000 Japonais, disent les relations.

Il y a toujours lieu d'émettre des doutes quand on

se trouve en face de chiffres exprimant le nombre des combattants en Mandchourie.

Les Japonais ne comptent, parmi les combattants, que les effectifs encadrés. Ils défalquent, avec raison d'ailleurs, les hommes du train auxiliaire, Japonais militarisés auxquels il ne manque, pour être des combattants, que d'avoir reçu une instruction militaire, car ils sont vigoureux et aptes au service armé.

Les troupes qui gardent la voie ferrée, les hommes qui sont désignés pour les divers services de l'armée ne comptent pas dans les combattants. « Au moment de la conclusion de la paix, a écrit le général Martynov, nous avions un million d'hommes environ sur le théâtre de la guerre. Les personnes ignorantes des secrets de notre système militaire s'étonnaient de ce que des forces aussi considérables n'aient pu mener la guerre à une fin heureuse. C'est qu'en réalité ces chiffres ne présentent en eux-mêmes qu'un décor trompeur. Notre régiment d'infanterie, qui compte 4.000 hommes d'après les tableaux d'effectifs du pied de guerre, est une unité à la fois de combat et d'administration. Pour assurer sa propre existence, il doit tirer de son sein des cuisiniers, des bouchers, des conducteurs de bestiaux, des soldats du train, des infirmiers, des hommes pour les divers détachements administratifs, etc...

» En outre de cette dépense intérieure, chaque régiment devait détacher un grand nombre d'hommes dans les transports, les boulangeries, les étapes, les états-majors et les divers établissements.

» L'exemple suivant permettra de voir combien grande était cette dépense : en janvier 1905, dans un des régiments, au lieu des 4.000 hommes réglementaires, il y en avait, inscrits sur la liste d'effectif : 5.026, dont 600 blessés légèrement ou malades

dans les divers établissements sanitaires, plus de 1.800 employés de divers côtés hors du rang et environ 2.600 combattants. »

Le général Martynov, qui fut à la bataille de Liao-Yang le brillant colonel du régiment de Zaraïsk, est qualifié mieux que personne pour se plaindre de la fonte des effectifs, car ses effectifs il sut les employer.

La lecture de la correspondance militaire de Napoléon montre avec quel soin l'Empereur consultait les situations d'effectifs et avec quelle énergie il sévissait contre tout ce qui aurait pu produire cette fonte des effectifs.

Le service est doux à l'arrière, les balles n'y pleuvent point, deux raisons qui incitent à éviter la ligne de combat. Il faut chez le chef une énergie peu commune pour maintenir le chiffre des combattants au complet.

Les Japonais avaient doté largement les services, les « carottiers » n'eurent pas de prétexte d'apparence honorable.

Les effectifs furent au complet ; c'est beau.

En raison du maintien des effectifs au complet chez les Japonais et des déperditions qui existaient chez les Russes, on peut admettre qu'à Liao-Yang les deux adversaires disposaient de forces sensiblement égales.

Au moment où la bataille était sur le point de s'engager, Port-Arthur résistait victorieusement. Le général Stœssel avait infligé à l'armée du général Nogi des échecs sanglants ; il reprenait confiance, ses émissaires faisaient savoir que la place était susceptible de faire encore une sérieuse résistance.

Kouropatkine était donc libre de gagner du temps, s'il le jugeait nécessaire, pour acquérir cette supé-

riorité numérique qu'il réclamait avant de livrer la bataille.

Le dénombrement des effectifs fait ressortir un excédent possible de 15.000 hommes en faveur des Russes — excédent qui, on l'a vu, ne portait vraisemblablement pas sur les combattants — mais Kouropatkine se fait des illusions sur la force de son adversaire. Il a déclaré au major von Tettau (1) que les armées japonaises étaient plus nombreuses que la sienne. Il a donc des raisons valables pour remettre à plus tard la bataille.

Des ouvrages très puissants avaient été élevés à Liao-Yang.

On pouvait, sans le moindre inconvénient, les abandonner.

Ce serait se faire une idée fausse du rôle de la fortification du champ de bataille que de penser qu'on ne doit pas abandonner des tranchées, même d'un fort profil, quand la situation stratégique, qui avait motivé leur construction, s'est modifiée au point de les rendre inutiles.

La terre, toute remuée qu'elle ait été, n'est encore que de la terre sans valeur ; elle ne vaut pas mieux que celle de la campagne avoisinante dès que l'armée n'a plus besoin des parapets construits.

Ce n'est pas parce que le laboureur a passé la charrue sur le sol et tracé ses sillons qu'il escompte une récolte. C'est la semence qu'il jette dans les sillons qui sert de base à ses espoirs.

Ce n'est pas parce que le sapeur a élevé des ouvrages que le chef escompte la victoire, c'est la pensée

(1) *Achtzehn Monate mit Russlands Heeren in der Mandschurei.*

tactique qui les vivifie et qui permettra à ces ouvrages de donner des fruits.

Cela n'est pas seulement vrai pour la fortification de campagne ; l'histoire montre que la fortification permanente et des places organisées peuvent être abandonnées quand le rôle qui avait causé leur création n'est plus à jouer.

Le 31 juillet 1796, Bonaparte ordonne à Sérurier de lever le siège de Mantoue : « Il est indispensable, citoyen général, que vous fassiez partir, pour passer le Mincio à Goïto, toutes les troupes qui sont dans ce moment-ci à Saint-Georges et à La Favorite, avec leur artillerie de campagne. Le général commandant ces troupes prendra, en passant à Goïto, les ordres du général Augereau. »

Cette décision amène la victoire dans les journées de Castiglione. « La fermeté avec laquelle Bonaparte a décidé la levée du siège pour marcher librement au combat suffirait à le mettre hors de pair (1). »

Si le Napoléon de 1813 était demeuré le Bonaparte du siège de Mantoue, il n'aurait pas hésité à abandonner les places de Dantzig et de Hambourg.

Rapp et le héros d'Auerstaedt auraient peut-être transformé en victoire le désastre de Leipzig, ou donné à la campagne de France une issue plus heureuse.

Kouropatkine pouvait donc abandonner Liao-Yang, se replier sur Moukden, gagner encore du temps. Il pouvait sans inconvénients aller au-devant des renforts qui lui étaient annoncés et livrer ensuite bataille avec une supériorité incontestable.

---

(1) J. C..., capitaine d'artillerie : *Etudes sur la campagne de 1796-97 en Italie.*

Chaque mois lui amenait alors un renfort de 50.000 hommes ; chaque pas en arrière accroissait les difficultés éprouvées par les Nippons pour assurer leurs ravitaillements.

Cette solution était parfaitement acceptable en Mandchourie.

Si, en territoire national, toute parcelle de terrain a sa valeur ; si on diminue sa puissance en restreignant la capacité du réservoir de forces dans lequel on peut puiser ; si abandonner les siens à l'invasion cause une impression extrêmement pénible ; si le sacrifice d'une grande ville peut produire dans l'opinion publique une de ces émotions qui équivalent à une défaite — en Mandchourie il n'en était pas ainsi.

Liao-Yang était une ville chinoise, elle pouvait être laissée aux mains de l'ennemi. L'opinion publique en Russie n'avait pas de graves raisons de s'émouvoir et bientôt une victoire l'aurait calmée.

*Kouropatkine pouvait donc parfaitement refuser la bataille.*

Kouropatkine pouvait aussi accepter la bataille.

Dès son arrivée en Mandchourie, le commandant de l'armée russe avait déclaré : « Aucune opération n'aura lieu avant qu'on se soit assuré la supériorité numérique. Il n'y aura rien avant le milieu d'août. »

Il avait dit, et son état-major le criait à qui voulait l'entendre, que le mieux était de laisser les Japonais débarquer tranquillement et s'avancer en Mandchourie, où on les battrait, ce qui permettrait de terminer la guerre en une fois.

Les ouvrages élevés à Liao-Yang, dès le mois de mai, indiquaient que c'était là que se jouerait la partie décisive.

L'intention de Kouropatkine de livrer bataille à Liao-Yang était si connue que chacun en parlait, même dans l'armée japonaise.

Le 15 juin, le général Fujii, chef d'état-major du général Kuroki, disait : « C'est sans doute à Liao-Yang que les Russes essaieront de résister à nouveau. On a fortifié solidement les débouchés venant du sud et les Chinois nous ont appris que les Russes ont fait des travaux de terrassement importants (1). »

« Le chemin du retour passe par Liao-Yang », disaient, au mois de juillet, les soldats de renfort se rendant, par Feng-Hoang-Tcheng, à la Ire armée.

Bourrienne, secrétaire du Premier Consul, raconte dans ses *Mémoires* que « Bonaparte ayant déroulé une carte d'Italie, le 17 mars 1800, dans son cabinet des Tuileries, piqua des épingles à tête rouge et noire sur divers points de la carte et finit par en placer une à San Giuliano en disant que c'était là l'endroit où il battrait M. de Mélas (2) ».

Kouropatkine avait fait mieux : il avait marqué l'endroit, lui aussi, mais de plus il avait fixé la date.

Chacun, dans l'armée russe, savait parfaitement que, s'il y avait eu des moments difficiles, c'est que le général en chef n'avait pas été toujours le maître. Les troupes avaient confiance dans leur chef. Les mauvais jours ? Nul n'y songeait plus.

Le combat de Tachitchao du 24 juillet avait complètement effacé la défaite de Wafangou. Là, on avait vu l'artillerie japonaise succomber parfois sous l'artillerie russe dont on avait su parfaitement se servir.

---

(1) *Journal de route* du lieutenant général Sir Jan Hamilton.
(2) Commandant de Cugnac : *La Campagne de Marengo en* 1800.

Les attaques de l'infanterie japonaise avaient abouti à des échecs sanglants.

Quand, dans la nuit du 24 au 25 juillet, l'armée russe s'était repliée vers le nord, comme le comportait la manœuvre annoncée à l'avance, les Ier et IVe corps avaient la conviction d'avoir battu leur adversaire. C'est sans doute la persistance de cette conviction qui explique l'opiniâtreté avec laquelle le Ier corps sibérien combattra dans les journées des 30 et 31 août contre quatre divisions japonaises soutenues par une artillerie formidable.

La bienveillance attentive de Kouropatkine avait rendu aux commandants des corps d'armée confiance en eux-mêmes, confiance en leurs troupes.

Tous désiraient la bataille.

Les effectifs avaient été recomplétés. L'habileté dont avait fait preuve le général en chef pour ramener à lui le détachement du sud, si malencontreusement lancé à l'aventure par ordre supérieur, avait reçu sa récompense. L'armée de Mandchourie était au complet, aucune division ne manquait à l'appel ; on était assez fort pour se mesurer avec l'armée japonaise.

Si Kouropatkine se croit inférieur en nombre aux armées du maréchal Oyama, il est persuadé que la différence n'est pas telle qu'il ne puisse espérer le succès.

Les sacrifices qu'il a fallu faire pour la réussite du plan de guerre russe ont été surtout des sacrifices d'amour-propre ; il a fallu reconnaître que l'armée japonaise était de tout premier ordre ; mais la confiance dans le succès était vivace, chez les chefs comme chez les soldats.

Pour le soldat russe ainsi que pour le Nippon, Liao-Yang verrait la fin de la guerre.

*Kouropatkine pouvait accepter la bataille.*

Le commandant de l'armée russe était maître de l'heure.

Pour tous, du soldat à l'empereur, il avait vu clair dès le premier jour dans la situation. Ceux de son entourage, qui avaient blâmé la conception de sa manœuvre de couverture, Zassoulitch le premier, reconnaissaient leurs torts ; Tachitchao avait montré quel parti on pouvait en tirer.

Les jours difficiles causés par l'intervention de l'autorité supérieure avaient fait regretter à tous cette intervention.

Du haut en bas de l'échelle sociale et militaire, chacun demandait pour Kouropatkine la liberté dans la décision à prendre.

Toute solution qu'aurait prise le général, le 23 août, aurait été acceptée sans discussion. « A présent, dit le général Martynov en 1907, même après les échecs pénibles de la guerre qui vient de finir, personne ne peut dénier à Kouropatkine de l'esprit naturel, le don de la parole, une immense assiduité au travail, des connaissances théoriques et pratiques variées.

» Comme ministre de la guerre, Kouropatkine a montré qu'il connaissait la vie militaire et a prouvé sa sollicitude pour le soldat et l'officier, ce qui a augmenté sa popularité dans l'armée. »

Ancien chef d'état-major du « légendaire général blanc » Skobelev, la gloire du héros avait rejailli sur le général Kouropatkine. Ses qualités d'organisateur, d'homme prévoyant, avaient assuré le succès des actions si hardies de Skobelev. Ces qualités causèrent la perte du commandant de l'armée de Mandchourie, car la prudence exagérée ne trouva plus sa compensation dans la témérité d'un autre.

Les facultés de l'intelligence ont trouvé un champ excellent pour s'exercer pendant la période des com-

binaisons stratégiques. Quand il s'agira désormais d'engager la bataille, les qualités de l'intelligence passeront au second plan : c'est le caractère qui commande pendant la bataille, l'intelligence a fait son œuvre.

Il fallait un chef à cette armée, elle n'eut qu'un chef d'état-major.

Berthier « était d'un caractère indécis, peu propre à commander en chef, mais possédait (1) toutes les qualités d'un bon chef d'état-major. Sa plus éminente qualité, comme major général, était une exactitude ponctuelle et une obéissance passive, exempte de tout commentaire aux ordres de l'Empereur, et enfin une prévoyance si inquiète et si minutieuse, lorsqu'il s'agissait de la transmission d'un ordre important, qu'on aurait pu regarder ses précautions comme excessives si, en plus d'une occasion, elles n'avaient assuré le succès des opérations. »

Kouropatkine avait l'étoffe d'un Berthier ; sa mauvaise fortune et celle de la Russie ont voulu que les événements en fissent le commandant de l'armée de Mandchourie.

*Quand la bataille est décidée, il faut vouloir vaincre.*

Le 18 juin 1815, à Waterloo, quand la situation est presque perdue, alors que le flanc droit de l'armée est aux prises avec Blücker, Napoléon juge, d'après l'espace qui le sépare encore du général « Worwärts », qu'il a le temps de vaincre ; il jette ses dernières forces contre les Anglais.

---

(1) Capitaine LECHARTIER, de la section historique de l'état-major de l'armée : *Les services de l'arrière à la Grande Armée en 1806-1807.*

L'armée française n'a le sentiment de la défaite que lorsqu'on entend crier : « La garde recule ! »

Le 26 août 1904, la garde japonaise fait connaître qu'elle se trouve dans une situation critique et que des renforts lui sont nécessaires. Le commandant de la Ire armée n'hésite pas à se démunir du 29e régiment de kobi, qui constitue la seule troupe non engagée qu'il possède alors. « Kuroki n'a aucune tendance à conserver sa vieille garde en bouteille », s'écrie sir Jan Hamilton, jamais il ne méritera le reproche adressé par Napoléon à Joseph, après Talavera, quand il lui dit cette simple vérité : « Un général qui bat en retraite avant d'avoir fait donner toutes ses réserves est digne d'être fusillé. »

Lorsque Moltke, le 17 août, donne les ordres qui amèneront le lendemain la bataille de Saint-Privat, il laisse le IVe corps entre Marbache et Toul, parce qu'il se croit assez fort. « Quand, le 19 août, il retourna à Pont-à-Mousson, il dit à Verdy du Vernois : *J'aurai encore appris quelque chose aujourd'hui, c'est qu'on n'est jamais assez fort sur le champ de bataille* (1). »

Napoléon avait dit : « Quand vous voulez livrer une bataille, rassemblez toutes vos forces, n'en négligez aucune ; un bataillon quelquefois décide d'une journée (2). »

Le 30 août 1904, le commandant de l'armée russe conservera, sans les engager, les IVe et XVIIe corps. Le 31 août au soir, une partie du IVe corps est encore disponible ; le XVIIe corps est à peu près intact ; le Ve corps se trouve à portée d'intervenir puisqu'il est entre Liao-Yang et Moukden. Les Japonais sont au bout de leurs efforts; ils n'ont, en fait de troupes fraîches, que deux divisions de l'armée de Kuroki.

(1) Colonel de Maud'huy : *Cours de Tactique générale.*
(2) *Commentaires de Napoléon : Guerres de Frédéric II*, 1759.

Kouropatkine n'a pas osé risquer le va-tout.

A mesure que la ligne de communications s'allonge, la hardiesse du chef diminue, parce que les conséquences de la défaite augmentent.

Plus l'armée est en l'air, plus le général a besoin de fermeté de caractère pour affronter les hasards de la bataille. Il est nécessaire d'avoir le caractère d'un Annibal pour se battre à Cannes, avec une ligne d'opérations qui vient de Carthage et franchit les Alpes et les Pyrénées.

Fernand Cortez a « brûlé ses vaisseaux » pour fermer le chemin du retour et obliger ses soldats à chercher le salut dans la victoire.

Il faut être un Annibal ou un Fernand Cortez pour être capable de tant de hardiesse.

On ne doit pas oublier que le « dieu de la guerre » s'est laissé intimider par la distance. A la Moskowa, il n'a pas osé engager la garde et s'est contenté d'une demi-victoire. M. de Ségur lui a prêté ces paroles : « S'il y a une seconde bataille demain, avec quoi la livrerai-je ? »

Certes, Napoléon n'aurait pas accepté la défaite, quoi qu'il pût lui en coûter ; mais ce fait d'avoir été intimidé par la distance excuse quelque peu les actes du général Kouropatkine. Sa faute est surtout d'avoir accepté un commandement au-dessus de ses forces.

L'homme n'était pas taillé à la mesure de la tâche à remplir.

---

# LIAO-YANG
# LES COMBATS D'APPROCHE

---

## I

### LA STRATÉGIE DE L'ENVELOPPEMENT

(Voir croquis n° 12.)

Malgré tout l'intérêt que pouvait présenter une prompte arrivée des armées japonaises sur le champ de bataille, le maréchal Oyama avait dû attendre que les communications avec l'arrière fussent assurées.

Dès les premiers jours d'août, des pluies diluviennes se mirent à tomber, les routes devinrent impraticables : « Je n'ai jamais vu une pluie pareille. Ne cessera-t-elle donc jamais ? On réduit la ration des hommes et les Chinois craignent de voir la rouille gagner leurs blés, qui mûrissent, si ce déluge anormal continue », écrit dans son journal de marche, le 19 août, le général Hamilton.

Cependant, à la faveur de quelques éclaircies, les opérations furent reprises dans la dernière semaine du mois d'août.

Le général commandant le groupe des armées japonaises fixa la date du 28 août pour l'attaque de Liao-Yang.

Au moment où il donne ses ordres pour une bataille qu'il voudrait décisive comme le fut Sedan, le maréchal Oyama connaît avec beaucoup d'exactitude

les effectifs russes et la répartition approximative des corps d'armée.

Les cartes russes qu'il possède le renseignent d'une manière générale sur la configuration du terrain ; au cours de la campagne de 1894, et depuis, toute la région où se livrera la bataille a été reconnue. Des espions japonais et chinois indiquent approximativement l'importance et les emplacements des ouvrages.

Le chef des armées japonaises sait que la ville de Liao-Yang est fortifiée ; il n'ignore pas que de Mayetun à Siapu, les Russes ont construit un ensemble d'ouvrages, et il est informé de l'existence de retranchements à Anchantsan et sur le Tan-Ho.

Il est informé également, au moins par à peu près, de la présence de fortes avant-gardes à Anchantsan et sur le Tan-Ho, ainsi que de l'existence d'un ou deux corps d'armée entre Liao-Yang et Moukden.

Le général Kouropatkine ne peut, de son côté, ignorer la situation d'ensemble des forces japonaises, puisque le contact avec ces forces est pris depuis plusieurs mois. Il peut y avoir erreur sur les effectifs, mais cette erreur ne peut porter sur des chiffres bien considérables.

Le commandant de l'armée russe dira, et après lui on le répétera à satiété, que les Japonais étaient parfaitement renseignés, tandis que les Russes ne l'étaient guère.

C'est le contraire qui aurait dû se produire ; si les Japonais ont été bien renseignés, c'est parce que le commandant de l'armée russe a tout fait pour qu'il en fût ainsi.

Deux routes mandarines, venant du sud, aboutissent à Liao-Yang. Chacune de ces routes sert d'axe aux armées japonaises. L'armée du général Oku et celle du général Nodzu ont comme axe la route et le

chemin de fer de Port-Arthur à Liao-Yang ; l'armée du général Kuroki a comme axe la route d'Antoung à Liao-Yang, par Feng-Hoang-Tcheng.

Les combats de Tachitchao et de Semutcheng ont renseigné le commandement russe sur la force totale de ces deux armées ; les combats sur les montagnes de Fensiouline et à Saïmatse ont fait connaître les effectifs de la Ire armée.

Le général Kuroki a les moyens de faire passer de la route mandarine à la route de Tchang-Seng - Kuandiansan - Saïmatse - Liao-Yang, une partie de ses forces, mais la Ire armée est isolée des autres.

Il est impossible au maréchal Oyama de modifier la répartition de ses forces ; il ne peut évidemment pas envoyer une division de l'armée du général Oku du côté de Saïmatse.

Lorsque deux armées sont sur un même théâtre de guerre, celle qui se trouve à la poignée de l'éventail a toutes facilités pour modifier la répartition des forces qu'elle a groupées dans le voisinage de cette poignée, tandis que l'armée qui se trouve établie sur toute la circonférence extérieure de l'éventail n'a pas cette faculté.

L'armée enveloppante doit conserver, coûte que coûte, le fractionnement primitif de ses forces; elle n'acquiert le pouvoir de modifier d'une façon notable ce fractionnement que lorsqu'elle est arrivée à proximité du point de convergence de ses axes de marche.

L'armée enveloppée stratégiquement est, au contraire, dans des conditions excellentes pour déplacer rapidement la densité de ses groupements.

L'armée enveloppante, même à proximité du point de jonction de ses routes de marche, est quelquefois hors d'état de transporter des forces d'une aile vers le centre, et *a fortiori* vers l'autre aile, si des routes

transversales n'existent pas, et ce fut le cas dans lequel se trouvèrent les Japonais.

L'armée enveloppée a toujours la faculté d'exercer ces transports de forces, puisqu'elle est là où les routes affluent.

Chacun des deux adversaires connaissait le total, à peu de choses près, des effectifs de l'autre. L'incertitude dans la répartition ne pouvait exister chez Kouropatkine, puisque l'organisation du début ne pouvait varier du côté des Japonais.

Au contraire, chez les Russes, l'équilibre était éminemment instable.

L'avantage n'a existé pour les Japonais que par suite de l'absence de tout esprit de manœuvre chez le général Kouropatkine.

La campagne de Rivoli, dont il sera question ci-après, fait voir avec quelle facilité celui qui est enveloppé stratégiquement peut déplacer le centre de gravité de ses forces, dans le cours de la période qui précède l'enveloppement tactique.

Le renseignement, difficile souvent à obtenir, est lent à se transmettre ; si l'armée espionnée manœuvre, le renseignement est faux quand il parvient à l'armée qui espionne. Cela sera d'autant plus vrai que la manœuvre aura été plus rapide.



Autrefois, les traités de stratégie abondaient en considérations sur les vertus des bases d'opérations.

On y excellait à parler de bases obliques, perpendiculaires, multiples, à angle plus ou moins ouvert... ; dans la correspondance du maréchal de Moltke, il n'en est plus guère question.

Les bases d'opérations, avec leurs formes géométriques, sont allées là où vont les vieilles lunes.

La base d'opérations des Japonais est constituée par le Japon tout entier ; celle des Russes est la Russie d'Europe.

Au cours de la campagne, on ne parlera pas de changements de *bases d'opérations*, mais les deux armées en présence subordonneront leurs mouvements au nombre, à la direction, au rendement, à la sécurité de leurs *lignes* d'opérations.

Les bases d'opérations du commencement du XIX[e] siècle ont été tuées par les chemins de fer.

Les bases d'opérations étaient des frontières artificielles et momentanées qu'établissaient les armées, au début des hostilités ou entre deux phases successives d'une même campagne ; elles formaient des annexes provisoires du territoire national, où étaient concentrées des ressources humaines et matérielles.

Les chemins de fer rendent inutiles ces entrepôts, qu'il fallait fortifier et garder.

L'importance est passée tout entière aux lignes d'opérations et aux lignes de communications. La même voie étant ligne d'opérations à l'avant et ligne de communications à l'arrière, on peut dire indifféremment ligne d'opérations ou ligne de communications.

Sous le premier Empire, on se servait habituellement du mot : ligne de communications pour désigner la route conduisant de la base d'opérations au centre d'opérations de l'armée ; les routes menant de ce centre d'opérations aux fractions de l'armée étant les lignes d'opérations. La ligne de communications, jalonnée de petites places, pouvait être momentanément violée, entre deux places.

Les lignes d'opérations ne devaient jamais l'être,

puisqu'elles constituaient la zone dans laquelle se faisaient les manœuvres. Aujourd'hui, cette distinction n'a plus de raison d'être ; mais la ligne de communications, étant une voie ferrée, est devenue extrêmement plus fragile qu'aux temps du premier Empire.

La ligne de communications du Japon aux armées est faite de voie maritime et de voie ferrée, puis de voie routière ; là où un mode de transport se substitue à l'autre, des provisions sont accumulées.

Les accumulations sont rendues nécessaires et considérables à Antoung et Dalny, à cause de la fragilité de la voie maritime, dont la régularité de rendement dépend de l'état de la mer.

Des approvisionnements sont constitués en grand nombre à Liao-Yang, à Moukden et à Kharbin, à cause de la faible puissance de transport du Transsibérien.

Il importe peu de savoir quel angle fait la direction Inkéou - Dalny avec celle de Dalny - Takouchan, puis avec la ligne Takouchan - Antoung ; mais la convergence de la ligne d'opérations de la IIe armée avec la ligne de la IVe armée vers Haitcheng a failli causer la perte du corps du général Stackelberg aventuré vers Wafangou. C'est la jonction à Liao-Yang des routes de Dalny et d'Antoung qui prépare l'enveloppement tactique des Russes à Liao-Yang.

La disposition des lignes d'opérations dicte, pour ainsi dire, à la stratégie ses manœuvres.

Au milieu de juin, une distance de 200 kilomètres sépare la Ire armée de la IIe ; à la fin de juillet, elle est réduite de moitié ; elle sera nulle le 28 août. Les armées japonaises partent d'un front d'opérations large, pour se resserrer à mesure que leur marche à l'ennemi se poursuit.

L'enveloppement stratégique trouve sa manifestation première dès le début du mois de mai; il se continue au cours de la campagne, pour aboutir le 28 août à une menace d'enveloppement tactique qui faillit être, le 1er septembre, un enveloppement effectif. Les combats de la rive droite du Tai-Tse-Ho des 1er et 2 septembre ont eu pour but de produire ou d'entraver cet enveloppement tactique.

Au Yalou, on a vu la Ire armée, par la stratégie du champ de bataille, procéder à l'enveloppement stratégique et arriver, à Hamatan, à l'enveloppement tactique.

A Wafangou, la IIe armée, en envoyant, le 14 juin, la 4e division à Foutchou, organise l'enveloppement stratégique qui sera le prélude naturel de l'enveloppement tactique cherché le lendemain.

Dans ces deux circonstances, la forme à donner à la bataille germait dans le cerveau du stratège quelques jours avant la bataille. L'enveloppement tactique convoité à Liao-Yang germait dans l'esprit des généraux japonais plusieurs mois avant la bataille, puisque, dès juillet, le mot Sedan était prononcé partout.

Plus les masses à conduire à la bataille sont importantes, plus les prévisions doivent être lointaines.

C'est dès la descente des corps d'armée allemands de leurs wagons que le maréchal de Moltke avait organisé la bataille qu'il voulait sur la Sarre.

Le 31 juillet 1870, le VIIe corps est à Trèves, formant l'extrême droite des forces allemandes ; la division badoise est à Karlsruhe, à l'extrême gauche. Tous les corps d'armée vont venir s'intercaler entre le VIIe corps et la division badoise. Le terrain de déploiement de l'armée allemande est donc d'un peu

plus de 150 kilomètres. Il est le maximum de ce qu'il pouvait être. Il n'y avait aucun intérêt à s'étendre sur la rive droite du Rhin, au contraire. On ne pouvait s'étendre davantage vers l'ouest sans violer la neutralité luxembourgeoise ou de la Belgique.

Moltke arrivait ainsi à un front initial de 150.000 mètres pour une armée de 450.000 hommes, soit un front initial d'un mètre courant par trois hommes composant l'effectif de l'armée combattante.

Le 3 août 1870, à 11 heures du matin, de son quartier général de Mayence, Moltke ordonne à la Ire armée de se rassembler le 4 août vers Tholey.

La IIe armée s'avance de Mayence et environs, vers Kaiserslautern : « Tout fait présumer que la IIe armée pourra, le 6 de ce mois, être rassemblée en avant de la zone des forêts de Kaiserslautern. » La IIIe armée doit, le 4 août, attaquer Wissembourg.

Le 4 août, le front des armées allemandes ne sera plus que de 125 kilomètres, soit de 4 hommes environ par mètre courant.

Le 4 août, tant dans la directive adressée à la IIe armée (n° 100 de la correspondance du maréchal) que dans celle envoyée au général Blumenthal (n° 101), de Moltke fait connaître ses intentions en vue d'une bataille prochaine. « La Ire armée se concentre aujourd'hui dans le triangle Tholey, Lebach, Ottweiler et *y restera pour le moment*... On laisse à l'appréciation de S. A. R. (commandant de la IIe armée) le soin de décider s'il n'y aurait pas lieu de porter le plus rapidement possible les têtes des IIIe et IVe corps jusqu'à la ligne Ottweiler, Neunkirchen, Hombourg et *de les y arrêter* pour attendre l'arrivée des autres échelons.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

» La III^e^ armée prend dès aujourd'hui l'offensive tout d'abord dans la direction du sud. Si, après s'être portée jusqu'à Haguenau, elle ne rencontre pas de forces ennemies importantes, elle se tournera vers la Sarre, en amont de Sarreguemines... »

« Il semble, par suite, d'après les coupures sur les voies ferrées, les travaux de fortification, etc., que l'ennemi ait en vue de garder la défensive sur une forte position derrière la Sarre avec toutes ses forces disponibles...

» L'entrée en ligne simultanée des trois armées dans la bataille décisive est le but désiré, et c'est dans cette intention que l'on cherchera d'ici à en régler les mouvements. » (N° 101 de la correspondance.)

Enfin, au n° 103 de cette correspondance, Moltke fait savoir comment il compte engager la bataille : « La III^e^ armée prend aujourd'hui (4 août) l'offensive dans la direction du sud vers Haguenau, pour se porter éventuellement ensuite vers la Sarre supérieure; la II^e^ armée continue son mouvement vers la ligne Neunkirchen - Hombourg ; la I^re^ armée recevra des ordres ultérieurs pour la soutenir ou pour *agir sur le flanc gauche de l'ennemi*. On n'a pas l'intention de franchir la Sarre avant le 9 août. L'adversaire semble vouloir rester sur la défensive derrière cette rivière. »

En résumé, Moltke accole ses trois armées, il les place chacune face à son objectif, il ordonne aux plus avancées d'attendre les autres et ensemble elles attaqueront de front et de flanc.

Les troupes de Tholey auront pour objectif de leur droite Wölklingen; celles de la III^e^ armée auront leur gauche vers Fenestrange.

Le front total sera d'environ 100 kilomètres, soit presque 5 hommes par mètre courant.

Le maréchal prussien espère que la bataille sera décisive ; la décision, il compte l'obtenir par l'enveloppement :

L'enveloppement stratégique, préparé dans les bureaux du grand état-major allemand, par l'utilisation des voies ferrées existantes ou par la création de voies ferrées répondant à la conception de cet enveloppement ;

L'enveloppement stratégique matérialisé, prenant corps, au fur et à mesure des débarquements des troupes sur la base de concentration ;

L'enveloppement stratégique continué par l'emploi, pour chacune des armées de lignes d'opérations convergentes et se terminant sur le champ de bataille lui-même par l'enveloppement tactique.

Voilà bien la pensée du maréchal de Moltke, telle que sa correspondance la fait connaître.

Ce n'est pas ainsi que les choses se sont passées; cela importe peu en théorie.

Napoléon n'a-t-il pas dit : « Quand vous voulez livrer une bataille, rassemblez toutes vos forces, n'en négligez aucune ; un bataillon, quelquefois, décide d'une journée » ?

C'est là la conception et la théorie.

Le 14 octobre 1806, le corps de Bernadotte demeure étranger aux batailles d'Iéna et d'Auerstaëdt.

C'est là l'exécution.

Ce n'est pas à Steinmetz, vieillard têtu et outrecuidant, que nous demandons de produire l'écho que nous voulons entendre ; c'est du génie militaire de Moltke que nous réclamons une consultation.

Quand il s'agit de chercher une doctrine, c'est dans

la correspondance de Frédéric II, de Napoléon et de Moltke qu'on la rencontrera plus sûrement que dans l'analyse des faits.

Dans les faits, la conception se retrouve d'autant plus facilement que l'ennemi a été plus passif et que les exécutants ont mieux obéi à la pensée du maître.

Dans la conception, on voit l'homme de guerre lui-même ; dans les faits, l'intervention de subordonnés obstinés, souvent maladroits, se fait parfois gravement sentir.

Dans les faits, on juge plutôt les caractères que les idées.

L'étude de la guerre russo-japonaise ne peut guère se baser aujourd'hui que sur les faits, surtout en ce qui concerne les Nippons; pourtant, là, on est en droit d'admettre que, de conception à exécution, il n'y a eu qu'un pas, parce que les Russes n'ont fait que de la guerre passive et aussi parce que les chefs japonais ont été remarquables par leur esprit de discipline.

Malgré cela, il y aura beaucoup à apprendre dans la lecture de ce qu'écriront les principaux acteurs de cette guerre.

En 1870, l'enveloppement tactique à produire sur la Sarre est demandé à un ensemble d'armées préalablement disposées sur un arc de cercle de 150 kilomètres et à la marche de ces armées sur des lignes d'opérations convergeant vers un centre où l'armée française est supposée placée.

En 1904, l'enveloppement tactique à obtenir à Liao-Yang est demandé à un ensemble d'armées disposées sur le grand arc de cercle : Antoung - Takouchan - Pitseuo ; il l'est également à la marche de ces armées

sur des lignes d'opérations se réunissant vers un centre où l'armée russe est supposée placée.

Il y a dans ces deux exemples la manifestation d'une même doctrine. *La tactique est*, chaque fois, *la suite de la stratégie.*



Dans la manœuvre de petites unités ou d'unités relativement peu importantes, telles que la Ire armée au Yalou ou la IIe armée à Wafangou, il est possible, en partant d'un rassemblement étroit, d'arriver quand même à l'enveloppement tactique de l'adversaire. L'étau peut ouvrir ses mâchoires pour les refermer ensuite.

Avec les armées que Moltke commandait en 1870 et avec celles que le maréchal Oyama conduisit à Liao-Yang en 1904, l'enveloppement tactique n'a pu se faire qu'après avoir été préparé bien à l'avance par l'enveloppement stratégique.

Avec les masses armées qui participeront aux batailles en Europe, de nos jours, la manœuvre enveloppante ne pourra en aucune façon s'improviser. Si la frontière commune aux Etats belligérants est trop étroite pour rendre l'enveloppement possible, ce ne sera pas une raison suffisante pour y renoncer.

La puissance qui disposera des masses les plus fortes prendra l'espace nécessaire au déploiement de ses armées, *là où cet espace se trouvera et sera facile à prendre, chez soi ou chez un neutre trop mal armé pour faire respecter sa neutralité.*

Suivant que demain, au début de la guerre, la base de concentration des armées d'un Etat sera ou non très étendue, on pourra juger si l'enveloppement tactique entre, oui ou non, dans ses projets.

## II

### LA STRATÉGIE DES LIGNES INTÉRIEURES

La stratégie de l'enveloppement a ses dangers, si elle a ses avantages.

Bonaparte, en 1796, et plus particulièrement au mois de janvier 1797, a montré quelles ressources on peut tirer de l'occupation d'une position centrale au sommet de l'éventail formé par les lignes d'invasion convergentes de l'ennemi.

Le 7 janvier 1797 (1) :

La division Rey surveille la ligne d'invasion de la Chiese, par l'occupation de Salo, Lonato et Brescia, avec 4.200 hommes.

La division Joubert barre la ligne d'opérations de l'Adige, en tenant la Corona et Rivoli avec 10.300 hommes ;

La division Masséna défend l'Adige contre un ennemi marchant de Padoue sur Vérone, et occupe Vérone ; elle dispose de 9.300 hommes ;

La division Augereau défend le bas Adige et intercepte la route de Padoue à Mantoue ; elle tient plus particulièrement Legnago et Badia ; ses forces s'élèvent à 10.500 hommes ;

La division Sérurier bloque Mantoue avec 8.500 hommes ;

Lannes, établi entre Bologne et Ferrare, maintient l'ordre dans la Romagne avec 2.800 hommes.

---

(1) J. C... : *Etudes sur la campagne de 1796-97 en Italie.*

Bonaparte est sur la défensive avec son armée. Il a besoin de gagner du temps jusqu'à la reddition de Mantoue, qui lui donnera la sécurité de sa ligne d'opérations ; il lui faut attendre l'arrivée des renforts qui lui viennent du Rhin et des côtes de l'Océan avant de marcher sur Vienne.

La stratégie des lignes intérieures est essentiellement une stratégie défensive ; elle use moins de l'attaque que de la riposte. Elle est plutôt conservatrice que conquérante. Elle se prête quelquefois aussi a une offensive énergique, comme au mois d'avril 1796 ; mais, dans ce cas lui-même, elle a le caractère d'un coup droit crevant la ligne enveloppante tendue par l'envahisseur.

Tandis que la stratégie de l'enveloppement comporte la dépense brutale et rapide de la totalité des forces là où elles se trouvent, la stratégie des lignes intérieures comporte toujours l'application du principe de l'économie des forces.

La stratégie, plus encore que la tactique, réclame un artiste ; elle subit l'infinité de nuances de toute œuvre d'art et se dégage toujours des formules scientifiques dans lesquelles on voudrait l'enserrer. Pas une stratégie vécue ne ressemble à une autre stratégie vécue ; le même artiste ne réédite jamais deux fois la même œuvre.

De même qu'en peinture, il y a l'école hollandaise, l'école italienne..., il y a en stratégie des œuvres qui sont d'une même école.

Montenotte et Rivoli, ainsi que 1813 et 1814, ont de si grandes ressemblances qu'on pourrait les ranger dans une même école.

La campagne de Bohême et celle de 1870 ont été conduites d'après des procédés analogues, et, aujour-

d'hui. l'école de Moltke se retrouve dans toutes les études stratégiques faites en Allemagne.

Mais l'enveloppement à Ulm ressemble plutôt aux manœuvres enveloppantes exécutées par Frédéric II à Prague et à Leuthen qu'à l'emploi des procédés du maréchal de Moltke.

Dans quelle école classer Austerlitz, Wagram, Iéna et Friedland ?

Le grand artiste qui mènera demain les armées modernes à la victoire trouvera sans doute des procédés inédits.

On ne saurait trop le répéter : s'il y a une recette pour se faire battre : l'inaction, il n'y en a pas pour vaincre.

La stratégie doit être agissante et souple.

La manœuvre de Rivoli est une merveille d'action et de souplesse. Le général Kouropatkine, à Liao-Yang, n'avait pas à copier Rivoli, mais il aurait pu s'en inspirer, à cause de la similitude des situations. Rivoli aide à comprendre Liao-Yang et à lire les erreurs commises.

La stratégie de l'enveloppement ne se tient pas dans une formule unique ; le colonel de Maud'huy, dans les leçons qu'il a données à l'Ecole supérieure de guerre, l'a qualifiée volontiers de « stratégie du fort ». Elle convient bien, en effet, à celui qui, disposant de forces supérieures, se préoccupe de les employer toutes à la fois pour produire l'écrasement par la masse.

La stratégie à opposer à la stratégie du fort peut se dénommer : « stratégie du faible » ; mais il devra demeurer entendu que les moyens de cette stratégie sont des plus variés. Ils peuvent être la stratégie de Fabius Cunctator, de Dumouriez à Valmy, la manœuvre d'Arcole ou celle de Rivoli, etc.

Lorsque le maréchal de Moltke donne, le 4 août 1870,

ses ordres pour la bataille de la Sarre, les armées allemandes ont un effectif double de celui des armées françaises.

Le général prussien est le fort à la recherche de l'armée du faible ; il organise l'enveloppement stratégique, préparant l'enveloppement tactique.

Il prête gracieusement à l'armée française une stratégie du faible. Il ne lui vient pas à l'idée que l'armée française va s'appliquer centre contre centre sur l'armée allemande, cherchant la victoire dans un combat de rencontre, au hasard de la rencontre.

Il estime que l'armée française compensera ou s'efforcera de compenser la faiblesse de ses effectifs en se donnant la supériorité du terrain. Il pense que l'armée française veut se battre en couvrant son front de la Sarre.

Plus tard, il fera des hypothèses analogues au sujet des remparts de la Moselle, puis de l'Argonne.

Il n'y a donc pas que la manœuvre des lignes intérieures à opposer à la stratégie de l'enveloppement.

Moltke ne paraît pas avoir songé à la manœuvre des lignes intérieures opposée à son dispositif d'enveloppement. Cependant, on aurait pu admettre que l'armée française, placée à l'intérieur de la circonférence d'enveloppement, aurait usé de ce procédé.

Elle aurait pu, par exemple, profiter des obstacles naturels qu'aurait rencontrés le prince royal de Prusse, dans les Vosges, pour ne laisser contre la III[e] armée que de faibles forces qui auraient eu pour mission, non de vaincre, mais de retarder la marche de la III[e] armée allemande, tandis que le gros de l'armée française aurait donné à Steinmetz la leçon qu'il méritait.

Pourquoi Moltke n'y a-t-il pas songé ?

Peut-être parce que son esprit, habitué à considérer

la force, ne soupçonnait pas la valeur de la souplesse. Peut-être parce que la disproportion des forces lui faisait paraître peu dangereuse cette manière de faire.

Peut-être avait-il conscience de l'incapacité de l'armée française à user de cette stratégie, qui réclame un chef habile et des armées ayant une puissance de mouvement que ne possédaient certes pas nos troupes de 1870.

A l'offensive pure et brutale Moltke comptait nous voir opposer la défensive pure et brutale.

Les Japonais, au moment où ils approchaient de Liao-Yang, supposèrent un moment que leur adversaire chercherait bataille sur les avancées éloignées de Liao-Yang, gardant la défensive sur l'une de ces avancées et prenant l'offensive sur l'autre.

La stratégie des lignes intérieures fut donc prêtée au général Kouropatkine, tout d'abord. Plus tard, le 29 août, l'état-major japonais hésita entre deux projets à choisir par son adversaire : le refus de la bataille par la continuation de la manœuvre en retraite ou la bataille défensive sur le front de Mayetun à Siapu.

La manœuvre des lignes intérieures nécessitait la constitution de troupes de sûreté, gardant la défensive et l'organisation d'une masse de manœuvre pour attaquer à l'endroit et au moment voulus.

Lorsque, le 8 janvier 1797, l'avant-garde d'Augereau est délogée de Bevilacqua, Bonaparte estime à 7.500 Autrichiens les forces ennemies accumulées dans la région d'Este. C'est le combat qui a fourni le renseignement.

Quand, le 9 janvier, personne n'apparaît dans la vallée de la Chiese, tandis que Masséna voit Vérone menacée, que Joubert n'est pas encore poussé et que

toujours 7.500 hommes sont vers Este, Bonaparte songe à rappeler à lui la division Rey, à garder la défensive à la Corona et à riposter vigoureusement sur le bas Adige, vers Caldiero ou Badia.

L'incertitude subsiste, mais déjà se forme dans l'esprit du chef la décision d'appeler à Valeggio, à la poignée de l'éventail, les soldats de la division Rey, devenus inutiles à Salo-Lonato et Brescia.

L'instant critique approche ; les événements qui avaient motivé la présence de Lannes entre Bologne et Ferrare ne se sont pas produits et Bonaparte a la conviction que la décision va éclater avant que ces événements aient acquis une sérieuse importance; il rappelle Lannes pour en renforcer Augereau.

Cela fait 2.800 hommes de plus pour la bataille.

Le principe de l'économie des forces fait son apparition.

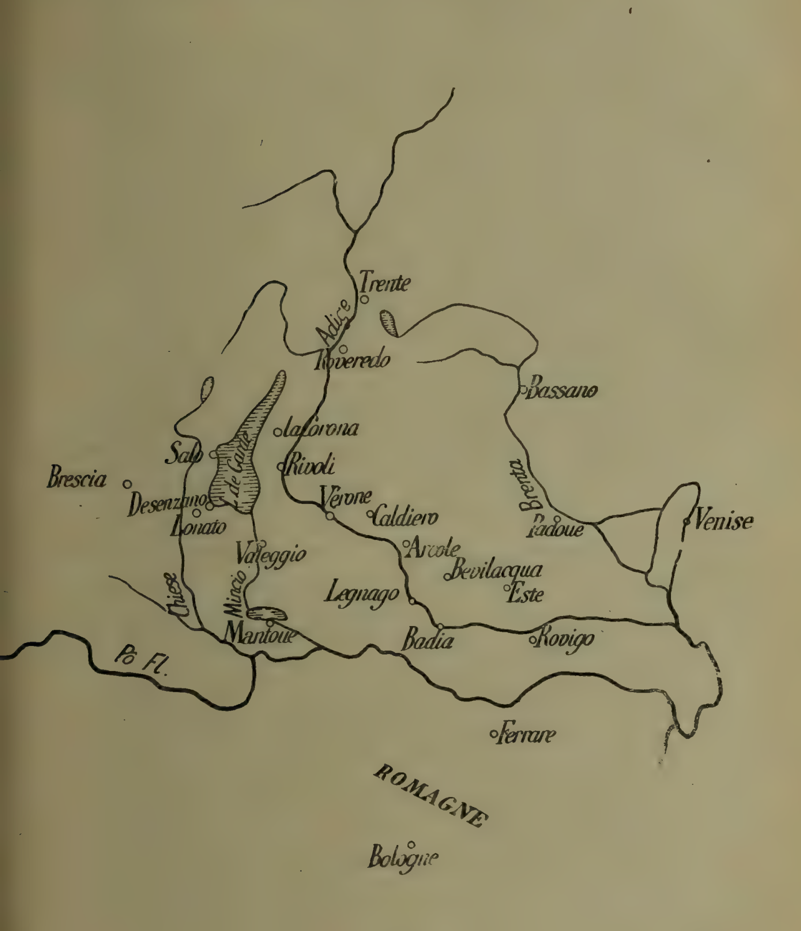
Le 12 janvier, les attaques ennemies semblent venir de Caldiero sur Vérone et d'Este sur Badia ; rien ne se montre encore contre Joubert.

Jusqu'alors, le commandant de l'armée d'Italie demeure sur la stricte defensive : il a eu deux affaires d'avant-postes et s'est bien gardé de faire soutenir ces avant-postes, car il ne sait encore comment orienter sa manœuvre.

Il a éliminé deux hypothèses : celle de troubles dans la Romagne et celle de la marche de l'ennemi par la Chiese; cela lui a permis de serrer son jeu. Le moment de jouer n'est pas arrivé, mais il s'approche, et Bonaparte envisage la manière dont il emploiera ses atouts.

« Le général en chef a donné l'ordre à la réserve de cavalerie de se porter dans la nuit à Porto-Legnago et au général Masséna de se tenir prêt à partir ce soir, afin de pouvoir percer par Legnago avec des forces considérables et renverser les projets de l'ennemi s'il

a celui de passer l'Adige à la droite ou à la gauche de Porto-Legnago, et s'il voulait tenter quelque chose sur Vérone, puisque Villanova est aussi près de l'une que de l'autre de ces places.




» Le général Joubert, qui a plus de 10.000 hommes, est très tranquille sur sa position ; d'ailleurs,

fût-il battu pendant que nous serons à Legnago, nous aurons toujours du temps à nous (1). »

Bonaparte est sur la défensive, mais la riposte est préparée ; elle sera déclenchée par Legnago sur Vérone ou sur Badia.

Mais la situation devient nette, le voile se déchire. Joubert est violemment attaqué; les colonnes ennemies, nombreuses, menacent les communications ou attaquent la Corona.

Joubert est en présence de forces supérieures, il recule de la Corona sur Rivoli. Il change de champ de bataille.

Quelle habileté montre ce chef de division sur lequel la patrie fonde un moment les plus grand espoirs et qui sera tué à Novi avant d'avoir pu donner sa mesure !

Joubert est le moins fort ; il se place sur un champ de bataille où l'ennemi ne pourra user de toutes ses forces ; il va à Rivoli, et là, Alvinzi ne pourra employer ni sa cavalerie ni son artillerie.

Selon ce que décidera le chef, Joubert sera l'avant-garde de la masse principale ou le détachement de sûreté assurant la liberté des manœuvres de Caldiero ou de Badia.

Bonaparte, alors, mais alors seulement, prend une décision fermant tout champ aux hypothèses comme aux hésitations.

Comme nous voilà loin de cette étincelle qui, enfantée par le génie, mène la victoire tambour battant. L'inspiration d'en haut n'apparaît pas, on voit le calcul le plus serré ; il n'y a pas : hésitations, mais un jugement qui se forme, une décision qui se prépare.

---

(1) Les données historiques de cette discussion sont empruntées à l'ouvrage du capitaine J. C..., déjà cité.

Ce qu'il aura décidé, Bonaparte le fera. Rivoli sera l'objectif principal; tout le reste passera au second plan et, parmi les choses du second plan, le degré de leur importance diminuera à mesure que les événements auront lieu plus loin de Rivoli.

La division Rey est disponible à la poignée de l'éventail, elle ira à Rivoli ; mais ce supplément de forces ne donnera pas la victoire.

La division Masséna, qui est à Vérone, est bien placée pour aller renforcer Joubert ; mais l'ennemi a montré des forces à Caldiero ; s'il s'empare de Vérone, la division Joubert et tout ce qui se trouvera à Rivoli sera compromis.

Bonaparte calcule la valeur des remparts de Vérone, l'effectif minimum de la garnison nécessaire pour résister à un coup de main, et il envoie la presque totalité de la division Masséna à Rivoli.

En hâte il appelle des troupes de la division d'Augereau à Vérone et il emprunte à Sérurier tout ce qui n'est pas indispensable pour repousser une sortie.

Grâce à ces mesures, au lieu des 10.300 hommes de la division Joubert, Bonaparte aura à Rivoli « 23.000 hommes, dont 1.500 cavaliers, et 30 ou 40 pièces de canon » ; l'ennemi y a 25.000 hommes environ, mais le terrain est choisi de telle sorte qu'il ne pourra employer ni son artillerie, ni sa cavalerie.

Bonaparte s'est donc créé la supériorité des moyens sur le champ de bataille décisif.

Une manœuvre analogue aurait pu être tentée par le général Kouropatkine quelque temps avant le moment où l'enveloppement allait se produire.

Autant le mouvement du corps du général Stackelberg avait été peu indiqué, puisqu'il avait amené à lancer des forces à l'aventure jusque vers Wafangou,

autant la manœuvre était à recommander dès que les armées japonaises furent venues se mettre à la portée de l'armée russe tout entière.

Bonaparte place ses divisions en éventail et attend que l'ennemi vienne heurter le pourtour de cet éventail. Il a soin de calculer la longueur des lames de l'éventail, de manière que tout se tienne.

Le problème se trouve ramené à une articulation de forces.

L'articulation existe, si la puissance des détachements de sûreté est suffisante pour obliger l'ennemi à respecter la zone dans laquelle se font les manœuvres jusqu'à l'instant où, la décision s'étant produite, la victoire en un point, à Rivoli, cause l'échec de l'ensemble.

L'articulation n'existe pas si le détachement de sûreté est trop faible ou si la masse de manœuvre agit pour son compte sur un théâtre de guerre à peu près isolé : à Wafangou.

La répugnance éprouvée par le général Kouropatkine, au sujet de la manœuvre de Wafangou, était légitime et conforme à la doctrine établie par le « Maître » à Rivoli.

L'éventail formé par le commandant de l'armée russe pouvait avoir sans inconvénients sa circonférence sur la ligne Haitcheng - Anpin, avec la poignée à Liao-Yang. Les retranchements élevés sur cette ligne donnèrent à penser au chef d'état-major de la Ire armée japonaise que le général Kouropatkine allait jouer de la stratégie des lignes intérieures.

Le 22 juillet 1904, le général Fujii eut avec le général Hamilton une conversation que le distingué attaché militaire anglais rapporte ainsi, dans son journal de route :

« Au lieu de la grande bataille de Liao-Yang, qui a

tant occupé notre pensée, nos discours, nos rêves même, il y aura deux batailles, l'une vers Haitcheng et l'autre sur la ligne Tan-Ho-Yen - Anpin.

» Comme Kouropatkine a quatre divisions disponibles, il est possible qu'il cherche à nous maintenir ici pendant qu'il livrera bataille à Haitcheng.

» En ce cas, notre devoir est de contrecarrer ce plan et d'attaquer à tout prix pour rejeter l'ennemi en arrière de la ligne Tan-Ho-Yen - Anpin.

» Mais le choix du moment favorable est chose délicate. »

Bonaparte, au cours de la manœuvre de Rivoli, a montré comment la manœuvre par lignes intérieures peut faire échec à la stratégie de l'enveloppement.

Le général Fujii, dans la conversation rapportée ci-dessus, fait voir comment la stratégie de l'enveloppement peut triompher des obstacles que la stratégie des lignes intérieures est capable de lui opposer. La parade de la riposte est chose délicate.

Le 22 juillet, la Ire armée avait à forcer le passage des montagnes de Fensiouline, terrain où la supériorité numérique ne trouve pas facilement à s'employer. Il était à craindre à ce moment que le général Kouropatkine, conservant la défensive devant la Ire armée, prononçât une attaque vigoureuse contre les armées des généraux Oku et Nodzu, réunies aux environs de Haitcheng. C'est en attaquant vigoureusement que la Ire armée aurait prévenu le danger.

La stratégie de l'enveloppement ne peut triompher des manœuvres des lignes intérieures que par des attaques constantes faites partout ; la stratégie de l'enveloppement est donc éminemment offensive.

La stratégie des lignes intérieures est privée de ses moyens, si, attaquée partout à la fois, elle est obligée de consacrer la totalité de ses forces pour se défen-

dre. Elle a l'avantage de pouvoir choisir sur les lignes d'opérations des forces enveloppantes, ses champs de bataille et trouver un surcroît de force dans les obstacles naturels existants ou dans la fortification du champ de bataille.

Le général Kouropatkine n'utilisa pas les obstacles naturels de Fensiouline, pour ne pas s'éloigner par trop de Liao-Yang, mais il organisa à Antchantsan et au Tan-Ho des lignes d'ouvrages fortifiés.



Si la stratégie de l'enveloppement a besoin d'une préparation initiale, la stratégie des lignes intérieures ne peut être improvisée au dernier moment.

La stratégie des lignes intérieures exige la connaissance parfaite du terrain, des lignes d'opérations les plus probables de l'ennemi, de la valeur des coupures naturelles, du réseau routier et ferré...

Il faut chaque fois évaluer l'effectif des troupes de sûreté à interposer sur chaque ligne d'invasion et savoir faire varier cet effectif en raison de la situation du moment.

Les lames de l'éventail ne doivent pas être trop longues parce que, sans cela, les troupes de sûreté seraient isolées et détruites peut-être dans des affaires partielles. Si les lames de l'éventail sont trop courtes, le danger de l'enveloppement tactique se présente avec toutes ses graves conséquences.

La masse de manœuvre doit pouvoir se transporter promptement sur le point où se produira, on l'espère du moins, la décision. Si la masse est faible, elle sera très mobile, mais d'une puissance peut-être insuffisante ; si elle est forte, elle est lourde à mouvoir.

Au mois de janvier 1797, Bonaparte n'use pas seulement du renforcement par l'apport de forces prises à la poignée. Tout se passe comme si l'éventail se repliait sur Rivoli pour se rouvrir à sa position première, non sans s'être dépouillé, avant de se rouvrir, de la plus grande partie de ses forces.

C'est ainsi que Bonaparte arrive à avoir, au lieu et au moment voulus, les 23.000 hommes qui lui donneront la victoire.

C'est en passant des troupes aux voisins, de proche en proche, que le centre de gravité des forces se déplacera vers le lieu voulu.

Compter sur les voies ferrées sera sage ; y compter beaucoup serait folie dans la guerre des masses armées qui figureront sur les champs de bataille au xx^e siècle, tant le rendement d'une voie ferrée est faible.

Comme le fit Bonaparte en 1797, comme le fit Napoléon en octobre 1806, c'est par l'articulation des forces et la mobilité des troupes que l'avenir obtiendra les déplacements du centre de gravité des armées qui permettront d'avoir le nombre là où la décision est cherchée.

## III

### LA JONCTION DES ARMÉES JAPONAISES

Entre le moment où, encore séparées, les armées japonaises arrivaient à portée des coups de la totalité des forces russes et l'instant où les Ire, IVe et IIe armées auraient fait leur jonction, une période critique allait s'ouvrir.

« Notre devoir est d'attaquer à tout prix pour rejeter l'ennemi en arrière de la ligne Tan-Ho-Yen - Anpin », avait déclaré le général Fujii.

C'est par une attaque violente, partant de tous côtés à la fois, que la stratégie de l'enveloppement fera triompher ses projets et refusera à la stratégie des lignes intérieures l'occasion, les moyens et le temps nécessaires à ses manœuvres.

La stratégie de l'enveloppement n'est profitable qu'à l'armée qui réunit à la possession de la force les vertus de l'esprit offensif. C'est parce que ces vertus n'existaient pas à un degré assez élevé dans les armées autrichiennes que Bonaparte a réussi, à Montenotte et sur l'Adige, des manœuvres si belles et si fécondes en résultats.

Se tenir hors de portée, chacun face à son objectif, et, au moment voulu, foncer tous à la fois, telle est la théorie des manœuvres précédant l'enveloppement tactique. C'est ce que voulait faire Moltke, ainsi que le démontrent ses directives du 4 août en vue d'une attaque simultanée de ses trois armées sur la Sarre.

Mais il faut un commandement d'une très grande

fermeté pour retenir jusqu'au moment voulu, en face de l'ennemi, des troupes avides de bataille. Cette fermeté ne pouvait exister là où commandait le maréchal de Moltke, qui n'était que le chef occulte d'une armée qui ne voulait obéir qu'à son roi et où souvent le chef n'est que le toton de son état-major.

Les plans du haut commandement échouèrent constamment, malgré l'inertie d'un Mac-Mahon ou d'un Bazaine, par la faute de subordonnés dont les gourmettes furent trop lâches.

Les initiatives indisciplinées défigurèrent tellement les conceptions du haut commandement que, pendant longtemps, ces conceptions furent méconnues. Or, — on ne saurait trop le répéter — c'est là qu'il faut chercher le précieux enseignement de la stratégie de de Moltke.

Le 22 août 1904, de son quartier général d'Haitcheng, le maréchal Oyama donna ses ordres pour la marche en avant simultanée des armées japonaises.

Le texte même des ordres n'est pas connu ; il se résumait ainsi :

Les IIe et IVe armées attaqueront, le 28 août, les hauteurs d'Anchantsan et gagneront la rive gauche du Cha-Ho (du sud).

La Ire armée attaquera les troupes qui sont en avant d'elle et forcera le passage du Tan-Ho, de manière à en tenir la rive gauche le 28 août.

Le télégraphe relie le grand quartier général au quartier général de la Ire armée. L'ordre de la Ire armée est donc aussitôt reçu qu'il est élaboré.

### *A)* Combats de la Ire armée au Tan-Ho

(Voir croquis n° 13.)

Le 22 août, à 5 heures du soir, au moment où il

va donner ses instructions à son armée, le général Kuroki possède les renseignements suivants :

Une ligne fortifiée depuis longtemps s'étend de la route mandarine de Port-Arthur à Liao-Yang, au Tai-Tse-Ho, par Mayetun, Zofantun, Siapu, formant un arc de cercle éloigné de Liao-Yang d'environ 10 kilomètres.

En avant de cette ligne, et à 20 kilomètres plus au sud-est, existe une série d'ouvrages qui barrent la route de Feng-Hoang-Tcheng à Liao-Yang.

Les Russes occupent fortement ces ouvrages ; leur droite est à Kofinzi, leur gauche au Tai-Tse-Ho, et la ligne de défense passe par la cote 300 - Anpin - la cote 273.

Dans la poche d'un officier russe, tué la veille, on a trouvé un ordre d'opérations faisant connaître que de fortes réserves allaient être placées en arrière des ailes des positions russes.

« Les indices déjà recueillis par Kuroki sur les plans de l'ennemi le déterminaient à tenter une audacieuse attaque de front sur le centre, pensant qu'il y trouverait la ligne russe plus faible et moins fortement organisée », dit le général Hamilton.

Il prend comme objectif principal Anpin, qu'il attaquera avec la 2e division et une partie de la 12e, pendant que des attaques secondaires seront dirigées sur les autres parties du front.

Il se propose de réaliser les intentions du haut commandement, en s'emparant, le 26 août, des hauteurs de la rive droite du Tan-Ho, pour forcer le passage de la rivière le lendemain et occuper, le 28, les emplacements fixés à la Ire armée par le grand état-major.

Le général Kuroki donne les ordres suivants :

Tengchuitien, 22 août 1904, 5 heures soir.

L'armée attaquera l'ennemi à Anpin, avec la plus grande partie de ses forces et, par la route de Liao-Yang, avec le reste de la Ire armée.

La 12e division attaquera, le 26 août, sur Zepanlin et au nord. Elle surveillera Pensihu.

La 2e division (moins le 2e régiment de cavalerie et un groupe), à laquelle sera adjointe une batterie de montagne de la 12e division, attaquera le 26 août, dès l'aube, Chedia-putsa-Zegou et la hauteur 300.

La garde, à laquelle seront adjoints le 2e régiment de cavalerie et un groupe de batteries de la 2e division, attaquera le 26 août, au lever du jour, par la route de Liao-Yang, sur Tadentsi.

Je me tiendrai à Sandolei, à partir du 25 août, 6 (six) heures du soir.

Signé : Kuroki.

Le général Kuroki ordonnait, en outre, au 29e régiment de Kobi, qui se trouvait sur la ligne d'étapes, de gagner Tawuan en forçant la marche. Ce régiment arrivera, dans la nuit du 25 au 26 août, après une étape de 50 kilomètres.

Cet ordre provoque les observations suivantes :

Le commandant de l'armée donne, le 22 août au soir, ses ordres pour une bataille qui doit se livrer le 26 et qui ne motivera de prise violente de contact que dans la nuit du 25 au 26, le 25 au soir au plus tôt.

Mais, si on se rend compte que la Ire armée est en face d'un ennemi qui a préparé par la fortification une ligne de défense, la chose devient naturelle. L'assaillant a à effectuer l'investissement de positions fortifiées, la reconnaissance de son secteur..., toutes choses que, dans la guerre de positions fortifiées, on a le loisir de faire.

Si on mesure le front d'attaque, on voit que la Ire armée va se déployer sur une ligne qui compte, à vol d'oiseau, 30 à 35 kilomètres.

Or, la Ire armée comprend les trois divisions à deux brigades de deux régiments et huit bataillons de Kobi, dont quatre seront conservés à Pensihu, pour la garde du flanc droit de l'armée.

Les divisions sont accolées et doivent s'engager simultanément.

On ne trouvera donc pas un combat de fixation de l'ennemi précédant l'attaque décisive et la préparant, mais une bataille à laquelle les trois divisions prendront part en même temps.

Les forces dont dispose le général Kuroki sont à peu près identiques à celles que le général Oku lança à la bataille du 15 juin; mais le front d'attaque est, cette fois, presque double de celui du 15 juin.

A la IIe armée, le front qui avait été établi en demi-cercle, avec Wafangou pour centre, devait naturellement se rétrécir au fur et à mesure des progrès de l'attaque. A la Ire armée, il ne pourra en être ainsi, puisque les fronts japonais et russe sont parallèles.

Kuroki n'a pas conservé une forte réserve capable de produire un effet de rupture sur une partie usée de la ligne de combat; la réserve est très faible et il la dépensera au premier appel.

S'il y a beaucoup d'analogies entre les procédés du général Oku à Wafangou et ceux du général Kuroki au Tan-Ho, ces deux batailles présentent aussi une différence très grande. Oku a voulu l'enveloppement d'une aile; Kuroki a cherché la rupture du front vers le centre de bataille ennemi.

Ce n'est pas *a posteriori* que le commandant de la Ire armée choisit son point d'attaque principal, mais *a priori*. Ce n'est pas par un afflux de forces primitivement réservées que Kuroki met le nombre là où il veut la décision, mais par une modulation préalable de la densité du front.

Kuroki module le développement des fronts de chacune de ses divisions d'après l'intensité des effets qu'il veut produire. Cela fait, il laisse chacun à sa tâche.

Il a choisi comme objectif principal : Anpin ; il a donné comme front d'attaque à la garde environ 10 kilomètres ; la 12e division, dont la gauche coopère à l'attaque d'Anpin, a un front de 9 kilomètres ; la 2e division, qui doit produire la décision par la rupture du front, attaque avec la presque totalité de ses forces contre la ligne : cote 300 - Zégou, c'est-à-dire contre un front de 3.500 mètres.

Pendant le combat de la Ire armée, dans la journée du 26 août, le général Kuroki, assis sur une chaise à 6.500 mètres de la ligne russe, sur la hauteur de Gokareï, derrière sa 2e division, fumant cigare sur cigare, suit des yeux le combat de la 2e division, tandis que les éclairs produits par l'éclatement des projectiles et les avis qui lui parviennent par le télégraphe le tiennent au courant de ce qui se passe à la garde et à la 2e division.

Le 23 août, au soir, la garde et la 2e division sont sur le Lan-Ho : la garde à Tawuan ; la 2e division ayant la 3e brigade à Sandoleï et la 15e brigade à Tangiaputsi.

La 12e division est entre Lan-Ho (R. D.), et le Tai-Tse-Ho (R. G.), au pied du col de Yushunline, tandis que, protégeant ses derrières et sa droite, le général Umesawa, avec trois régiments de Kobi, surveille Pensihu.

Les 2e et 12e divisions sont placées en face et à 15 kilomètres, à vol d'oiseau, de leurs objectifs ; il n'en est pas de même de la garde.

### *B)* La garde

La garde est à Tawuan ; il lui faut passer du Lan-Ho dans la vallée du Tan-Ho, en franchissant les hauteurs de Yanseline, puis se rendre maîtresse des hauteurs situées au sud de Kofinzi ; cela demandera plusieurs jours.

Il y a avantage également à menacer la droite russe pour amener l'adversaire à porter ses réserves de ce côté et l'empêcher ainsi de secourir le centre où se donnera l'attaque principale.

Le général Hasegawa décide de commencer le mouvement en avant le plus tôt possible.

Le 23 au matin, soit peu après la réception de l'ordre du commandant de l'armée, il envoie, sous la protection d'un bataillon d'infanterie et de quelques cavaliers, son bataillon du génie travailler à améliorer la route pour le passage de son artillerie.

Les travaux étant terminés dans la soirée, la garde franchit les hauteurs de Yanseline pendant la nuit du 23 au 24, de sorte que, le 24 au matin, toute la garde est dans la vallée du Tan-Ho, près de Holungou. Aussitôt arrivée, elle se déploie, occupe une position défensive et s'y retranche.

Bientôt après, des détachements légers poussent plus en avant; ils gagnent Orrdoho et Fintsidi devant le front et éclairent sur le flanc extérieur. Partout il y a échange de coups de fusil, mais les détachements russes cèdent le terrain sans résistance. Leur mission est évidente : ils doivent voir, mais non tenir.



Le 25 août, nouveau bond en avant de l'infanterie

soutenue par l'artillerie. La garde s'avance par brigades accolées; elle franchit la route à l'ouest d'Orrdoho. La 2e brigade, à droite, s'empare de la hauteur 166, entre Kinimsy et Tasintun, tandis que la 1re brigade se place en échelon en arrière et à gauche de la 2e brigade, près de Tagou.

L'infanterie reconnaît sur un grand front et marche comme à l'attaque, mais elle évite de s'exposer aux feux de la position principale ; son but est la conquête de positions de batteries pour la bataille du lendemain.

L'artillerie fait beaucoup de bruit ; elle aide son infanterie à progresser vers la position de batteries à conquérir, — la chose ne demande pas beaucoup d'efforts de sa part, — mais surtout elle canonne vigoureusement les batteries russes qui se dévoilent au nord, vers Tadentsi. La distance de tir est de 5 kilomètres ; l'effet matériel est nul, mais le canon aide à reconnaître les forces et les intentions de l'ennemi et amène une dépense de réserves russes en faveur de l'aile droite russe, c'est-à-dire là où le commandement supérieur japonais ne cherche pas la décision.

Le 25 au soir, la garde, comme l'étaient depuis plusieurs jours les 2e et 12e divisions, se trouve en face de son objectif.

Les combats du 25 ont permis au général Hasegawa de reconnaître les positions russes ; la droite ennemie lui paraît établie sur la hauteur ouest de Kofinzi. Il apprend, par l'espionnage, que l'ennemi a reçu de nombreux renforts et rassemblé des réserves entre Nayatun et Kofinzi.

Il donne ses ordres en vue de la bataille du lendemain.

Orrdoho, 25 août (soir).

La 2e brigade (moins un bataillon) *occupera l'ennemi sur son front*, pendant qu'à l'aile gauche la Ire brigade, sous les ordres du général Asada, se portera contre le flanc droit de l'ennemi par le sud de Kofinzi.

Le régiment de cavalerie de la garde (moins un escadron) gagnera Laodintan, avec mission d'éclairer la gauche de la division et d'établir la liaison avec la IVe armée vers Chan-diayu.

Le 2e régiment de cavalerie gagnera Tunsinpu, d'où il éclairera sur Tasigou, à gauche de la 1re brigade.

Toutes les batteries établies sur les hauteurs entre Orrdoho et Tunsinpu ouvriront le feu à la pointe du jour.

La réserve de la division (un bataillon de la 2e brigade, un demi-escadron et le bataillon du génie de la division) se tiendra à l'est de Tunsinpu (1).

En exécution de cet ordre, les batteries gagnent pendant la nuit les positions conquises par l'infanterie, au cours de la journée, et les emplacements reconnus avant la tombée de la nuit.

La distance qui les sépare des batteries adverses n'est plus que de 3.500 mètres; des épaulements couvrent les pièces. C'est ainsi que huit batteries s'installent près de Tagou.

Dans la vallée, deux batteries demeurent près de Kiminzy, pour « occuper l'ennemi » ; elles se tiennent à 5.000 mètres des batteries russes reconnues au nord de Tadentsi.

Le général Hasegawa prend pour objectif le flanc droit russe, ou ce qu'il croit être le flanc droit russe ; il accole ses deux brigades en donnant à chacune sa mission particulière.

Il ne garde en réserve que peu de forces, à peine de quoi boucher un trou, et qu'il dépensera à la première occasion.

---

(1) Monographie du grand état-major allemand. Hefst, 41/42.

Une fois ses troupes lancées, il n'interviendra que pour faire exécuter à ses batteries des changements d'objectifs d'après la marche générale du combat.

Il n'agira personnellement que pour demander du secours au commandant de l'armée, quand les affaires menaceront de mal tourner.

L'attitude du général de division a beaucoup de similitude avec celle du commandant de l'armée. L'un et l'autre comptent plus sur l'action, avant la bataille, qu'au cours de la bataille; ils emploient beaucoup d'hommes à la fois à la réussite de l'opération arrêtée; ils ne retiennent pas en arrière, loin de l'endroit où les événements décisifs se passent, une réserve pour calmer leurs nerfs ou parer à leurs bévues.

Ils jouent le va-tout dès le début de l'action.

Leur attitude est des plus audacieuses, car un échec sérieux dégénérera vite en déroute, faute d'avoir conservé une réserve pour les parades. Mais l'échec est moins à craindre, puisqu'il y a un plus grand nombre de fusils à contribuer à la victoire.

L'offensive japonaise, aussi bien dans les divisions que dans l'armée, présente donc ce caractère particulier de ne comporter les tâtonnements, la prudence, que dans les préliminaires de la bataille. Un plan conçu est un plan sur lequel on ne reviendra pas ; de là les lenteurs de la conception, mais aussi l'absence de forces réservées.

Dès que la bataille est décidée, tous les moyens sont employés pour vaincre ; on ne pense pas à limiter les conséquences d'un insuccès. On sera victorieux ou mort.

Avec des décisions semblables, les chances de vaincre sont très grandes.

Le 26 août, la brigade Asada, qui avait passé la

nuit en échelon, en arrière et à gauche de la 2e brigade, près de Tagou, s'était mise en marche avant le jour ; à 5 heures du matin, elle était face à son objectif, le front Tasintun - Tasigou, et prolongeait à gauche la ligne occupée par la brigade Watanébe.

Les batteries de la division (huit batteries) ouvrirent le feu contre les positions russes. Tout d'abord, la 1re batterie de la 3e division, placée sur le piton situé au sud de Kofinzi, fut seule à répondre ; elle fut écrasée par le feu des Japonais et, à 6 h. 30, elle dut cesser son tir.

Mais le colonel Schwérin, ayant appelé les trois autres batteries de la 3e brigade d'artillerie et la 1re batterie de la 6e division, la lutte d'artillerie prit une nouvelle intensité. Ce combat d'artillerie dura toute la journée, batteries masquées contre batteries masquées; il fut sans aucun effet.

Non seulement il n'y eut pas destruction, mais pas même neutralisation.

Toute la journée, les batteries demeurèrent maîtresses de leur tir, au grand détriment des infanteries ; le feu d'artillerie ne cessa qu'à 8 heures du soir.

La conception de la manœuvre reposait sur une menace du front russe, de Tadentsi à Kofinzi, de manière à empêcher l'ennemi de s'étendre vers l'ouest et sur l'exécution d'une manœuvre enveloppante, avec la brigade Asada, contre l'aile droite russe.

Ce projet, formé le 25 août au soir, n'était plus exécutable le 26 août au matin.

Les reconnaissances envoyées par la brigade Asada constatèrent, en effet, la présence de forces russes sur les hauteurs qui s'étendent de Kofinzi au vallon de Paushugou. La brigade japonaise, au lieu

de tenter l'enveloppement autour du mamelon sud de Kofinzi, dut étirer son front jusqu'au nouveau flanc droit russe et, pour cela, dépenser presque tout son effectif : cinq bataillons furent déployés immédiatement; le 6e demeura en réserve au nord de Tagou, mais pour peu de temps, car il fallut aussi l'engager dès le début de la bataille.

Dans la journée du 25 août, le détachement du général Grékow, poussé par de l'infanterie appuyée par de l'artillerie japonaise, avait cédé Tagou, puis Tasintun et s'était replié sur Tasigou, conservant le contact de la brigade Asada.

Le général russe avait donc rendu compte de l'existence de réserves japonaises, menaçantes pour le flanc droit de la position du IIIe corps.

Le général Ivanov avait reçu, le 24 au soir, du général en chef, les indications suivantes (prescriptions n° 1058) (1) : « Il est possible que demain l'adversaire tourne notre flanc droit avec des forces importantes. Ne trouvez-vous pas utile, sous forme de déplacement de votre réserve, inaperçu de l'ennemi, de prolonger votre flanc droit de 2 verstes, quitte à ne tenir ce secteur que faiblement, et d'occuper assez solidement, ne serait-ce qu'avec des cosaques pied à terre, la hauteur 201, au sud de Paushugou? Les batteries de montagne à cheval faciliteront le prolongement du flanc droit. Ces mesures serviront à enrayer le mouvement tournant et à gagner du temps pour l'arrivée des réserves. »

Les hypothèses du général Kouropatkine ayant reçu une vérification, les réserves russes avaient afflué vers l'aile droite du groupe de l'est.

(1) Conférences sur la guerre russo-japonaise. Académie Nicolas.

La garde japonaise, dès le 26 au matin, est donc en présence de forces supérieures, dont elle ignore les dispositions et le nombre. Cela ne l'empêche pas d'attaquer avec la plus grande vigueur.

Aidée par le feu de huit batteries, la brigade Asada escalade les hauteurs nord de Tasigou et, malgré la présence de Grékow sur la hauteur 201, l'aile gauche de la brigade pénètre dans le vallon de Paushugou et incurve cette aile gauche pour gagner le flanc droit du colonel Droujinine. Russes et Japonais sont sur la crête, séparés par une centaine de mètres ; là, face à face, ces deux belles infanteries tentent constamment attaques et ripostes, s'épuisant dans un combat admirable d'énergie, où la baïonnette joue un rôle aussi important que le feu.

Les réserves du général Asada ont été employées à prolonger la gauche et la brigade forme un fer à cheval autour de la hauteur défendue par le colonel Droujinine.

La gauche est face à l'est, placée parallèlement à la vallée de Paushugou et lui tournant le dos par conséquent ; il n'y a plus aucune force disponible derrière cette gauche, à midi, quand survient le 140e régiment russe.

Informé du danger qui menace le flanc droit, le général Kouropatkine avait laissé au général Ivanov la libre disposition des réserves.

La brigade Glinski (137e et 138e d'infanterie) constituera une réserve générale à Siaolintsi et le 140e d'infanterie, aux ordres du colonel Martynov, se rendra à Kofinzi afin d'augmenter les forces dont dispose le général Ivanov pour parer à l'enveloppement dont il était menacé.

Ayant reçu à Zofantun, dans la soirée du 25, les ordres le concernant, le colonel Martynov part à mi-

nuit; il met six heures pour parcourir les 7 kilomètres qui séparent Zofantun de Veïdiagou, à cause du mauvais état du chemin qui oblige les fantassins à pousser aux roues de la batterie (5e batterie de la 35e brigade) qui lui a été adjointe, en même temps qu'un escadron du 51e régiment de dragons (1).

**« J'avais, dit-il, l'ordre de me diriger par Veïdiagou sur Kofinzi, afin de m'opposer à un mouvement enveloppant que les Japonais exécutaient contre le flanc droit de notre détachement de l'est. »** Arrivé à Veïdiagou, le colonel Martynov continuait sa marche vers Kofinzi ; à 9 heures du matin, il avait dépassé San-San-Tsi, marchant toujours lentement à cause de sa batterie, quand il reçut du général Grekov l'avis de l'urgence de son arrivée; des officiers lui confirmèrent que la droite russe n'était plus à Kofinzi, mais au nord de Tasigou. Il entendait d'ailleurs le bruit du combat.

Le colonel Martynov n'avait pas ordre d'aller à Kofinzi pour y tenir garnison, mais pour s'y opposer à une manœuvre de l'ennemi ; du moment où la manœuvre s'exécute à Tasigou, c'est là qu'il faut aller.

Un officier d'état-major, le capitaine Shdanov, lui avait porté l'ordre le concernant et, en même temps, il lui avait expliqué ce que le général en chef désirait : préserver la droite russe contre tout enveloppement.

La simple indication de la localité où il fallait se rendre n'aurait pas permis au colonel du 140e d'infanterie de faire preuve de cette initiative intelligente,

---

(1) Voir *Taktische Detaildarstellungen* (Vienne, Seidel), et Conférences de l'Académie Nicolas.

qui va changer instantanément en un insuccès la marche jusqu'alors victorieuse de la brigade Asada.

L'initiative seule, à la guerre, peut donner des résultats, car le chef ne peut plus, dans la guerre moderne, intervenir dans le détail des opérations. Cette initiative ne produit la convergence des efforts que si elle est réglée par des directives provenant du commandement supérieur.

Les indications d'itinéraires, d'organisation intérieure de colonne, d'horaires de départ et de vitesse de marche peuvent avoir leur importance, mais ce sont choses secondaires pour le chef qui donne l'ordre. Le principal, la chose à laquelle peut se limiter le commandement très souvent, est l'expression de l'idée de manœuvre.

Tout ce qu'a ordonné le général Kouropatkine au colonel Martynov a été violé par les événements; l'idée de la manœuvre apportée par le capitaine Shdanov a seule été respectée.

Il y a 7 kilomètres de Zofantun à Veïdiagou et 11 kilomètres de Veïdiagou à Kofinzi ; le commandement supérieur avait donc estimé que le 140e arriverait de bonne heure, le 25 août, dans la soirée, à Veïdiagou, qu'il y passerait la nuit pour en repartir dès l'aube et arriver tôt dans la matinée à Kofinzi. L'état des chemins en décida autrement d'abord; la tournure des événements modifia le point d'arrivée ensuite.

L'ordre cependant a été observé, puisqu'il a reçu son exécution dans sa partie essentielle.

On aurait beau jeu à critiquer la plupart des ordres qui sont donnés tant dans les exercices de garnison qu'aux manœuvres d'automne, en les passant au crible de la discussion qui vient d'être faite à propos du 140e d'infanterie.

Quelle conduite aurait pu tenir le colonel Martynov sans un objectif de manœuvre ?

Il a reçu l'ordre d'arriver à Veïdiagou le soir du 25, pour en repartir le 26 à l'aube. Le commandement a prévu huit à dix heures de repos ; donc le 140e, arrivé à 6 heures du matin à Veïdiagou, n'en repartira que dans l'après-midi. C'est ce qu'il eût fallu faire en pleine paix ; c'est ce qui aurait pu être fait avantageusement le 23 ou 24 août. Il a reçu l'ordre d'aller à Kofinzi, mais, à 9 heures du matin, il entend le bruit d'un combat du côté de Tasigou. S'il n'a pas de mission particulière, il lui faut continuer sur Kofinzi, car il ne sait si le général Ivanov ne compte pas sur lui pour renforcer le centre ou la gauche de sa ligne de bataille. Peut-être adoptera-t-il le parti de l'inertie, le pire, en arrêtant sa troupe et demandant des ordres.

*Un ordre est une idée de manœuvre; là où cette idée manque, le chef est comme inexistant.*

Le régiment de Zaraïsk abandonne le chemin de Kofinzi et, prenant plus à l'ouest, entre dans la vallée de Pau-Shu-Gou. La batterie ne peut suivre, elle reste en arrière, sous la protection d'une demi-compagnie. L'escadron de dragons éclaire la marche.

Sous la protection de cet escadron, le colonel Martynov « décolle » et accourt vers Pau-Shu-Gou se renseigner auprès du général Grekow sur la situation. Il rend compte, en même temps, de sa prochaine arrivée au général Kachtalinski.

Des cosaques occupaient la hauteur 201 avec un peu d'infanterie ; il y avait aussi des cosaques et quelque infanterie à Paushugou et, en face d'eux, de faibles détachements japonais.

Sur la hauteur, à l'est de la vallée, le combat battait son plein.

« Je résolus, pour profiter de la surprise que devait causer notre apparition, de ne pas me borner à opposer une résistance passive au mouvement tournant et de passer séance tenante à une vigoureuse offensive.

» Je plaçai donc trois bataillons en première ligne et n'en laissai qu'un en réserve. Je dirigeai mon détachement d'éclaireurs sur le côté ouest de la vallée Paushugou - Tasigou, où passa ensuite le détachement du 12e régiment de tirailleurs, et j'ordonnai à l'escadron de dragons de couvrir mes derrières.... », dit le colonel Martynov.

La garde, surprise par une attaque violente autant qu'imprévue, veut faire face au régiment de Zaraïsk, mais on ne lui en donne pas le temps. Assaillie de flanc et de revers, elle ne peut faire de résistance nulle part et est bientôt rejetée en désordre, avec des pertes cruelles, sur Tasigou, où elle peut s'arrêter, sous la protection du feu des huit batteries installées entre Tagou et Tunsinpu.

La brigade Asada « a son compte »; elle n'attaquera plus et sera molle aux combats des jours suivants.



A 2 heures, le sous-lieutenant Boysmann, qui commande les éclaireurs montés, signale, à l'ouest de Tasigou, de l'infanterie et de la cavalerie japonaises; le colonel du 140e ne poursuit pas son offensive.

L'échec de la brigade Asada n'est qu'un échec, il ne devient pas un désastre.

Le colonel Claudius Czibulka, de l'armée autrichienne, reproche avec raison au colonel Martynov et surtout au général Grekow de s'en être tenus aux indications d'un officier d'éclaireurs, alors qu'un esca-

dron de dragons et onze sotnias demeuraient inactifs à la droite russe. Mais c'est plus haut qu'il faut remonter pour reconnaître les motifs de cette inaction.

Le 16 août 1870, quand la brigade Wedel s'enfuyait éperdue, du ravin de la Cuve vers Mars-la-Tour, quelques compagnies du 57e français, du 20e bataillon de chasseurs et du 1er de ligne franchissent le ravin et se lancent à la poursuite des fuyards ; le 4e corps français est demeuré sur ses positions et, non seulement il n'a pas pris part à la poursuite, mais il a tiré dans le dos des braves qui avaient passé le ravin.

Des isolés, une troupe subordonnée peuvent entamer une contre-attaque ; ce n'est pas à eux qu'il appartient d'exécuter un retour offensif.

Le retour offensif d'un corps d'armée est une manœuvre offensive d'un corps d'armée succédant à une manœuvre défensive de ce corps d'armée; il doit être ordonné et organisé par le chef.

Le 16 août 1870, c'était au général Ladmirault qu'il appartenait d'ordonner le retour offensif qui nous aurait, ce jour-là, procuré la victoire.

Le 26 août 1904, c'était au général Ivanov qu'il appartenait d'ordonner le retour offensif qui aurait causé la destruction de la garde japonaise et la défaite de la Ire armée.

Ces deux commandants de corps d'armée sont les coupables ; mais leur culpabilité est étrangement atténuée par l'inertie et les ordres d'inertie de leurs chefs et par les traditions de passivité qui existaient dans l'armée dont ils faisaient partie. A leur décharge, ils peuvent dire que personne n'aurait, dans leurs armées respectives, agi autrement qu'ils ne firent.

Aujourd'hui, avec la puissance de l'artillerie contre l'infanterie, les progrès du régiment de Zaraïsk eussent été arrêtés dès que ce régiment aurait apparu dans la vallée de Tasigou, si ce régiment n'avait été appuyé dans son offensive par les batteries du III^e^ corps et aussi par une offensive de toutes les troupes du général Kachtalinski.

Le 140^e^, isolé, sans artillerie pour lui ouvrir le passage, sans réserves pour entretenir son offensive, aurait été incapable de faire œuvre de destruction.

Les Russes, ayant paré, se déclarèrent satisfaits ; ils demeurèrent sur leurs positions, en face de la garde, attendant une nouvelle attaque pour y parer encore ; cette attaque ne vint point.

La brigade Asada avait perdu 900 hommes ; le général Hasegawa envoya à son aide toutes les troupes dont il pouvait disposer, beaucoup plus pour limiter les succès d'une offensive russe qu'il redoutait que pour alimenter une nouvelle attaque qui n'était plus dans les moyens de la 1^re^ brigade.

Le 29^e^ régiment de Kobi, qui formait la réserve générale de la I^re^ armée, fut attribué par le général Kuroki à la division de la garde ; il n'arriva qu'à 6 heures du soir.

La brigade Watanebe ne fit rien ; elle ne prit qu'une part insignifiante — on pourrait dire insuffisante — au combat de front. Elle retint, il est vrai, devant elle les troupes du général Kristchinski; mais ces troupes étaient liées au sol par leur mentalité et les ordres reçus; cela suffisait, comme le démontre l'attitude du général-major Danilov entre la route mandarine et la hauteur 300, qui demeura sur ses positions, n'ayant aucun ennemi à combattre.

Les pertes de la 1^re^ brigade sont de 900 hommes;

celles de la 2e, de 100 seulement. Il est inutile de discuter plus longtemps, ces chiffres parlent assez.

Le 26 août au soir, Russes et Japonais demeurèrent sur leurs positions, couverts par des avant-postes de combat.

### C) La 2e division japonaise

A mesure que les engins de guerre deviennent plus meurtriers et que les procédés d'exploration par la conquête de l'air se perfectionnent, les opérations de nuit tendent à augmenter de fréquence et d'importance.

Pour conserver le bénéfice de la surprise, l'assaillant marchera et manœuvrera dans les ténèbres ; pour se soustraire aux effets d'une artillerie très meurtrière pour elle et contre laquelle une autre artillerie ne peut presque rien, l'infanterie profitera du voile de la nuit pour lancer ses attaques.

Utiliser ses balles dans l'obscurité, jouer de la baïonnette, combiner ses mouvements dans le noir seront des problèmes que l'avenir posera souvent au fantassin de demain.

Un combat de rencontre, la nuit, en terrain inconnu, occasionnera de graves méprises ; ces méprises seront d'autant moins à redouter que la préparation de l'action aura pu se faire plus complètement.

Durant la nuit du 25 au 26 août 1904, la 2e division japonaise s'engagera tout entière dans une bataille de nuit, mais jamais peut-être la préparation d'une bataille semblable n'aura été aussi minutieuse.

Le 25 août au soir, la 2e division a sa 3e brigade à Sandolei, dans la vallée du Lan-Ho, et sa 15e brigade, plus au nord dans la même vallée, occupe Tangiaputsi.

La vallée du Lan-Ho, fortement encaissée, est séparée du Tan-Ho par une région très accidentée dont le point culminant — cote 300 — sert d'origine à deux contreforts qui courent d'une part vers Lindiasan, d'autre part du côté d'Anpin.

Depuis le 22 août, le général Nishi est avisé de la mission qui va lui être dévolue : « La 2e division (moins le 2e régiment de cavalerie et un groupe), à laquelle sera adjointe une batterie de montagne de la 12e division, attaquera le 26 août, dès l'aube : Chediaputsa, Zegou et la hauteur 300. »

Les reconnaissances faites par le commandement ainsi que par les exécutants furent nombreuses, les opérations purent être réglées minutieusement.

On apprit que la crête qui descend de la cote 300 vers Lindiasan ainsi que celle qui tombe sur Anpin étaient fortement occupées et garnies de retranchements, et que la passe de Kuntschin était défendue.

Des renseignements recueillis la veille n'ont plus de valeur le lendemain, en face d'un adversaire actif ; mais si cet adversaire demeure dans la passivité la plus absolue, tout renseignement acquis est une certitude qui fournit une base à des investigations ultérieures.

La 2e division, extrêmement favorisée sous tous les rapports, engagera la bataille dans les conditions les meilleures. Il en sera ainsi beaucoup plus fréquemment que la raison n'est disposée à l'admettre; mais, à la guerre, la raison s'efface devant les qualités du caractère, et le poids des grandes responsabilités rend les caractères hésitants; les hésitations se traduisent par l'inertie.

Demain, comme hier, l'audace aura souvent pour adversaires l'hésitation et l'inertie de ceux que l'audace aura intimidés. La 2e division s'était démunie de

trois escadrons en faveur de la garde ; elle n'avait plus que 4 batteries, dont une de montagne.

Le général Nishi résolut de gagner pendant la nuit les approches de la hauteur 300 et de Zegou, pour les enlever ensuite au point du jour.

Il donna en conséquence les ordres suivants :

Le 25 août, à 4 heures du soir, la 15ᵉ brigade (général Okasaki) sera réunie à l'ouest de Tangiaputsi et la 3ᵉ brigade sur le versant oriental de la montagne du Gokarei, prête à se mettre en route dès la tombée de la nuit.

La 15ᵉ brigade gagnera, par une marche de nuit, Kakaoshi ; elle enlèvera le col de Kuntschin et Zegou, dont elle débouchera à 4 heures du matin. Le général Okasaki aura sous ses ordres : le 16ᵉ d'infanterie, un bataillon du 30ᵉ (II/30), le groupe de batteries montées de la division, deux compagnies du génie, quelques cavaliers et un détachement d'ambulance.

La 3ᵉ brigade gagnera, par une marche de nuit, Okaoshi, Sashiko et les abords de la hauteur 300, qu'elle enlèvera le 26, à 4 heures du matin. Le général Matsunaga aura sous son commandement : sa brigade, une batterie de montagne, quelques cavaliers, une compagnie du génie et un détachement d'ambulance.

Deux bataillons du 30ᵉ d'infanterie et un demi-escadron, constituant la réserve de la division, durent se tenir jusqu'à nouvel ordre derrière le sommet du Gokarei.

Le général de division répartit les secteurs d'attaque, fixe un rendez-vous aux deux colonnes pour le 26 à 4 heures du matin, près de l'objectif principal, qu'il y aura lieu d'enlever par une attaque simultanée, et donne carte blanche à ses subordonnés pour toutes les opérations que comporteront la marche d'approche

et l'attaque. Cette marche d'approche, la nuit, comportera bien des incertitudes ; une colonne pourra avoir plus de difficultés à surmonter qu'une autre, la possession de la hauteur 300 décidera évidemment du succès de l'opération ; à cause de toutes ces raisons, le général Nishi se donne une réserve de deux bataillons (le sixième de l'infanterie), et place cette réserve près de la colonne de gauche de sa division.

### Combat de Kuntschin.

Le général Okasaki atteint avec son avant-garde (une compagnie) Kakaoshi, qu'il enlève à un petit poste russe, à 11 heures du soir.

Ensuite, il dirige par le chemin de Kakaoshi à Zégou, deux compagnies qui doivent donner aux défenseurs de la passe de Kuntschin l'impression d'une attaque importante venant de Chediaputsa. Le gros de la brigade a ordre de s'avancer en silence, sans tirer, au sud-ouest du col, pour se saisir du sommet dominant le col.

Le feu est donc employé par l'infanterie pour créer une illusion chez l'ennemi, faire du bruit et non du dommage : des cartouches à blanc auraient pu remplir cet objet aussi bien que des cartouches à balles. La manœuvre réussit.

Peu avant 4 heures, tandis que les Russes garnissaient les retranchements de la passe de Kuntschin, face à Chediaputsa, le 16ᵉ d'infanterie lançait sur leur flanc droit, à la baïonnette, dix compagnies qui mirent en un instant les Russes en retraite précipitée vers Zegou. Cette action coûtait 200 hommes à la 15ᵉ brigade japonaise.

**Combat de la hauteur 300.**

A la 3e brigade, un poste détaché russe avait été chassé, vers 11 heures du soir, du village d'Okaoshi. A 11 h. 30, une compagnie de grand'garde avait été repoussée de la hauteur 260 et, à 3 h. 30, le général Matsunaga était maître de Sashiko.

Sa brigade était disposée de la manière suivante :

Le 4e d'infanterie, au nord de Sashiko, a deux bataillons accolés et un bataillon est en réserve dans le village. Chacun des bataillons a déployé trois compagnies, ne conservant qu'une compagnie en soutien.

A sa gauche, le 29e d'infanterie a en première ligne neuf compagnies, deux compagnies en réserve de régiment. La 5e compagnie est en couverture au flanc gauche, vers Chotaï; sa présence suffira à retenir le général-major Danilov, à peu près inactif sur les hauteurs où il est juché.

La batterie de montagne est sur la hauteur 260.

L'infanterie est au fond de la vallée, dans l'angle mort.

Vers 4 heures, toute la brigade part à l'attaque, s'avançant sans bruit ; mais le 4e d'infanterie, dès qu'il sort de l'angle mort, est soumis à un feu violent d'infanterie et éprouve, en peu de temps, des pertes très fortes. Le colonel Yoshida est tué, deux chefs de bataillon sont blessés. La réserve doit être engagée entre les deux bataillons : le 4e est alors, par bataillons accolés avec tout son effectif, sur la ligne de tirailleurs.

Le régiment parvient ainsi, vers 5 heures du matin, sur l'avant-ligne de la position principale ; il n'a pas d'artillerie pour le soutenir, les pertes éprouvées sont considérables et la position à enlever est séparée de

l'avant-ligne par un ravin qu'il faudrait descendre sous un feu violent d'artillerie et d'infanterie.

Le 4ᵉ régiment n'est pas maître de la ligne de crête qui va à la hauteur 300, et le 29ᵉ d'infanterie est en retard. Il faut l'attendre.

Le 29ᵉ d'infanterie, couvert par le terrain, se dirigeant facilement au clair de lune, put s'approcher de l'avant-ligne russe jusqu'à 15 ou 20 mètres et se lancer à la baïonnette sur l'adversaire.

Une contre-attaque était prête; elle rejeta à mi-pente le régiment japonais et, comme le jour était venu, les deux adversaires, séparés par 4 ou 500 mètres, entamèrent un violent combat de feux.

La réserve du régiment, puis les deux bataillons du 30ᵉ, qui formaient la réserve de la division, entrent en ligne peu à peu, vers 8 heures du matin. La batterie de montagne, se sentant impuissante à la cote 260, détache deux pièces qui viennent rejoindre leur infanterie et rendent les retranchements russes intenables.

Peu à peu, les Russes se replient sur la position principale. A 11 heures, la 3ᵉ brigade est maîtresse de l'avant-ligne de la position russe.

Ce succès lui a coûté 29 officiers et 500 hommes.

Pour atteindre l'objectif assigné par le commandant de la Iʳᵉ armée : rompre le centre de l'armée russe, il faudrait enlever la hauteur 300 et les deux crêtes qui en descendent vers Anpin et vers Tadentsi.

La 15ᵉ brigade ne peut progresser vers Zégou, parce qu'il faudrait pour cela que la hauteur 300 fût évacuée par les Russes qui, par leur artillerie, enfilent la vallée de Zégou.

La 3ᵉ brigade a en face d'elle des retranchements garnis d'infanterie et d'artillerie ; elle n'a pour ap-

puyer sa marche qu'une batterie de montagne tout à fait impuissante contre les batteries de campagne du général Gerschelmann, et le terrain est trop difficile pour qu'il soit possible de faire venir quelques-unes des batteries attachées à la 15e brigade.

Les nouvelles de la garde sont plutôt mauvaises, celles de la 12e division ne sont pas bonnes.

Le combat demeure stationnaire ; le généra Kuroki s'en rend compte; il n'a personne en réserve et ne pousse pas le général Nishi à risquer une attaque désespérée.

La rupture du front russe avortait.

La manœuvre a échoué malgré une préparation minutieuse, parce que la 3e brigade n'a pas réussi la surprise et que, étant dans la nécessité d'enlever de vive force l'avant-ligne, elle s'est trouvée à bout de souffle au moment où il lui eût fallu faire un vigoureux effort pour s'emparer de la hauteur 300.

Des troupes fraîches auraient été nécessaires pour poursuivre le mouvement en avant; le 29e kobi avait été envoyé à l'aide de la garde; le général Kuroki n'avait plus personne.

De l'artillerie était indispensable pour ouvrir le chemin à la 3e brigade ; une batterie de montagne ne pouvait suffire.

Dans l'état actuel des renseignements qu'on possède en Europe sur cette guerre, il est difficile de discerner exactement les causes des échecs éprouvés par la 2e division. Il semble cependant que le 4e régiment d'infanterie a dû être l'objet d'une surprise; sans quoi on s'expliquerait difficilement l'instantanéité des pertes subies par ce régiment.

La nuit, les unités adoptent des formations denses, parce que, dans le coude à coude, les directions sont

mieux maintenues, les liaisons sont assurées. Le jour, les formations denses sont extrêmement dangereuses à cause de la puissance de l'armement actuel.

La nuit du 25 au 26 août a été très claire, de sorte que les postes avancés n'ont pas été surpris et ont pu donner l'éveil ; l'attaque du 4e d'infanterie s'est faite trop tard, vers 4 heures au plus tôt; elle fut accueillie par des feux de salve qui produisirent des ravages dans les rangs japonais et mirent par terre le colonel et deux chefs de bataillon.

Le 4e d'infanterie a prononcé, non pas une attaque de nuit, mais une attaque de jour, sans la préparer ni l'accompagner par un combat par le feu.

L'avant-ligne russe a donc été abordée ou trop tôt ou trop tard. Trop tard si on voulait attaquer de nuit, trop tôt si on se proposait de faire un combat de jour.

Si on se borne à envisager l'opération de nuit en elle-même, on se plaît à remarquer l'ordre avec lequel la marche a été conduite, l'habileté déployée à la 15e brigade pour tromper les défenseurs du col de Kuntschin.

On ne saurait, il semble, faire un meilleur emploi du feu d'infanterie dans l'attaque la nuit : tirer pour faire du bruit.

### *D*) La 12e division japonaise

La division Inouyé marchait depuis Saïmatse par le chemin de Kuandiansan à Liao-Yang. Etant dotée d'artillerie de montagne, elle avait pu se mouvoir dans une région montagneuse dépourvue de bonnes routes ; elle était ravitaillée par la Ire armée, qui utilisait, pour les arrivages de l'arrière, la route mandarine et sa voie ferrée.

Le 25 août, elle avait sa droite au Taïtseho et était groupée au pied de la passe de Laoguanlin ; ses derrières étaient assurés par le général Umesawa, qui disposait de quatre bataillons de kobi, de la brigade de kobi de la garde.

L'ordre de l'armée du 22 août ne donnait à la 12e division et à la garde que des objectifs secondaires, la mission principale étant réservée à la 2e division. Le général Inouyé devait attirer sur lui le plus de forces possible et lier son action à celle de la 15e brigade.

Afin d'agir fortement sur un large front, le commandant de la division attaque sur quatre colonnes d'environ un régiment et deux batteries chacune.

La 23e brigade a pour objectif le front Taïtseho, Pegou, Miaolin. Elle forme deux colonnes : la colonne de droite (I et III/46 et deux batteries) a pour mission d'enlever la hauteur 273 (à l'est de Pégou) ; la colonne de gauche (24e, moins deux compagnies, et deux batteries) se dirige contre Miaolin. La réserve de la brigade (II/46, deux compagnies du 24e, la compagnie du génie et un détachement d'ambulance) suit la colonne de gauche.

La 12e brigade doit attaquer le col d'Anpinlin avec sa colonne de droite (47e d'infanterie, un peloton de cavalerie, une section du génie et une batterie), sa colonne de gauche (qui ne comprenait que deux bataillons du 14e et deux batteries) ayant pour objectif le col de Zepanlin et la hauteur 286. La réserve de la brigade, forte d'un bataillon du 14e, d'un peloton de cavalerie, d'un détachement du génie et d'un détachement d'ambulance, marchait avec la colonne du 14e.

Le général de division se proposait de gagner Gutsiatsa avec sa réserve, constituée par un régiment de kobi de la garde (2e régiment de kobi) et une batterie de kobi.

La cavalerie non affectée aux colonnes était chargée de protéger le flanc droit de la division en surveillant le Taï-Tsé-Ho.

La division Inouyé, comme la division Nishi, avait reconnu à l'avance le terrain des attaques, aussi put-elle facilement se diriger la nuit. Les quatre colonnes passèrent la crête de Laoguanlin vers 9 heures du soir, puis franchirent la petite rivière du Lan-Ho, enlevant les hauteurs de la rive gauche qu'occupaient quelques postes avancés russes.

A 5 heures du matin, la 12e brigade était maîtresse de Kinkahotschi et des cols de Zepanlin et d'Anpinlin.

Ces cols avaient été enlevés à la baïonnette malgré le feu des Russes.

Le prince Orbeliani avait offert une première résistance sur ces hauteurs, qui constituaient l'avant-ligne de la position principale, puis s'était replié en arrière de Sandiatsi.

Le général Shimamura, malgré le feu de son artillerie et le déploiement de sa réserve, fut hors d'état de progresser davantage ; il s'installa solidement sur les positions conquises.

La 23e brigade avait atteint le Lan-Ho vers 10 heures du soir et s'était heurtée de suite à une forte résistance.

Le 24e, au prix de grands efforts, gagna la hauteur située à l'ouest de Kitsuritsusan et ne put pousser plus avant.

Le 46e progressa davantage et parvint très près de la hauteur 273, mais fut arrêté par un feu d'artillerie très violent.

Les Russes renforcèrent leur position principale, de sorte que tous les efforts faits par la 12e brigade pour continuer la marche en avant aboutirent à des échecs.

Le général Kigoshi, parvenu avec le 24e sur la hau-

teur de Kitsuritsusan, était, lui aussi, incapable de gagner du terrain vers la cote 273.

Au 46e, la lutte avait été des plus violentes, le régiment de Tambov recevait sur ses baïonnettes les assaillants, les attaques succédant aux attaques et aux contre-attaques. A 11 heures du matin, les deux adversaires étaient épuisés.

Une pluie de la plus extrême violence se mit à tomber et calma le reste d'ardeur des adversaires.

Mais, à 3 heures du soir, sur l'ordre du général Kigoshi, le III/46, ayant gagné du terrain par sa droite, se jeta sur la gauche du 122e. Le colonel Klembowski fut blessé ; les fantassins russes plièrent.

« Au cours de cette mêlée, il se produisit du désordre parmi les artilleurs et les servants; les avant-trains et les caissons se replièrent en abandonnant les pièces, après toutefois en avoir enlevé les culasses et les hausses. Le commandant de la batterie avait abandonné son poste le dernier, après des essais infructueux de faire revenir les servants. »

« Les compagnies de Tambow (122e), sans appui de l'artillerie..., continuèrent encore pendant une heure et demie à défendre la hauteur 273. »

A 6 heures du soir, cette hauteur tomba entre les mains du 46e japonais, mais ce régiment ne poussa pas plus avant.

Les Russes avaient perdu six pièces, mais ils occupaient, le soir, la hauteur située entre Pegou et Houyu. La situation n'avait rien d'alarmant pour les Russes ; nulle part les Japonais n'avaient obtenu d'avantage décisif.

Dans les *Conférences de l'Académie Nicolas*, un pieux mensonge masque quelque peu la panique de la 7e batterie de la 35e brigade ; dans les récits que

nous avons faits de la charge Bredow, du 16 août 1870, nous avons évité pendant plusieurs années de parler des caissons de la 8e batterie du 20e, fuyant devant la charge et traversant, écrasant, mettant le désordre dans le 93e d'infanterie, qui était déployé derrière l'artillerie ; les Allemands ont couvert de malédictions Fritz Hœnig parlant de la déroute du 16e d'infanterie allemand.

Tous ces pieux mensonges ne peuvent avoir qu'un temps : il faut éclairer les faits à la lumière de la vérité pour instruire l'avenir.

Dans l'artillerie, les paniques commencent par les caissons, et la panique est la maladie la plus contagieuse qui existe dans les armées.

Les canons à tir rapide se font escorter par des caissons, dont le nombre va s'accroissant de plus en plus ; avec leur nombre augmentent les dangers de panique.

Il faudrait une main ferme pour conserver dans le devoir les amas considérables de caissons qui s'accumulent derrière nos batteries ; or, tout ce qui a de la valeur comme commandement est sur la ligne de feu; il n'y a personne de sérieusement qualifié aux paquets de caissons.

Il est utile d'appeler l'attention du commandement sur ce point important de la tactique de l'artillerie. En temps de paix, on n'y songe pas, parce qu'en temps de paix on n'emmène pas tous les caissons aux manœuvres, faute d'attelages.

Le régiment de Tambov était relié au général commandant le Xe corps par le téléphone, « mais le téléphone, endommagé par les balles ou ayant son fil coupé, ne fonctionnait plus. La communication avec l'état-major était interrompue », a écrit le capitaine Krasnov.

La nuit, les signaleurs à bras auraient perdu leur temps : le téléphone n'a pas marché quand on en a eu besoin. Si on avait emporté des lanternes de signaleurs, elles se seraient trouvées sans doute hors de service.

La liaison matérielle doit être reléguée au second plan ; à la guerre, la véritable liaison est celle que donne l'idée tactique nettement exprimée à des troupes chez lesquelles existe l'unité de doctrine.

Quand l'infanterie passe des mois à étudier, à la caserne, des systèmes de signalisation, elle perd son temps.

Le 26 août au soir, la Ire armée n'avait rien à craindre de son adversaire ; elle n'avait obtenu aucun résultat important, mais elle était solidement cramponnée sur les crêtes conquises et là elle pouvait défier les retours offensifs de son adversaire.

L'échec de la garde n'avait pas eu de conséquences; le succès obtenu par le 46e ne promettait pas la victoire.

Il faudrait recommencer le lendemain. Mais si le résultat tactique avait été nul, le résultat stratégique était certainement important.

Le général Kuroki, par les canons qu'il avait comptés, par les adversaires qu'il avait dénombrés, pouvait avoir la certitude d'avoir retenu devant lui des forces au moins égales à celles de la Ire armée.

La manœuvre par lignes intérieures, qui aurait pu consister à prendre des troupes vers l'est pour augmenter la densité des forces russes contre les IIe et IVe armées, n'avait certainement pas pu être exécutée le 26 août par le général Kouropatkine.

### *E*) La décision a la Ire armée

Le général Kouropatkine avait multiplié les ouvrages autour de Liao-Yang.

La ville était entourée d'un épais mur chinois, et des forts détachés défendaient les approches de l'enceinte.

Une ligne de défense, dite principale, s'étendait de Mayetun à Siapu.

Plus en avant encore, des lignes d'ouvrages avaient été organisées au Tan-Ho contre la Ire armée, au Cha-Ho contre les IIe et IVe armées.

L'intention du commandant de l'armée russe avait été de ne lutter sur les positions avancées du Cha-Ho et du Tan-Ho que pour reconnaître les forces de l'adversaire.

« Il fut indiqué au général Zaroubaïev, par ordre n° 7.736 du 17 août, de se borner à défendre par des arrière-gardes la position d'Anchantchan et de ramener ensuite les troupes sur la position avancée de Liao-Yang. »

Des instructions analogues avaient été données au général Bilderling.

Après une nouvelle résistance sur la position de Mayetun - Siapu, l'armée russe se serait repliée sur Liao-Yang : « S'appuyant sur la tête de pont, manœuvrant sur les deux rives de Taïtse-Ho et profitant de la minute favorable pour tomber avec des forces supérieures sur les Japonais et les battre (1). »

Il n'y aurait eu que des opérations secondaires sur les deux premières lignes d'ouvrages. La décision eût été cherchée là où un fleuve et une place forte séparant en deux fractions l'armée japonaise; un déplace-

---

(1) Conférences faites à l'Académie Nicolas.

ment rapide du centre de gravité de l'armée russe aurait procuré une grande supériorité numérique sur l'une des fractions.

Le 24 août, sans qu'on puisse savoir exactement s'il prit la résolution de lui-même ou si elle lui fut suscitée par l'amiral Alexeïev, le général Kouropatkine décide d'accepter la bataille sur les positions d'avant-garde.

Le général Zaroubaïev reçut donc l'ordre n° 9.092 lui prescrivant de résister aux armées du général Oku et du général Nodzu à Anchantchan ; le général Bilderling recevait l'ordre n° 8.130 ainsi conçu : « Aux III[e] corps sibérien, X[e] et XVII[e] corps, confiés à votre commandement, je donne mission de résister à l'ennemi, dans le cas où il continuerait son offensive, sur les positions actuellement occupées par le III[e] sibérien et le X[e] corps. »

Le 17 août, le général Kouropatkine voulait gagner du temps sur les positions avancées, puis sur la position Mayetun - Siapu, et livrer bataille, à cheval sur le Taï-Tse-Ho.

Le 24 août, le même général veut livrer bataille sur les positions avancées.

Dans les deux cas, il aurait usé de la manœuvre par lignes intérieures.

La manœuvre du 17 août 1904 aurait présenté quelques analogies à celle que Moltke prêta un instant à Bazaine (1). Mais de Moltke, dans le projet d'opérations n° 160 de sa correspondance, compte parer

(1) Manœuvre qui consistait à profiter du moment où l'armée allemande eût été partagée en deux fractions par la Moselle pour accabler l'une de ces fractions avec toute son armée débouchant du camp retranché de Metz.

sans peine à cette manœuvre de Bazaine, grâce à son énorme supériorité numérique. Il forme un groupement de 150.000 hommes sur la ligne Courcelles, Orny, Pournoy; il en constitue un autre d'égale force derrière le Rupt-de-Mad. La IIIe armée continue malgré tout à demeurer inutile pour une bataille contre l'armée de Metz : « IIIe armée en marche sur Paris », dit-il dans le projet d'opérations n° 160.

Si Moltke avait été le maître, s'il avait su se faire obéir, il eût été à l'abri des manœuvres de l'armée de Metz ; mais il n'en a pas été ainsi ; les événements ont procuré deux occasions de succès partiels importants ; le 14 août, jour où deux corps de la Ire armée, trois peut-être, auraient pu être détruits ; le 16 août, où les IIIe et Xe corps auraient dû être anéantis.

La manœuvre du 17 août 1904, imaginée par le général Kouropatkine, aurait donc pu donner de féconds résultats ; quant à celle à laquelle il se décida le 24 août, elle pouvait procurer la victoire, puisque c'est le pastiche de Rivoli. En effet, Joubert est au Tan-Ho, c'est Bilderling; Augereau est à Anchantsan, c'est Zarubaïev. La masse de manœuvre — Masséna-Rey — ce sera l'ensemble des XVIIe et Ve corps d'armée.

Les effectifs se sont enflés, mais l'idée de manœuvre se retrouve.

Bilderling et Zarubaïev, attaqués chacun par une partie de l'armée enveloppante, livreront une bataille défensive jusqu'au moment de l'arrivée de la masse de manœuvre.

Le détachement du sud occupait une série d'ouvrages à Anchantchan, en travers de la route mandarine de Port-Arthur à Liao-Yang, à une distance de 36 kilomètres de Liao-Yang. Il était composé des Ier, IVe et IIe corps, soit de 5 divisions.

Le détachement de l'est occupait les retranchements du Tan-Ho, en travers de la route mandarine d'Antoung à Liao-Yang, à environ 30 kilomètres de cette ville. Il était formé des III et X$^e$ corps.

On se trouve donc avec Joubert d'une part et Angereau de l'autre.

Le XVII$^e$ corps a sa 3$^e$ division à Tatsipu et sa 35$^e$ division (moins un régiment qui, sous les ordres de Grulew, surveille Pensihu) vers Sintchan.

Le V$^e$ corps sibérien, qui était en plein débarquement et dont quelques fractions étaient à Moukden, allait certainement pousser ses têtes d'étapes plus au sud.

La masse de manœuvre allait donc être formée de deux corps d'armée auxquels s'ajouteraient peut-être quelques unités du 1$^{er}$ corps d'Europe.

*Grosso modo*, Kouropatkine avait le tiers de ses forces au combat vers Anchantchan, le tiers de ses forces au combat également sur le Tan-Ho, et le tiers de son effectif à la masse de manœuvre.

Plus heureux que Bonaparte à Rivoli, il avait des renseignements précis sur la répartition des forces de son adversaire, les batailles précédentes l'ayant orienté; il pouvait donc dire, à l'avance, qui serait Joubert, qui serait Angereau.

Le général Zarubaïev disposait de 5 divisions contre les 6 que l'adversaire possédait (5 divisions, plus 2 brigades de kobi) ; le général Bilderling commandait à 4 divisions, contre les 4 environ (3 divisions et 8 bataillons de kobi) que le général Kuroki menait à la bataille.

Les divisions russes, on le sait, sont plus faibles que les divisions japonaises, mais les organisations défensives construites, les accidents du terrain com-

pensaient la faiblesse relative des Russes luttant contre les Japonais.

La bataille du 26 août, au Tan-Ho, où les Japonais s'épuisèrent sans obtenir de succès marqué, suffit à prouver que la sûreté tactique serait assurée là où se trouverait le détachement de l'Est.

Discuter s'il eût été préférable de faire son Joubert à Anchantchan ou au Tan-Ho, ne conduirait à rien. L'important, est de montrer que le succès eût été normal là où la masse de manœuvre se serait portée.

Supposons que le rôle décisif eût été donné au général Bilderling : le général Kouropatkine aurait amené le 25, le XVII^e^ corps vers Kofinzy et le V^e^ corps à Liao-Yang.

Le 26 août, Bilderling aurait pu exploiter le succès remporté par le colonel Martynov, en jetant tout le XVII^e^ corps contre la garde. Pendant cette journée, le V^e^ corps fût venu à Paushugou. Le 27 août, une offensive générale des III^e^, X^e^, XVII^e^ et V^e^ corps contre la I^re^ armée aurait produit Rivoli.

Contre le maréchal Oyama, les retranchements d'Anchantchan, la coupure du Cha-Ho, les ouvrages de Mayetun-Zofantun auraient permis de gagner du temps et d'éviter la défaite.

Tout cela est pure rêverie. Le général Kouropatkine ne songe qu'à se garder. Il immobilise le V^e^ corps à Moukden ; il immobilise la 3^e^ division près du confluent du Tan-Ho et du Taï-Tsé-Ho. Il accorde bénévolement la supériorité numérique aux Japonais sur les deux champs de bataille, à cause des forces qu'il maintient dans l'inaction.

« Bien que le plan pour le 24 août prévît la possibilité du passage à l'offensive, la répartition des troupes sur les positions ne répondait pas à cette manière d'agir, et l'inquiétude sérieuse que le général en chef

laissait voir pour ses flancs et la disposition de la réserve, répondait à une idée de passivité. En d'autres termes, si on prévoyait l'offensive, c'était seulement dans le but de repousser l'ennemi et rien de plus. La pensée du passage à l'offensive pour écraser l'adversaire ne se trouve nulle part (1). »

Adieu, Rivoli ! on ne te pastichera pas à Liao-Yang.

Mais que veut donc Kouropatkine ?

Dans la nuit du 26 au 27 août, le général Bilderling envoyait le compte rendu suivant :

« Le général Ivanov m'a fait connaître la position difficile du IIIe corps sibérien, en raison des nouvelles reçues par lui de la position du Xe corps devant Zegou et de la retraite de ce corps d'armée vers Anpin. Selon l'avis du général Ivanov, son flanc est maintenant complètement découvert et, après l'occupation par l'ennemi de la hauteur 300, qu'il sera difficile de conserver, la position de Lindiasan sera enfilée par l'artillerie de montagne. Ivanov me demande l'autorisation de se replier cette nuit même pour enlever ses canons avant le jour. De jour, les Japonais ne le laisseront pas se replier sans grandes pertes. Ayant l'ordre de Votre Excellence de défendre avec acharnement les positions occupées, j'ai ordonné au général Ivanov de s'adresser directement à vous, par le téléphone, parce que nous n'avons pas le temps de recourir à une correspondance écrite. Je procède ainsi parce que seule Votre Excellence, en sa qualité de général en chef, ayant son plan et connaissant la situation générale des deux fronts, peut trancher la question de savoir s'il faut continuer, *au prix de grandes pertes*, à défendre opiniâtrement les positions occupées, ou *se*

---

(1) Conférences de l'Académie Nicolas.

*replier dès maintenant en vue de livrer une bataille décisive sous Liao-Yang.* »

Le 26 août au soir, la hauteur 300 était toujours aux mains du X$^{e}$ corps ; toutes les attaques faites contre les positions de ce corps d'armée avaient échoué ; seul le régiment de Tambow avait reculé, mais une brigade de la 3$^{e}$ division, sous les ordres du général Ianshul, arrivée à Sun-Schwan-Tsi, recevait à 8 heures du soir l'ordre de reprendre la position perdue par le 122$^{e}$.

Le 122$^{e}$, deux bataillons du 124$^{e}$, le régiment de cosaques de Terek-Kouban allaient se joindre à cette brigade pour attaquer le 46$^{e}$ japonais, épuisé par la lutte vigoureuse qu'il avait soutenue durant la nuit et la journée précédente.

A 10 heures du soir, par téléphone, le général Kouropatkine, à ce que rapporte le major von Tettau, qui se trouvait sur les lieux, ordonnait de reprendre, pendant la nuit même — coûte que coûte — les positions et les pièces perdues par le régiment de Tambow :

« Nous nous réjouîmes de cet ordre, qui paraissait être le commencement de l'offensive », dit le major von Tettau.

Mais, deux heures plus tard, le général Kouropatkine ordonnait de se replier sur la rive gauche du Tan-Ho.

Au X$^{e}$ corps, où un échec a été essuyé, on réclame et on obtient la reprise de l'offensive.

Au III$^{e}$ corps, où on a obtenu un succès sur la 1$^{re}$ brigade de la garde, où se trouvent des régiments non encore employés — les 137$^{e}$ et 138$^{e}$, — où les Russes sont à plus de deux contre un (le III$^{e}$ corps renforcé des 137$^{e}$, 138$^{e}$ et du 140$^{e}$ contre la division de la garde), on réclame l'ordre de battre en retraite.

Ce qu'il y a de curieux, c'est de voir le III^e corps ému par les événements du X^e corps, lequel ne se plaint pas et réclame des moyens pour prendre l'offensive.

Le III^e corps, victorieux matériellement, est vaincu moralement.

La manœuvre en retraite, dont la cause a été plaidée à propos de la bataille du Yalou, montre ici le défaut de sa cuirasse.

Le III^e corps a été démoralisé le 1^er mai, par suite des manœuvres mauvaises ordonnées par le général Zassoulitch ; fortement éprouvé par cet échec, il a battu en retraite jusque sur les hauteurs de Fensiouline. Reconstitué par l'arrivée de nombreux renforts, il a été ranimé par le beau soldat qu'était le général Keller ; mais le général Keller s'est montré inférieur dans ses manœuvres, puis s'est fait tuer. De nouveaux échecs sont survenus dans la montagne; il a fallu de nouveau manœuvrer en retraite; la démoralisation s'accentue.

Les braves gens qui composent ce corps d'armée ne pensent pas à fuir, ils se battent bien là où on les met; mais, s'ils n'ont pas peur des balles, le lendemain les effraie. Ils ont obtenu un succès, ils ont peine à y croire.

A Wafangou, la défaite, puis la retraite, ont agi sur le I^er corps sibérien. Au cours de la bataille de Tachitchao, le général Stackelberg a demandé l'autorisation de fuir le champ de bataille ; heureusement le commandant du IV^e corps s'y est opposé.

Le I^er corps a fait subir aux Japonais de graves pertes ; l'infanterie s'est vue fortement appuyée par son artillerie et elle a repris confiance.

Cette confiance ne sera pas ébranlée à Anchant-

san; aussi ce corps d'armée sera-t-il admirable les 30 et 31 août : Stackelberg s'y couvrira de gloire.

En 1870, le 2e corps a été battu à Spickeren, comme le 1er corps le fut à Freschwiller.

Mais, à Borny et à Rezonville, les Français se sont cru victorieux; aussi, malgré les pertes considérables éprouvées par le 2e corps le 16 août, on verra le 18 août ce corps d'armée, aidé d'une division du 3e corps, mettre en déroute les trois corps de la Ire armée allemande.

Le 1er corps français n'ayant pas eu de remise de main, ayant battu en retraite jusqu'à Châlons, restera sans valeur offensive ; le 5e corps, qui a fui sans même lutter, ne lui rendra pas de moral ; aussi cette malheureuse armée se traînera vers le désastre final, en victime expiatoire.

L'armée russe, faite de soldats vraiment admirables, fera encore très bonne figure à Liao-Yang, puis sa valeur ira en diminuant de jour en jour, au fur et à mesure qu'elle reculera davantage, parce qu'en même temps elle perdra toute foi dans le succès.

Le 26 août, le IIIe corps, qui est victorieux, se croit battu; il demande l'autorisation d'abandonner le champ de bataille.

Le général Bilderling esquive la responsabilité en laissant la discussion de la retraite se faire entre le général Ivanov et le général en chef.

Quant au général Kouropatkine, il répond au général Bilderling : « Tout cela, par malheur, était prévu et les dispositions pour la retraite étaient déjà prises quand vous rédigiez votre dépêche. »

Mais que veut donc Kouropatkine ?

Il veut d'abord; mais, dès qu'il a voulu, il se rend compte des dangers causés par la résolution prise et

aperçoit les avantages d'une autre solution. Il profite de la première occasion pour adopter cette autre solution; mais, dès que celle-ci est prise et que les responsabilités de l'exécution commencent, c'est une troisième opinion qui prévaut.

L'intelligence est belle, le caractère manque.



Les Japonais, après avoir marché toute la nuit du 25 au 26 et combattu le 26 jusqu'au soir, ayant subi de grandes pertes et séjourné dans les montagnes sous une pluie torrentielle, n'avaient obtenu aucun résultat. La décision cherchée au centre n'avait pu se produire; un échec à la gauche avait eu sa petite compensation à la droite.

Le général Kuroki avait vainement cherché la victoire : *c'est l'ennemi qui la lui donna.*

Le succès du 46e japonais, exagéré par le vaincu, enflé par le téléphone, trouva un terrain de culture dans la personnalité du commandant de l'armée russe, qui saisit là le prétexte cherché pour ordonner la rupture du combat.

C'est le 46e japonais, châtré d'un de ses bataillons gardé en réserve par son général de brigade, qui décida du succès de la bataille du Tan-Ho.

Notre règlement sur le service des armées en campagne a donc raison de dire que : « Toute troupe engagée doit aller au feu avec la ferme conviction qu'elle contribuera plus que toutes les autres à la décision de l'affaire. »

### *F*) LA MARCHE SUR LIAO-YANG, DU 26 AU 29 AOUT 1904

(Voir croquis nos 14 et 15.)

Le 22 août, au moment où le maréchal Oyama don-

nait les ordres qui devaient amener la jonction des trois armées japonaises à proximité de Liao-Yang, les IIe et IVe armées stationnaient près d'Haitcheng.

Le général Oku avait toutes ses troupes sur la voie ferrée et entre cette voie ferrée et le Hun-Ho, sur un front d'environ 20 kilomètres.

Les divisions étaient accolées : la 3e occupait Yampu, la 6e Dafeitun, la 4e Putun, et la 1re brigade de cavalerie avait son gros à Tavantaï.

La 11e brigade de kobi arrivait par voie ferrée de Dalny et d'Inkéou, où ses débarquement venaient de se terminer.

Le général Nodzu était stationné à l'est de la voie ferrée, sur un front de 15 kilomètres, la 5e division à Symulin, la 10e à Faischen et la 10e brigade de kobi, en arrière, à Semoutcheng.

Cette armée, n'ayant pas de cavalerie non endivisionnée, couvrait son flanc droit par un détachement mixte poussé en dehors de l'aile droite de l'armée, à environ 20 kilomètres.

Entre les deux armées, le maréchal Oyama avait fait placer la 1re brigade d'artillerie.

Le grand quartier général était établi à Haitcheng. L'effectif des combattants s'élevait à environ 80.000 hommes.

Le front total des deux armées était de 40 kilomètres.

Ce dispositif stratégique, sur un front double, peut-être triple du front sur lequel combattront les IIe et IVe armées, dévoile les intentions du haut commandement japonais.

Il prépare l'enveloppement tactique des avant-gardes d'abord, de la masse principale ensuite ; enveloppement préparé à l'avance et qui ne demandera

pour se produire que la convergence vers un même centre de toutes les divisions.

On peut affirmer de nouveau, par conséquent, que la manœuvre tactique qui est dans le concept du haut commandement est contenue tout entière dans les formations stratégiques prises par les armées.

La stratégie dévoile ainsi les intentions du haut commandement, cela est exact ; mais elle en permet la réalisation, puisqu'une répartition des grandes unités sur un large front donne à ces grandes unités des routes nombreuses, grâce auxquelles l'attaque arrive comme un coup de foudre, avant que la parade soit prête peut-être.

Avant la conquête de l'air, les reconnaissances de cavalerie n'auraient peut-être pu distinguer que la présence d'une cavalerie adverse, qu'il eût fallu battre et pouvoir battre ; après, elles se fussent heurtées à des détachements de couverture comme celui qui a été constitué par la division Kawamura, à 20 kilomètres de son aile droite ; tout cela n'aurait pas été le renseignement dévoilant la manœuvre projetée.

La navigation aérienne verra peut-être les gros se mouvoir et permettra au parti adverse de préparer sa manœuvre en conséquence.

Le général Zarubaïev, avec le détachement du sud, occupait en apparence un front égal à celui qu'avait adopté le maréchal Oyama pour les II^e^ et IV^e^ armées.

Le général Sykow, avec 3 bataillons, formait avant-garde à Davantietun, en avant de l'aile droite du I^er^ corps d'armée, en face de la 4^e^ division japonaise.

Le prince Troubetzkoï, avec 2 bataillons, une demi-batterie et 4 sotnias, était à Taipingou, en face de la 5^e^ division japonaise, couvrant l'aile gauche du corps du général Zassoulitch.

Plus à l'est encore, au loin sur le flanc gauche du IIe corps, face à la 10e division japonaise et à son détachement de couverture d'aile droite, le général Tolmatschev tenait le col de Miaolin.

Le front des avant-gardes russes aurait donc pu faire supposer aux Japonais que l'enveloppement projeté sur Anchantsan allait échouer et se transformer en un combat de front contre front.

Un aéroplane aurait pu dire que les masses étaient groupées près de la voie ferrée, avec deux corps d'armée en première ligne et un corps d'armée en réserve, formation qui est le type se prêtant le mieux à une manœuvre pour enfoncer le centre en cas d'attaque où à la défensive avec intention de riposte.

L'aéroplane aurait vu une division de cavalerie près d'Anchantchan, en réserve générale. Sa perspicacité eût été troublée par cette disposition ; il y a des choses qu'il vaut mieux se refuser à comprendre.

Indépendamment des avant-gardes du général Sykow, du prince Troubetzkoï et du général Tolmatchev, d'autres avant-gardes couvraient les gros, notamment celle que commandait le général Rehbinder, forte de 8 bataillons, 2 batteries et 6 sotnias, qui barrait la route mandarine et la voie ferrée.

L'ensemble des troupes placées sous les ordres du général Zarubaïev s'élevait à environ 60.000 combattants ; force suffisamment élevée pour que ce détachement pût gagner tout le temps dont aurait eu besoin le général Kouropatkine pour obtenir la destruction de la Ire armée japonaise vers le Tan-Ho.

On ne peut évidemment fixer par des chiffres l'effectif à donner aux troupes placées sur le théâtre secondaire du champ d'opérations; mais 60.000 hommes contre 80.000 hommes peuvent tenir tête, dans une bataille défensive, à l'adversaire supérieur en nom-

bre ; *a fortiori* est-ce possible quand, derrière la position défensive organisée à l'avance, se trouve une barrière comme le Cha-Ho et une ligne d'ouvrages comme celle qui existait à Mayetun.

Il est donc permis d'affirmer que le général Kouropatkine a trouvé, le 26 août, une occasion de manœuvrer par lignes intérieures contre les forces japonaises, dans des conditions qui lui auraient permis d'espérer être favorisé par la capricieuse déesse de la Victoire.



Le 26 août, pendant que le général Kuroki cherchait vainement, par la bataille, à rejeter les Russes sur la rive gauche du Tan-Ho, les IIe et IVe armées commençaient leurs mouvements vers Liao-Yang et livraient de légers combats aux avant-gardes de couverture des Ier et IIe corps russes.

Le maréchal Oyama avait ainsi réglé les opérations :

Le 26 août, les IIe et IVe armées prenaient le contact des avant-gardes russes.

Le 27 août, aurait lieu l'attaque de ces avant-gardes russes.

Le 28 août, devait se produire l'attaque de la position principale russe par une agression contre le front et le flanc gauche de l'ennemi, en vue de séparer les forces du général Zarubaïev de celles du général Bilderling.

Le 26 août, la 3e division prit le contact avec le gros des avant-gardes du général Kondratovitch et du général Rehbinder; il y eut échange de coups de canon, ce qu'on peut appeler : reconnaissance d'artillerie: puis la 3e division se mit à remuer de la terre pour

couvrir ses batteries et son infanterie, en vue de la bataille du lendemain.

La 5e division prit contact également avec une avant-garde du général Rehbinder; elle esquissa même une attaque, sorte de reconnaissance par la force, qui s'arrêta dès que le feu de l'artillerie russe y mit opposition.

La 10e division heurta les avant-gardes de Tolmatschev et du prince Troubetzkoï et les obligea à se replier sur le gros du IIe corps, à Kusantsy.

Dans la nuit du 26 au 27, les avant-gardes russes furent ramenées sur les positions d'Anchantchan et, le 27 à 4 heures du matin, le général Zarubaïev reçut du général Kouropatkine le télégramme suivant :

« Le général Bilderling me rend compte de la situation difficile dans laquelle se trouve l'aile gauche du Xe corps, par suite du recul de sa gauche et de la crue du Tan-Ho; je lui prescris, en conséquence, de ramener toutes ses troupes sur la rive gauche de la rivière. Je vous prescris d'éviter de vous engager dans une lutte à fond sur la position d'Anchantchan et de vous replier au nord du Cha-Ho, sous la protection de vos arrière-gardes. Prenez vos dispositions pour que le mouvement de repli se fasse dans le plus grand ordre. »

Le 46e japonais, grâce au maigre succès qu'il avait si difficilement obtenu sur le régiment de Tambov, avait causé la victoire de la Ire armée. Voilà maintenant que cette victoire avait sa répercussion sur les opérations des IIe et IVe armées ; elle évitait à ces armées de payer de leur sang le terrain qui leur restait à conquérir pour gagner les approches de Liao-Yang.

Le 46e japonais doit être fier de son fait d'armes :

avec 2 bataillons, il a déterminé la retraite de 6 corps d'armée russes.



L'ordre de battre en retraite sur la position de défense principale, parvenu à minuit au général Bilderling, reçut un commencement d'exécution au cours de la nuit du 26 au 27 août, au $X^{e}$ corps, et se continua pendant toute la journée du 27 août, sans que les Japonais fissent rien d'important pour s'y opposer.

Le général Ianshul, avec une brigade de la $3^{e}$ division qui, dans la journée du 26, avait été amenée près du Tan-Ho, s'établit sur la hauteur, entre Pegou et Houyu. Sous la protection de cette arrière-garde, le général Wassiljew gagna, en ordre, la rive gauche du Tan-Ho.

Quand cette division eut passé la rivière, le général Ianshul la franchit à son tour, sous la protection de fractions de la division Wassiljew, installées sur la rive gauche et près du cours d'eau.

La pluie et le brouillard masquèrent à la $12^{e}$ division japonaise le mouvement de retraite des Russes ; elle ne s'en aperçut que le 27, vers 2 heures de l'après-midi.

La division Gerschelmann éprouva de plus grandes difficultés pour se retirer, parce que les gués du Tan-Ho, sur lesquels elle avait compté pour le cas d'une évacuation éventuelle de la position de la cote 300 - Zégou, furent rendus impraticables par la crue de la rivière.

Néanmoins, de ce côté également, le brouillard favorisa, pendant la matinée du 27, les mouvements russes, en les dérobant aux vues de leurs adversaires.

Cependant, dans l'après-midi, la batterie de montagne affectée à la 2e division, ayant été hissée sur la hauteur 300, puis poussée en avant, causa quelques dommages aux troupes attardées dans les fonds ; le général Martson fut blessé mortellement.

Les Japonais, à cause sans doute des pertes éprouvées la veille, du mauvais état des chemins et du temps fort désagréable qu'il fit, ne poursuivirent le Xe corps qu'avec la plus extrême mollesse et ne parvinrent à Anpin qu'à la nuit.

Le IIIe corps russe avait fait éprouver à la garde des pertes si sérieuses, pendant la journée du 26, que son mouvement de repli, protégé par le brouillard et aussi par de fortes arrière-gardes, put s'exécuter sans être contrarié par l'ennemi. Le mouvement se fit : par la route mandarine, pour la gauche ; par le chemin de Kofinzi à Veidiagou, pour la droite.

Les Japonais, à la Ire armée, gagnèrent le Tan-Ho, mais ne le franchirent pas.

Le général Zarubaïev, ayant reçu, le 27 août à 4 heures du matin, l'ordre de se replier sur le Cha-Ho, avait organisé ainsi le mouvement de retraite :

Le Ier corps sibérien devait se retirer par divisions accolées : Kondratowitch sur Duntaï et Gerngross sur Dayatun, sous la protection, à droite, de la brigade Sykow et de la cavalerie du colonel Gourko (17 sotnias, une batterie) ; et de la brigade Rutkowski, à gauche.

Le IVe corps, se repliant par la voie ferrée et la route mandarine, couvrait sa retraite par une arrière-garde aux ordres du général Kossowitch (8 bataillons, 2 batteries, 6 sotnias).

Le IIe corps avait à gagner Pandiatu, sous la protection du général Tolmatschev (2 bataillons et 6 sotnias).

Les gros commenceraient leur mouvement à 6 heures du matin, et les arrière-gardes ne commenceraient leur retraite que quand les gros auraient pris du large; jusque-là, ils devaient résister sur les positions d'Anchantsan.

Ce n'est pas ainsi que nous comprendrions, en Europe, le mouvement de retraite de ces trois corps d'armée.

Tout d'abord, la cavalerie serait tout entière affectée à l'arrière-garde et non une partie seulement, comme il advint au détachement du sud, le 27 août. A quoi bon tous ces cosaques, qui émargent aux rations de l'armée, si ce n'est pour protéger le mouvement de ce groupe de corps d'armée, le seul qui opère dans un pays où la cavalerie pourrait s'employer ? Si elle n'est bonne à rien, qu'on la laisse en Sibérie; si elle est capable de quelque chose, il faut la mener au feu.

En Europe, on a crié, après la guerre de Mandchourie, à la faillite de la cavalerie ; dans une armée forte de vingt-sept régiments, il y a six régiments seulement là où tous devraient être, et encore ils n'y feront rien tant elle est timide, cette troupe à cheval qui ne combat qu'à pied.

Le IIe corps ne comprend qu'une division, la 5e ; le terrain légèrement montagneux dans lequel il se meut est plus solide que la plaine inondée par les pluies incessantes que doivent parcourir les Ier et IVe corps d'armée.

Le général Zassoulitch oublie les camarades; il s'en va rapidement, rappelle son arrière-garde, de sorte qu'à 3 heures de l'après-midi les Japonais, parvenus

à Kusantsi, rendirent extrêmement difficile la position de l'arrière-garde du IV^e^ corps, demeurée à Anchantsan pour protéger le recul de son corps d'armée.

« La retraite des I^er^ et IV^e^ corps sibériens fut difficile à l'extrême, par suite de l'épouvantable état des chemins détrempés par les pluies. Dans toutes les colonnes, il fallut que l'infanterie tirât l'artillerie à bras et pourtant, comme en fait foi la relation du I^er^ corps sibérien, les fantassins eux-mêmes, après avoir perdu leurs bottes, restaient tellement enfoncés dans la boue qu'ils n'avaient pas trop de tous leurs efforts pour s'en retirer eux-mêmes. Pour enlever les pièces et les caissons, il fallait y atteler à tour de rôle cinq à sept attelages. Pour alléger les caissons à munitions, on faisait porter celles-ci à bras par l'infanterie, les cosaques et les artilleurs (1). »

Le corps d'armée ne put faire que 11 kilomètres dans sa journée, et le général Stackelberg, en raison des fatigues éprouvées, demanda que la journée du lendemain fût consacrée au repos.

Le général Zarubaïev prescrivit en conséquence de ne continuer le mouvement de repli vers Liao-Yang que « dans le cas où l'ennemi se porterait en avant avec des forces importantes ».

Les II^e^ et IV^e^ armées japonaises, à cause du terrain détrempé et de la difficulté de faire avancer leurs batteries dont ils ne voulurent pas se séparer, manquant d'une cavalerie ayant du mordant, ne poursuivirent pas.

La retraite rapide du général Zassoulitch, le terrain de montagne plus résistant, la dotation en batteries de montagne, permirent à la IV^e^ armée d'amorcer l'enveloppement de la gauche russe, ou tout au moins

(1) Conférences de l'Académie Nicolas.

d'accentuer la menace de séparer le détachement du Sud du détachement de l'Est.



Dans la journée du 27 août, la Ire armée japonaise avait gagné le Tan-Ho ; le 28, elle passa la rivière et en occupa les hauteurs de la rive gauche.

Le 28 août, au soir, la 2e division était maîtresse de la hauteur 243 et son front s'étendait de Yudiagou au col de Vanbataï. La 12e division prolongeait la droite de la 2e division entre Tan-Ho et Taï-Tse-Ho. La garde avait gagné du terrain sans rencontrer d'autres adversaires que de faibles détachements et, le soir du 28, son front s'étendait du col de Vanbataï à Veïdiagou ; sa gauche était en liaison avec la IVe armée.

L'ordre donné par le maréchal Oyama le 22 août avait reçu son exécution à la Ire armée. Pour la date fixée (28 août), la Ire armée était maîtresse des hauteurs de la rive gauche du Tan-Ho et la liaison des armées japonaises était faite.

Au cours de cette même journée du 28 août, les IIe et IVe armées japonaises continuèrent leur marche d'approche jusqu'au Cha-Ho. Elles étaient parties à 3 heures du matin, mais le mauvais état du sol rendit le mouvement fort lent.

Les Russes avaient rencontré, eux aussi, de telles difficultés que le contact, perdu le 27, était repris le 28 dès 5 heures du matin, sur le front Tsilintsi - Baguagou, qu'occupaient les arrière-gardes.

Le général Zarubaïev avait prescrit de consacrer la journée du 28 au repos, dont les troupes avaient le plus grand besoin, et de ne reprendre le mouvement de retraite sur Liao-Yang que dans le cas où l'ennemi montrerait des forces importantes.

Mais à 6 heures du matin, apprenant du prince Troubetzkoï qu'une division au moins était en face de l'arrière-garde, le commandant du IIe corps donna l'ordre au corps d'armée de se replier vers Liao-Yang. Cet ordre est donné et exécuté sans en rendre compte au général Zarubaïev, ni au général Kossovitch, qui est installé à Baguagou, en arrière-garde du IVe corps.

Cet acte d'*initiative* du général Zassoulitch ramena le IIe corps à Intauyuan d'abord ; celui-ci allait poursuivre cette fuite quand le général Zarubaïev lui donna l'ordre, à 10 h. 25 du matin, de se maintenir à tout prix sur les hauteurs qui couronnent ce village.

Il fallut renforcer l'arrière-garde du général Kossowitch, dont le flanc était découvert, et hâter la retraite des Ier et IVe corps d'armée. Le général Stackelberg dut laisser entre les mains de l'adversaire une batterie embourbée.

Le général Rutkowski et le colonel de Raaben, du 4e régiment de tirailleurs, se firent bravement tuer à l'arrière-garde du Ier corps. Des compagnies des 33e et 35e tirailleurs, par des contre-attaques vigoureusement menées à la baïonnette, retardèrent la poursuite.

Le 28 août au soir, les corps d'armée russes étaient à l'abri derrière leurs retranchements.

Le même soir, les IIe et IVe armées japonaises avaient atteint le Cha-Ho ; la 10e division avait sa droite à Sandiantsi, en contact avec la gauche de la Ire armée.

Les intentions du maréchal Oyama étaient remplies : les trois armées japonaises étaient placées en demi-cercle autour de Liao-Yang, où l'armée russe se trouvait refoulée.

L'enveloppement tactique, suite de l'enveloppement stratégique, était un fait accompli.

# TROISIÈME PARTIE

## LA BATAILLE — L'ENGAGEMENT

---

### I

### PRODUIRE LA BATAILLE

(Voir croquis n° 16.)

Le 29 août 1904 au matin, l'incertitude la plus complète règne au grand quartier général japonais sur les intentions de l'adversaire.

Un grand résultat vient d'être obtenu : les IIe et IVe armées ont fait leur jonction avec la 1re. A l'enveloppement stratégique a succédé une promesse d'enveloppement tactique.

La bataille est imminente, elle s'annonce sous les plus heureux auspices : on espère un Sedan.

Mais les Russes accepteront-ils la bataille ou y échapperont-ils par un mouvement de retraite vers le nord ?

Les Japonais sont-ils en mesure d'imposer la bataille à leur adversaire ?

Les choses se présentent sous un aspect fort différent, suivant qu'on les envisage dans le domaine de la stratégie ou sur le terrain de la tactique.

Un corps d'armée qui a un adversaire à sa portée oblige cet adversaire à la bataille en lançant une avant-garde dans une attaque brutale. L'attaque paralyse les mouvements de l'adversaire, le fixe : la bataille se produit.

En tactique, on peut attaquer avec une partie de ses forces, car le reste n'est pas loin; le reste sera là pour la décision. En stratégie, à cause de la lenteur des mouvements d'armée, il faut d'abord attendre que tous soient en mesure d'arriver en temps utile sur le champ de bataille avant d'engager une fraction importante d'infanterie.

Le 10 novembre 1808, le maréchal Soult devait s'emparer de Burgos, où des troupes espagnoles de forces peu connues étaient réunies : l'Empereur ne tarit pas en recommandations dans le but d'éviter une action isolée du corps de Soult contre des forces supérieures :

Si l'ennemi est en force, Monsieur le Maréchal, il faut bivouaquer votre corps d'armée en bonne position, et plutôt dissimuler vos forces à l'ennemi que les lui découvrir, afin que, dans la journée du 12, nous puissions en avoir raison. Enfin, Monsieur le Maréchal, si les volontaires de Grenade veulent bien nous laisser maîtres de Burgos, il serait instant que cela fût le plus tôt possible, afin de ne pas porter tant de forces sur cette direction si elles étaient inutiles. (*Le major général au maréchal Soult*, *Amiñon*, 10 *novembre* 1808, 7 *heures matin.*)

Le haut commandement est dans l'incertitude; il ne veut pas une bataille sérieuse sans qu'au préalable des forces nombreuses aient été réunies ; or, il faut deux jours pour cela. D'autre part, cette réunion serait regrettable si elle n'était pas rendue nécessaire par l'importance des forces de l'ennemi.

Une avant-garde tactique est une force échelonnée quelque peu en avant de soi ; ce qu'on baptise du nom d'avant-garde générale est un détachement isolé voué à la destruction si, au lieu « de dissimuler » ses forces à l'ennemi, il dévoile sa faiblesse et son isolement.

Lorsqu'en 1800, dans son cabinet des Tuileries, le Premier Consul établit le plan de guerre qui le con-

duira à Marengo, il aspire à une bataille décisive pour terminer en un jour la campagne.

Il a tant de fois vaincu les Autrichiens, en 1796 et 1797, que le succès, pour lui, n'est pas incertain. Ce qu'il redoute, c'est le demi-succès, c'est une suite d'affaires telles que Lodi, Arcole et Rivoli. Il veut produire une bataille sans lendemain.

Aussi ne cherche-t-il pas à déboucher en Italie par Coni ou Turin, ce qui amènerait les deux adversaires front contre front, avec recul possible de M. de Mélas.

Il pose à la stratégie, comme problème, la production d'une bataille à fronts renversés.

La direction donnée aux opérations n'est pas l'armée ennemie, mais les lignes de retraite de l'armée ennemie.

Une fois sur la Stradella, il tient son adversaire; la bataille décisive ne peut être évitée.

En 1805, quand le général Mack est à Ulm, c'est par une marche sur les lignes de communications de l'armée autrichienne que Napoléon prépare la destruction de l'adversaire.

En 1806, Napoléon a sous ses ordres la Grande Armée qui a vaincu à Austerlitz; il aspire à une bataille qu'il veut décisive.

Sa stratégie manœuvre pour attirer les Prussiens à l'ouest de la Saale : c'est le roi de Hollande qui remplit ses « gazettes » de menaces d'invasion de Wesel vers Hanóvre ; c'est Augereau qui, de Francfort, lance des démonstrations vers Eisenach ; c'est Lefebvre qui doit jeter un voile au nord de Schweinfurth pour couvrir la réunion de la Grande Armée vers Bayreuth.

Quand la réunion de la Grande Armée est terminée, c'est sur les lignes de communications de l'armée prussienne que Napoléon prend ses directions de marche.

Iéna, comme Marengo, est une bataille à fronts renversés. En se plaçant sur les derrières de l'ennemi, l'Empereur a rendu la bataille inévitable, et cette bataille promet d'être décisive.

Quelques jours avant Eylau, c'est encore une bataille à fronts renversés que l'Empereur demande à sa stratégie de produire.

La stratégie a échoué dans ses projets parce que la « directive » dans laquelle la manœuvre était exposée pour éclairer Bernadotte, qui devait faire le jeu, est tombée entre les mains de Benningsen. Eylau est tout d'abord une bataille parallèle, sanglante et sans décision; puis, au moment où Davout et Ney apparaissent en forces sur les flancs, Benningsen se soustrait à l'enveloppement en cédant le champ de bataille. La plus horrible des boucheries humaines est le seul résultat de la journée.

Dans sa marche de la Meuse vers Paris, en 1870, le maréchal de Moltke avait donné une étape d'avance à la IIIe armée sur la IVe. En manœuvrant l'aile gauche en avant, il se proposait de couper l'armée de Châlons du centre de la France, où elle pouvait se renforcer et se refaire. En s'interposant entre le maréchal de Mac-Mahon et ses ravitaillements en soldats, il comptait amener l'armée française à s'enfermer dans Paris ou à risquer une bataille.

La stratégie — ces exemples sont probants — n'a donc pas à résoudre que le simple problème de la recherche de l'armée ennemie pour courir aussitôt à la bataille. Elle doit préparer la bataille et donner à cette bataille l'allure qui convient à la situation du moment.

Le 29 août 1904, l'armée japonaise va à la bataille avec la conviction que la victoire sera pour ses drapeaux.

Ses succès antérieurs ont exalté son moral; elle est convaincue de sa supériorité professionnelle, elle espère que le résultat de la bataille sera décisif et mettra fin à la guerre. Depuis longtemps déjà, les soldats japonais disent : « Le chemin du retour passe par Liao-Yang. »

La stratégie japonaise a préparé le succès, l'enveloppement tactique est ébauché ; mais ses manœuvres ayant laissé libres les routes de retraite de l'armée russe, la bataille peut être évitée.

La stratégie japonaise, bien que convaincue de la supériorité de ses moyens, n'a pas su, ou pu, diriger les armées de manière à produire la bataille à fronts renversés qui aurait infailliblement décidé de la guerre.

Les armées modernes, à cause du poids considérable des munitions nécessaires à une bataille, ne peuvent se mouvoir là où manquent les moyens de communications puissants.

En Europe, toutes les régions sont sillonnées de voies ferrées; les moyens de réparations promptes existent; la traction automobile à poids lourds permettra, avant peu, de s'éloigner des gares de ravitaillement.

La stratégie européenne de demain recherchera peut-être la bataille à fronts renversés ; elle la recherchera si elle possède, ou croit posséder, les plus grandes chances de vaincre ; elle la recherchera si l'audace est le fond du caractère de celui qui commande.

Sedan fut une bataille à fronts renversés, avant d'être l'enveloppement.



La stratégie ne convoite la bataille à fronts renver-

sés, la bataille à résultats décisifs immédiats, qu'autant qu'elle dispose de moyens supérieurs à l'adversaire — supérieurs matériellement ou moralement.

La période napoléonienne a été une suite ininterrompue de guerres, de sorte que Napoléon avait la connaissance parfaite — au moins de 1800 à 1812 — de l'engin de guerre dont il avait la libre disposition. Il avait aussi la notion exacte de la médiocrité de son adversaire, en 1800-1805 et 1809, et, en 1806, les combats du début le renseignèrent bientôt sur ses chances de victoire.

Avec nos longues périodes de paix et les progrès dans la diffusion de la richesse, la valeur combative d'une armée est peu connue.

Au mois d'avril 1904, les Russes avaient la conviction très enracinée que les Japonais seraient hors d'état de supporter le choc des troupes russes ; les précautions infinies prises par le général Kuroki, pour organiser son attaque du Yalou, sont une preuve indéniable de la timidité de ce chef dont, à Liao-Yang, on ne peut trop admirer l'audace.

L'audace n'est venue aux Allemands qu'au lendemain de leur succès de Wissembourg. L'audace n'est venue aux Japonais qu'après le Yalou.

La supériorité morale n'est que la conséquence de la conscience de sa supériorité matérielle. Cette supériorité matérielle provenant beaucoup plus de la valeur des troupes que de leur nombre, il n'est permis de la constater qu'après les premières affaires.

De là, l'importance des engagements au début d'une guerre, importance sur laquelle on ne saurait trop insister.

La bataille à fronts renversés étant recherchée par celui qui possède l'ascendant sur son adversaire, on peut dire que deux stratégies sont généralement op-

posées l'une à l'autre : l'une veut tout risquer, en sachant que sa force est telle que les risques sont de peu d'importance ; l'autre veut échapper aux projets audacieux de l'adversaire. Benningsen, menacé de la bataille à fronts renversés, échappe à la menace en se repliant d'Allenstein sur Preussich-Eylau.

Il ne désespère pas de vaincre, il accepte la bataille, mais une bataille qu'il pourra rompre à l'occasion.

**La stratégie est donc la lutte des volontés des chefs des armées opposées.**

***

Quand Bonaparte, en 1800, est à la Stradella ; quand Napoléon, en 1806, est dans la région d'Auma, l'adversaire est mis dans l'obligation de récupérer ses communications, soit par une fuite rapide, par conséquent démoralisante, soit par la force.

La tentative de fuir la bataille doit suivre de très près l'arrivée de l'adversaire sur les communications; elle doit se produire alors qu'on a encore quelque chance de s'échapper, alors que les ravitaillements sont encore possibles.

Celui qui a gagné les communications de l'adversaire n'est pas en très bonne posture, ses communications sont médiocres ; c'est le Franken-Wald (1806), le Grand Saint-Bernard ou le Saint-Gothard (1800). Mais celui qui a prévu, ayant pris ses précautions, est en mesure de supporter le plus longtemps une situation médiocre.

Par conséquent, le maître de l'heure est encore celui qui, par ses manœuvres stratégiques, est arrivé à piétiner les communications de l'adversaire, même en compromettant le rendement des siennes. Il n'est pas forcé d'aller attaquer l'adversaire sur le champ de

bataille organisé, comme va l'être le maréchal Oyama; il n'est pas dans l'obligation de se battre à heure fixe, comme l'eût été l'armée japonaise si le général Kouropatkine avait paru s'échapper ; il peut même, dans une certaine mesure, choisir son champ de bataille et son heure. Rien n'a obligé, en effet, Napoléon à passer la Saale à Iéna et à prendre un champ de bataille dont les derrières fussent constitués par les à-pics qui tombent sur la rive gauche de la Saale. S'il l'a fait, c'est sans doute qu'il a pensé qu'un acte d'audace serait un facteur de succès s'ajoutant aux autres.

Comment parer à une manœuvre stratégique comme celles de Bonaparte en 1800 ou de Napoléon en 1806 ?

Mélas l'a fait connaître : en attaquant. Ce général autrichien incapable a failli vaincre, en effet, uniquement parce qu'il avait attaqué.

Le maréchal Oyama, rivé à ses deux lignes de communications d'Haï-Tcheng et de Feng-Hoang-Tcheng, empêché, soit par les marécages de la plaine parcourue par la voie ferrée de Port-Arthur à Moukden, soit par les accidents de la région montagneuse, d'exécuter des mouvements amples et rapides, n'avait pu gagner la ligne de communications de l'armée russe.

Les victoires antérieures avaient décuplé la valeur agressive de son armée.

Produire la bataille était le vœu de tous ; mais la stratégie japonaise n'avait pas mis l'armée russe dans l'obligation de subir la bataille.

L'armée russe ne se battrait que si cela entrait dans ses projets.

De là l'incertitude qui régnait, le 29 août au matin, au grand quartier général japonais.

---

## II

### LES ORDRES POUR LA BATAILLE

Le général Kouropatkine, depuis le début de la campagne, n'a jamais accepté nettement une bataille. Toujours, il n'a eu en vue que la manœuvre en retraite.

Les dernières affaires, à Anchantchan comme sur le Tan-Ho, n'avaient été encore que des incidents de la manœuvre en retraite.

Cette manœuvre allait-elle se renouveler ?

Le maréchal Oyama était en droit de craindre une réponse affirmative.

Non seulement la situation défavorable dans laquelle se trouvait l'armée russe, par suite de la manœuvre enveloppante esquissée, le conseillait ; mais encore la présence de forces importantes, maintenues aux environs de Moukden (54e division, partie de la 71e, fractions de la 1re division de Sibérie), en repli, pouvait être considérée comme en étant un indice certain.

A manœuvre en retraite il faut opposer quelque chose d'analogue à la manœuvre de poursuite, c'est-à-dire la marche sur un grand front, mais avec des éléments moins dilués que dans la poursuite, puisque les résistances à vaincre peuvent être fortes.

Le général Kouropatkine, depuis le début de la campagne, avait affirmé que Liao-Yang serait le champ de bataille où il lutterait à fond, où il prendrait l'offensive. Il avait fait remuer de la terre en vue d'une organisation de champ de bataille. La fortification favorisait l'usure; elle permettait d'économiser des

forces sur le combat d'usure pour aller grossir la masse de manœuvre offensive.

A l'état-major japonais, on devait envisager la bataille décisive comme recherchée par l'adversaire et se préparer en conséquence.

Ainsi, l'espionnage est parfaitement organisé, le dénombrement des forces de l'adversaire est exactement fait, la valeur combative et l'armement de l'ennemi sont, la veille de la bataille, bien connus ; cependant le doute persiste.

Un aéroplane, après s'être promené au-dessus de la région de Liao-Yang, aurait-il rapporté les renseignements les plus exacts, la photographie des emplacements occupés ? Le doute subsisterait dans l'esprit de celui qui va donner ses ordres pour la bataille. Nul, en effet, ne pouvait dire au maréchal Oyama l'impression que feraient les événements sur l'âme du général Kouropatkine ; nul ne pouvait affirmer si le commandant de l'armée russe céderait au vœu d'offensive qui se manifestait chez tous ses subordonnés, ou si l'heure de l'échéance ne lui paraîtrait pas devoir être reculée.

Le perfectionnement des moyens d'information aura sur la conduite de la guerre une influence indéniable; mais c'est encore le chef au cœur vaillant qui découvrira le chemin de la victoire.

Pour faire face aux deux éventualités prévues, le maréchal Oyama donna, dans la journée du 28 août, les ordres suivants (voir croquis n$^{os}$ 15 et 16) :

*La IIe armée* se portera, dans la journée du 29, tout entière sur le Cha-Ho.

La 3e division à Cha-Ho; elle enverra, dès 6 heures du matin, une avant-garde forte de 2 bataillons et une batterie, reconnaître sur Shu-Shan-Pu. La 6e division gagnera la rivière et s'établira à l'ouest et près de la voie ferrée.

La 4e division se groupera à Duntaï.

La 1re brigade de cavalerie éclairera à l'ouest de la voie ferrée, en avant de la gauche de la IIe armée.

La 11e brigade de réserve atteindra Baguagou.

*La IVe armée* se portera sur la ligne Intauyuan - Mindiafan, où elle se reliera à la Ire armée.

Dans la journée du 29 août, la 1re brigade de cavalerie put s'avancer jusqu'à Wanorshun, où elle se heurta aux cosaques du général Mistchenko établis, en position défensive, à Uluntaï. Elle rendait compte que la droite des positions russes ne dépassait pas, vers l'ouest, les environs de la hauteur 99.

La 3e division d'infanterie, dès 6 heures du matin, envoyait, par la route de Chaho à Liao-Yang, un détachement de deux bataillons et une batterie. Quand ce détachement eut atteint Tutaïtsi, il fut salué par des projectiles provenant des hauteurs de Fansiatun; il échangea quelques coups de canon avec son adversaire, puis se replia. La 5e division poussa son avant-garde jusque sur les hauteurs d'In-Tau-Yuan, tandis que son gros demeurait dans la vallée du Cha-Ho à Tsindiatun et environs.

La 10e division gagnait les hauteurs au sud-est de Sandiatsi ; elle y tirait quelques coups de fusil et échangeait des coups de canon, depuis midi jusqu'à la nuit, avec des batteries russes placées sur les hauteurs de Zofantun. La 10e brigade de réserve, diminuée du 20e régiment, qui était rattaché désormais à la 10e division, constituait la réserve de la IVe armée, à Tsilintsi.

*La 1re armée*, se conformant aux instructions du haut commandement, employait la journée du 29 à gagner du terrain en avant.

Au cas où l'ennemi aurait continué son recul vers le nord, le général Kuroki avait donné les ordres suivants :

La division de la garde a pour mission d'attaquer les positions ennemies situées entre Yayutschi et Mindiafan, en liaison avec la IVe armée.

La 2e division s'emparera de Syzuitsi, où elle aura le gros de ses forces, et coopérera avec le reste de la division à l'attaque exécutée par la garde.

La 12e division tiendra la ligne Ynshuputsi-Svanmiatsi et se mettra en mesure de franchir le Taïtseho entre Sakan et Sykuantun.

Ces trois divisions se mirent en mouvement de très bonne heure.

La garde passant par Syfantaï, Weidiagou s'installait sur les hauteurs voisines : une brigade au nord de chacune de ces localités poussant des reconnaissances légères jusqu'aux approches des positions russes. Elle se liait à la 10e division, construisait des épaulements de batteries et, avec deux batteries placées au nord de Syfantaï, elle ouvrit le feu contre les travailleurs russes, les obligeant à se terrer jusqu'au soir.

La 3e brigade de la 2e division se portait sur la hauteur 243 et faisait la reconnaissance des positions situées en face.

La 15e brigade, sans éprouver de résistance appréciable, arrivait avec son avant-garde, vers midi, et, avec son gros, dans la soirée, à Syzuitsi. Mais, le soir et pendant la nuit, son bivouac fut canonné par des batteries de la rive droite du Tai-tse-Ho établies au nord de Shanmevo.

La 12e division demeura à Houyu, observant le Tai-tse-Ho et étudiant des points de passage.



Quand on a affaire à un ennemi qui ne sait pas manœuvrer, la tâche à remplir se simplifie grandement.

En 1870, les Allemands ont témoigné de leur man-

que d'adaptation à l'imprévu et des inconvénients de l'ordre poussé jusqu'à la manie. Il n'était pas possible de rencontrer d'adversaire plus facile à manœuvrer que le maréchal Bazaine; rien ne gênait les reconnaissances allemandes, puisque l'adversaire ramassait ses troupes en un paquet que rien ne couvrait ; c'est un accident qui fit constater au général de Rheinbaben et au commandant du IIIe corps la présence de 150.000 hommes aux environs de Mars-la-Tour, Gravelotte.

Les Japonais, le 29 août, avaient une reconnaissance extrêmement difficile à faire : connaître les intentions de leur adversaire. L'adaptation des moyens au but fut, dans la circonstance, très remarquable.

Les Russes acceptaient-ils la bataille ou opéraient-ils leur retraite vers le nord ? Avait-on en face de soi des arrière-gardes ou des gros ?

Attaquer brutalement des gros avec des avant-gardes est aller au-devant d'un échec.

Ne tâter l'adversaire qu'avec des éléments légers ne permet pas de juger si la résistance rencontrée provient d'arrière-gardes ou de forces importantes.

Devant un ennemi manœuvrier, les Japonais auraient peut-être payé cher leurs renseignements ; les Russes les donnèrent pour rien.

Le général Akijama promène sa brigade de cavalerie du côté de Wanorshun. Il aurait pu avoir à combattre contre les cavaleries réunies de Mistchenko (établie à Uluntai) et de Samsonow (ramassée à Dalintsi). Mistchenko a ses cosaques placés derrière une coupure de terrain, un ruisseau devant son front, prêts à la résistance, mais qui demeureront dans l'inertie si on ne vient pas les taquiner. Samsonow est dans l'enceinte des forts; c'est de la cavalerie de forteresse.

La brigade Akijama peut donc dire que la droite russe ne dépasse pas vers l'est la voie ferrée ; il peut

examiner à loisir la hauteur 99 et compter les travailleurs.

La 3e division aventure un détachement de deux bataillons et une batterie de Cha-Ho vers Shushanpü. Dès que ses éléments avancés arrivent à Tutaïtsi, c'est-à-dire à 4 kilomètres de la hauteur à reconnaître, le canon russe répond à l'appel.

Aux premiers coups de canon, les fantassins russes accourent aux tranchées et remettent, en quelque sorte, leur « situation de prise d'armes » au détachement de reconnaissance.

Le besoin d'un renseignement probant avait fait pousser la 10e division, la garde, la 3e brigade de la 2e division à l'attaque vers Mindiafan ; mais ces troupes n'ont que faire d'attaquer pour remplir leur mission; là encore les canons exposent la situation.

De Mindiafan à Yayutshi, on travaille à découvert; les deux batteries japonaises, de la hauteur 243, mesurent les tranchées.

Enfin, la 15e brigade est hors d'état de savoir s'il existe des Russes sur l arive droite du Taï-tse-Ho; il faut encore que des eanons dévoilent l'existence du XVIIe corps.

Le maréchal Oyama apprend ainsi qu'une division et demie occupe les hauteurs de Zofantun, qu'il y a deux divisions entre Mindiafan et Siapu, qu'il y a encore des troupes au delà de Siapu, sur la rive droite du Tai-tse-Ho. Il sait également que les hauteurs de Mayetun sont fortement tenues. Partout, en remuant de la terre, les fantassins manifestent la volonté du haut commandement d'accepter la bataille.

Il lit dans le jeu de l'adversaire aussi bien que s'il avait reçu communication des ordres.

Admettons un instant que les cosaques de Mistchenko et de Samsonow soient de la cavalerie et qu'ils

aient un chef comme nous comprenons que soit un chef de cavalerie : la brigade Akijama est anéantie ou tout au moins refoulée au sud du Chaho.

Pour savoir où se trouvera la droite russe, il faudra y envoyer beaucoup de fantassins avec du canon ; ces fantassins et ce canon, aveuglés par la cavalerie, promèneront leur myopie de traquenards en embûches; ils payeront très cher de mauvais renseignements.

Si la position principale avait été couverte, à bonne distance, par des avant-postes, il eût fallu attaquer ces avant-postes, les refouler pour aller voir s'il existait des forces en arrière, encore se battre avec des avant-gardes, forcer des positions préparées, bien garnies de canons, ne se dévoilant que pour faire payer cher le gain du terrain. Quel résultat aurait été obtenu ? On aurait vu un peu d'infanterie russe soutenue par une forte artillerie ; or, de quoi se compose une arrière-garde, prête à céder le terrain ? De beaucoup d'artillerie, de beaucoup de cavalerie si le terrain s'y prête et de peu d'infanterie.

Le maréchal Oyama se serait vu, le soir du 29 août, accablé de renseignements contradictoires ou sans valeur et c'est dans ces conditions qu'il lui eût fallu donner ses ordres pour le lendemain.

Nos règlements décident que les ordres doivent être « clairs, précis et complets ».

« Un ordre est clair quand le but à atteindre y est nettement défini », dit le décret sur le service des armées en campagne.

Comment le maréchal Oyama eût-il fait pour être clair, quand tout eût été obscurité pour lui ?

« Un ordre est précis.... quand les indications de toute nature, principalement celles d'heure et de lieu,

y sont données de façon qu'aucune confusion ne soit possible. »

Quelles indications de position à enlever aurait pu donner le maréchal Oyama s'il n'avait pu découvrir à l'avance où les Russes comptaient se défendre et s'ils voulaient se défendre ?

« Un ordre est complet quand celui auquel il s'adresse y trouve toutes les indications qui lui sont nécessaires pour être en mesure de l'exécuter. »

Comment faire un ordre complet quand on ignore tout de la situation ?

Le 10 novembre 1808, Berthier n'a-t-il pas écrit à Soult, dans cet ordre déjà cité :

Si l'ennemi est en force, Monsieur le Maréchal, il faut bivouaquer votre corps d'armée en bonne position, et plutôt dissimuler vos forces à l'ennemi que les lui découvrir, afin que, dans la journée du 12, nous puissions en avoir raison. Enfin, Monsieur le Maréchal, si les volontaires de Grenade veulent bien nous laisser maîtres de Burgos, il serait instant que cela fût le plus tôt possible, afin de ne pas porter tant de forces dans cette direction si elles étaient inutiles.

Cet ordre n'est pas clair, il manque totalement de précision; il n'est certes pas complet, car Soult ne pouvait y trouver les indications nécessaires pour être en mesure de l'exécuter.

Cet ordre émane du « dieu de la guerre » servi par le modèle des chefs d'état-major.

Un ordre est ce qu'il peut être.

Celui qui peut donner un ordre clair, net, précis, complet est déjà à demi-victorieux, car il peut disposer à l'avance ses forces en raison des objectifs à atteindre, des difficultés à surmonter ; il oriente parfaitement ses subordonnés et amène la convergence des efforts vers le but principal.

Il résulte de cela qu'il faut priver son adversaire de

tous les renseignements dont il a besoin pour donner des ordres clairs, précis et complets; il faut cacher son jeu.

Le général Kouropatkine n'a pas su le faire, et ses troupes n'étaient pas assez manœuvrières pour savoir **cacher le jeu.**

---

## III

### LE DISPOSITIF LINÉAIRE

Parfaitement renseigné plutôt du fait des maladresses de son adversaire qu'à cause des mesures prises pour y arriver, le maréchal Oyama donna, le soir du 29 août, les ordres d'attaque pour le lendemain.

La IIe armée eut pour mission d'attaquer contre le front Sinlitun - Mayetun ; elle devait laisser une division à la disposition du grand quartier général.

La IVe armée eut pour objectif d'attaque le front Sinlitun - Zofantun, liant son action avec la droite de la IIe armée.

La Ire armée devait coopérer, par la garde et une fraction de la 2e division, aux opérations de la IVe armée, en prenant Mindiafan pour objectif, le reste de la 2e division demeurant en expectative vers Syzuitsi.

Quant à la 12e division, elle fut maintenue entre Sakan et Kankuantun, avec avant-garde sur le front Ynshuputsi-Svanmiatsi. C'est là qu'elle reçut ensuite, d'après le général Hamilton, l'ordre de passer sur la rive droite du Taï-tse-Ho de manière à attaquer, le 2 septembre, à l'ouest de Huankufen.

La 4e division de la IIe armée, placée en dehors de l'aile gauche du groupe d'armées, constitua un instant la réserve générale du groupe d'armées.

Le maréchal Oyama maintint son quartier général à Cha-Ho.

En exécution des prescriptions du maréchal Oyama,

le général Oku, commandant de la II^e armée donna, *pendant la nuit* du 29 au 30 août, les ordres suivants :

Cha-Ho, 29 août 1904.

I. L'ennemi occupe toujours les hauteurs entre Sin-Li-Tun et Shu-Shan-Pu.

Le général-major Akijama, commandant de la cavalerie, a atteint aujourd'hui Wan-Or-Shun.

II. L'armée se portera demain sur la ligne Shu-Shan-Pu, Fansiatun.

III. La 3e division, franchissant le Cha-Ho à 5 heures du matin, se portera sur un nouveau front s'étendant de la voie ferrée à l'est au chemin Tayr-Cheinutchuan, sur les hauteurs de Shu-Shan-Pu.

Un régiment d'artillerie de la brigade d'artillerie sera détaché à cette division (1).

IV. La 6e division traversera le Cha-Ho à 5 heures du matin et agira en liaison avec l'aile gauche de la 3e division.

Elle marchera entre la voie ferrée et la route à l'ouest de la voie ferrée qui passe par les villages de Duntaï, Dachuntsi, Lutsia-San-Tsiatsi.

V. La 4e division passera le Cha-Ho à 6 heures du matin et, prenant sa route à l'ouest de la 6e division, rassemblera son gros à Sin-Lun-Taï.

IV. La brigade d'artillerie (moins un régiment détaché à la 3e division) marchera derrière et près de la 6e division, à moins que la route suivie par celle-ci ne soit trop mauvaise, auquel cas la brigade pourrait emprunter la route mandarine.

VII. L'artillerie à pied quittera ses positions à 5 heures du matin et, suivant la route mandarine, se rendra à Tutaïtsi.

VIII. La brigade de réserve (2) se mettra en route à 5 heures du matin et suivra la voie ferrée jusqu'au village de Cha-Ho.

IX. Le général commandant l'armée partira à 5 heures du matin et se portera le long de la voie ferrée jusqu'à la colline située immédiatement à l'est du village de Cha-Ho (3).

---

(1) C'est le 13e régiment d'artillerie qui fut désigné.

(2) La brigade de réserve de la IIe armée est la 11e brigade de kobi.

(3) Texte extrait des rapports des officiers anglais et traduit par le lieutenant Mercadier.

Le général Nodzu, commandant de la IVe armée, donnait, pendant la nuit du 29 au 30 août, les ordres suivants :

Q. G. de Pandiatsi, 29 août, soir.

La 5e division attaquera au point du jour la ligne des hauteurs est et ouest de Sinlitun, de concert avec la IIe armée.

La 10e division attaquera les hauteurs de Zofantun, avec l'aide de la garde, qui attaquera par Mindiafan.

Le quartier général de la IVe armée se tiendra sur la hauteur nord de Finsuigou (1).

A la Ire armée, la garde n'eut pas à recevoir de nouveaux ordres, ses instructions du 28 août traçant la mission à remplir.

Pendant la nuit du 29 au 30, le général Hasegawa, commandant de la garde, avait disposé la 1re brigade, au sud de Mindiafan, en contact immédiat avec la 10e division.

La 2e brigade prolongeait le front de la 1re jusqu'à la route mandarine de Séoul à Liao-Yang.

La 3e brigade (2e division) était toujours établie à l'est de cette route, près de la cote 243.

La 15e brigade (2e division) tenait Syzuitsi avec ses avant-postes.

La 2e division demeure en face des positions ennemies qui s'étendent de Yayutsi au Taï-Hé-Ho, vers Sia-Pu.

La 12e division, toujours près de Houyu, prépare des moyens de passage du Taï-Tsé-Ho.

***

Les ordres du maréchal Oyama placent la presque

---

(1) On ne peut donner que le sens de l'ordre.

totalité de l'armée japonaise en face du front des positions russes, de Mayetun à Siapu.

Dès que les ordres de mouvement auront reçu un commencement d'exécution, le 30 août, au matin, l'armée sera développée, par divisions accolées, sur un front demi-circulaire.

Le front est loin d'avoir partout la même densité.

Les 4e, 6e, 3e et 5e divisions, appuyées par les 13e, 14e et 15e régiments d'artillerie de campagne, par le 4e régiment d'artillerie à pied augmenté d'un groupe, par une batterie de 10 cent. 5 et une batterie de 15 centimètres, couvertes à leur aile gauche par une brigade de cavalerie, sont accumulées contre le front Mayetun - Sinlitun, large seulement de 5 kilomètres.

C'est un peu plus de deux de nos corps d'armée français, jetés à l'attaque d'un ennemi dont le front est de 5 kilomètres.

Les critiques n'ont pas manqué de s'exercer contre l'extension exagérée des fronts japonais; cependant — on ne saurait trop le faire remarquer — l'objectif à enlever n'a que 5 kilomètres de front.

Il n'en est pas de même vers l'est : là les fronts ont des dimensions qu'on aurait vainement cherchées sur les champs de bataille du passé.

La 10e division, la division de la garde, les 2e et 12e divisions font face au reste du front des positions russes, de Sinlitun à Sykuantun, qui couvre 25 kilomètres.

Le maréchal Oyama dispose environ douze hommes par mètre courant, à gauche de sa ligne de bataille; il n'en place que de deux à trois par mètre courant à la droite.

Si toutes ses troupes venaient se coller, en même temps, sur les positions russes situées en face d'elles, on verrait la densité maxima des troupes japonaises

vers Mayetun, et cette densité aller, en décroissant d'une façon continue, de la gauche vers la droite.

Il est évident, d'après cela, que le commandant des armées japonaises veut faire un violent effort par sa gauche, tandis que la droite aura pour devoir de tromper l'adversaire vers l'est du champ de bataille.

Il était naturel de chercher la décision vers la partie ouest, puisque là était la voie ferrée, le cordon ombilical par lequel hommes et armes recevaient leurs aliments.

Couper la voie ferrée, après avoir enveloppé ou bousculé la droite russe, était mettre l'armée du général Kouropatkine dans l'impuissance.

Vaincre dans la bataille n'est pas vaincre partout.

Presque toujours, pour ne pas dire toujours, il est une partie du champ de bataille dont la prise de possession cause la chute de tout le reste.

Que le maréchal Oyama fasse tomber la hauteur 99 et s'installe en face de la ligne des forts de Liao-Yang, les III[e] et X[e] corps n'ont qu'à s'enfuir à toutes jambes pour tenter de passer les ponts avant qu'ils soient coupés.

La chute de la hauteur 99 amènerait donc la chute de toute la position occupée par l'armée russe au sud du Taï-Tsé-Ho.

Le maréchal Oyama a son quartier général à Cha-Ho; c'est un argument, non pas probant, mais dont le poids n'est pas à méconnaître, pour affirmer une fois de plus que la décision est cherchée à l'ouest du champ de bataille.

L'argument n'est pas probant, car les exemples sont nombreux où le chef n'est pas là où se cherche la décision.

A Austerlitz, à Iéna, l'Empereur est là où se donnera le coup de marteau.

Mais quand il se propose, par une manœuvre habile, de tromper l'ennemi, de l'amener à commettre une faute qu'il exploitera ensuite, Napoléon mène lui-même le jeu et laisse à l'un de ses maréchaux le soin de frapper l'adversaire pris en faute.

A Eylau comme à Bautzen, il mène le combat qui doit conduire l'ennemi à dégarnir son flanc droit, et, chaque fois, c'est à Ney qu'est réservée contre ce flanc la manœuvre qui assurera la victoire.

A Sadow, Moltke est avec Frédéric-Charles, qui doit faire le jeu jusqu'à ce que, l'armée du prince royal survenant, on attaque tous simultanément.

La place du commandant en chef dans la bataille n'est donc pas toujours là où les lauriers doivent être coupés, mais là où, la manœuvre étant particulièrement difficile, le plus habile de l'armée doit y apporter son génie.

Le 29 août 1904, il n'y avait aucune manœuvre autre à faire que d'attaquer un ennemi inerte, bien incapable de se laisser prendre à une feinte qui aurait eu pour effet de lui faire abandonner, pour une manœuvre offensive, ses terrassements.

La place du maréchal Oyama était donc là où l'accumulation des forces promettait le succès.



Sur les grands champs de bataille qu'on verra peut-être dans la guerre de groupes d'armées, les transports de forces d'une aile de l'armée à l'autre ou du centre vers une des ailes seront souvent estimés impossibles.

Il n'est pas bien certain de dire que le maréchal Oyama, consulté dans les premiers jours du mois d'août, aurait déclaré que la décision devrait être cherchée par sa gauche.

Peut-être eût-il souhaité d'avoir la IIe armée par exemple, seule à Anchantsan, pour y amuser l'ennemi, alors que les Ire et IVe armées, réunies sur la route de Feng-Hoang-Tcheng à Liao-Yang, auraient bousculé les corps russes qui lui eussent été opposés pour aller se saisir de lignes de retraite du général Kouropatkine entre Liao-Yang et Moukden.

Peut-être le 29 août au soir, au moment de donner ses ordres, regretta-t-il de ne pas pouvoir inverser les densités alors existantes.

En tactique, les modifications dans les densités de la ligne de bataille se font à peu près à volonté et sans un grand délai, par l'entrée en ligne à tel ou tel point des troupes conservées en réserve.

En stratégie, à cause des grandes distances, la chose n'est pas possible sans une perte de temps considérable. La capacité de rendement des chemins de fer est trop faible pour qu'on puisse compter sur eux pour le transport rapide d'une force appréciable.

Déjà sur un champ de bataille comme Saint-Privat, dont le front n'est que de 10 kilomètres, une réserve peut ne pas arriver en temps utile. Celui qui dispose de la réserve peut hésiter longtemps avant de prendre la bonne décision, sollicité qu'il sera de toutes parts.

Si au temps perdu dans l'hésitation s'ajoute un délai de longue durée à cause de la distance à parcourir, la réserve sera une troupe non employée.

La réserve, qui, dans le corps d'armée et les unités inférieures, apparaît comme le facteur essentiel de la manœuvre, semble être une cause d'affaiblissement de la ligne de bataille, sans profit aucun dans les unités d'ordre tout à fait supérieur.

Là, comme en tout ce qui concerne les choses de la guerre, il faut éviter de tomber dans la formule; on doit étudier chaque cas particulier avec toutes ses

contingences, avant de le solutionner ; mais on peut dire que, en général, l'utilité d'une réserve dans la main du chef diminue à mesure que la force de l'unité augmente.

« L'inconnu est la loi de la guerre »; aussi la lumière éclatante qui permettra de savoir bien à l'avance que c'est là et non ailleurs qu'il faut frapper de préférence, n'apparaîtra sur les champs de bataille que trop tard pour organiser les navettes.

Le mieux, dans ce cas, est de frapper là où se trouve le marteau et de compenser, par une victoire à Gravelotte, la défaite essuyée à Saint-Privat.

Le maréchal Oyama, eût-il eu de grandes préférences en faveur d'une attaque par sa droite, devait chercher la décision par sa gauche, puisque c'était à gauche que se trouvaient les moyens nécessaires pour produire la décision.

En stratégie, la possibilité de varianter rapidement les densités n'existant pas, c'est en méditant de longue main l'usage qu'on veut faire de ses troupes qu'on arrivera à ordonnancer les densités d'accord avec l'emploi des forces qui apparaît le meilleur.

Le 29 octobre 1904, les effectifs en présence sont analogues à ceux qui combattirent à Saint-Privat, mais le front des armées de Mandchourie est le triple de ce qu'était le front du 18 août 1870.

Le maréchal Oyama n'aurait eu à sa disposition aucune route pour faire faire la navette à une réserve générale. Aurait-il eu des préférences pour l'emploi d'une réserve d'armée, que la situation particulière dans laquelle il se trouvait l'aurait obligé à renoncer à ces préférences.

Il fut donc amené à restreindre la profondeur de l'organisation de ses forces.

Le général Kouropatkine s'est créé une réserve d'ar-

mée; Bazaine en avait une également : ces réserves demeurèrent des forces non employées. Ce ne sont pas des arguments à invoquer contre les réserves d'armée, car tout est à condamner dans les dispositions militaires de Bazaine ; d'autre part, l'esprit timide et incertain du général Kouropatkine suffit à expliquer l'inertie d'une réserve générale.

Le maréchal Oyama, n'ayant pas de réserve générale pour varianter la densité de sa ligne de combat, dut donner, dès le début de la bataille, à chaque partie de son front, une densité en rapport avec les difficultés prévues, avec les résultats cherchés.

Au moment où la grande bataille va s'engager, le maréchal Oyama n'a aucune incertitude sur l'endroit où se livera la bataille ; il a en face de lui un adversaire qui ne manœuvre pas et qui indique, à qui veut le savoir, ses intentions et la répartition de ses forces.

Il est donc inutile d'avoir en avant des gros, des avant-gardes pour aller se saisir du terrain des approches et le conserver ; dans ce pays difficile, la nécessité de se faire précéder de cavalerie ne se fait pas sentir. D'ailleurs, qu'irait faire la cavalerie en avant de la 10e division et de la garde ? Voir, mais les fantassins et les artilleurs ont dissipé tous les nuages.

Il n'y a pas de réserve d'armée, soit par principe, soit parce que sur ce théâtre spécial son fonctionnement n'eût pu se faire. Il n'y a ni cavalerie d'exploration, ni cavalerie de sûreté, ni avant-garde, parce que ces organes n'existent pas ou sont inutiles.

L'armée du maréchal Oyama présente donc le parfait exemple de la *stratégie linéaire*.



La manœuvre d'armée existe cependant, mais elle

ne se produit pas autant dans la bataille qu'avant la bataille.

Avant la bataille, les armées sont placées face à leurs objectifs.

Les densités sont calculées à l'avance par le chef d'armée et déterminées dans l'ordre par l'indication de l'étendue du front à attaquer.

Le grand quartier général accole les armées, fixe à chaque armée son objectif et son front d'attaque. Il réserve l'emploi de la 4e division, mais pour peu de temps : cette division se dépensera aussi vite que les divisions du front.

Tout le travail du commandant d'armée se fait avant la bataille. Au cours de la bataille, il y aura quelques déplacements de batteries, fort peu de chose.

Dans chacune des trois armées, on procède de façon analogue. Les divisions sont accolées, placées en face de leurs objectifs, sur un front déterminé. Dans les divisions, les brigades sont accolées et presque toujours les régiments le sont également.

Les seules réserves que conservent les généraux de division sont des troupes de réserve, de valeur médiocre, d'ailleurs ; en général, elles ne seront pas engagées.

L'armée du maréchal Oyama présente donc aussi le parfait exemple de la *tactique linéaire*.



Dans la guerre de positions fortifiées, où les incertitudes sur les points à attaquer sont faibles, là où la manœuvre cède le pas au coup droit, la disposition par fractions accolées, évitant le mélange des unités, permet à toute fraction de troupes de donner son maximum de rendement.

Sans vouloir diminuer en rien le tribut d'admiration que tout soldat doit être prêt à payer aux vaillants combattants de l'armée du maréchal Oyama, il est permis d'affirmer que les dispositions prises pour laisser chaque élément de l'armée à son chef direct sont pour beaucoup dans les succès remportés.

**Le respect des unités organiques est un gage de victoire.**

---

## IV

### LA DÉFENSIVE

Le 28 août 1904, l'armée russe se repliait sur la position avancée de Liao-Yang ; à mesure que les troupes y arrivaient, elles s'employaient à améliorer les travaux de terrassements entrepris antérieurement.

Toute la journée du 29 et toute la nuit du 29 au 30 furent consacrées à renforcer les ouvrages, du moins quand les projectiles japonais n'y mirent pas obstacle.

La ligne de défense était distante de 8 à 10 kilomètres de la ville. La coupure de la vallée de Tasi et celle du Taï-Tsé-Ho partageaient la position en trois grandes fractions.

La route mandarine de Port-Arthur à Liao-Yang franchissait les hauteurs occupées par les Russes au col de Shu-Shan-Pu ; la route de Séoul à Liao-Yang les traversait au col de Yayutshi, la voie ferrée passait à l'extrémité droite de la position.

Le général Kouropatkine faisait, le 29, connaître ses intentions par l'ordre suivant :

ORDRE D'ARMÉE N° 2 DE L'ARMÉE DE MANDCHOURIE (1).

Ville de Liao-Yang, 29 août, 5 h. 10 matin.

Le 28 août, les I[re], II[e] et IV[e] armées ennemies se sont déployées sur le front Pégou, vallée de la rivière Tan-Ho, Sansantsi, Tchandiaputsi, Cha-Ho, Duntaï.

L'armée qui m'est confiée se concentre dans la région de

---

(1) Extrait des conférences sur la guerre russo-japonaise. (Librairie Charles-Lavauzelle, 4e fascicule.)

Liao-Yang. Son flanc droit est couvert par le détachement du général-major Kossagowski, placé sur la ligne Davan, Kanlitun. Son flanc gauche est protégé par des détachements (général Liubavine, général Grekov) sur la ligne Pensihu, Daline, Sintsintin.

Si l'ennemi continue son offensive, l'armée lui opposera une solide résistance sur les positions fortifiées jalonnées par la ligne des villages de Mayetun, Siaoyantsi, Sinlitun, Uidiagou, Kudiatsi, Yayutshi, Siapu, Sanvantsi, Tatsipu, Sykuantun.

I. *Dispositions de combat.* — *a*) Le général-lieutenant baron Stackelberg (I^er^ corps sibérien) défendra la position sur les hauteurs au nord de la ligne des villages de Mayetun, Dantsin, Siaoyantsi, Sinlitun et le terrain à l'est jusqu'au ruisseau qui coule de Sandiatsi vers Tasi, en conservant sa liaison avec le III^e^ corps sibérien.

*b*) Le général-lieutenant Ivanov (III^e^ corps sibérien) défendra le secteur de la position depuis les hauteurs au nord de Sandiatsi, à partir du chemin de Suitchan à Mindiafan, et le terrain à l'ouest jusqu'au ruisseau qui coule de Sandiatsi à Tasi, en conservant la liaison avec le I^er^ corps sibérien.

*c*) Le général-lieutenant Slutschewski (X^e^ corps sibérien) défendra le secteur entre le chemin qui relie Suitchan à Mindiafan et le village de Siapu (sur la rive droite du Taï-Tsé-Ho).

*d*) Le général de la cavalerie Bilderling (XVIII^e^ corps) couvrira le flanc gauche de l'armée. A cet effet, il défendra les positions de la rive droite du Taï-Tsé-Ho, observera cette rivière en amont de Sikuantun et se reliera au détachement de Pensihu.

II. *Réserve générale.* — *a*) Le général-lieutenant Zarubaïev (IV^e^ corps sibérien) sera rassemblé à Dalintsi.

*b*) Le général-lieutenant Zassulitch (II^e^ corps sibérien) sera rassemblé près des villages de Situdiavatsi et de Sindiatun.

*c*) Le général-lieutenant Dambowski (V^e^ corps) sera rassemblé au nord du village de Cha-Ho (1) et sur la rive droite du Taï-Tsé-Ho, près de Liao-Yang.

*d*) Le général-major Samsonov se placera à l'est de Iantsalintsi, en arrière de la ligne des forts.

III. *Sécurité des flancs.* — Je confie la sécurité des flancs :

---

(1) La 54^e^ division, général Orlov (moins la brigade Grulew), reste donc sur la ligne de retraite, à Cha-Ho (du nord), et la 71^e^ division (général Ekk), seule, arrive à Liao-Yang.

A gauche : au général de la cavalerie Bilderling.

A droite : *a*) au général-major Mistchenko, de la suite de Sa Majesté Impériale, qui se tiendra près du village d'Uluntaï et couvrira le flanc droit de l'armée à l'ouest du chemin de fer jusqu'à la rivière Taï-Tsé-Ho, sur le front des villages de Sinluntaï, Tanvan.......................................

.............................................................

IX. Les renseignements seront envoyés tout d'abord à Liao-Yang, au quartier général, qui sera relié par des lignes télégraphiques et téléphoniques aux points de station des commandants des corps d'armée par les soins de ceux-ci. Chaque corps d'armée enverra deux officiers d'ordonnance à l'état-major de l'armée.

X. .........................................................

.............................................................

XI. *Suppléants.* — Le général-lieutenant Sakharov et le général de la cavalerie baron Bilderling.

XII. Les positions seront occupées par les soins des commandants de corps d'armée.



« Un ordre est une idée de manœuvre; là où cette idée manque, le chef est comme inexistant », a-t-on dit à propos de la décision prise par le général Martynov.

Quelle est donc l'idée de manœuvre qui préside à l'ordre d'armée n° 2 ?

« Si l'ennemi continue son offensive, l'armée lui opposera une solide résistance sur les positions jalonnées par... », lit-on dans cet ordre d'armée. Ensuite, l'ordre continue en affectant quatre corps d'armée à la ligne de défense, puis des forces à une réserve générale et de la cavalerie de position à la couverture du flanc droit.

Si l'ennemi ne continue pas son offensive, il n'y a pas d'ordres.

Les commandants des corps d'armée de la ligne de combat ont toute liberté pour la répartition des trou-

pes dans le secteur qui leur est assigné ; mais, comme le commandant de l'armée n'exprime aucune idée de retour offensif, chacun peut en déduire que : former barrage est le but à atteindre.

La cavalerie du général Mistchenko se tiendra près du village d'Uluntaï. Son rôle est nettement défensif : il consiste à couvrir le flanc d'une armée qui n'aspire qu'à demeurer inerte là où elle est.

La cavalerie du général Samsonow est à l'abri des forts.

Deux corps d'armée — sans compter la 54e division, retenue à Cha-Ho — sont en réserve générale ; leur mission est d'être en réserve générale.

« Le soldat donne volontiers son sang, mais quand il croit que ce sang ne coule pas en vain (1). » Dans quel but le général Kouropatkine va-t-il faire couler le sang du soldat ? L'ordre ne le dit pas, nul ne le sait.

La cavalerie du général Samsonow, le IVe corps, la 71e division, la 5e division du IIe corps sont rassemblées en réserve. Pourquoi faire ?

Sous le premier Empire, à Wagram notamment, la masse, agissant par le choc ou la menace du choc, pouvait être maintenue jusqu'au moment d'agir dans une formation extrêmement dense. Elle le pouvait d'autant mieux, qu'il était possible de la placer dans le voisinage du point à attaquer sans, à cause de la faible portée des armes en 1809, qu'elle fût soumise au feu de l'ennemi.

Mais, aujourd'hui, la colonne de Wagram prise sous le feu d'un groupe de batteries à tir rapide, à 3.000 ou 4.000 mètres de ces batteries, se verrait très durement éprouvée, rendue incapable de se mouvoir pour esquisser une attaque.

---

(1) Sienkiewicz : *Par le Fer et par le Feu.*

Le rassemblement d'un corps d'armée dans un coude à coude absolu ne se conçoit plus dans la guerre moderne ; il ne se voit plus qu'à la parade.

A quoi bon serrer ainsi les éléments d'un corps d'armée les uns contre les autres, puisque le corps d'armée ne peut utiliser toutes ses forces en une fois ?

Un rassemblement est une formation tactique dont l'organisation varie avec l'emploi qu'on se propose de faire de la troupe rassemblée.

Le IVe corps est-il destiné à marcher de Dalintsi, par Uluntaï, contre la gauche de l'armée japonaise, alors qu'elle sera engagée dans un combat contre le front Mayetun - Gutsiatsi ? Sa marche rapide vers le sud doit être préparée par un dispositif analogue à celui-ci, par exemple : une brigade mixte près de la voie ferrée, à Suiwantsi, et une autre à Sin-Yu-Tun, qui attaqueront sur le front : voie ferrée - Uluntaï; une brigade prête à suivre en réserve, en seconde ligne derrière le centre, serait rassemblée vers le fort n° 6 ; la dernière brigade, à Yanuitsi, prête à prolonger ou à renforcer la brigade de droite. Voilà pour le corps d'armée. Dans chaque brigade, une articulation analogue, préparation à la marche en avant, serait prise également. Le IVe corps d'armée serait alors en rassemblement articulé, prêt à attaquer vers le sud-ouest.

Le général Kouropatkine est-il encore incertain sur l'emploi à faire de l'ensemble des réserves constituées par le IVe corps et la 71e division ?

Il orientera une division vers sa gauche, du côté de Siao-Miao-Tsi; une autre vers sa droite près de Tantsuantsi; la 3e en équilibre instable, à cheval sur le Taï-Tse-Ho, au nord de Liao-Yang ,prête à se porter vers l'une ou l'autre des autres divisions, chacune de ces trois divisions s'articulant elle-même, en vue de son emploi probable.

Dès que l'incertitude du général en chef aura cessé et que l'attaque sera ordonnée vers la droite ou vers la gauche, une division peut partir aussitôt. Au moment où elle aura épuisé toutes ses réserves, la division du centre sera là pour redonner à l'ensemble une énergie nouvelle : ce sera le tour de la 3e d'arriver ensuite pour vivifier l'ensemble.

Le général en chef a-t-il besoin de parer sur une aile en même temps qu'attaquer sur l'autre ? Il est en mesure de le faire instantanément, la division du centre se trouvant bien placée pour augmenter le dosage de la parade ou de l'attaque.

Avec la puissance actuelle des armes à feu, les attaques se développent lentement, les résistances ne sont pas instantanément brisées. L'action se décide peu à peu; c'est plutôt une poussée qu'un choc. Il y a un coefficient qu'on pouvait se dispenser de considérer autrefois : la durée. Aujourd'hui, on doit compter sur la durée des opérations et exploiter cette durée.

A quoi bon, d'ailleurs, ramasser comme dans « un mouchoir de poche » des unités importantes, qui ne pourront démarrer quand l'ordre en sera donné ? L'articulation, au contraire, avec des éléments placés sur chacune des directions éventuelles de marche, permet d'obéir à un ordre sans aucun retard ; si l'articulation est bien faite — cela demande du doigté — chaque élément de l'ensemble arrivera sur le lieu du combat au moment où sa venue est désirable.

Au rassemblement matériel a succédé le rassemblement intellectuel que donnent une articulation bien raisonnée et des liaisons parfaitement établies.

Dire au IVe corps d'armée : « Placez-vous en formation de rassemblement au nord-est de Dalintsi », doit provoquer immédiatement la question : « Pour y faire

quoi ? » Posée au général Kouropatkine, cette question serait demeurée sans réponse.

Le commandant du IVe corps, n'étant pas orienté vers la ou les manœuvres probables, n'y aurait pas préparé son esprit. L'arrivée d'un ordre aurait trouvé le corps d'armée complètement bloqué. Au blocage intellectuel du chef se joignant le blocage matériel des troupes, l'obéissance ne se serait faite qu'avec lenteur, mal sans doute.

Grouper en un paquet un corps d'armée, sans tenir le chef au courant de la solution encore différée ou des deux ou trois hypothèses à envisager, est soumettre le commandant du corps d'armée à la passivité dans l'obéissance. Il n'est pas digne d'une aussi haute personnalité de se voir condamner à cette passivité.

Si le commandant de l'armée n'a aucune idée de manœuvre, il sera le jouet des événements. Alors, toute troupe en réserve sera vraisemblablement condamnée à l'inertie. Elle n'arrivera pas à la parade, à Saint-Privat ; elle ne sera utilisée que pour atténuer les conséquences d'une défaite, à Liao-Yang. « Ce ne sont pas les troupes présentes, mais les forces agissantes qui donnent la victoire », a écrit Jomini.

Former de grosses réserves qu'on n'emploiera pas est, dans toute son expression, l'art de se faire battre.

Le contraste entre les deux adversaires, le 29 août 1904, est frappant. La manière d'agir japonaise a toute l'apparence de l'idée préconçue; le plan de bataille est donné dans son entier avant le premier coup de canon; la répartition des forces faite par le haut commandement dans l'ordre du 29 août ne subira aucune modification importante. La manière de faire russe est l'ajournement de toute mésure décisive; la répartition des forces est réservée, elle sera subordonnée à la marche des événements.

D'un côté, c'est l'offensive hardie, la dépense des forces sans compter ; de l'autre, c'est la défensive avec ses hésitations et ses incertitudes.

La défensive, malgré tous les inconvénients qu'on lui reconnaît, est une forme de la guerre ; mais, pratiquée par un esprit timide, elle conduit fatalement à la défaite.

Attendre le moment voulu et jouer alors son va-tout réclame une audace peu commune ; cette audace, le commandant de l'armée russe ne l'aura pas.



Le général Mistchenko a reçu une mission nettement défensive. Les cosaques sont de médiocres cavaliers, leurs chevaux sont des bidets, l'instruction militaire des sotnias est à peu près nulle ; alors on en fait une très médiocre infanterie.

A la suite de la guerre russo-japonaise, on s'est pris, en Europe, d'un engoûment néfaste pour le combat à pied de la cavalerie. La cavalerie allemande, qui semble n'avoir pas regagné l'allant que lui avaient donné les Ziethen et les Seydlitz, s'est jetée avidement sur cette manière de combattre ; entre sa lance et son fusil, elle n'hésitera pas à recourir au fusil. En France, cette erreur a été malheureusement trop partagée : on a vu des brigades entières de cuirassiers faire le combat à pied, la progression d'abri en abri, le plat ventre succédant au plat ventre. Il semble que maintenant on remonte à cheval et que le combat à pied est relégué à sa place d'accident dans la vie du cavalier.

Pour arrêter les progrès de la brigade de cavalerie du général Akijama, c'est un bataillon d'infanterie qu'il fallait envoyer à Uluntaï et non les vingt et une

sotnias du général Mistchenko. Ce bataillon, en position défensive, le front couvert par le ruisseau d'Ulun-taï, aurait défié les attaques de forces très importantes. Ce bataillon, manœuvrant vers Wanorshun, se couvrant du terrain, se glissant dans les cultures, interposant une compagnie sur les derrières de la brigade, l'aurait réduite à rien ou mise en déroute. Pour une bonne infanterie, combattre une cavalerie qui s'immobilise dans le combat à pied est un jeu d'enfants.

L'exemple donné par le détachement du général Mistchenko n'est pas à imiter.



« Chaque commandant de corps d'armée enverra deux officiers d'ordonnance à l'état-major de l'armée », dit l'ordre du général Kouropatkine.

On procède de même dans l'armée française : c'est mauvais.

Le commandant de l'armée, ayant constitué ainsi un groupement occasionnel d'officiers d'état-major venus des unités inférieures, s'est placé dans une ambiance faite pour le tromper.

Chacun de ces officiers d'état-major arrive avec la mentalité d'en bas, qui est contraire fatalement à celle qui doit régner en haut.

Chacun des commandants des Ier, IIIe et Xe corps voudrait attirer à lui quelque chose de ces réserves que le commandant de l'armée a besoin au contraire de conserver intactes pour passer à l'offensive au moment voulu.

Les cris de : « Au secours ! » qui partent naturellement des poitrines de ceux qui voient venir l'attaque et s'en exagèrent par avance l'intensité, finissent par émouvoir le chef. Celui-ci vide ses approvisionne-

ments de forces, ou bien n'ose plus lancer tout ce dont il dispose à la recherche de la victoire, au moment où, à en croire cet entourage improvisé, tout craque sur la ligne de combat.

C'est avec ses officiers à lui, avec ses *missi dominici*, qu'il doit se renseigner. C'est ainsi qu'opérait de Moltke en 1870 ; son enseignement ne doit pas être perdu pour nous.

Dans une armée bien organisée, chaque autorité, chaque unité doit avoir ce qui lui est nécessaire, rien que cela.

Pêcher dans les unités inférieures est priver ces unités inférieures de ressources dont elles ont besoin. La pêche se faisant à chaque échelon, on arrive à créer l'état de choses le plus mauvais qui se puisse imaginer : chaque autorité est privée des aides qu'elle a formés et se trouve entourée d'un état-major improvisé dont l'état d'âme est porté naturellement à voir trop petit, à ne voir que l'en-bas.

Les officiers du grand état-major allemand, quand ils arrivaient près de l'unité inférieure, étaient imbus de la volonté du chef; ils la transmettaient et la faisaient triompher.

L'action venait d'en haut et donnait en bas l'impulsion.

On obtient ainsi l'unité dans l'action et non l'aspiration de la force pour la satisfaction d'appétits divers.

**Il faut donc fortement constituer les quartiers généraux et habituer chacun à se suffire avec les ressources qui lui sont attribuées.**



Le général Kouropatkine désigne, dans l'ordre

d'opérations, ses suppléants. Nous qui avons gardé le souvenir des tiraillements qui se produisirent à Sedan, après que le maréchal de Mac-Mahon fut devenu indisponible, nous ne devrons jamais omettre une semblable précaution.

---

# LA BATAILLE

# LES COMBATS DANS LA BATAILLE

---

## I

### PROPORTIONNER LA FORCE A LA MISSION

Pour assurer les volontés du maréchal Oyama, le général Nodzu, commandant de la IVe armée, avait dû fractionner son armée. La vallée du Tasi n'était pas seulement une dépression séparant les hauteurs de Sinlitun et de Zofantun : c'était une coupure faite entre deux théâtres secondaires du même champ de bataille, c'était une section faite dans la IVe armée.

Pour donner aux forces de l'aile gauche un effectif en rapport avec la mission qui incombait à cette aile gauche, le chef des armées japonaises avait dû renforcer la IIe armée par l'apport d'une division supplémentaire ; cette division fut la 5e.

Pour mettre les effectifs chargés d'enlever les hauteurs de Zofantun en rapport avec la mission qui leur était donnée, il fallut affecter au général Nodzu une division qui remplaçât la 5e; cette division fut empruntée à la Ire armée.

C'est ainsi que :

La 5e division reçut, dans la nuit du 29 au 30 août, l'ordre d'attaquer, en liaison avec la IIe armée, les hauteurs du massif Mayetun-Sinlitun. Son action devenait indépendante de celle de la 10e division de la

IV[e] armée et subordonnée aux opérations du général Oku.

La 10[e] division avait la mission de porter tous ses efforts contre le sud-ouest des hauteurs de Zofantun pendant que la division de la garde attaquerait ces mêmes hauteurs par le sud. La division de la garde cessait d'être subordonnée au commandant de la I[re] armée et passait aux ordres du commandant de la IV[e].

Le général Nodzu, chef de la IV[e] armée nominalement, mais commandant provisoire de la 10[e] division et de la division de la garde, quittait le 30, de très bon matin, le village de Pandiatsi, pour établir son poste de commandement sur la hauteur sud de Sandiatsi. De là il pouvait *de visu* suivre les opérations de deux divisions placées provisoirement sous son commandement et attaquant les hauteurs de Zofantun.

Dans l'armée japonaise, où le respect des unités constituées est érigé en un véritable culte, on voit les divisions faire un tour de valse tantôt avec une armée, tantôt avec une autre, au risque d'apporter des modifications profondes dans la constitution organique des armées.

Ce que le maréchal Oyama fait, en 1904, avec ses divisions, le maréchal de Moltke en avait donné maintes fois le modèle en 1870, avec ses corps d'armée.

Le 4 août 1870, dans une lettre datée de Mayence, midi, de Moltke avait écrit à Steinmetz : « Le I[er] corps, qui débarque actuellement à Birkenfeld et Kaiserslautern, sera cantonné par les soins de la II[e] armée, de telle sorte qu'il puisse, au cours des opérations, être rattaché à la I[re] ou à la II[e] armée. La décision à ce sujet est encore réservée. »

Le jour où se livrait le combat de Wissembourg, qui allait exercer une influence décisive sur le moral de l'armée allemande, le jour où de Moltke donnait

ses ordres pour la bataille de la Sarre, qu'il projetait pour le 9 août, on ne savait pas, dans l'armée prussienne, quelle serait l'affectation à donner au I[er] corps d'armée.

Le 19 août 1870, à 11 heures du matin, le commandant de l'armée prussienne disloquait les organisations adoptées précédemment ; tandis qu'il formait un corps d'investissement de Metz, avec la I[re] armée et une partie de la II[e], il créait une armée nouvelle : « La garde, les IV[e] et XII[e] corps, avec les 5[e] et 6[e] divisions de cavalerie, seront placés sous les ordres de S. A. R. le prince royal de Saxe jusqu'au moment où l'on pourra rétablir la constitution initiale des armées. »

Ce groupement, que l'on qualifie volontiers de IV[e] armée ou d'armée de la Meuse, est désigné par le maréchal de Moltke sous les appellations de « subdivision d'armée de S. A. R. le prince royal de Saxe », puis de « subdivision d'armée de la Meuse ».

Le généralissime prussien se refuse à dire « IV[e] armée » ou « armée de la Meuse », afin de bien marquer qu'une fois le tour de valse achevé chaque corps retournera à son ancienne armée, armée à laquelle aucun corps d'armée n'a cessé d'appartenir virtuellement. L'élément valseur des Japonais est la division ; dans l'armée du maréchal de Moltke, ce fut le corps d'armée.



A mesure que les effectifs des armées vont s'accroissant, la nécessité de diminuer les difficultés du commandement se fait de plus en plus sentir. Unifier la composition de l'unité stratégique a été la préoccupation des chefs de l'armée allemande ; en 1870, tous les corps d'armée allemands étaient interchangeables.

Les questions de personnes n'avaient rien à voir, dans l'armée allemande, pour la détermination de l'effectif du corps d'armée allemand. Il n'en était pas de même dans l'armée de Napoléon III.

Le corps d'armée du maréchal de Mac-Mahon comprenait quatre divisions d'infanterie, une division de cavalerie (30 escadrons) et une réserve d'artillerie (8 batteries).

Le corps du maréchal Bazaine avait une composition à peu près identique (31 escadrons au lieu de 30).

Le corps d'armée du maréchal Canrobert devait, suivant les prévisions, comporter un effectif semblable, mais 26 escadrons seulement.

Le corps du général Frossard comprenait trois divisions d'infanterie, une division de cavalerie (18 escadrons) et une réserve d'artillerie (6 batteries).

Les corps d'armée du général Ladmirault et du général de Fally étaient organisés sur le même modèle que celui du général Frossard.

La garde impériale, troupe d'élite, avait naturellement une organisation spéciale.

Des considérations de personnes ou honorifiques avaient seules présidé à l'organisation de l'armée française, où l'unité interchangeable était la division. Les maréchaux commandaient des corps d'armée à quatre divisions, les généraux n'avaient que trois divisions sous leur autorité.

Napoléon Ier avait écrit : « Ce n'est pas sur la force numérique d'une armée, mais bien sur le but, sur l'importance de l'opération que je mesure celle du commandement. » Cela ne l'empêcha pas, en 1805, de donner à Soult un corps d'armée de quatre divisions, tandis que les corps de Marmont, de Davout, de Ney en comptaient trois et que les corps de Bernadotte, Lannes et Augereau n'en comprenaient que deux.

Huit corps d'armée (y compris la garde) constituent une armée relativement peu importante ; les difficultés offertes par le maniement de ces huit corps, de valeur inégale, étaient de celles dont pouvait triompher le « dieu de la guerre »; mais, avec une armée plus forte, les difficultés eussent été peut-être insurmontables.

Aujourd'hui, l'étape est franchie, le corps d'armée en France a un effectif nettement fixé, le corps d'armée est interchangeable ; il ne varie pas selon la personnalité du chef qui lui est donné. Son importance demeure soumise à la place qu'il occupe dans le voisinage ou non de la frontière ; c'est sur le but que se mesure l'importance de tel ou tel commandement de corps d'armée, au moins en temps de paix.

L'unité stratégique en France est le corps d'armée; au Japon, c'est la division.



Le corps d'armée de 30.000 hommes a servi de base à la réorganisation des forces militaires de la France après 1870. « 30.000 hommes, a dit Napoléon, peuvent toujours rester réunis et ne suivre qu'une seule route : c'était la force d'une armée consulaire. »

Le chiffre de 30.000 hommes ayant été adopté, c'est de là que nos organisateurs, en 1873, sont partis pour le sectionnement du corps d'armée en divisions, éléments non endivisionnés, brigades, régiments...

Les armées consulaires et, à un degré moindre, les armées napoléoniennes combattaient sur des fronts étroits, dans des formations denses. La lutte s'entamait de près, le choc était la cause déterminante du résultat obtenu dans la bataille.

Entre le point où commençait l'engagement et celui où la décision était obtenue, la distance était faible.

Par ce fait que le front de la bataille était étroit et les routes peu nombreuses, un corps de 30.000 hommes ne pouvait disposer, dans l'espace de son front de combat, que d'une route pour se mouvoir.

Les armées du xx<sup>e</sup> siècle combattent par le feu : feu ouvert à de longues portées, feu qui s'avance. Le choc produit par l'action de soldats coude à coude ou en meute n'a pas dit son dernier mot ; mais au point de rupture il n'y aura que de faibles effectifs, alors que la presque totalité des troupes en sera encore au combat par le feu.

Le rassemblement de tout un corps d'armée avant la bataille, dans un coude à coude intime, n'a plus de raison d'être ; il serait plus propre à provoquer un *requiem* qu'un *te Deum*.

Puisque tous ne luttent pas à la même heure, il n'y a pas intérêt à les soumettre tous, en même temps, aux émotions du combat. Puisque les longues portées des armes actuelles donnent au combat la durée, on a le temps d'attendre des troupes demeurées en arrière sur les routes. On est réuni, aujourd'hui, alors que, dans les mêmes conditions de profondeur, on ne l'était pas au début du xix<sup>e</sup> siècle.

L'augmentation de puissance de l'armement a engendré la dispersion sur des fronts plus étendus. Le surpeuplement de l'Europe occidentale, l'accroissement des échanges, l'augmentation de la richesse ont amené les nations à développer leur réseau routier.

Les 30.000 hommes des armées consulaires, avec les armes actuelles, dans les contrées telles qu'elles sont outillées de nos jours, pourraient livrer bataille sur un front ayant deux routes d'accès.

A la frontière franco-allemande, on dispose de voies parallèles tous les 4 ou 5 kilomètres ; on peut donc affirmer que chacun de nos corps d'armée disposera,

dans son front de combat et habituellement, de deux routes d'accès.

Ne disposerait-on que d'une route, on bénéficierait encore de l'accroissement de durée des combats modernes, ce qui permettrait d'allonger les colonnes par l'accroissement de l'effectif du corps d'armée.

On pourrait donc dire au xx$^{e}$ siècle : 60.000 hommes peuvent toujours rester réunis.

Rien ne s'oppose, par conséquent, à ce que le corps d'armée actuel soit fort de trois divisions (effectif 45.000 combattants), ou de quatre divisions (effectif de 60.000 combattants).

Lorsqu'aux manœuvres d'automne on a placé, en France, sous les ordres d'un chef de parti, une armée de deux corps, le chef de parti a manœuvré avec quatre divisions, sans se soucier beaucoup du respect du corps d'armée, unité stratégique. Le corps d'armée de 60.000 hommes s'est trouvé improvisé, par le bon plaisir du chef de parti ou par la nécessité.



*« Etant donné un corps d'armée d'un effectif déterminé et composé de tous les corps et services admis dans l'organisation active militaire, il existe indubitablement, de la part de chacun de ces éléments, des rapports forcés avec les autres comme avec l'ensemble.*

*» Ce sont ces rapports qui régissent leur fonction, leur importance, leur effectif.*

*» La fantaisie ou l'arbitraire n'ont rien à voir ici. On ne saurait dire : Il me plaît de diviser le corps d'armée en trois divisions plutôt qu'en deux, en quatre plutôt qu'en trois...*

» *Ce ne sont là, ni des questions de convenance, ni des questions de prédilection.*

» *Il y a des doctrines positives qui obligent à un enchaînement rigoureux* (1). »

Les rapports qui existent normalement entre les éléments d'un corps d'armée et entre chacun de ces éléments avec l'ensemble constituent un ciment qui fait de cet ensemble un tout, une unité.

Ce tout est transportable à volonté ; son déplacement d'un théâtre à un autre ne diminue en rien sa cohésion et ne porte aucune atteinte à son bon fonctionnement. Le corps d'armée des grandes nations européennes doit se suffire à lui-même, tout comme pouvait le faire une division japonaise en Mandchourie.

Une division est une unité stratégique dans les armées nipponnes ; elle a cessé de l'être dans nos grandes armées de l'Europe.

Elle a cessé de l'être dès 1805, c'est-à-dire du jour où elle s'est trouvée trop faible par rapport à l'effectif total de l'armée. La Grande Armée, non compris les troupes bavaroises, wurtembergeoises et badoises, mais en comptant pour une division seulement la garde (effectif d'une division), était formée de vingt divisions d'infanterie ; l'Empereur a jugé la division trop faible par rapport à l'ensemble et a créé le corps d'armée.

Le corps d'armée était l'unité stratégique du maréchal de Moltke, au mois d'août 1870 ; il était le 1/13e du total de l'armée allemande (2).

---

(1) Général Lewal : *Etudes de guerre* (partie organique).

(2) Le 6 août, au moment où deux batailles sont livrées contre le gré du haut commandement, il y a treize corps débarqués sur la rive gauche du Rhin.

Le corps d'armée de Napoléon, devenu le corps d'armée du maréchal de Moltke, convient-il encore comme unité stratégique des armées modernes ?

N'y a-t-il pas lieu de cimenter une unité supérieure pour en faire un autre « tout » ?

Les principes philosophiques émis par M. le général Lewal, à propos du corps d'armée de 30.000 hommes et de ses éléments organiques, s'appliquent évidemment à l'armée nationale et aux éléments organiques de cette armée nationale.

On pourrait dire :

Etant donnée une armée nationale d'un effectif déterminé et composé de tous les corps et services admis dans l'organisation active militaire de cette armée nationale, il existe indubitablement, de la part de chacun de ces éléments, des rapports forcés avec les autres comme avec l'ensemble. »

L'élément ayant une vie propre, celui qui forme un tout, celui dont l'action dans l'ensemble est particulièrement sensible, doit avoir une importance d'autant plus grande que l'ensemble est lui-même plus considérable.

Quand l'armée nationale est faible, les éléments sont faibles; mais, à mesure que l'armée nationale croît en importance, « les doctrines positives qui obligent à un enchaînement rigoureux » conduisent à l'adoption d'éléments plus forts.

Le Japon, en 1904, possède une armée nationale de treize divisions ; son élément vivant, facilement transportable d'une mission à l'autre, est la division, c'est-à-dire le 1/13 de l'ensemble.

Sur le champ de bataille de Liao-Yang, le 30 août 1904, la 5$^{e}$ division est transportée de la IV$^{e}$ armée à la II$^{e}$, du théâtre de guerre de l'est du ruisseau de Tasi au théâtre de guerre de l'ouest de ce ruisseau ;

du champ de bataille « démonstratif », diront quelques-uns, au champ de bataille « décisif ».

La IIe armée, pour produire la décision, a besoin d'être renforcée d'une unité stratégique : la 5e division lui est donnée comme appoint. Cette 5e division, dans une armée qui, le jour de la bataille, ne compte que huit divisions, cause par son départ une perte de forces d'un huitième de l'armée au secteur de l'est et produit un apport de forces du huitième de cette armée au général Oku.

Si l'armée japonaise, au lieu d'être faite de divisions, l'avait été de corps d'armée, il eût fallu, pour donner au général Oku un surcroît de forces sans briser une unité organique, lui attribuer un corps d'armée, c'est-à-dire le quart du total de l'armée présente.

C'était mettre les troupes du secteur de droite en état d'infériorité excessive pour donner au secteur de gauche un effectif surabondant, dépassant les nécessités de la mission. Le bon dosage n'aurait pu se faire.

Celui qui ne dispose que de poids d'un kilogramme ne peut peser des diamants.

« Il y a des doctrines positives qui obligent à un enchaînement rigoureux. »

**Les petites armées doivent être organisées avec de faibles éléments stratégiques.**



La division japonaise était, en 1904, le 1/13e du total de l'armée du Mikado. Cette armée comprend aujourd'hui 19 divisions ; l'unité stratégique — la division — a perdu de sa valeur relative dans l'ensemble ; si les forces des Nippons continuaient à s'accroître, le Japon adopterait vraisemblablement le corps d'armée comme unité stratégique.

Napoléon, en 1805, n'a pas voulu de la division comme unité stratégique, parce qu'elle n'était que le 1/20e de son armée ; les Nippons ont maintenant une unité stratégique qui est le 1/19e.

En France, si nous devions partir en campagne avec uniquement nos forces actives mobilisées, notre unité organique, le corps d'armée, serait le 1/20e de l'armée nationale ; or, Napoléon n'a pas voulu se contenter d'une unité qui ne fût que le 1/20e de la Grande Armée.

Le déplacement d'un corps d'armée d'une mission à une autre ne produirait un appoint ou une déperdition de forces que du 1/20e de l'effectif total, alors que, chez les Nippons en 1904 ou dans l'armée allemande d'août 1870, la modification dans les effectifs représentait le 1/13e du tout.

Pour doser les effectifs en raison des missions, il faut former des paquets d'unités stratégiques.

En 1870, de Moltke avait constitué trois paquets : les Ire, IIe et IIIe armées. Ces paquets étaient formés par des 1/13e du tout. Tous ces 1/13e furent mal tenus et mal orientés. La stratégie du maréchal prussien est lourde et tous les avatars qui ont failli compromettre le succès, au début de la guerre, ont eu pour cause la difficulté de commander à d'aussi nombreux éléments à la fois.

Il serait vain de s'en prendre à la soi-disant inhabileté du chef des armées allemandes ; s'il n'est pas le « dieu de la guerre », il en est un demi-dieu ; là où il a rencontré de graves difficultés, il s'en présentera dans l'avenir si des mesures ne sont pas prises pour les empêcher de renaître.

Le corps d'armée — 1/13e du tout — a été un élément de dosage trop faible dans la constitution des paquets gradués d'après l'importance des missions ; il ne sera plus qu'une quantité négligeable dans la

guerre de demain, où plus de quarante corps d'armée entreront en lutte de chaque côté. Si le corps d'armée demeure l'unité stratégique, les paquets devront être formés avec des infiniment petits.

Celui qui ne dispose que de carats ne peut arriver à peser des sacs de houille.

« Il y a des doctrines positives qui obligent à un enchaînement rigoureux. »

**Les grandes armées doivent être organisées avec de forts éléments stratégiques.**



Chacun sent le besoin d'avoir une unité organique supérieure au corps d'armée.

L'empirisme dépouille peu à peu le corps d'armée au profit de l'armée. On compte sur une artillerie d'armée pour suppléer à l'insuffisance de l'artillerie de campagne contre les obstacles, alors qu'une artillerie lourde — des obusiers — ferait certainement corps avec l'artillerie de campagne si des emprunts à l'armée ne pouvaient être escomptés.

L'armée prend en location une partie des services de l'arrière du corps d'armée pour alléger le corps d'armée de certaines préoccupations; en réalité, l'armée absorbe les corps d'armée.

Mais si l'empirisme dépouille peu à peu le corps d'armée de son indépendance, il ne crée rien de stable, il ne fait pas naître d'unité stratégique nouvelle; de là, une lourdeur qui se perçoit dans toutes les études du problème de demain.

L'armée, dans laquelle les corps d'armée s'enlisent, n'est pas une unité organique : c'est un paquet de corps d'armée, paquet improvisé, mal ficelé, où rien ne se cimente.

L'unité organique à créer ne saurait être l'armée de deux corps ; on a vu que cette création aboutirait fatalement au corps d'armée à quatre divisions.

Le corps d'armée à quatre divisions — corps de 60.000 hommes — serait le 1/20e du total de nos forces, et la guerre de 1870 nous a montré qu'au moment où Moltke n'avait encore que treize corps sous ses ordres sa stratégie était lourde.

La relation à établir entre l'unité stratégique doit donc être dans le rapport de 1 à 13, tout au plus. Ce rapport de 1 à 13 est celui de la division japonaise de 1904 par rapport à l'armée du maréchal Oyama. Une armée forte de 40 corps d'armée devra donc avoir comme unité stratégique l'armée de (40/13) trois corps, l'armée de 100.000 hommes.

« Il y a des doctrines positives qui obligent à un enchaînement rigoureux. »

**Quand l'ensemble des forces s'élève à un million et demi environ de combattants, l'unité stratégique ne peut être inférieure à 100.000 combattants.**

Il y a donc lieu de créer, en France, un organisme puissant capable de faire un tour de valse d'un théâtre de guerre à un autre, comme il arriva à la 5e division japonaise le 30 août 1904.

---

## II

### MANŒUVRER L'ENNEMI PAR LE COMBAT

(Voir croquis n°s 16 et 17.)

La 5e division japonaise, qui s'était arrêtée le 29 août à Pandiatsi, couverte par une avant-garde à Intauyuan (distance 2.500 mètres), se mettait en marche avant le jour et atteignait, le 30 à 4 heures du matin, la ligne Cheiniutchuan - Shantsiapu.

Elle marchait en deux colonnes.

La colonne de droite était formée du 41e d'infanterie; celle de gauche comprenait le 21e d'infanterie, une compagnie du génie et le 5e régiment d'artillerie de montagne.

Les 11e et 42e d'infanterie marchaient dans les traces de la colonne de droite, en réserve de la division.

Le 41e enlevait, entre 5 heures et 6 heures du matin, aux postes avancés du 33e régiment sibérien, le village de Dava, situé à 1.500 mètres seulement de la hauteur et du village de Sinlitun, qui constituaient l'objectif assigné à la division.

Les 11e et 42e d'infanterie étaient arrêtés au sud-ouest de Shantsiapu, en arrière d'une hauteur dont les vues dominaient le village de Tasi et la vallée en aval.

La colonne de gauche, ayant appris à Cheiniutchuan que le village de Siao-Yantsi était libre d'ennemis, quittait sa direction de marche et se jetait dans le village. Le 21e d'infanterie en gagnait la lisière nord et s'y organisait défensivement avec le secours de la compagnie du génie affectée à cette colonne. Le 5e ré-

giment d'artillerie prenait position sur les hauteurs, au milieu de l'intervalle qui séparait les villages de Cheiniutchuan et de Shantsiapu.

Cette division avait donc le 41ᵉ au point d'appui de Dava, à 1.500 mètres de son objectif ; le 21ᵉ au point d'appui de Siao-Yantsi, à moins d'un millier de mètres de la hauteur de Fansiatun. Le front, jalonné par les points d'appui, était de 3 kilomètres. Le régiment d'artillerie, en arrière du milieu de l'intervalle, était fractionné par groupes de trois batteries; sa position était à 3.500 mètres des hauteurs derrière lesquelles l'artillerie russe était placée. Aussitôt en position, les batteries de montagne se mirent à canonner les positions de Fansiatun ; elles attirèrent le feu de deux batteries russes de la division du général Kondratowitch, placées au col de Siao-Yantsi, puis d'une autre batterie de la même division établie sur la hauteur de Sinlitun. La lutte d'artillerie était engagée dès 6 heures du matin entre les 36 pièces de la 5ᵉ division et les 24 pièces du général Kondratowitch.

A ce moment, une fusillade et une canonnade violentes s'entendaient sur la rive droite du ruisseau de Tasi.

Les marches d'approche s'étaient faites sous le couvert du gaolian, sorte de maïs dont les tiges atteignaient de $2^{m},50$ à 3 mètres de hauteur ; mais le ballon captif russe établi à Nanbalitchuan découvrait le pays et signalait les mouvements.

La 3ᵉ division japonaise, qui avait passé la nuit sur la rive gauche du Cha-Ho, s'était, dès la pointe du jour, mise en marche en deux colonnes. La colonne de droite (6ᵉ, 35ᵉ : brigade Yamagushi et un groupe du 3ᵉ d'artillerie de campagne) passait à Tayr à 5 heures du matin et se dirigeait sur Siao-Yantsi ; elle atteignait Cheiniutchuan à 6 h. 30 et y apprenait que

le 21e d'infanterie, de la 5e division, occupait la lisière de Siao-Yantsi, d'où il échangeait des coups de fusil avec des tirailleurs du 34e russe.

Le général Yamagushi se détourne de sa route de marche et intercale sa brigade dans le vide de 3 kilomètres qui sépare Dava de Siao-Yantsi, le 33e japonais à droite et le 6e à gauche. C'est ainsi que la ligne de combat est formée du 41e à Dava, qui est de la 5e division ; des 33e et 6e, qui sont de la 3e division, et du 21e, qui appartient à la 5e division.

Malgré le parti pris des Japonais de respecter les liens organiques, on constate ici un mélange des unités. Ce mélange a été causé par l'empressement mis par le 21e à se saisir d'un point d'appui aussi important que Siao-Yantsi; la dérogation aux principes était parfaitement justifiée.

La tactique ne peut décidément pas être étudiée d'une façon abstraite. A la guerre, il semble que tout complote contre la moindre généralisation. Au moment même où une discussion vient de s'élever concernant les avantages qu'il y a à respecter les unités organiques, un incident se produit pour infirmer les conclusions tirées. C'est le 21e japonais qui, par son initiative heureuse, se lance dans un village qui est en dehors de sa zone de marche, mais dont il y a intérêt à se rendre maître avant que l'ennemi ait pensé à l'occuper.

Il n'y a pas de règles à la guerre, les principes ne valent que par leur application ; on n'apprend donc pas la guerre dans les règlements, mais dans l'étude des faits de guerre et la manœuvre.

Pendant que le général Yamagushi déployait sa brigade, par régiments accolés, à l'est de Siao-Yantsi, le commandant de la 17e brigade — général Ishihana — engageait le 18e à l'ouest et contre Siao-Yantsi, et, un

peu avant midi, le 34ᵉ entrait en ligne à cheval sur la route mandarine.

Les batteries du 3ᵉ régiment se partageaient en deux groupes : un groupe au nord et contre Tutaitsi, l'autre au sud-ouest de Cheiniutchuan. Le 13ᵉ d'artillerie, pris dans la réserve d'armée, venait peu après s'intercaler entre les groupes du 3ᵉ d'artillerie.

Une ligne épaisse de tirailleurs s'étendait, un peu avant midi, de Dava à la route mandarine par Siao-Yantsi. En face d'elle, le 33ᵉ, le 34ᵉ et le 3ᵉ régiments de tirailleurs de Sibérie orientale occupaient des tranchées d'où partait un feu de mousqueterie très violent.

Les dix-huit batteries japonaises — 108 pièces — s'efforçaient en vain de neutraliser ou détruire l'artillerie russe, qui demeurait insaisissable et couvrait de projectiles les fantassins japonais toutes les fois qu'ils esquissaient une tentative d'attaque. Contre les 108 pièces japonaises, les Russes n'opposèrent que deux batteries établies au col de Siao-Yantsi, à cheval sur le chemin qui va de ce village à Fansiatun, et une batterie placée sur la hauteur nord de Sinlitun. Ces trois batteries de la 9ᵉ brigade ne se profilent pas sur les crêtes comme elles l'avaient fait à Wafangou et encore moins sur le versant vu par l'ennemi, comme la chose s'était passée au Yalou ; elles sont près des cols et emploient le tir masqué.

Les Japonais tirent à 3.500, 4.000 et 4.200 mètres.

Un peu après midi, trois batteries d'obusiers de 9 centimètres arrivent, au prix des plus grands efforts, à mettre en batterie à l'est de Cheiniutchuan; mais c'est vainement qu'ils consomment de gros projectiles, l'artillerie russe n'en souffre pas le moins du monde.

Dans la journée, le 23ᵉ kobi vient se placer en réserve derrière le 6ᵉ, en avant des obusiers. Les bat-

teries du col de Siao-Yantsi prennent d'enfilade les assaillants ; aussi, quand à 1 heure une tentative d'assaut est esquissée, c'est sans succès.

La situation demeure stationnaire jusqu'au soir.

A la nuit, les avant-postes de combat sont pris. Le 6ᵉ et le 33ᵉ japonais sont ramenés en arrière ; à Dava, le général commandant la 5ᵉ division ne laisse qu'un poste et reporte le 41ᵉ derrière les hauteurs situées à l'est de Shantsiapu.

Les postes de la 5ᵉ division tiennent la ligne Dava - Siao-Yantsi ; à leur gauche sont ceux de la 3ᵉ division.

La 6ᵉ division japonaise, qui avait franchi le Cha-Ho à 6 heures du matin en deux colonnes, s'était portée à l'attaque de la hauteur 99 par l'ouest. Le 45ᵉ était à cheval sur la voie ferrée ; le 23ᵉ, qui avait d'abord gagné Datchaotsiatai par une marche du sud au nord, avait ensuite fait face à l'est avant de partir pour l'attaque. Les régiments de queue de chaque colonne se déployaient, peu après 9 heures, à la gauche des régiments de tête, de sorte que la 6ᵉ division se trouva dans l'après-midi avec ses quatre régiments en ligne, chacun d'eux ayant à peu près tout son monde sur la ligne de feux; le 13ᵉ seul avait deux bataillons en réserve de division à Poputsi.

La marche dans le gaolian et sur un sol absolument détrempé avait été extrêmement pénible. Le 48ᵉ n'était parvenu à Batsialaogua qu'à 1 heure de l'après-midi; il avait mis sept heures pour faire 9 kilomètres.

Le 6ᵉ régiment d'artillerie avait placé un groupe sur la colline 32, l'autre en avant du village de Dachuntsi. Intimidé par la position dominante des Russes, cette artillerie avait pris son emplacement à 5.000 mètres des batteries du général Gerngross ; elle brûla des projectiles, mais ne fit de mal à personne.

La 4ᵉ division japonaise, quoique réserve générale

du maréchal Oyama, avait passé le Cha-Ho à 6 heures du matin et avait marché sur Sinluntai, se tenant à environ 6 kilomètres de la hauteur 99. En avant d'elle, la brigade de cavalerie s'avançait jusqu'à Uluntai et s'arrêtait devant les cosaques du général Mistchenko.

Le 4e régiment d'artillerie s'était d'abord mis en batterie à l'ouest de Poputsi, d'où il avait ouvert le feu à 5.000 mètres contre les défenseurs de la hauteur 99, puis il s'était porté quelque peu plus au nord, d'où il battait les villages occupés par les Russes, à l'ouest de la hauteur 99, à la distance de 4.000 à 4.500 mètres. A cette distance, l'artillerie ne faisait pas grand mal, mais elle demeurait disponible.

La brigade Ando, de la réserve générale, n'hésitait pas à engager le 9e d'infanterie, puis le III/38, pour s'emparer du village de Tchusiaputsi, qu'elle reperdit ensuite après la vigoureuse contre-attaque du 12e régiment russe.

La réserve générale réclamait sa part de combat, alors même que, partout ailleurs, dans la IIe armée, on s'était borné à la préparation de la bataille.

Dans la journée du 30 août, les divisions de la IIe armée, aidées de la 5e division, procèdent uniquement à linvestissement immédiat des positions de Sinlitun - hauteur 99.

L'infanterie et l'artillerie japonaises exécutent leurs marches d'approche dans le gaolian. Les fantassins ne sont à découvert qu'au moment où ils arrivent à la partie fauchée par ordre des Russes.

Les batteries japonaises s'installent trop loin pour obtenir des résultats décisifs.

Les assauts livrés sur cette partie du champ de bataille, le 30 août, sont moins des attaques que des investigations armées.

On dépense beaucoup de projectiles, mais peu de sang. On ne combat pas, mais on manœuvre par le combat.



A l'ouest du ruisseau de Tasi, la 10e division japonaise a l'ordre de s'emparer de la hauteur de Zofantun, en liaison avec la Garde.

Elle est formée en trois colonnes :

*La colonne de droite* comprend le 10e régiment d'infanterie, le 40e régiment de kobi, un groupe de quatre batteries, une compagnie du génie et un escadron ;

*La colonne du centre* est formée du 40e régiment d'infanterie, d'une compagnie du génie et de quelques cavaliers ;

*La colonne de gauche* comporte le 20e régiment d'infanterie, un bataillon du 39e d'infanterie, deux batteries, une compagnie du génie et quelques cavaliers ;

*En réserve de division*, le général Kawamura conserve les 2e et 3e bataillons du 39e, le 20e régiment de kobi et ce qui reste du régiment de cavalerie ;

*En réserve d'armée*, le général Nodzu a le 10e régiment de kobi. Il l'établit au nord et près de Finsingou, où il place son poste de commandement.

La colonne de droite se déploie dans le gaolian, qui la couvre, et débouche contre le front sud des hauteurs de Zofantun par Kudiatsi, à l'est du village.

Les cavaliers japonais surprennent un groupe d'éclaireurs à pied, lui font perdre leur chef et 42 hommes et prendre la fuite sur la hauteur de Zofantun.

Le bataillon d'avant-garde du 10e japonais, en dé-

bouchant de Kudiatsi, à en face de lui une longue croupe sur laquelle se voient des tranchées russes.

Les 24 pièces de la colonne de droite se sont mises en position sur la hauteur sud-est de Kudiatsi et ont ouvert le feu contre ces tranchées, à 1.500 mètres, vers 5 h. 30 du matin ; on leur répond du haut de la crête de Zofantun (portée 2.600 mètres).

Le bataillon japonais, dès sa sortie du gaolian, se jette à l'attaque, à peu près sans tirer ; il est obligé de faire demi-tour et de rentrer dans le gaolian.

L'artillerie japonaise accélère son tir pendant que deux bataillons du 10e, à l'abri du gaolian, se disposent pour l'attaque.

Les retranchements russes construits sur la croupe avancée vers Kudiatsi sont en angle mort par rapport à la batterie du lieutenant-colonel Pokotilo, établie sur la crête au sud de Zofantun ; ils ne sont défendus que par le 3e bataillon du 23e régiment de Sibérie orientale.

Deux bataillons du 10e d'infanterie japonaise partent à un nouvel assaut ; ils parviennent jusqu'aux tranchées, mais une contre-attaque à la baïonnette les renvoie dans le gaolian.

Les batteries japonaises préparent un nouvel assaut; la réserve de la division (II et III/39 se déploie à l'est de Kudiatsi; le 40e kobi prolonge la ligne vers la droite.

Le 3e bataillon du 23e régiment de tirailleurs est à bout de forces. Battre en retraite et gravir sous les feux d'infanterie et d'artillerie les pentes qui mènent à la crête coûtera la vie aux survivants de ce beau combat.

C'est alors que le lieutenant-colonel Pokotilo, avec la 3e batterie de la 6e brigade de tirailleurs, se porte bravement jusqu'à la crête militaire, parcourant à dé-

couvert 400 à 500 mètres. Il allait au secours de son infanterie et, pour cela, il s'avançait sur un terrain déjà repéré par les quatre batteries établies au sud-est de Kudiatsi.

A peine est-il en mouvement qu'il est pris à partie par les 24 pièces japonaises; il n'arrive au point voulu qu'avec 3 pièces sur les 8 de sa batterie; les 5 autres ont préféré le *chemin du retour*.

Les pertes en servants ont été telles qu'une seule pièce, sur les trois arrivées à destination, est en état de tirer.

« La seule pièce de la hauteur fait feu pendant deux heures; elle fut ensuite aidée par les deux autres, qui, jusqu'à 8 heures du soir, se maintinrent à leur emplacement (1). »

Le lieutenant-colonel Pokotilo et la moitié des servants de la batterie ont péri au cours de cet acte de haute solidarité.

L'intervention de la batterie a dégagé ce qui restait du III/23. Le bataillon laissait sur le terrain 304 hommes sur les 502 qui formaient son effectif au début du combat.

L'opération avait duré moins d'une demi-heure ; c'est dire combien les assauts avaient succédé rapidement aux assauts.



L'artillerie russe s'est grandement honorée en ne comptant pas les dangers pour accourir à l'aide d'une infanterie gravement compromise.

Le fait que 5 pièces sur 8 ont fléchi démontre que, « si forte souvent que soit l'âme, elle ne peut dompter

---

(1) *Kriegsgschichtliche Einzelschriften-Heft*, 43-44.

le corps à ce point qu'il n'y ait révolte de la chair et trouble de l'esprit en face de la destruction (1) »; il n'enlève rien au mérite des braves qui ont, au moins, tenté de secourir leurs frères d'infanterie.

L'artillerie — chaque arme a sa mentalité — à une tendance à donner aux chiffres une importance qu'ils n'ont pas et au coefficient moral une influence insuffisante. Se basant sur des calculs de polygone, on conclut, trop à la légère, à l'impossibilité de s'avancer à découvert en terrain battu.

Cette conclusion du temps de paix rendrait plus difficile l'action de l'âme sur le corps, action déjà fort laborieuse.

Les « Pokotilo » seront d'autant moins rares que chacun sera mieux convaincu que rien n'est impossible à une âme bien trempée.

Il fut un temps où les calculs de vulnérabilité avaient pris une importance excessive dans l'infanterie, du fait des enseignements donnés dans nos écoles de tir ; l'esprit offensif de l'infanterie faillit être compromis.

L'audace intimide l'adversaire et lui fait perdre une grande partie de ses moyens; le succès est aux audacieux.

La batterie de 8 pièces est lourde à commander ; quand la mission est périlleuse, l'action morale du chef ne peut masquer le danger à un personnel si nombreux. Se fractionner en deux demi-batteries est une mesure médiocre; on ne se sépare pas, dans une famille, à l'heure du danger. Une batterie de 4 pièces aurait vite franchi le terrain dangereux ; peu après une autre famille d'artillerie aurait pu marcher sur les traces de la première.

---

(1) Colonel Ardant du Picq : *Etude sur le Combat.*

La mission qui incombait au III/23e régiment de tirailleurs, celle que se donna la 3e batterie de la 6e brigade d'artillerie, sont de celles qu'il faut éviter d'imposer aux troupes.

On pourrait définir la tactique : « l'art de multiplier le nombre des braves » ou, selon la belle langue d'Ardant du Picq : « La tactique est l'art, la science de faire combattre les hommes avec leur maximum d'énergie, maximum que peut donner seule l'organisation à l'encontre de la peur. »

Quel service pouvait rendre au 3e corps sibérien le 3e bataillon du 23e régiment ? Placé à 800 mètres seulement en avant de la ligne de hauteurs, ce n'était pas une avant-garde capable d'éventer l'ennemi, de lui donner l'illusion d'un grand effort à accomplir.

Se déployer, s'il n'y a pas à marcher ensuite, n'est pas une fausse manœuvre ; or, après s'être déployés pour enlever le 3e bataillon russe, les Japonais n'avaient pas à se remettre en colonne pour marcher ni à exécuter une marche prolongée en ordre de combat.

Il n'y avait donc aucune raison de placer ce bataillon en poste avancé.

Le contrefort de Kudiatsi est au point de brisure de la crête, en forme de redan, occupée par le IIIe corps ; il forme caponnière par rapport aux deux faces du redan. Est-ce pour cela que le bataillon de tirailleurs a été jeté à 800 mètres en avant du redan ? Une caponnière pour fusils d'infanterie, quand il s'agit de flanquer une ligne aussi longue, est sans valeur.

En admettant l'utilité des retranchements d'infanterie et de leur occupation par le III/23e russe, les événements ont démontré la nécessité d'avoir du canon à la crête militaire pour protéger ce bataillon. Les dangers courus par la 3e batterie n'ont été très graves

que pendant le déplacement de la batterie, puisque 3 pièces ont pu tirer presque toute la journée.

Si la solution du problème comportait l'occupation du contrefort par un bataillon, la tactique voulait que l'infanterie n'y fût pas sans soutien ; elle prescrivait la disposition, derrière des épaulements, d'une artillerie prête à la soutenir. Il fallut réparer la faute : la batterie Pokotilo y perdit la vie.

Ce sont les braves qui, dans la bataille, procurent la victoire ; dans les armées bien commandées, les tâches étant allégées, le nombre de ceux qui peuvent y faire honneur est considérable. Une bonne tactique aurait fait des héros non pas seulement des servants de trois pièces, mais de tout le personnel de la batterie Pokotilo.



Après s'être emparés de la position avancée que venait d'abandonner le III/23e russe, les Japonais de la colonne de droite de la 10e division se lancent à l'attaque de la position principale, mais sans y mettre beaucoup de vigueur. Devant les feux que les Russes font converger sur l'éperon conquis, les Nippons vont même jusqu'à évacuer leur conquête.

Le soir du 30 août, les régiments de la colonne de droite étaient de nouveau blottis dans le gaolian et dans le village de Kudiatsi.

Les colonnes du centre et de gauche de la 10e division japonaise, partant des environs de Sandiatsi, s'avancent par le vallonnement du ruisseau de Tasi. Elles marchent facilement tout d'abord, sous le couvert du gaolian, jusqu'à Uidiagou, d'où l'infanterie, par six fois différentes, esquisse, de 9 heures du matin à 6 heures du soir, des assauts contre les hauteurs de Zofantun.

L'artillerie japonaise — 12 pièces — installée à Sandiatsi n'aide que très peu son infanterie. De la position qu'elle occupait, cette artillerie était éloignée : de 4.500 mètres des points à attaquer; de 6 kilomètres des batteries de Pandiakantsi, qui prenaient les assaillants d'enfilade; de 6 kilomètres également de la batterie de Sinlitun, qui les prenait à revers.

Uidiagou n'était qu'à 1.500 mètres des batteries russes de la 6e brigade d'artillerie, placées au sud-ouest de Zofantun, à 2.000 mètres des quatre batteries du lieutenant-colonel Krischtafowitch (nord de Zofantun), à 2.800 mètres des deux batteries de Padiakantsi, à 4.300 mètres de la batterie de Sinlitun ; c'était un entonnoir.

Dès que les Japonais entraient dans Uidiagou, ils tombaient sous le feu de ces batteries et devaient, peu après, abandonner le village pour se réfugier dans le gaolian. C'est sur l'ordre du général Kouropatkine que la 2e batterie de la 9e brigade prit à partie, des hauteurs de Sinlitun, la gauche de la 10e division. Aucun détail n'échappe à l'attention de ce chef, qui veille à tout, pense à tout et pour tous ; mais, si les détails ne lui échappent pas, les vues d'ensemble et l'esprit de décision lui font défaut ; il se montre une fois de plus excellent officier d'état-major, mais rien que cela.

L'action de revers de la batterie de Sinlitun fût si efficace qu'elle amena le maréchal Oyama à prescrire à la IIe armée d'activer ses attaques pour occuper les défenseurs des positions de Mayetun - Sinlitun, pour dégager ainsi la IVe armée.

Dans l'après-midi, le 22e sibérien, venu de la réserve générale du IIIe corps, fait une contre-attaque contre le 20e japonais, par la vallée de Tasi, et arrive jusqu'à Uidiagou. Le maréchal Oyama en déduit

qu'une offensive russe va se produire par la vallée de Tasi ; il ordonne alors au 2e groupe du 15e régiment d'artillerie de se porter à l'aide de la IVe armée.

Si on en croit les récits des Russes, les attaques japonaises par la vallée de Tasi ont été extrêmement violentes; il est permis d'en douter, puisque deux batteries, tirant presque hors de portée, furent seules à les appuyer, puisque le 10e régiment de kobi ne vint pas les renforcer.

Il paraît plutôt exact de dire que les Japonais ont réussi à faire pénétrer la crainte chez leur adversaire, à l'amener à dépenser ses réserves, à l'user moralement, et cela à peu de frais.



La division de la garde avait profité de la nuit du 29 au 30 pour s'approcher des positions russes et se mettre en liaison avec la droite de la 10e division. La 1re brigade de la garde avait gagné les hauteurs qui sont au sud de Mindiafan et la 2e brigade, renforcée du 29e kobi, avait occupé les villages de Tsuidiagou.

Le général de division ne conservait en main qu'un seul bataillon de kobi.

Un groupe de trois batteries s'installait au sud de Mindiafan pour appuyer la 1re brigade : deux batteries entre Sifantaï et Tsuidiagou (est), à l'est et près du chemin réunissant ces deux localités ; deux batteries (dont une de kobi) à 1.500 mètres des précédentes, vers l'est.

Un peu avant 7 heures du matin, le groupe de batteries de la brigade Asada ouvre le feu ; il est aussitôt contrebattu par deux batteries de la gauche du géné-

ral Kachtalinski, auxquelles, deux heures plus tard, se joindront des batteries de la droite du X$^e$ corps.

La brigade Asada attaque à la droite de la 10$^e$ division, un peu après 9 heures. L'attaque n'est qu'une marche d'approche menée lentement : partie à 9 heures, à 2.400 pas de l'ennemi, elle est à midi à 800 pas et, à 2 heures, à 600 pas, pour reculer à 1.200 pas vers 3 heures de l'après-midi et s'y terrer.

La brigade de Watanebe n'engage que son 3$^e$ régiment, beaucoup plus dans une reconnaissance que dans un combat. Dans la matinée se produisent, en face des hauteurs 148, quelques tireries sans importance ; dans l'après-midi, un violent combat fut entamé par les quatre batteries de la garde, les plus à l'est, contre la hauteur 148, située à 4.000 mètres environ. Les Russes répondirent avec violence : « Un nombre extraordinaire (1) d'obus éclataient un peu partout, au hasard, semble-t-il. L'ennemi n'avait évidemment pas repéré les batteries japonaises...

» Toute la vallée au nord était par moment couverte comme un linceul par la fumée des rafales. Sous cette pluie de projectiles, les batteries japonaises restaient tout à fait calmes, ne voulant pas, j'imagine, attirer sur elles un feu mieux dirigé et plus concentré. »

On se rend compte que les Japonais n'ont pas projeté d'attaquer les hauteurs 148 ; leur but, évidemment, est de retenir en face d'eux des troupes qui seraient bien utiles ailleurs ; on se garde d'engager la lutte, puisqu'on ne s'est pas donné là les moyens de vaincre.

Des coups de canon ne peuvent suffire à faire croire

---

(1) *Journal de route* du lieutenant général sir Jan Hamilton, traduit par le lieutenant Verdet, du 66$^e$ d'infanterie.

à une attaque, et, d'autre part, la constatation de la présence d'une artillerie adverse ne suffit pas pour permettre d'affirmer que des gros d'infanterie sont là.

Pour savoir si la manœuvre réussit, pour asseoir sa conviction, il faut obliger l'ennemi à montrer son infanterie ; on ne peut y parvenir qu'en montrant la sienne.

« Je pouvais voir très nettement la ligne de feu des Japonais, à environ 3.000 mètres au nord...

» La distance entre les Russes et les Japonais n'était, là, pas à plus de 300 mètres. La ligne de feu par elle-même était dense : tout ce qui pouvait faire le coup de feu tirait et je remarquais quelques soutiens venant en terrain découvert de l'arrière pour renforcer la ligne.

» Ils s'avançaient en doublant l'allure et en ordre très ouvert.

» En fait, ils se mouvaient plutôt comme des hommes isolés que comme une troupe constituée, et, s'ils n'avaient pas été aussi nombreux, j'aurais cru que c'étaient de simples pourvoyeurs...

» Les batteries japonaises situées derrière nous dans la montagne de droite ouvrirent brusquement le feu sur les tranchées russes. Avant qu'une douzaine de projectiles aient éclaté, je vis, à ma grande surprise, les occupants les abandonner et se sauver derrière la ligne de crête.

» Toutefois, pendant un temps très long, les Japonais ne purent faire aucun progrès, car le terrain en avant d'eux paraissait pris d'écharpe par des tranchées russes situées plus à l'est.

» A 3 h. 30, le moment était cependant arrivé et j'eus la bonne fortune d'être témoin d'un assaut à une distance telle qu'avec mes lorgnettes je pouvais dis-

tinguer chaque homme plus nettement que je n'avais pu le faire le 31 juillet ou le 26 août dernier.

» Il n'y avait aucune formation prise, à moins que des petits groupes de 6 à 12 hommes, marchant en toute liberté, puissent constituer une formation. Ce qui arriva, c'est que le devant de la pente se couvrit tout à coup d'une masse confuse qui, après un examen plus attentif, paraissait se composer de très petites fractions à cinq ou six pas d'intervalle, tous gravissant la colline, les meilleurs marcheurs en tête et au diable les derniers !

» J'étais trop loin pour pouvoir dire d'une façon ferme qu'on ne tirait pas; mais, à coup sûr, on tirait peu.

» L'artillerie avait nettoyé les tranchées, mais d'autres ouvrages plus à l'est étaient encore aux mains des Russes.

» Du reste, après s'être emparés de la première position, les Japonais durent en partie l'évacuer pour chercher un meilleur abri plus en arrière. S'il y avait eu beaucoup de tués laissés en arrière pendant cet assaut, je pense que je l'aurais vu; mais je n'ai vu tomber personne et je crois qu'il n'y eut là aucune perte...

» J'étais en train de regarder la crête d'une montagne..., quand soudain je vis une ligne de 200 hommes environ qui s'avançaient coude à coude.... C'étaient évidemment des renforts russes. »

Le général Hamilton peint d'une façon si heureuse et si vécue la manœuvre qu'il a eue devant les yeux, qu'il est possible, d'après l'ensemble de la bataille, de comprendre ce que voulut la garde et d'en tirer un enseignement précieux.

La garde et une brigade de la 2[e] division ont en face d'elles un secteur de défense égal à celui contre lequel les 10[e], 5[e], 3[e], 6[e] divisions vont partir à l'atta-

que. La lecture de la carte nous montre que les Russes avaient mis un corps d'armée et demi entre l'éperon de Kudiatsi et le Tai-Tse-Ho à Siapu, tandis qu'un corps d'armée et demi était réparti d'autre part entre le même éperon et la droite russe.

Les Japonais ont donc, contre des adversaires de forces égales — réserves générales du généralissime non comprises — à l'ouest huit brigades et à l'est trois brigades.

Bien plus, pendant que l'autre moitié de la 2e division et la 12e division vont exécuter une manœuvre aventurée sur la rive droite de Tai-Tse-Ho, la garde et la 3e brigade ont à couvrir la route mandarine, qui est la seule bonne communication vers l'arrière de la Ire armée.

Il faut donc éviter de se compromettre. Mais il est nécessaire aussi de retenir en face de soi beaucoup de monde pour coopérer indirectement à la manœuvre qui se prépare ; on ne peut y parvenir qu'en attaquant.

Se défendre, parce qu'on est faible et qu'il faut éviter de compromettre les communications de l'armée. Attaquer, pour amener l'ennemi à commettre une fausse manœuvre : tel est le problème à résoudre.

La solution donnée à ce difficile problème fut la suivante :

L'artillerie japonaise s'étale largement derrière les crêtes. Il y a 6 kilomètres de la batterie de gauche (sud de Mindiafan) à la batterie de droite (hauteurs nord-est de Niurupu). Elle tire avec des hausses de 4.000 mètres. Elle envoie des rafales contre les positions situées en face d'elles et, quand elle a déchaîné une furieuse réponse des nombreuses batteries adverses, elle se tait pour éviter une lutte d'artillerie qu'elle n'est pas de taille à supporter même aux grandes distances. La menace de l'assaut est nécessaire pour pou-

voir compter les effectifs adverses ; aussi l'infanterie est lancée en avant après qu'une violente reprise du tir par l'artillerie a donné l'illusion de la préparation de l'assaut.

L'infanterie s'avance en petits paquets, par bonds, d'abris en abris, sans personne derrière pour pousser ou alimenter l'attaque. A bonne portée, on s'arrête, on tire, puis on enlève les quelques retranchements qu'occupaient des éclaireurs qui se replient sous la menace d'assaut. Alors on voit la ligne adverse se garnir, les renforts arriver.

On n'a plus rien à apprendre, il n'y a plus qu'à évacuer sa conquête « pour chercher un meilleur abri un peu plus en arrière ».

La 3e brigade, portée entre la route mandarine de Feng-Hoang-Tcheng à Liao-Yang et le Tai-Tse-Ho, se contente de garder le contact avec l'ennemi ; elle couvre le groupe formé par la 15e brigade et la 12e division. Ce groupe, auprès duquel se tient le général Kuroki, se recomplète en vivres et en munitions pendant qu'arrivent péniblement de l'arrière, à cause du mauvais état des chemins, les équipages de pont qui allaient permettre à l'intrépide chef de la Ire armée de tenter fortune de l'autre côté de la rivière.



Le soir du 29 août, le maréchal Oyama était dans l'ignorance la plus complète des projets de son adversaire. Les Russes allaient-ils accepter ou refuser la bataille ? Il y a de ces renseignements que ne donneront jamais la cavalerie ni les aéronats, car c'est dans l'âme du chef ennemi qu'il faut les aller chercher.

Le combat seul donne ces renseignements, parce

que seul il engendre les fortes émotions, seul il oblige les indécis à prendre des décisions.

Le soir du 30 août, le maréchal Oyama, ayant manœuvré son adversaire pendant toute une journée, savait qu'il y aurait bataille.

La conduite du combat avait été une manœuvre.

Vers l'aile droite, de simples reconnaissances avaient suffi pour inciter l'adversaire à garnir de troupes des remparts qu'on n'attaquerait pas. Là, s'était faite une application du principe de l'économie des forces; là où l'adversaire se dépensait inutilement se trouveraient des forces qu'une sage économie aurait placées ailleurs ; entre l'éperon de Kudiatsi et le Taï-Tse-Ho, on avait déterminé l'adversaire à payer trop cher sa sécurité. La 10e division, par ses demi-attaques contre Zofantnn par Kudiatsi et Uidiagou, avait poussé l'ennemi à de fortes dépenses. La prise violente de contact autour des hauteurs Sinlitun - Mayetun avait peut-être vidé les réserves.

Le lendemain, c'est contre un adversaire ruiné qu'on allait tenir la banque.

La guerre n'est pas une ruée brutale contre l'adversaire ; ce n'est vrai que chez les barbares. Elle est faite de combinaisons, de feintes, de manœuvres qu'on fait, de fausses manœuvres qu'on fait faire ; on prépare d'abord la bataille, on augmente le nombre de ses braves par les facilités de vaincre qu'on se donne.

A l'aile gauche, le maréchal Oyama avait accumulé des forces. Aux temps de Wagram, ces forces auraient poussé droit devant elles et vaincu peut-être par une action de choc ; de nos jours, ce n'est pas l'entassement de baïonnettes en profondeur qui peut produire le succès, mais la convergence sur un faible espace de moyens de feu irrésistibles par leur puissance.

Cette convergence avait été préparée à l'aile gauche pendant la journée du 30.

A l'aile droite, trois brigades étaient prêtes; leur entrée en action bousculerait peut-être l'aile gauche ennemie.

Si le général Kouropatkine avait répandu toute sa monnaie sur le front, le lendemain il serait vaincu.

Dès 11 heures du matin, le III$^{e}$ corps russe avait dépensé toutes les réserves lui appartenant en propre et obtenu trois bataillons enlevés à la 5$^{e}$ division (réserve du général en chef) et six bataillons du X$^{e}$ corps.

« La journée du 30 août, dit le colonel d'état-major Danilov, commença au 1$^{er}$ corps sibérien par une demande de renforts. Même avant le commencement du combat, le général-lieutenant Stackelberg envoya le compte rendu suivant au commandant en chef : « Plus je fais connaissance avec les positions confiées à mon corps d'armée, plus je suis persuadé qu'il ne m'est possible de m'y défendre à fond que dans le cas où V. E. trouvera le moyen de me renforcer d'une division. Je base cette demande sur la nécessité, pour une défense opiniâtre, d'avoir une forte réserve qui n'existe pas chez moi, car les neuf bataillons qui se trouvent actuellement à ma disposition, en réserve générale, sont par trop insuffisants... Par suite, si V. E. ne modifie pas sa décision de combattre à fond sur cette position, je la prie instamment, pour renforcer la première ligne et me laisser une réserve plus forte, de mettre à ma disposition une division de plus ou tout au moins une brigade. »

On dit en France : « Comme l'anguille de Melun, il crie avant qu'on ne l'écorche. » Au I$^{er}$ corps, on crie « au secours » avant d'être attaqué.

L'âme du chef qui livre une bataille défensive doit être extrêmement bien trempée pour résister à tous

ces appels qui ont pour conséquence de faire disparaître la masse de manœuvre qui seule pourra donner le succès quand l'ennemi aura été usé. Or le chef qui garde la défensive prend souvent cette attitude faute d'audace.

Le général Kouropatkine refuse tout d'abord de renforcer le Ier corps : « Un combat acharné se livre au IIIe corps. Je dois renforcer ce corps d'armée au moyen de mes réserves », écrit-il à 9 h. 30 du matin.

A 11 heures, il tire de la réserve générale deux bataillons qu'il envoie au général Mistchenko ; dépense tout à fait inutile.

A midi 45, un bataillon de la 5e division était en réserve du Ier corps. Trois autres bataillons de cette division lui furent envoyés peu après.

Un peu plus tard, quatre bataillons et 12 pièces prises dans la masse de manœuvre — le IVe corps — vinrent sous ses ordres à Sibalitchuan.

Le soir du 30 août, malgré « le régiment de Viborg arrivé dans la journée, la réserve générale ne comprenait plus que dix-neuf bataillons, dont huit se trouvaient à Dalintsi, trois à Sibalitchuan et huit près du fort n° 5 ».

Malgré les hésitations apportées par le général Stackelberg, le général Kouropatkine avait pu se reconstituer une réserve importante. Mais l'emploi qu'il allait faire de cette réserve était dès lors indiqué. Ce ne serait pas une masse de manœuvre, mais un réservoir destiné à calmer les inquiétudes. Si le moral du général en chef s'était trouvé fort le matin du 30, il ne l'était plus dans la soirée ; il songeait à parer, mais non à attaquer.

Cependant, tous se déclaraient satisfaits : « Le commandant de l'armée ordonne de porter à la connaissance des troupes, y compris celles placées dans les

lignes les plus avancées, que la garnison de Port-Arthur a repoussé brillamment le dernier assaut donné par les Japonais à la place forte. Les Japonais ont subi des pertes énormes, ils ont été complètement désorganisés et ont dû cesser le bombardement. »

La lecture de cet ordre soulevait des hurrahs et la confiance dans le succès était partagée par toutes ces brillantes troupes que des retraites continuelles, des fatigues excessives ne parvenaient pas à abattre.

# LA BATAILLE

## I

### PARER EN ATTAQUANT

Le maréchal Oyama s'était demandé, le 29 août 1904 au soir, si l'adversaire allait continuer à manœuvrer en retraite ou accepter enfin la bataille.

La journée du 30 août avait levé les incertitudes et donné l'impression que le général Kouropatkine était décidé à se battre.

Dans l'après-midi, quand une contre-attaque russe fut lancée sur Uidiagou, on crut, au grand quartier général japonais, être en présence d'une manœuvre offensive organisée pour crever la ligne japonaise en son centre.

L'esprit du général Kouropatkine était trop incertain pour qu'une décision irrévocable pût être prise au grand quartier général russe ; la manœuvre offensive esquissée contre Uidiagou n'avait été qu'une simple contre-attaque que rien, en arrière, ne devait alimenter en cas de succès.

Le maréchal Oyama ne pouvait savoir à quel parti s'était arrêté le général Kouropatkine ; il pouvait d'autant moins le savoir que, dans l'esprit indécis du commandant de l'armée russe, les résolutions étaient fugitives.

On ignorait au grand quartier général japonais s'il y avait ou non, derrière les éléments qui avaient

fourni la contre-attaque sur Uidiagou, des ressources suffisantes pour nourrir une offensive contre la 10e division.

Ce n'est pas sur des réalités que se prennent les décisions sur le champ de bataille, mais sur des apparences ; ce ne sont pas les spéculations mathématiques, mais les caractères et parfois les nerfs qui mènent à l'action.

La nature du chef apparaît, domine le combat et lui attribue son cachet particulier. La bataille est une œuvre d'art que le chef signe comme l'artiste signe son tableau, même sans y inscrire son nom.

Aucune bataille ne ressemble à une autre bataille : Prague n'est pas Leuthen, Rossbach n'est pas Hochkirch ; cependant, il y a un genre de bataille qui mérite comme appellation particulière : la bataille frédéricienne.

L'acte brutal de Montenotte se retrouve à Rivoli, comme à Austerlitz ; on le rencontre encore avec une violence insensée à Waterloo. L'ambition du maître se révèle dans la manœuvre de Marengo, dans celle d'Ulm comme à Iéna ; chaque fois il veut absorber, dans une seule emprise, l'armée ennemie. Aucune de ces batailles ne peut être calquée sur la précédente, mais nul ne nie l'existence de la bataille napoléonienne.

Blücher, celui qui a vaincu l'Empereur, celui sans lequel 1814 aurait vu l'Europe renoncer à la victoire ; Blücher, autant dans la défaite que dans le succès, montre la puissance de l'opiniâtreté. Il ne vise pas à en finir par un coup de tonnerre ; pour lui, demain existe et demain fera ce qui n'a été qu'entamé ou a échoué aujourd'hui. Cest moins un sabre qui frappe au cœur qu'une tunique de Nessus qui ronge le

« dieu de la guerre » et dont celui-ci ne peut se débarrasser.

Le maréchal de Moltke n'a pas manifesté de volonté bien énergique, au cours de la campagne de 1870 ; on n'y rencontre que le calculateur. Faut-il s'en prendre à l'homme et l'accuser de faiblesse de caractère ? Il semble plus exact d'attribuer à l'absence d'un chef nettement désigné l'absence de direction, la violation des ordres, la multiplicité des initiatives intempestives qui se rencontrent chaque jour, dans l'armée allemande, au mois d'août 1870.

A Sedan, de Moltke, moins tenu en lisière, grandi par Saint-Privat, aurait pu donner sa mesure de commandant de bataille ; il n'en a pas eu l'occasion, car à Sedan il ne s'est agi que de cueillir une armée vaincue, incapable de provoquer le sentiment, l'émotion de la défaite possible. On n'y a pas vu l'homme.

A Mars-la-Tour, c'est la personnalité d'Alvensleben qui a donné à la bataille son cachet spécial.

A Saint-Privat, c'est un mouvement d'impatience du prince Frédéric-Charles qui a décidé le prince de Wurtemberg à lancer son infanterie à l'attaque, sans attendre l'appui de l'artillerie; ce sont les nerfs du commandant de la IIe armée qui ont conduit la garde au tombeau, le 18 août 1870.

La préparation à la guerre ne comporte donc pas seulement l'étude de la future ennemie, mais aussi celle de son chef ou de ses chefs éventuels.

Le 30 août 1904, à 4 h. 25 du soir, le maréchal Oyama a eu occasion de donner la mesure de son caractère :

Il est convaincu que le problème dont il a vainement cherché la solution depuis le début de la campagne va être résolu ; la bataille est acceptée.

A 4 h. 25 du soir, les Russes passent de la défensive

à l'offensive, et cette offensive se produit là où la densité japonaise est faible, là où le moindre succès peut avoir les conséquences les plus graves ; de Tasi à Chaho il n'y a que dix kilomètres et, les Russes à Chaho, c'est la perte de la IIe armée.

Il est de toute nécessité d'empêcher cette offensive de se déclencher, de s'accentuer. Que faire ? Donner ordre à la IIe armée de suspendre ses attaques et constituer une réserve de parade qu'on opposera au mouvement offensif russe ? Cette solution est sage, car il suffira de peu de monde pour arrêter les troupes russes qui pourraient avoir la velléité de dévaler les pentes des hauteurs de Mayetun - Sinlitun pour coopérer au mouvement offensif parti de la vallée de Tasi. On pourra donc constituer rapidement une première force capable de gagner du temps et de permettre aux emprunts faits à l'aile gauche de venir faire la boule de neige qui renverra dans les lignes russes les troupes qui en sont sorties.

Ce n'est pas cela qu'ordonne le maréchal Oyama. La sagesse est une vertu du temps de paix. La guerre est une lutte de volontés ; celui dont la volonté fléchit un instant est sur la pente qui mène à la défaite. Aller à la parade, c'est céder, au moins momentanément, devant l'attaque ; c'est détourner de leur mission d'attaque des forces pour faire face à la volonté adverse.

Le chef des armées japonaises ne pare pas, il accentue sa volonté d'attaquer.

A 4 h. 25 du soir, il donne l'ordre suivant :

*G. Q. G., à commandant IIe armée, 4 h. 25 soir* (1).

L'ennemi opposé à la 10e division de la IVe armée a pris l'offensive.

---

(1) *Reports from Britisch officiers* (traduction du lieutenant Mercadier).

La IIe armée doit, sans plus de délai, expulser l'ennemi des hauteurs de Shushanpu et venir au secours de la division menacée.

*C'est en redoublant de volonté qu'on annihile les volontés adverses*, tel est l'enseignement que donne aux armées le grand homme de guerre qu'est le maréchal Oyama.

---

## II

### LA NUIT AU CHAMP DE BATAILLE

Le général Oku possédait une réserve d'armée composée de :

La 11ᵉ brigade de kobi : 12ᵉ, 23ᵉ, 43ᵉ régiments d'infanterie (six bataillons).

La 1ʳᵉ brigade d'artillerie de campagne : 13ᵉ, 14ᵉ, 15ᵉ régiments d'artillerie, un régiment d'artillerie à pied (six batteries de 9ᶜ), le 4ᵉ régiment, un groupe de mortiers (quatre batteries de 9ᶜ) ; le 2ᵉ groupe, une batterie lourde (quatre pièces de 10 cm. 5), une batterie d'obusiers (quatre pièces de 15 centimètres).

Soit, en tout : six bataillons de l'infanterie la moins bonne et trente batteries.

On peut dire que la réserve d'armée se compose d'artillerie et d'une garde d'infanterie pour mettre les batteries en sécurité.

Le maréchal Oyama avait, dans la matinée du 30, retardé l'entrée en action de la 4ᵉ division, mais pour un instant seulement, puisqu'elle s'engageait sérieusement, à la gauche de la 6ᵉ division, à la première occasion.

Le général Oku s'était démuni de bonne heure du 13ᵉ régiment d'artillerie de campagne pour renforcer la 3ᵉ division.

A 4 h. 25, il donnait l'ordre suivant :

*Au commᵗ 3ᵉ division, Q. G., IIᵉ armée; Chaho, 4 h. 25 soir.*

I. — Vu la situation générale des trois armées, il vous appartiendra de grouper vos troupes afin de pousser l'en-

nemi sur votre front en vous emparant de la hauteur sud-ouest de Sinlitun.

II. — Faites en sorte que la brigade de kobi actuellement sur la route de Liao-Yang attaque en même temps, de Tu-taïtsi, la colline située immédiatement à l'ouest de cette grande route.

III. — Rendez compte de l'heure à laquelle vous pourrez commencer ces attaques simultanément et informez-en le commandant de la brigade de kobi.

Les batteries déjà en position accélèrent leur tir, d'autres batteries furent envoyées de la réserve d'armée; on sait que les batteries russes ne furent pas réduites au silence, qu'elles s'opposèrent aux tentatives d'assaut de la 3e division japonaise ; on sait aussi que les Russes ne prononcèrent pas de manœuvre offensive par la vallée de Tasi.

La nuit vint avant qu'aucune action décisive ait pu se produire.

La bataille, il n'y avait pas à en douter, allait reprendre le lendemain ; il fallait obtenir la décision ou la subir ; le commandement japonais n'avait plus aucune hésitation à garder sur le point à attaquer; la reconnaissance par le combat avait dissipé bien des obscurités.

Du côté de la défense, tout autant que du côté de l'attaque, la situation avait été grandement éclaircie par le combat du 30 août.

Le défenseur, protégé par le terrain et les ouvrages de fortification, avait eu l'impression d'avoir infligé un échec à l'adversaire ; il avait vu les attaques se développer lentement; il avait pu lire, pour ainsi dire, sur le champ de bataille, les ordres du généralissime japonais.

Les hauteurs de Shushanpu étaient l'objectif principal, la manœuvre enveloppante des 5e, 3e, 6e et 4e divisions était parfaitement dénoncée. A peu de frais,

s'il l'avait voulu, le commandant de l'armée russe aurait pu savoir ce qui pouvait menacer son flanc gauche ; le XVII$^e$ corps, tout entier disponible entre Sanvantsi et Sykuantun, était une garantie de sécurité pour ce flanc gauche.

Le commandement de l'armée russe employa la nuit du 30 au 31 août à remettre de l'ordre sur la ligne de combat, à reconstituer des réserves d'alimentation de la ligne de feu, à renforcer ses ouvrages, à rectifier sa ligne de défense, à rendre à la réserve de manœuvre (le IV$^e$ corps) toute sa puissance.

Un des points faibles de la défensive est certainement l'incertitude des projets de celui qui attaque ; cette incertitude dissipée, grâce au déploiement des forces japonaises, la situation devenait claire et favorable à la défensive.

Tout ce qu'on peut demander à la défensive sur place était obtenu : usure, déploiement de la totalité des effectifs de l'ennemi contre une partie des siens, immobilisation causée par le déploiement et l'usure. Il restait à employer le seul procédé de succès dont dispose la défensive : l'attaque avec les forces que le terrain et la fortification ont permis d'économiser.

Le IV$^e$ corps d'armée de Sibérie et la cavalerie du général Sansonov constituaient la troupe d'offensive disponible.

Le général Kouropatkine avait vu le long ruban formé par la II$^e$ armée venir s'appliquer contre les hauteurs de Sinlitun - Mayetun ; le combat livré par le 12$^e$ régiment d'infanterie à Tchusiaputsi avait montré combien le flanc gauche de la II$^e$ armée était en l'air.

Crever le centre des armées japonaises par un débouché violent de Tasi dans la direction de Cha-Ho; attaquer l'aile gauche japonaise en marchant du nord

au sud contre le front Tchusiaputsi - Uluntaï, étaient, dans le cas particulier, les deux seuls partis entre lesquels il fallait choisir. Une offensive par l'aile gauche russe n'était pas indiquée, en effet, puisque là on ne pouvait espérer une prompte décision contre des troupes demeurées disponibles, libres de leurs manœuvres.

Le moment de déclencher une offensive par Tasi semblait passé. Cette direction de l'offensive aurait procuré l'avantage de pouvoir monter l'attaque, chez soi, à hauteur de Nanbalitchuan, à 2.500 mètres seulement du point à bousculer; mais, la nuit venue, il était possible également de monter cette attaque toujours chez soi, sans donner l'éveil à l'adversaire, derrière le rideau formé par la cavalerie du général Mistchenko. Or, l'attaque partie d'Uluntaï avait en face d'elle le terrain libre.

La contre-offensive russe, décidée pour le 31 août au matin, devait donc partir de la région d'Uluntaï.

Cette contre-offensive pouvait, ou bien se heurter à de fortes réserves placées derrière l'aile gauche japonaise, ou bien arriver trop tard.

Si la IIe armée possédait des réserves d'aile gauche, il faudrait briser rapidement leur résistance en frappant vite et fort.

Si, pendant que le gain de la bataille serait cherché vers Uluntaï, les Ier, IIIe, Xe corps étaient mis en déroute, c'était la fin.

Tout conseillait donc de profiter de la nuit pour organiser vers Uluntaï une offensive puissante, brutalement lancée et menée au plus vite.

Sur tout le champ de bataille, on pouvait ou dormir, ou simuler des attaques, ou même parfois se faire la main dans des actions partielles entreprises avec peu de troupes et de peu de durée ; à l'est du champ de

bataille personne ne devait dormir, personne ne devait déceler sa présence ; il ne pouvait être question que d'amasser les nuages d'où la foudre sortirait le 31 août, au lever du jour.

Pendant la nuit du 30 au 31 août, le IVe corps d'armée devait marcher, se déployer, prendre des dispositions préparatoires de combat, organiser l'attaque pour qu'elle pût éclater dès le grand matin.

Le problème à résoudre consistait à faire marcher tout un corps d'armée renforcé d'une division de cavalerie, à le déployer en vue du combat, avec le minimum de fatigues, la nuit, à proximité d'un adversaire qu'il faut surprendre alors qu'il est aux écoutes.

Une manœuvre aussi difficile n'est pas à la portée de toutes les armées ; seules en seront capables celles qui l'auront étudiée en temps de paix.

---

## III

### LA RÉSERVE D'ARTILLERIE

A l'exception de trois brigades de la Ire armée, qui se préparaient à aller chercher un champ de bataille sur la rive droite du Taï-Tse-Ho et employaient la nuit à franchir la rivière, toutes les troupes des armées japonaises passaient la nuit aux avant-postes de combat.

Après avoir remis de l'ordre dans les troupes engagées, plus particulièrement dans les 3e et 5e divisions, dont quelques unités s'étaient vues mélangées, dès le matin du 30, lors de l'occupation de Siao-Yantsi, les régiments prirent du repos. Le terrain conquis fut gardé par des postes qui usèrent de la fortification pour demeurer inexpugnables des points occupés ; sous la protection de ces postes, les autres fractions, retirées quelque peu en arrière, se restaurèrent, se ravitaillèrent en vivres et munitions et aussi en énergie, sinon dans le calme absolu, tout au moins dans une zone où les balles ne pleuvaient pas.

Donner du repos aux troupes et conserver la maîtrise des approches est un problème qui se pose au commandement ; or, de Brack a dit : « Il faut plus d'habileté pour rendre des forces à la troupe que pour les user. »

La journée du 30 août avait donné à l'infanterie japonaise la maîtrise des approches. Les effectifs répartis, par l'ordre du généralissime du 29 août, avec des densités si variables, s'étaient employés ou disposés en vue de leur emploi.

Depuis que le feu, dans le combat, a pris la prépondérance sur l'attaque à la baïonnette, la colonne a cédé la place au ruban de feu. Les 5e, 3e, 6e, 4e divisions ne

s'étaient pas organisées en vue de se ruer en colonnes profondes, en phalange, contre le front Sinlitun-Mayetun ; elles avaient encerclé les hauteurs pour faire converger sur elles les projectiles de quatre divisions tirant simultanément. Placer sur le ruban un tireur par mètre courant, faire en sorte que, malgré les pertes, il se trouve toujours sur le ruban un homme par mètre courant, semble être toute la tactique du combat moderne. Faire triompher son ruban opposé au ruban adverse est le but à atteindre ; on y arrive par l'éducation du moral du tireur, et la supériorité d'instruction, on l'obtient par l'abondance des munitions et la rapidité du bon tir; on se l'assure par l'enveloppement, qui permet d'opposer un grand ruban à un plus petit.

Quand le ruban enveloppant est disposé vis-à-vis du ruban enveloppé, il faut faire marcher ruban contre ruban, c'est-à-dire ouvrir la marche à son ruban.

C'est le feu qui ouvre la marche.

Pendant la période de la marche à la bataille, c'est l'infanterie qui manœuvre; les autres armes, du moins l'artillerie et le génie, sont pour elle un embarras, des causes multiples d'ennui; elle en a toujours trop dans les jambes. Seule la cavalerie lui agrée, parce que la cavalerie l'éclaire et lui crie casse-cou.

Mais quand le ruban est formé, comme il l'est le 30 août 1904 au soir, il se passe un moment pendant lequel la cavalerie est un garde-flanc seulement, comme la brigade Akijama à Uluntaï, ou une chose inutile comme le furent les escadrons des divisions japonaises les 30 et 31 août.

Pendant la période de la marche à la bataille, on peut avoir à combattre : l'artillerie et le génie passeront un instant de l'état de gêneurs à celui d'auxiliaires précieux. Au cours de la bataille, un succès par-

tiel à exploiter ou une épreuve à conjurer fourniront à la cavalerie de la ligne de bataille l'occasion de se faire adorer par son infanterie ; mais ce sont choses accidentelles.

Le 30 août 1904, à partir d'une heure de l'après-midi environ, le ruban était formé, la cavalerie des divisions n'avait pas à s'employer et se tenait en arrière ; les fusils et les canons formaient un ruban de feu enveloppant un autre ruban de feu qui couronnait les pentes des hauteurs de Sinlitun - Mayetun. Il fallait rapprocher le ruban de l'attaque de celui de la défense ; on y employa deux jours, sans obtenir du ruban enveloppé qu'il cédât le terrain.

« Dans l'intervalle entre les salves de shrapnels, on arrive à se croire passablement hors de danger. C'est tout le contraire pour les projectiles de l'infanterie. Ils remplissent constamment l'air en nuées innombrables, invisibles, presque imperceptibles à l'oreille, ne trahissant leur approche que par un léger sifflement sournois et par les mille petits nuages de poussière qui s'élèvent de terre. L'impression d'avoir à parcourir la plaine semée de ces essaims de petits nuages sautillants manque de charme », dit le major de Schellendorf en relatant ses impressions de Mandchourie.

Les divisions japonaises s'efforcent, par leurs batteries et leurs feux d'infanterie, d'accroître l'intervalle entre les salves de shrapnels; elles s'acharnent à dégager l'air qu'elles ont à respirer des nuées innombrables qui portent avec elles la peur.

Le commandement, en variantant la densité des fronts, a réparti les moyens de feu à ce qu'il croyait être la demande des besoins ; mais il ne pouvait doser exactement les besoins, car il ne pouvait doser le courage de tel ou tel régiment russe qui fait partie du ruban d'en face.

Le fusil d'infanterie entre les mains du soldat qui tire vite et bien, le canon entre les mains de l'artilleur habile, font disparaître ou diminuer de beaucoup les essaims; le ruban, en un point, fait un bond en avant; mais le tireur s'énerve, le canonnier s'épuise : il faut espacer les rafales, on gâche ses munitions, on ne marche plus.

Au temps du combat à l'arme blanche, il fallait avoir un homme pour remplacer l'homme manquant ; là, ce ne sont pas les hommes qui manquent, mais des hommes pouvant marcher ; les fusils ne font pas défaut, le ruban en est saturé ; amener des hommes de l'arrière, c'est produire un apport de poitrines, mais non pas d'armes : il n'y a pas place pour leur emploi.

Le besoin qui se fait sentir est celui d'un apport de feu.

Il faut faire taire les canons ennemis; il faut obliger les fantassins russes à se terrer; il faut les aveugler, faire trembler les affûts qui portent les fusils. Tout le monde réclame des canons, encore des canons ; il appartient au commandement de pouvoir les donner ; de là, l'utilité des réserves d'artillerie.

Sur toute cette longue ligne, qui va de Mindiafan par Kudiatsi, Dava, Siaoyantsi, Dantsin, Tchusiaputsi, personne ne demande d'infanterie, tous réclament du canon. A l'aile gauche de l'armée, vers Lutsiasantsiatsi, on est heureux d'avoir six bataillons pour protéger un flanc qui est en l'air; mais cependant l'utilité immédiate de cette infanterie ne se fait pas sentir alors que tous appellent l'appui du canon.

Là où cet appui viendra, on aura une infanterie qui avance.

*Une artillerie a pris la supériorité du feu quand son infanterie avance.*

Il y a infanterie et infanterie. Ce n'est pas un mur, un fossé, un obstacle matériel qui empêche l'infanterie d'avancer ; c'est un obstacle moral.

Ce qui est obstacle pour une médiocre infanterie ne l'est pas pour une bonne. Napoléon le savait bien ; aussi augmentait-il la proportion de son artillerie à mesure que le nombre de ceux qui avaient été à Austerlitz allait en diminuant.

*On ne comprendrait pas des formations de réserve moins bien dotées en artillerie que les formations actives correspondantes.*

A mesure que la situation se précise, le haut commandement se rend mieux compte de la valeur des obstacles, il voit mieux le point où il veut que le ruban avance ; c'est avec de l'artillerie maintenue en réserve qu'il conduit la bataille et trace à la victoire le chemin qu'elle doit suivre.

Les généraux japonais qui, le 30 août 1904, à 4 h. 25 du soir, avaient à leur disposition une nombreuse artillerie en réserve générale à Cha-Ho, alors que la presque totalité de leur infanterie était déroulée en un long ruban à portée de fusil de l'ennemi à vaincre, ne l'ignoraient pas.

Tous ces généraux des divisions qui plaçaient leur poste de commandant dans le voisinage immédiat de leurs batteries pour pouvoir ordonner la manœuvre des shrapnels, en étaient convaincus également. C'est là un des caractères essentiels de la bataille moderne.

*Le chef conduit la bataille en en conduisant les shrapnels.*

---

## IV

### L'ARTILLERIE EN LIAISON

Le général Oku avait donné au commandant de la 3e division un régiment d'artillerie pris sur la réserve, par son ordre du 29 août au soir.

A 4 h. 25 du soir, le 30 août, il ordonnait au 15e d'artillerie d'aller se mettre sous le commandement du général commandant la IVe armée, alors que le 1er groupe du 4e régiment d'artillerie à pied était envoyé à l'est de Cheiniutchuan.

Pendant la nuit du 30 au 31 août, le reste de l'artillerie de la réserve d'armée gagnait les approches du champ de bataille.

Le matin du 31 août, sauf trois batteries du 15e d'artillerie, que le commandant de la IVe armée fit placer près de Sandiatsi pour interdire aux troupes russes le débouché de la vallée de Tasi au sud d'Uidiagou, toute la réserve d'artillerie était venue appuyer les divisions chargées d'attaquer le front Sinlitun - Mayetun. Ces batteries formaient un vaste arc de cercle, le demi-régiment du 15e d'artillerie à droite, le 6e d'artillerie à gauche.

258 bouches à feu se développaient sur une ligne de 7.400 mètres et avaient à battre un front de 3.800 mètres, soit de 14m,50 par pièce, en moyenne.

« Donnez-vous toutes les chances de succès lorsque vous projetez de livrer une bataille », a dit Napoléon ; le maréchal Oyama s'était donné toutes les chances de vaincre en envoyant tout son monde au feu et en

accumulant des forces considérables là où il recherchait la décision.

Au petit jour, dès 4 heures du matin, cette longue ligne de feu entrait en action, préparant puis couvrant une attaque entamée par les 5e, 3e et 6e divisions et la 11e brigade de kobi.

La 4e division, face à l'est, tentait l'enveloppement de la droite russe; ses six batteries ajoutaient leur feu à celui des 258 pièces qui bombardaient le front sud.

Les 6e et 33e régiments japonais prirent pour objectif le saillant est des hauteurs sud-ouest de Sinlitun, que les 21e et 18e attaquèrent de front pendant que le 34e donnait l'assaut à la position par la route mandarine.

La 5e brigade japonaise commence l'attaque à 4 heures du matin avec un bataillon du 6e, deux du 33e et une compagnie du génie. Ils subirent de fortes pertes, dès qu'ils commencèrent à aborder la position ; ils s'étaient heurtés à un réseau de fils de fer qu'il fallut cisailler sous un feu violent, venant non seulement du front, mais d'écharpe, envoyé de Sinlitun.

Ces trois bataillons poursuivirent leur attaque, traversèrent le réseau dans lequel les sapeurs avaient ouvert un passage et se lancèrent à l'assaut de la hauteur.

Une violente contre-attaque à la baïonnette les rejeta au pied des pentes ; ce qui restait de ces braves se coucha le long du chemin de Siaoyantsi à Sinlitun, où, pendant près de deux heures, ils restèrent à plat ventre sous les rafales, sans pouvoir avancer ou reculer. A 6 h. 30 du matin, ils se replièrent sur leurs emplacements de départ. Une des compagnies perdit 115 hommes dans cet assaut.

La force offensive de ces bataillons fut épuisée ; mais, n'étant pas contre-attaqués, ils ne rétrocédèrent

que le terrain momentanément conquis. Pendant tout le reste de la journée, la brigade Yamagushi demeura dans le gaolian, en face de l'endroit qu'elle avait couvert de ses morts.

L'attaque contre la face sud de cette hauteur, menée par le 21e (5e division) et le 18e (3e division), fut de suite arrêtée par le feu des défenseurs et surtout par celui des trois batteries du général Kondratowitch établies au col de Siao-Yantsi, que les douze batteries des 13e et 3e d'artillerie de campagne et les trois batteries d'obusiers de 9 centimètres cherchèrent vainement à neutraliser.

Le 34e japonais, qui était près de la route mandarine, fut un moment plus heureux. Pendant la nuit, une épaisse ligne de tirailleurs avait poussé jusqu'à 700 mètres de la hauteur, délimitée d'une part par le col de Siao-Yantsi, de l'autre par la route mandarine, et s'y était couverte par des tranchées.

A 400 mètres plus en arrière, cachées dans le gaolian, se tenaient les réserves.

A 5 heures du matin, alors que le bombardement semblait avoir produit son effet, le 34e japonais se lance, avec deux bataillons en première ligne, le 1er à droite, le 2e à gauche, et le 3e bataillon en seconde ligne derrière le 1er bataillon, contre la hauteur que défendait le 3e régiment de tirailleurs de Sibérie orientale.

Le 1er bataillon arrive tout d'abord sur les premiers retranchements, qu'il enlève par surprise, couvert par la fumée laissée par les obus ; il y est rejoint bientôt par le 2e bataillon, retardé par le réseau de fils de fer. Les deux compagnies russes, attaquées à la baïonnette dans leurs tranchées, ne les abandonnent qu'après y avoir perdu 200 hommes.

Au-dessus de cette première ligne de défense s'en

trouvait une seconde, dont le 34e parvint à s'emparer, moyennant de fortes pertes.

Les nombreuses batteries, qui, de Poputsi à Cheiniutchuan, formaient une ligne de feu continue, avaient considérablement facilité la marche de leur infanterie.

C'est sans doute l'impression terrifiante causée par les innombrables projectiles qui s'abattirent sur les retranchements russes, autant que l'abondante fumée qu'ils produisirent, qui permit, sans de sérieuses pertes, l'enlèvement de la ligne de défense avancée. L'artillerie japonaise continua son tir, accompagnant de ses projectiles l'attaque de la seconde ligne.

Un colonel de la 2e division japonaise disait au capitaine B. Vincent, de l'armée anglaise, qui suivit la Ire armée de Mandchourie : « L'artillerie doit escorter l'infanterie et tirer jusqu'à la dernière minute précédant l'assaut. L'attaque bénéficie, non seulement des effets de neutralisation, mais aussi de l'appui moral (1). »

L'escorte de projectiles fut particulièrement nécessaire au 34e d'infanterie japonais quand il fut parvenu à se rendre maître de la seconde ligne de tranchées.

Les pertes éprouvées avaient diminué sa force offensive et, à ce moment, il lui fallut repousser une contre-attaque à la baïonnette menée avec beaucoup de vigueur par une fraction du 3e d'infanterie russe. Après l'infanterie, c'est à l'artillerie qu'on eût affaire : aux batteries de la 1re et de la 9e brigade d'artillerie russe, établies de part et d'autre, de la hauteur croisant leurs feux sur les Japonais, alors cependant bien éprouvés.

---

(1) Entrefilets tactiques de la *France militaire*.

La situation fut des plus critiques; l'escorte de shrapnels se fit plus nombreuse. Mais le matériel d'artillerie japonais n'avait pas la fixité au sol qui caractérise notre matériel français de 75 millimètres. A chaque coup, la pièce se dépointant, le tir ne pouvait avoir la régularité à peu près mathématique qui distingue le matériel français, une fois le réglage terminé et la pièce bien assise.

Aussi, le 34e japonais fut-il fréquemment atteint par les coups courts des canons amis, pendant que les obus russes faisaient des ravages dans ses rangs.

Si on se demande quelles questions auraient pu poser à leur artillerie les fantassins japonais dans leur situation critique, il semble que les réponses seront les suivantes : « Tirez vite en avant de moi et sur les côtés, enveloppez-moi de ce nuage que les dieux d'Homère répandaient autour de leurs héros en danger pour les soustraire à la fureur de leur adversaire. »

Le matériel de campagne français, avec son tir rapide et la fixité de son affût, est bien capable de produire ce nuage sauveur là où il doit être ; il peut aussi, grâce à son débouchoir automatique, régler les fusées de manière à couvrir de balles les parties voisines du nuage où se préparent les baïonnettes de la contre-attaque.

Le matériel allemand de campagne serait incapable de donner cette vitesse de tir, cette justesse dans le tir.

S'ils avaient eu pour eux les dieux, qui réalisent les vœux formulés, c'est du matériel français qui eût aidé les Japonais dans leur pénible mission.

Les Japonais auraient formulé une autre demande : « A moi, canons et sabres ! » auraient-ils dit. Aucun canon, aucun cavalier ne s'est trouvé auprès du 34e japonais, dans sa situation critique. Des sapeurs

avaient toutes facilités pour déblayer un passage ; canons, pelotons de cavalerie pouvaient, un à un, gagner l'angle mort et se hisser sur la hauteur. Le hourrah d'un escadron aurait peut-être fait amener les avant-trains russes ou sabré des pointeurs ; quelques canons japonais, bruissant dans le dos ou à côté des fantassins épuisés, leur aurait rendu cette confiance, qui commençait à s'échapper.

Le fantassin, dans sa candeur, s'imagine que son artillerie sert toujours à quelque chose ; pour lui, le travail produit est proportionnel au bruit fait, aux projectiles consommés. Quand le coup de canon claque à son oreille, il est plein d'enthousiasme et demande à marcher.

Les techniciens tenteront vainement de lui faire comprendre que tout déplacement est une interruption dans le tir, que chaque emplacement nouveau oblige à un nouveau réglage, que le réglage est une opération longue et difficile ; le fantassin ne voudra rien comprendre à ces arguments.

« S'ils demeurent en arrière, s'ils ne s'avancent pas avec moi, c'est qu'ils ont peur », se dira-t-il avec obstination.

Donnez-lui des canons, donnez-lui son joujou, à ce grand enfant, dont la mort va faire un héros. Si ce canon ne rencontre pas l'occasion d'envoyer des projectiles utilement, qu'il fasse du bruit : il réchauffera une âme que la peur oppresse et va peut-être dominer.

Vers 6 heures du matin, une seconde contre-attaque russe est repoussée, mais l'espoir de vaincre n'existe plus ; s'ils avaient eu quelques canons à conserver à la patrie, ils auraient eu un motif pour demeurer là où l'affût aurait été enfoncé ; ils auraient tenu à ne pas abandonner leur joujou. Cette raison n'existe pas, aucune pièce n'a accompagné le 34e japonais ; pas une

des trente batteries qui s'alignent roue contre roue des environs de Cheniutchuan à Poputsi ne s'est attachée aux basques de l'infanterie.

Les deux bataillons sont cloués au sol, écrasés par les projectiles russes ; le 3e bataillon, survenant, les dégage un instant, puis tous ces braves gens font demi-tour et regagnent le pied des pentes ; ils y sont à l'abri, grâce à l'angle mort; ils y restent jusqu'au soir.

Le 1er bataillon du 34e avait perdu dans cet assaut 586 tués ou blessés et la presque totalité de ses officiers.

---

## V

### L'ATTAQUE DÉCISIVE ÉCHOUE

*La 6e division*, avec ses quatre régiments accolés, attaque sur le front Mayetun - Gutsiatsi - Tchusiaputsi, mais sans succès. Mal secondée par son artillerie, qui demeure à plus de 4.000 mètres des batteries russes du col de Shushanpu ; écrasée par le feu combiné de l'infanterie, de l'artillerie et des mitrailleuses, cette division éprouve les pertes les plus sérieuses. Après un premier assaut, dans lequel le 23e, notamment, perdit le tiers de son effectif, les régiments d'infanterie regagnèrent leur point de départ : gaolian et voie ferrée ; ils y restèrent à tirailler jusqu'à la nuit.

Les mitrailleuses ont fait leur apparition sur le champ de bataille et permis de pressentir quelle action matérielle et morale elles produiront dans la guerre moderne.

Elles exercèrent sur le 23e et le 48e japonais une action matérielle puissante et une action morale terrifiante, au moment où elles se dévoilèrent, à Gutsiatsi.

Mais, dès qu'une batterie du 4e d'artillerie prit comme objectif la compagnie de mitrailleuses, celle-ci fut réduite au silence : « Sachant que leur infanterie avait subi un échec, ils (les Japonais) installèrent au village de Datchaotsiatai une batterie qui nous arrosa, ainsi que le village, de shrapnels et d'obus brisants. Bien que les hommes fussent abrités derrière un mur en terre, nous eûmes en ce moment beaucoup de bles-

sés et nous ne pûmes respirer qu'après la tombée de la nuit, quand le feu cessa (1). »

Il appartiendra désormais à l'artillerie de l'attaque d'exercer une surveillance minutieuse du champ de bataille, de manière à pouvoir tenir sous son feu, instantanément, dès qu'elles se dévoilent, les mitrailleuses de l'adversaire. Faire taire ces engins si impressionnants, dès qu'ils prennent la parole, est une nécessité impérieuse à laquelle on ne saurait trop s'appliquer à faire face.

Comme en 1870, l'ennemi des mitrailleuses sera le canon ; c'est en vue de se soustraire à cet ennemi que doit être conçue l'organisation des mitrailleuses. Les groupements de mitrailleuses fourniront des objectifs, alors que des mitrailleuses — en ordre dispersé — échapperont à la surveillance des batteries : une section de mitrailleuses par bataillon devra être préférée, comme organisation, à une compagnie de mitrailleuses par régiment.

*La 4e division* prolongea vers le nord la 6e division, en engageant à la gauche de celle-ci le 37e et le 9e, tandis que le 38e d'infanterie demeurait en réserve derrière le 9e et le 8e derrière le 23e régiment de la 6e division qui, après les pertes qu'il avait subies, avait besoin d'être étayé. D'ailleurs, le haut commandement japonais éprouvait des craintes sérieuses pour son aile gauche.

La brigade de cavalerie Akijama ne pouvait parvenir à percer le rideau que tendait devant elle la cavalerie du général Mistchenko.

La 4e division reçut l'ordre d'attaquer, puis de sur-

(1) Récit emprunté au *Rousskii Invalid* (Conférences sur la guerre russo-japonaise).

seoir à l'attaque, pour recevoir de nouveau l'autorisation de s'engager. La nuit vint avant que le 7e régiment russe, que renforça un bataillon du 9e au nord de Gutsiatsi, fût sérieusement menacé.

Le voile tendu par le général Mistchenko causa des hésitations légitimes au grand quartier général japonais.

Deux régiments de la 4e division prirent part à la bataille ; deux régiments seulement demeurèrent disponibles.

On peut donc affirmer que l'attaque décisive fut donnée avec la presque totalité des forces.

Pendant toute la journée, les batteries japonaises criblèrent les versants sud et ouest de la hauteur 99 ; vers 2 heures de l'après-midi, après une recrudescence du tir de l'artillerie, des tentatives d'assaut furent esquissées. La pluie avait repris dans l'après-midi ; à 6 h. 30, elle tomba en orage sur les combattants, augmentant encore les difficultés que le sol détrempé opposait aux mouvements. A 7 h. 30, la canonnade cessa et, à 8 heures, la fusillade s'éteignit à son tour.

Toutes les attaques avaient échoué; le Ier corps sibérien était demeuré sur ses positions, au prix de lourdes pertes, mais sans avoir eu besoin d'épuiser toutes ses réserves.

Le général Stackelberg pouvait rendre compte au commandant de l'armée russe : « L'esprit des troupes est magnifique. »



*La* 10e *division* japonaise et *la garde*, épuisées par les combats précédents, n'attaquèrent pas à fond contre le IIIe corps.

La 10e division, après une tentative faite par Uidiagou contre les hauteurs de Zofantun, pendant laquelle elle subit le feu des batteries du détachement Putilow, se retira au sud du village d'Uidiagou, que les mortiers du général Putilow incendièrent.

La garde tenta un moment de percer par Mindiafan ; elle fut repoussée par les feux de l'artillerie et du 12e régiment d'infanterie.

Plus à l'est, on se contenta d'occuper le champ de bataille en échangeant quelques coups de canon.

*Le Xe corps*, n'étant pas attaqué, demeura immobile derrière ses retranchements. Le général Wassiljew envoya une reconnaissance vers Siuyu; il reçut bientôt après l'ordre de ramener tout son monde sur ses positions.

C'était la défense passive dans toute son horreur.

Le général Kuroki, qu'on accuse volontiers d'être plus que prudent (1), exécutait dans cette journée du 31 août une des manœuvres les plus audacieuses que l'histoire ait enregistrées.

La seule ligne de communications de la Ire armée est la route de Liao-Yang à Séoul ; en dehors d'elle il n'y a que des sentiers de montagne. Kuroki laisse, pour la garder, trois brigades; puis, l'attitude passive de l'adversaire le détermine à risquer davantage : il rappelle à lui une des brigades pour renforcer son offensive.

Au moment où il prend cette décision, il sait que tout le Xe corps russe menace sa ligne de communi-

---

(1) « Les commandants suprêmes de la campagne japonaise sont des hommes âgés et ils sont habitués aux vieilles méthodes... La vieillesse est toujours prudente; la vieillesse se garde toujours des risques, et la direction des vieillards a été la grande faiblesse des forces combattantes japonaises. » (M. Mackenzie, correspondant du *Daily Mail.*)

cations. Il se lance donc à l'aventure avec une force de trois brigades que renforcera bientôt, il est vrai, une brigade de kobi.

Quand il se lance à l'aventure, il s'attend à de violents combats, car il n'ignore pas la présence du XVIIe corps à l'ouest de Sykuantun.

A un moment donné, il aura en face de lui des forces presque doubles des siennes, pendant que la division d'infanterie Orlow et la division de cavalerie Sansonow menaceront ses derrières.

Si le général Kuroki a été d'une extrême prudence au moment du passage du Yalou, c'est qu'alors il ne connaissait pas encore son adversaire et que l'émotion était forte.

Mais, maintenant, il est sûr de lui et capable de toutes les audaces.

Le 30 août au soir, un détachement de sûreté de la 12e *division* commença à franchir le Tai-Tse-Ho au gué de Lentouvan, et, le lendemain matin, toute l'infanterie de cette division se trouvait sur la rive droite. Au cours de la journée du 31 août, la 12e division se portait sur la ligne Kuantun - Zagou, de manière à couvrir le coude du Tai-Tse-Ho de Kankuantun, où elle jetait un pont de bateaux.

La 15e *brigade de la 2e division*, laissant devant la division du général Wassiljew quelques grand'gardes, s'était portée, pendant la nuit du 30 au 31, par Houyu sur Lentouva et avait commencé, vers 7 heures du matin, le passage du fleuve.

Le général Kuroki ne rencontra, pendant la marche de ses troupes, de Lentouvan à Zagou, que des éléments de cavalerie russe. Quand il arriva sur les hauteurs de Kuantun, il fut salué par quelques obus venus de la région de Sykuantun. Il arrêta sa mar-

che, fit construire des retranchements, en vue de parer à une offensive possible du XVII$^e$ corps, dont on apercevait les retranchements sur la hauteur 131 et dont on signalait la marche par Sachutun.

Le commandant de la I$^{re}$ armée ne pouvait espérer surprendre son adversaire. Le colonel du 52$^e$ régiment de dragons avait été avisé, dès 6 h. 30 du matin, du passage de forces japonaises vers Lentouva. A 8 heures du matin, il avait évalué les effectifs ennemis à environ une division d'infanterie, avec de l'artillerie et un régiment de cavalerie, et envoyé le rapport suivant :

« L'ennemi a occupé les hauteurs de la rive droite qui se trouvent à l'est de Kuantun. On a vu, au passage, une longue colonne d'infanterie. Le mouvement semble dirigé vers l'ouest. (Je ne sais rien de précis à ce sujet.)

» L'ennemi a ouvert un feu vif sur deux escadrons que j'ai portés en avant ; je continue à observer (1). »

La journée du 31 août s'est écoulée sans amener de résultat sur la rive gauche du Tai-Tse-Ho, alors que, sur la rive droite, la manœuvre exécutée par trois brigades de la I$^{re}$ armée a été éventée par la cavalerie russe assez à temps pour que le général Bilderling, commandant du XVII$^e$ corps, puisse lui opposer tout un corps d'armée entièrement frais et disponible pour la manœuvre.

En raison de l'infériorité des forces matérielles dont dispose le général Kuroki, en face d'un adversaire non surpris, il n'y a aucun succès à escompter sur la rive droite du Tai-Tse-Ho ; sur la rive gauche, toutes

(1) Voir Conférence de M. le colonel Danilov.

les attaques ont échoué et les Russes peuvent encore dire : « L'esprit des troupes est magnifique. »

Une bataille sans résultat est un échec pour celui qui a attaqué ; échec purement moral si la défense n'attaque pas à son tour, mais échec.

---

## VI

### L'INFANTERIE DANS LA BATAILLE

L'infanterie demeure la « Reine des Batailles » ; là où elle gagne du terrain, la victoire s'affirme ; là où elle demeure sans avancer, la bataille est indécise ; quand elle recule, c'est la défaite.

Aucune des deux infanteries opposées n'a ni avancé, ni reculé, et il est évident que la puissance offensive de la IIe armée est fortement réduite. Il ne semble pas que, le lendemain, l'infanterie de la IIe armée puisse obtenir le succès qu'elle n'a pu acquérir le 31 août.

L'arme blanche a perdu de sa puissance, le feu a une action prépondérante ; néanmoins, c'est encore aujourd'hui l'infanterie qui décide du sort de l'armée.

La substitution du feu à la baïonnette a une influence indéniable sur la manière de combattre, mais elle n'a en rien diminué l'empire de l'infanterie ; son despotisme s'exerce tout autant qu'autrefois sur les autres armes.

Ce sera toujours la bonne infanterie qui donnera le gain des batailles.

La guerre russo-japonaise est tout particulièrement intéressante à étudier, à cause de la haute valeur des deux infanteries en présence. On n'y rencontre pas de ces faits comme celui de la brigade Wedel, le 16 août 1870, ou de ces paniques affreuses comme celle qui se produisit à la droite de l'armée allemande le 18 août.

Les soldats russes des Ier, IIIe, Xe, XVIIe et IVe corps, les 30 et 31 août 1904, sont les vaillants soldats que les fantassins français connurent en Crimée.

Les fantassins japonais des généraux Oku, Nodzu et Kuroki étaient de tout premier ordre.

S'il fallait donner des degrés à son admiration, on placerait peut-être le fantassin russe au-dessus du fantassin japonais; car la confiance dans le succès, qui fait les braves, animait les Nippons déjà maintes fois vainqueurs, tandis que les Russes avaient été, le 31 août 1904, déjà maintes fois vaincus.

La Russie a subi, au moins dans le peuple, les atteintes de la civilisation dans des proportions faibles par rapport aux nations de l'Europe occidentale.

Or, la civilisation affaiblit l'esprit guerrier parce qu'elle développe le désir de vivre, de jouir des bienfaits de la paix.

Que seront les infanteries française et allemande dans la guerre de demain ? Cest une question qui demeurera posée jusqu'aux premiers combats.

A valeur sensiblement égale, le nombre aura une influence indéniable ; mais, si d'un côté est une bonne infanterie quand, de l'autre, il y aura une infanterie mauvaise, la mauvaise sera vaincue, quel que soit son effectif.

Cette incertitude de la valeur de l'infanterie pèse fortement sur les décisions de la politique ; la victoire n'étant promise à personne, il en résulte des hésitations chez ceux qui ont à prendre les grandes décisions.

C'est là le plus sûr garant de la paix.



L'armée du maréchal Oyama, après avoir exécuté ses marches d'approche, a déployé la presque totalité de son infanterie en un long ruban, en face des positions russes. L'épaisseur du ruban n'a pas été

faite partout la même ; le commandement a réglé cette épaisseur d'après ses projets ; en cela, il a fait acte de directeur de la bataille.

Là où une attitude défensive devait être conservée — entre Mindiafan et Siapu — le ruban a été fait mince.

Là où l'attaque était désirable — entre Mindiafan et Dava — le ruban a été organisé plus épais.

Là où la décision était cherchée — entre Dava et Mayetun — le ruban a vu ses épaisseurs fortement accrues.

Le ruban enveloppant les positions russes de Mayetun à Siapu n'a rien de rigide ; chaque fraction, même très étroite, a cherché, pour son compte, à gagner du terrain. Le temps de l'assaut général, ordonné par le général en chef à un signal convenu, au son de tous les tambours et clairons, est passé. Les règlements qui ne laissent pas au colonel d'infanterie la liberté de partir à l'assaut et de faire sonner ses tambours et clairons sont des attardés.

La stratégie du champ de bataille, ayant projeté d'obtenir la décision sur le front Sinlitun - Mayetun, a dédoublé les épaisseurs du ruban pour envelopper la hauteur 99 dans le but d'accroître le nombre des fusils employés.

La 3e division avance l'aile droite et engage les 6e et 33e contre le flanc est des hauteurs de Fansiatun, pendant que le 21e et le 18e l'attaquent de front ; c'est encore un ruban qui se dédouble pour envelopper tactiquement le ruban adverse.

Vers Uidiagou, on tente d'envelopper par l'ouest la hauteur de Zofantun pendant que d'autres troupes l'attaquent par le sud.

L'éperon de Kudiatsi a d'abord été enveloppé avant d'être pris d'assaut.

Pour envelopper, il faut s'étendre ; la longueur du front ne s'augmente avec de réels avantages que si par derrière il y a des fusils prêts à entrer en ligne sur le front plus étendu, de manière qu'il y ait toujours un homme par mètre courant.

La manœuvre de l'infanterie consiste donc en une série de combats partiels réclamant, des petits chefs comme des grands, l'art d'utiliser le terrain et de se donner la supériorité du feu. La manœuvre ne se fait plus à l'arrière, comme aux époques où vivait la tactique de choc, mais sur la ligne de feu.

La ligne de feu gagne d'elle-même du terrain ; ce n'est pas une poussée de l'arrière qui la portera en avant.

Quand sur un point du ruban l'infanterie n'avance pas, ce n'est pas une vague venue de l'arrière qui déterminera un bond en avant. Toutes les fois que cette infanterie s'est levée et a tenté de marcher, elle s'est vue écrasée par les feux de l'adversaire ; la vague nouvelle n'atténuera en rien ces feux : elle procurera aux projectiles ennemis l'occasion de s'employer, elle engendrera de nouveaux morts ou blessés. C'est éteindre ou atténuer tout au moins le feu de l'adversaire qu'il faut faire d'abord.

Dans ce coin du champ de bataille, il sera ordonné une petite manœuvre contre un objectif parcellaire qu'il s'agira d'envelopper. La ligne de feu plus étendue sera saturée de bons fusils, d'où supériorité du feu d'infanterie ; cette supériorité obtenue, le chemin sera momentanément ouvert, d'où bond en avant. Les réserves maintenues en arrière de la ligne de bataille arrivent à prendre part au mouvement en avant, non pas par poussées, mais comme éléments de saturation et d'extension de la ligne de feu.

Cette extension, cette saturation réclament du

monde ; malgré les pertes, là où le commandement cherche principalement à vaincre, extension et saturation devront pouvoir toujours se produire ; il faudra donc y placer de nombreuses épaisseurs de ruban.

Là où la victoire partielle a paru moins féconde en résultats, les épaisseurs du ruban ont été faites plus faibles ; il arrivera un moment où extension et saturation ne pourront plus se faire; les bonds en avant cesseront, ce sera l'arrêt. Mais cet arrêt ne sera jamais volontaire; les bonds seront suspendus jusqu'à ce que, pour une raison qu'on ne connaîtra qu'après la bataille, le nombre des projectiles ennemis diminuant, les bonds puissent être repris.

L'obstacle feu est apprécié différemment par telle ou telle infanterie ; pour certaines infanteries, l'atmosphère du boulevard sera réclamée avant de prononcer un bond : celles-là seront vaincues, détruites, conduites dans les prisons de l'adversaire, leur nombre ne les sauvera pas de ces destinées. Pour d'autres infanteries, comme celles qui luttèrent à Liao-Yang, les impossibilités seront réelles ; elles ne se trouveront arrêtées que momentanément par des impossibilités momentanées.

Puisque c'est l'obstacle feu qui arrête le mouvement en avant, il faut s'acharner à atténuer ou détruire cet obstacle là où il existe et où il importe de progresser ; l'artillerie doit s'y consacrer.

Les nombreuses, les innombrables batteries japonaises, placées presque roue à roue en face du front Sinlitun - Mayetun, ont laissé écraser leur infanterie ; jamais elles n'ont eu d'influence décisive sur le feu de l'artillerie russe. Elles ont manqué à leur mission.

Quoique très supérieures en nombre, aucune d'elles n'a tenté, sous la protection d'autres batteries, de se rapprocher des objectifs à battre. A l'est de Siao-

Yantsi, le terrain accidenté était relativement assez solide pour résister au poids des pièces et se prêtait aux déplacements. A l'ouest de Siao-Yantsi, la plaine, très humide, était un obstacle aux mouvements de l'artillerie, mais non un obstacle insurmontable pour qui aurait su vouloir.

Les attelages d'artillerie étaient médiocres ; les chevaux, trop petits, manquaient de puissance ; mais là où les chevaux défaillent les bras peuvent suppléer.

Si l'artillerie japonaise a manqué à sa mission, c'est parce qu'elle n'avait pas une notion suffisamment exacte de cette mission ; c'est aussi parce qu'elle s'est laissé abuser par les théories dites savantes, qui couraient en France vers la même époque.

La technique de l'artillerie est fausse, quelle qu'elle soit, lorsqu'elle ne prend pas pour devise : « Tout pour l'infanterie ».

Or, l'infanterie demandait l'appui efficace du canon ; tant que le canon existait, il n'avait aucune raison valable pour ne pas s'efforcer de satisfaire aux besoins de l'infanterie ; il aurait dû se faire détruire plutôt que de manquer à cette mission.

La conduite de l'artillerie japonaise en Mandchourie n'est pas à imiter.

Le sentiment de la subordination de toutes les armes à l'infanterie, n'est pas suffisamment affirmé, en général ; de là, des divergences dans les efforts, un cantonnement dans un rôle spécial et, finalement, l'impuissance.

La technique est bien faite pour séduire les officiers des armes savantes et parfois aussi pour les absorber.

A l'apparition du canon de 75, à recul sur l'affût et à tir normal masqué, la technique à quelque peu absorbé nos officiers d'artillerie français ; ce fut la première étape. Aujourd'hui, la tactique a repris ses

droits et la liaison audacieuse à l'infanterie, quoi qu'il puisse en coûter, est devenue la règle ; c'est la seconde étape.

En 1904, les artilleurs japonais en étaient à la première étape.

Aujourd'hui, les règlements en font foi; on dit au Japon, comme en France : « Tout pour l'infanterie ! »

---

# LA DÉCISION DANS LA BATAILLE

## I

### LE RENSEIGNEMENT, BASE DE LA MANŒUVRE

(Voir croquis n° 19.)

Le général Kouropatkine avait eu, le 23 août, la faculté de pouvoir, à son gré, accepter ou refuser la bataille. Il avait décidé qu'il se battrait.

La manœuvre par lignes intérieures lui aurait permis d'assaillir, avec la supériorité numérique, soit la Ire armée, soit le groupe des IIe et IVe armées; il avait préféré employer une manœuvre plus simple, moins dangereuse et plus à la portée de ses troupes : la défense de position fortifiée.

La nature spéciale du théâtre de guerre obligeait les armées japonaises à ne pas s'écarter de Liao-Yang, puisqu'il n'y avait ailleurs ni voie ferrée ni route; le commandant de l'armée russe pouvait donc librement choisir sur l'itinéraire forcé l'endroit où il établirait la position fortifiée : il en avait établi trois en se réservant pour le dernier moment la possibilité de choisir.

D'avril à juin, une position principale avait été organisée par le général-major Velitchko; elle comprenait la transformation en place du moment de la ville de Liao-Yang et la construction d'ouvrages sur la rive droite du Taï-Tse-Ho, de Mutschan à Sykuantun.

Au début du mois d'août, le général Kouropatkine chargeait l'inspecteur du génie de l'armée — général

Alexandrov — de construire des blindages, défenses accessoires, mines sur la ligne de hauteurs de Mayetun - Zofantun - Siapu.

Le 24 août, il se décidait à porter la presque totalité de ses troupes sur une ligne plus avancée : à Anchantchan et au Tan-Ho.

Après les combats des 25 et 26 août, le commandant de l'armée russe, influencé par le léger échec de sa gauche, abandonne l'idée troisième — celle de lutter au Tan-Ho et à Anchantchan — pour revenir à l'idée seconde, celle d'accepter la bataille sur les hauteurs de Mayetun - Zofantun - Siapu.

Dans l'esprit indécis du commandant en chef, la résolution de s'en tenir à l'idée seconde ne pouvait être bien ferme ; revenir à l'idée première était bien tentant.

Sur un esprit ainsi préparé, le renseignement a une importance capitale.

Tandis que les Ier, IIIe et IVe corps occupaient la ligne fortifiée de Mayetun - Zofantun - Siapu, avec le IIe corps en réserve d'alimentation, le IVe et le XVIIe corps constituaient la garnison de la ligne de défense primitive faite et constituée par la place de Liao-Yang et les hauteurs de Mutschan à Sykuantun.

La décision du chef est en équilibre instable; aucune des deux positions n'est vraiment préférée; la volonté de celui qui commande est ballottée de l'une à l'autre. Quand, le 30 août, le général Stackelberg crie : « Au secours », il lui est donné peu à peu du renfort emprunté au IVe corps; mais ce renfort lui est ensuite redemandé, bien que la situation du Ier corps demeure très grave; ce renfort lui est redemandé, non pas pour accroître la puissance d'une réserve de manœuvre qui dénouerait la situation, mais

uniquement pour faire que la position Liao-Yang-Mutschan-Sykuantun ait une garnison suffisante.

Chacune des lignes de bataille ayant sa garnison, c'est le renseignement qui décidera du choix de la ligne de bataille à accepter.

Le renseignement n'a pas la même influence sur tous les chefs : celui qui veut articule ses forces et agit pour faire triompher sa volonté; le renseignement qui lui fera savoir que l'ennemi oppose peu ou beaucoup de forces à l'opération projetée aura une influence sur la répartition des moyens dont dispose la volonté, mais la volonté apparaîtra toujours. Celui qui attend le renseignement pour agir est le jouet du renseignement, et son armée avec lui; c'est le renseignement qui commande et non le chef.

Le renseignement a, si longtemps après 1870, été le moteur dans la doctrine de l'armée française; on a tant de fois entendu, aux manœuvres, les chefs qui n'avaient pas su agir se couvrir en disant : « La cavalerie ne m'a pas bien renseigné, les renseignements me sont parvenus trop tard », qu'il n'est pas inutile d'insister longuement sur la situation d'indécision dans laquelle fut le commandant de l'armée russe du 28 au 31 août 1904. D'autre part, dans la guerre moderne, la volonté d'un seul ne peut suffire à la conduite des opérations; à tous les degrés de la hiérarchie des volontés doivent se faire sentir; partout l'initiative doit se produire et pouvoir se produire.

*L'initiative est une volonté subordonnée mise au service d'une volonté supérieure;* là où la volonté supérieure n'existe pas, il n'y a pas place pour l'initiative du subordonné.

L'apparition des dirigeables et des aéroplanes tend à déplacer la juste compréhension que chacun doit avoir de la guerre. Il est à craindre que plus que ja-

mais on compte sur le renseignement plutôt que sur la volonté pour actionner les armées; quand il en sera ainsi, on aura décrété l'inertie jusqu'à l'arrivée du renseignement certain; or, le renseignement certain n'est jamais arrivé à temps, il n'arrivera jamais à temps.

Le renseignement doit servir la volonté; la recherche du renseignement doit être dirigée par la volonté; la valeur du renseignement dépend de l'influence qu'il peut avoir sur le libre exercice de la volonté. Par lui-même il n'est rien et ne peut, à aucun titre, se substituer à la volonté.

Les événements du 28 août au 3 septembre 1904, sur le flanc oriental des belligérants, en sont la démonstration :

Le 27 août, pendant que le X$^e$ corps abandonnait le champ de bataille du Tan-Ho, sous la protection de la 3$^e$ division renforcée du 51$^e$ dragons, une patrouille crut apercevoir sur la rive droite du Taï-Tsé-Ho, à Sakan, une force d'infanterie japonaise qu'elle évalua à deux bataillons; le colonel Vannovski, du 51$^e$ dragons, en rendit compte. Le compte rendu parvint le 28 août, à 7 heures du matin, à l'état-major de la 3$^e$ division.

Le 28 août, à 9 heures du matin, le colonel Stakhovitch, dont le régiment — 52$^e$ dragons — avait son gros près de Kuantun, recevait communication du dire du colonel Vannovski et, à midi, il rendait compte qu'une vingtaine de Japonais seulement étaient apparus un moment à Sakan.

Le même jour, à 3 h. 40 du soir, il se ralliait aux affirmations du colonel Vannovski; à 7 h. 40 du soir, au contraire, il écrivait : « Mon précédent rapport était erroné. Sakan est occupé seulement par un petit

nombre de Japonais et il n'y a pas eu là de passage de régiment (1). »

Le lendemain, 29 août, à midi 30, le général Bilderling rendait compte au commandant de l'armée : « Tout est tranquille devant le général Ianshul; le commandant des dragons de Niéjine (52e) rend compte que Sakan a été occupé ce matin par un faible poste; les patrouilles se sont repliées au confluent du Lan-Ho en gardant constamment le contact avec l'ennemi; sur toutes les hauteurs au sud de Kuantun, à 4-6 kilomètres, on a vu les Japonais par groupes de 10 à 15 hommes, se mouvant dans toutes les directions sur les crêtes et sur les pentes; ils donnaient l'impression d'éléments avancés d'un détachement qui se porte en avant ; mes patrouilles n'ont pas réussi à percer ce rideau; elles ont été reçues partout par un feu violent (1). »

Le général Kouropatkine, influencé par ces renseignements, craint pour l'infanterie placée à Pensihu; à 4 heures du soir, il prescrit au colonel Romichewski de se replier avec le 213e d'infanterie et une batterie, de sorte que le général Umesawa n'aura plus, pour entraver son mouvement, que les cosaques du Daghestan.

Le 30 août, à 7 heures du soir, l'impression causée par la présence de Japonais vers Sakan pousse de plus en plus le général Kouropatkine à reporter la défense sur la position primitive. Quand il demande au général Stackelberg de lui renvoyer les troupes de renfort tirées du IVe corps qu'il lui a données dans la journée, il écrit : « Il peut se faire qu'elles passent aujourd'hui sur la rive droite du Taï-Tsé-Ho. »

---

(1) *Guerre russo-japonaise.* Historique de l'état-major général russe, traduit sous la direction de l'état-major de l'armée (2e bureau).

Il rappelait de Cha-Ho, du nord, la division Orlov et l'envoyait à Yentaï; il préparait le repli des états-majors sur Moukden et commençait l'évacuation de la gare de Liao-Yang.

L'indécision persiste parce que les renseignements manquent de précision, parce que les renseignements ne commandent pas nettement la manœuvre à faire.

Tandis que le rappel du 213e de Pensihu vers le nord, l'appel de la division Orlov vers Yentaï, l'évacuation de la gare de Liao-Yang, indiquent un recul de la ligne de bataille, l'ordre n° 1, adressé aux Ier, IIIe, Xe corps, les invite à la lutte sur la ligne Mayetun - Zofantun - Siapu : « Grâce à la bravoure et à l'abnégation des troupes, l'ennemi a été repoussé avec de grandes pertes. Demain, 31 août, on continuera à défendre les positions occupées... »

Les renseignements transmis au commandant de l'armée russe donnant, le 29 août et le 30 août, l'impression d'un « détachement qui se porte en avant », étaient faux; si le rideau japonais ne put être percé, cela tint à ce que le 52e dragons demeura avec son gros à Huankufen, ne consacrant qu'un escadron à la recherche du renseignement.

Les Japonais ont passé les journées des 29 et 30 août à attendre l'arrivée des ravitaillements et les moyens de franchir le fleuve; le premier régiment qui ait pris pied sur la rive droite est le 46e d'infanterie; il a passé à gué, avec de l'eau jusqu'aux épaules, le 30 août, à 10 h. 15 du soir, à Lentouvan. Avant lui, il n'y eut sur la rive droite que des éléments de reconnaissance.

Attendre le renseignement pour agir est une preuve de timidité; la timidité du chef a sa répercussion sur toute l'armée; c'est ainsi que la recherche du renseignement qui doit décider du sort de l'armée russe

n'est faite que par un escadron du 52e régiment de dragons.

En effet, le général Bilderling, les 29 et 30 août, a déployé la 3e division d'infanterie sur les hauteurs 151 et 131, de Sanvantsi à Sykuantun, face au sud; la 35e division est groupée en réserve à Sachutun; le 52e régiment de dragons a son gros à Huankufen, tandis qu'un escadron seulement observe la rive droite du Taï-Tsé-Ho et assure la liaison avec le détachement de Pensihu.

Dans une armée, tout se tient; quand le chef attend et délègue sa volonté au renseignement, les subordonnés attendent et sous-délèguent leur volonté.

L'un d'eux voit ou croit voir; il rende compte et commande ainsi la manœuvre.

Pas un général, pas un régiment, pas un bataillon ne se risque vers Lentouvan, entraînant ou poussant les dragons et tentant de voir; pas un détachement mixte n'est envoyé à l'attaque du rideau japonais, contre lequel les patrouilles de cavalerie se heurtent, pour le bousculer, gêner les préparatifs de passage, bourrer sur les troupes déjà passées et obliger le général Kuroki à se battre au moment de franchir le fleuve.

Ce ne sont pas les capacités qui manquent au XVIIe corps : dans la 35e division se trouve le beau 140e, qui, sous les ordres du colonel Martynov, a été si brillant le 26 août; mais les capacités ne sont pas employées par celui qui attend.

L'ATTENTE DU RENSEIGNEMENT POUR AGIR PARALYSE L'ARMÉE, AVANT D'EN AMENER LA DESTRUCTION.

---

## II

### LA VOLONTÉ, BASE DE LA MANŒUVRE

Le général Kuroki avait reçu du maréchal Oyama l'ordre d'aider la 10ᵉ division dans ses attaques, d'étendre le front de l'armée japonaise jusqu'au Taï-Tsé-Ho et de franchir le fleuve avec une partie de son armée, de manière à envelopper l'aile gauche russe.

La garde et la 2ᵉ division se ployèrent parallèlement aux positions russes; des avant-postes bordèrent la rive gauche du Tsaï-Tsé-Ho, de Svan-Miaotsi à Yinshuputsy, et le gros de la 12ᵉ division fut groupé à Houyu; telles furent les dispositions d'ensemble des 29 et 30 août.

Les renseignements conseillent la prudence; le 30 août 1904, en effet, la garde est éprouvée, elle aussi, par les échecs de la IVᵉ armée dans les attaques des hauteurs de Zofantun;

La 2ᵉ division constate la présence de nombreuses forces sur les hauteurs de Mindiafan à Siapu; la facilité avec laquelle fantassins et canonniers du Xᵉ corps ouvrent le feu hors de propos permet d'évaluer les effectifs.

La 3ᵉ division russe non seulement se fait voir, mais se fait entendre; elle canonne les troupes de la 2ᵉ division, qui se sont imprudemment massées à portée de son canon. L'espionnage, tant vanté dans l'organisation de la guerre chez les Japonais, a dû faire connaître, au moins approximativement, la présence de tout un corps d'armée russe vers Sachutun.

A Pensihu, le général Umesawa ne dispose que de

troupes de kobi : quatre bataillons, un escadron, six pièces; or, il a en face de lui les quatre bataillons du colonel Romichewski, huit pièces et le régiment de cosaques du Daghestan (1), avec le détachement du général Ljubavine plus en amont.

Le Taï-Tsé-Ho est un fleuve dont la largeur, dans la partie considérée, varie de 60 à 100 mètres et la profondeur, dans la saison sèche, est de 0m,50 à 2m,50. Les gués sont, en temps ordinaire, très nombreux, mais les pluies des journées précédentes ont considérablement grossi le volume des eaux et la décrue qui se fait sentir n'a encore produit que de faibles effets.

Un gué reconnu à Lentouvan est impraticable aux voitures, les hommes y ont de l'eau jusqu'aux épaules. En amont de Kankuantun, un endroit favorable au lancement d'un pont est découvert.

Une seule route permet les communications avec l'arrière : c'est la voie de Feng-Hoang-Tcheng à Liao-Yang; la perte de cette ligne de communications serait fatale à l'armée.

En résumé, le général Kuroki dispose de six brigades d'infanterie dont l'une, engagée contre le IIIe corps russe en liaison avec la IVe armée japonaise, lui échappe.

Il laisse momentanément deux autres brigades en face de deux divisions ennemies pour assurer sa liaison avec l'armée et préserver sa ligne de communications.

Il franchit une rivière, à l'état de torrent, avec des moyens de fortune, et va, avec trois brigades, à la rencontre d'un ennemi qui comprend un corps d'armée renforcé en cavalerie et qu'une brigade de la 54e division (général Orlov) est prête à soutenir.

---

(1) Anciennement le détachement du colonel Grulew.

Son flanc droit sera vraisemblablement en l'air, puisque le général Umesawa, à Pensihu, a en face de lui des forces qui lui sont supérieures.

Si la guerre se fait uniquement avec des effectifs, avec des chiffres, cette manœuvre est une pure folie.

Les renseignements exacts ne peuvent donner que des chiffres exacts.

Le général, bien renseigné, ne tentera donc pas l'entreprise si le renseignement doit seul servir de base aux conceptions militaires.

Si l'entreprise n'est pas tentée, l'armée japonaise enregistrera une défaite à Liao-Yang. En effet, la journée du 31 août est sanglante pour les II^e et IV^e armées; le sang répandu calmera les ardeurs des survivants, tandis que la dépense déjà faite en munitions affaiblira la puissance des armes à feu.

Ce que l'attaque brutale n'a pas donné les 30 et 31 août, l'attaque brutale ne le donnera pas le 1^er septembre; la manœuvre le produira peut-être : il faut tenter une manœuvre ou s'avouer vaincu.

La guerre n'étant pas rien qu'une affaire d'effectifs, le renseignement n'est pas le maître absolu; on l'écoute, mais on n'est pas son esclave.

Si la guerre est la lutte de deux volontés, c'est la volonté la plus forte, la plus tenace, la plus durable, celle qui se manifestera sous les formes les plus variées et avec le plus d'à-propos qui triomphera.

Dans une lutte de volontés, la supériorité est avec l'armée japonaise : elle procurera la victoire.

Le renseignement sera d'une grande utilité, quoique subordonné à la volonté; il permettra de mesurer les risques et de régler l'attitude de chacun d'après le résultat convoité et les risques encourus.

Dès que la volonté s'est manifestée chez le chef, les volontés subordonnées peuvent agir dans toute leur

plénitude. A la garde et à la 3e brigade, la mission sera de menacer l'adversaire, mais non de l'attaquer à fond. Si les menaces ne l'intimident pas et qu'il passe à l'attaque, on devra défendre à tout prix la ligne de communications. Le jeu de l'infanterie, les emplacements de batteries, la conduite du feu des fantassins et artilleurs découlent naturellement de la situation; avec un peu de métier, chacun agira parfaitement. A la 12e division et à la 15e brigade, la situation apparaît avec une netteté aussi parfaite. Il y aura lieu d'attaquer brutalement, sans arrière-pensée, en jouant son va-tout sur une carte. Plus on ira vite, plus l'action aura de raisons d'intimider l'adversaire, de le surprendre avant qu'il ait la disposition de ses moyens, de ses renforts, avant qu'il ait le temps de se reconnaître.

Tandis que, dans l'armée russe, les initiatives ne peuvent s'exercer, puisque le moteur est le renseignement et l'interprétation du renseignement par le chef, puisque le renseignement est de nature essentiellement variable, dans l'armée du général Kuroki tout est simple, tout se comprend, aucun aléa ne peut se produire sans que l'attitude à prendre soit indiquée par l'idée de manœuvre.

Si le général Kouropatkine disparaît, tout disparaît dans l'armée russe; le général Kuroki, une fois l'idée de manœuvre lancée, pourrait cesser d'être là de sa personne; l'idée directrice survivrait, son ombre conduirait la bataille.

*Savoir ce qu'on veut mène à la victoire, qui est la juste récompense d'une volonté nettement exprimée.*



Dès que la volonté se manifeste, les obstacles

s'abaissent devant elle. Le commandant de la Ire armée a décidé de passer sur la rive droite du Taï-Tsé-Ho; ses reconnaissances traversent le fleuve; la cavalerie russe les signale et en exagère la force.

Le général Kouropatkine voit dans le passage à Sakan de deux bataillons japonais un danger pour le colonel Romichewski; il lui donne l'ordre de replier son infanterie. Ce danger n'existe pas, puisque les deux bataillons de Sakan n'ont vécu que dans l'imagination des patrouilleurs du 51e ou du 52e dragons; mais, bien qu'hypothétique, bien que virtuel, il a des conséquences très importantes.

Dégagé, le général Umesawa peut franchir sans aucune difficulté le Taï-Tsé-Ho, et sa marche au nord du fleuve assure la sécurité de l'aile droite de la Ire armée, en même temps qu'elle inquiète le commandant de l'armée russe sur la sûreté de ses derrières. Le danger virtuel signalé par les dragons amène le général Kouropatkine à envisager, dès la matinée du 30, l'évacuation des positions occupées par son armée, au sud de Liao-Yang, « en transportant la défense sur la ligne des positions principales; il chargea, en conséquence, de la défense de ces dernières, sur la rive gauche du Taï-Tsé-Ho, le général-lieutenant Zassoulitch (1)... ».

Ce danger virtuel conduit le chef de l'armée russe à ordonner des évacuations vers le nord. Du haut de la cote 185, nord-ouest de Houyu, des observateurs japonais voient la fumée des locomotives de ces trains qui marquent l'état moral de l'adversaire; la volonté de faire vite en est surexcitée chez le commandant de la Ire armée.

Le 31 août au matin, le général Vassiljev se rend

---

(1) *Guerre russo-japonaise* (état-major général russe, déjà cité).

compte qu'il n'a presque plus d'adversaires en face de ses troupes et se propose de prendre l'offensive. La marche de la 31e division sur Anpin séparera les brigades japonaises passées sur la rive droite du Taï-Tsé-Ho du reste de l'armée. Si la 9e division se laisse entraîner par le succès de la 31e division, c'est la prise de possession de la route de Liao-Yang au Yalou et l'enveloppement de la droite de l'armée principale japonaise suivant la coupure en deux tronçons. Cet enveloppement gagnant de proche en proche vers l'ouest, c'est la victoire pour l'armée russe.

Le mouvement en avant du général Vassiljev, s'il n'avait pas eu toutes ces conséquences, aurait au moins eu pour effet de rappeler en hâte toutes les forces de la Ire armée sur la rive gauche du Taï-Tsé-Ho, c'est-à-dire l'avortement de la décision dans la bataille.

Mais le général Vassiljev a l'ordre de tenir sur les positions qui lui sont assignées; il ne peut les quitter sans autorisation ; cette autorisation, personne n'est disposé à la lui donner.

Après avoir consulté le commandant de l'armée, le général Tsourikov, chef d'état-major du Xe corps, répondait, en effet, à 8 h. 30 du matin, au général Vassiljev :

« Le mouvement en avant de votre gauche, pour occuper la hauteur à l'ouest de Siuyu, n'est pas désirable parce qu'il allonge le front de votre dispositif et qu'en général il vous affaiblit... Je viens de rendre compte au commandant de l'armée de votre intention de pousser de l'avant; mais Son Excellence ne l'a pas approuvée. »

Ce n'est pas au moment où le général Kouropatkine vient de rédiger un ordre qui envisage une bataille

au nord du Taï-Tsé-Ho, qu'il va autoriser un corps d'armée à marcher vers le sud.

Le Xe corps ne menacera donc pas la ligne de retraite de Kuroki.

Si la ligne de retraite est en sécurité, la manœuvre de la Ire armée perd de sa témérité.

L'audace suffit parfois à procurer la sécurité.

L'ordre d'opérations n° 3 à l'armée de Mandchourie est donné le 31 août 1904, à 1 h. 15 du matin.

Il n'a donc pu être basé que sur les renseignements acquis le 30 août au soir. Puisque le 46e japonais n'a commencé le passage à gué du Taï-Tsé-Ho à Lentouvan qu'à 10 h. 15 du soir, ce n'est pas le mouvement de ce régiment qui a déterminé la décision du commandant de l'armée russe.

L'indication de la présence à Sakan de deux bataillons japonais a produit l'événement. Or, comme le 52e dragons, avec son colonel, est demeuré à Huankufen toute la journée du 30 août, à l'exception d'un escadron qui a quelque peu patrouillé sur la rive droite du Taï-Tsé-Ho, on a presque le droit de dire que c'est un racontar de brigadier de dragons qui a été la cause déterminante de la prise d'une décision qui a produit la défaite de l'armée russe.

Dans l'ordre d'opérations du 30, le général Kouropatkine avait dit : « Au cas où l'on reconnaîtrait que des forces importantes ennemies seraient passées sur la rive droite du Taï-Tsé-Ho pour tourner notre gauche, j'ai résolu, en vue de réduire l'étendue de la ligne de défense sur la rive gauche du Taï-Tsé-Ho, de ramener les troupes sur une seconde position fortifiée... (la ligne des forts), et, après avoir rassemblé une réserve, d'attaquer l'ennemi sur la rive droite du Taï-Tsé-Ho. »

Le général Stackelberg avait rendu compte de la

difficulté qu'occasionnerait l'abandon de ses positions; les troupes russes, ranimées par les éloges qui leur avaient été adressés le 30 au soir, repoussèrent les attaques que prononcèrent les IIe et IVe armées dès le matin du 31. On remit au soir le retrait des troupes, mais l'idée était arrêtée. Kuroki pouvait tenter les manœuvres les plus osées, aucune offensive de l'adversaire sur la rive gauche du Taï-Tsé-Ho ne contrarierait ses projets.

*La manœuvre basée sur le renseignement échoue piteusement devant la manœuvre actionnée par la volonté du chef.*

---

## III

### LE JEU DE L'AUDACE ET DE LA PRUDENCE

Les régiments de la 12e division japonaise franchirent le Taï-Tsé-Ho dans la nuit du 30 au 31 août, tandis que la 15e brigade se portait à Kusaozin.

La ligne de communications de la droite de la Ire armée quittait désormais la voie mandarine de Séoul à Liao-Yang près de Siaolintsi; elle suivait d'abord la rive gauche du Tan-Ho qu'elle franchissait à Anpin et, de là, par Houyu, elle gagnait Lentouvan ou Kankuantun.

La journée du 31 fut consacrée à la marche de la 12e division et de la 15e brigade vers le coude du Taï-Tsé-Ho à Kankuantun : les brigades accolées ayant en avant d'elles de faibles avant-gardes, le 12e régiment de cavalerie couvrant le flanc droit.

Le général Umesawa franchissait aussi le Taï-Tsé-Ho et gagnait 8 à 10 kilomètres vers le nord de Pensihu, poussant devant lui, sans efforts, le général Ljubavine et le colonel Romichewski.

Quand il arriva sur les hauteurs de Kuantun (1), le général Kuroki fut salué par quelques obus qui venaient des environs de Sykuantun ; il arrêta ses trois brigades et ordonna de se retrancher sur les emplacements occupés.

Le commandant de la Ire armée japonaise ne dis-

---

(1) Pendant toute la bataille livrée par les 2e et 12e divisions, les 2 et 3 septembre, le général Kuroki s'est tenu à l'est de Kuantun, sur la hauteur du Nid-d'Hirondelles.

posait que des 6 batteries de montagne de la 12e division, passées à gué à Lentouvan ; ces batteries étaient pauvres en munitions, car aucune voiture n'avait pu passer à gué.

Cinq batteries montées de la 2e division marchaient avec la 15e brigade; mais, ne pouvant franchir le Taï-Tsé-Ho à Lentouvan, elles étaient demeurées à Houyu avec un soutien d'infanterie.

Poursuivre la marche en avant, alors qu'on ne dispose que de la moitié environ de ses batteries et que les caissons manquent ou sont peu nombreux, aurait pu se faire sous le premier Empire; on aurait peut-être pu le tenter en 1870, dans un terrain de hautes cultures, analogue à celui qui formait les environs de Huankufen ; en 1904, c'eût été aller au-devant d'un échec certain.

La marche devait donc être arrêtée et remise à plus tard.

Le général Kuroki décida d'attendre qu'un pont fût construit en amont de Kankuantun avant de poursuivre la marche offensive.

Si les moyens d'attaque manquent, les moyens de défense sont faibles; puisque l'approvisionnement en munitions est faible, l'ennemi aurait avantage à attaquer ; il faut, en conséquence, se mettre en situation de résister à l'attaque : de là l'emploi de la pelle et de la pioche.

La guerre moderne se fait avec des armes également offensives, également défensives : le fusil, le canon, l'outil.

Les Russes remuent de la terre et s'immobilisent derrière les parapets établis ; la pelle est, pour eux, une arme de pure défensive.

Les Japonais construisent des ouvrages pour s'as-

surer la possession définitive du terrain conquis et se donner un appui pour une offensive ultérieure.

La 4e arme ne rend de bons services qu'à ceux qui ont appris pendant la paix à s'en servir; si elle retient les uns, elle pousse les autres. Elle sait être la servante de la tactique et se prêter à l'offensive.

« Nous sommes, comme tous les camarades de l'armée française, dit le colonel de Mondésir, imbus de l'esprit d'offensive et nous considérons l'attitude défensive dans la guerre de campagne comme quelque chose de provisoire. Il ne faut consentir à la prendre qu'à la condition de préparer moins la parade que la riposte (1). »

La fortification de campagne se prête donc, avec docilité, à toutes les exigences de la tactique.

Elle exagère les défauts des uns, puisqu'elle encourage à l'immobilité ceux qui sont portés naturellement à demeurer sur place ; elle accroît en revanche le mordant de ceux qui veulent aller de l'avant, puisqu'elle diminue les risques des entreprises aventureuses.

Les bataillons du génie travaillent à la construction d'un pont de bateaux qui rattachera l'aile droite de Kuroki au reste de l'armée et à la route par laquelle arrivent canons et projectiles. Les outils de terrassier des fantassins et canonniers de montagne s'emploient activement à organiser la résistance sur le terrain conquis.

Chacun désire que les opérations soient remises à vingt-quatre heures plus tard; aussi, on ne se battra que pour se défendre.

Kuroki poursuit une mission offensive en usant alternativement de l'offensive et de la défensive.

---

(1) Colonel de Mondésir : *Essai sur l'emploi tactique de la fortification de campagne.*

Quand les communications seront établies, quand canons et projectiles seront à pied d'œuvre, le commandant de la Ire armée reprendra l'offensive.

Au cours de cette offensive, l'arrivée de la division Orlov menacera son aile droite ; il en résultera un moment d'arrêt dans l'offensive ; une fois le danger conjuré, l'offensive sera reprise et le Manjuyama enlevé de vive force.

La défensive sera prise à nouveau, les outils entreront en jeu, on ne se battra plus que pour se défendre : ce sera la défensive passive, dans laquelle on ne songera un instant qu'à vendre chèrement sa vie à un assaillant qui dispose d'une supériorité numérique considérable. Puis les assauts ne se produiront plus, l'adversaire battra en retraite ; alors Kuroki, avec des troupes épuisées par plusieurs journées de combat et des pertes lourdes, pauvre en munitions, tentera de poursuivre.

Comme on est loin de cette idée simpliste d'après laquelle, pour vaincre, il suffit d'attaquer.

En 1870, Moltke a toujours attaqué, mais il disposait d'une grande supériorité numérique. Il a été exposé plusieurs fois à des échecs, à de graves échecs; mais ces échecs n'eussent pas eu de lendemain, la victoire serait allée fatalement aux drapeaux allemands.

Si Spickeren avait été un succès pour les armes françaises, quatre ou cinq jours plus tard une grande bataille sur la Sarre aurait couronné de gloire les armées allemandes.

Si Rezonville, si Saint-Privat avaient été des échecs pour les Allemands, l'arrivée de la IIIe armée allemande à l'aide des IIe et Ire armées aurait causé l'écrasement des soldats de Bazaine.

Avec l'infériorité du nombre et de l'instruction mili-

taire, on ne saurait vaincre ; le dieu des armées ne l'a jamais permis.

A Liao-Yang, la faible infériorité numérique des Japonais est compensée par une supériorité très notable d'instruction ; cependant, la décision n'est pas obtenue là où elle est cherchée : à la droite russe.

Le chef de la Ire armée est amené à se lancer dans une aventure. Il ne triomphe qu'en réglant avec un tact qu'on ne saurait trop admirer les alternatives d'audace et de prudence ; qu'en jouant merveilleusement de l'offensive et de la défensive.

C'est un maître.

Une nation qui met ses armées dans une situation aussi délicate est blâmable, si c'est son imprévoyance qui en est cause. Il appartient à un grand peuple de donner à ses armées une puissance telle que la victoire soit facile aux chefs de ces armées.

De Moltke a conduit la guerre franco-allemande presque sans courir de risques ; c'est avec juste raison qu'on admire moins le chef d'armée que les organisateurs et les instructeurs de l'armée allemande. C'est pendant la paix, en créant les masses, en les instruisant, en préparant leur transport et leur emploi, qu'on se donne des gages de victoire pour le jour de la bataille.

Très rarement les gages seront aussi nombreux que ceux que possédait de Moltke ; on pourra être exposé au jeu de l'audace et de la prudence à la façon de la Ire armée japonaise; aussi la situation de cette armée est bien intéressante à étudier.



La marche sur la rive droite du Taï-Tsé-Ho n'avait pas été entravée dans la matinée. Le colonel du

52e dragons n'avait pas quitté Huankufen; il était couvert par un escadron à faible distance. Le cornette Romanov était à Kuantun quand il s'aperçut, à 5 heures du matin, que toute une division avait franchi le Taï-Tsé-Ho ; il en rendit compte. Le colonel envoya un escadron qui se retira après avoir perdu 4 hommes; un second escadron lui succède, il se retire aussitôt ; alors tout le régiment se replie sur Sykuantun et on rend compte :

« L'ennemi a occupé les hauteurs de la rive droite, à l'est de Kuantun ; au col, on voit un grand ruban d'infanterie ; le mouvement paraît être dirigé vers l'ouest (je ne le sais pas encore d'une manière précise) ; l'ennemi a ouvert un feu violent sur mes deux escadrons qui avaient été portés en avant. Je continue à observer (1). »

Le 31 août, à 9 heures du matin au XVIIe corps, à 11 heures à l'état-major du général en chef, on savait qu'une division japonaise était sur la rive droite du Taï-Tsé-Ho.

A 3 heures, le général Glinski occupait Sykuantun et la hauteur au nord-est (qui sera appelée montagne du Gâteau-de-Riz — Manjuyama) ; la cavalerie du prince Orbeliani couvrit sa gauche. Chacun se mit en état de défense.

Au même moment, Japonais et Russes jouaient de la pelle.

Le général commandant le XVIIe corps, s'il avait eu la liberté de ses mouvements, s'il avait été actionné au besoin par son chef, aurait sans doute agi de la façon suivante :

Le commandant de la 35e division, prévenu par le

(1) Note et rapports datés du 31 août (6 h. 30 et 7 h. 55 matin), d'après l'ouvrage de l'état-major russe, cité déjà.

colonel du 52$^{e}$ dragons de la présence de grandes forces japonaises — une division peut-être — aurait envoyé un détachement mixte — un régiment d'infanterie et un groupe — à Huankufen, puis plus à l'est, pour vérifier le renseignement.

Le gros de la 35$^{e}$ division aurait échelonné son détachement mixte vers Sykuantun. La présence de l'ennemi certaine et sa force estimée à une division environ — renseignement de 7 h. 55 matin, qu'on aurait eu plus tôt puisqu'il fut recueilli à 5 heures à Kuantun — la 35$^{e}$ division aurait passé sur Huankufen et les hauteurs de la rive est du ruisseau de Zagou, pendant que la division Janshul serait venue l'échelonner d'abord à Sykuantun, puis la rejoindre à Huankufen.

La 3$^{e}$ division eût laissé un faible détachement mixte (un régiment, une batterie, deux escadrons) pour surveiller la rive droite du Taï-Tsé-Ho, entre Sanvantsi et Sykuantun.

Le XVII$^{e}$ corps eût attaqué alors avec la presque totalité de ses forces les troupes de Kuroki, pauvres en munitions et privées de batteries de campagne.

La position de la I$^{re}$ armée aurait été critique.

Cette manière d'agir des Russes était à redouter pour les Japonais ; il était logique de se prémunir contre elle, en usant de la fortification de campagne et en jouant de la prudence.

D'autre part, le général Bilderling avait reçu l'ordre suivant :

« Le général de la cavalerie Bilderling couvrira le flanc gauche de l'armée. A cet effet, il défendra les positions de la rive droite du Taï-Tsé-Ho... »

Les détails de l'occupation des hauteurs 151 et 131, la répartition des troupes entre les positions ont été réglées par Kouropatkine ; les bataillons sont répartis sur les différents points à défendre.

L'initiative ne peut s'exercer, puisque le chef n'a pas donné d'idée de manœuvre ; il y a des consignes à observer, on demeure à son poste.

D'ailleurs, la situation nouvelle que va créer le commandant de l'armée russe conseille de ne pas partir à l'attaque.

Le général Kouropatkine est décidé à reporter la défense à la ligne des forts de Liao-Yang et sur la rive droite du Taï-Tsé-Ho : « Avec la réserve qui pourra dès lors être constituée, j'attaquerai l'ennemi sur la rive droite du Taï-Tsé-Ho. »

Il faut attendre l'arrivée de cette réserve pour attaquer et se prémunir contre l'offensive japonaise jusqu'au moment où cette réserve pourra être mise en œuvre.

On use de la fortification de campagne et on joue de la prudence.

Comme deux chiens de faïence, Japonais et Russes se regardent jusqu'à la nuit.

---

## IV

### LA DIVISION DU TRAVAIL

Le 31 août 1904, le maréchal Oyama voyait l'importance de son rôle se restreindre dans des proportions considérables et même cesser presque complètement, jusqu'au moment où se dénouerait la crise.

Sur les immenses champs de bataille modernes, on ne verra plus un Frédéric II grouper autour de lui ses troupes, sonder l'horizon avec la lorgnette pour reconnaître l'ensemble des dispositions ennemies et faire son plan de bataille comme il arriva au roi de Prusse, à Prosek, à 6 heures du matin, le 6 mai 1757, devant Prague. On ne verra plus un Napoléon entouré d'un brillant et nombreux état-major, monté sur un cheval blanc, à quelques centaines de mètres de l'ennemi, lancer un corps d'armée au combat, interdire l'engagement de la garde, comme il arriva à l'Empereur à Eylau, à 10 heures du matin, le 8 février 1807.

« Le chef d'armée (1) se trouve plus loin en arrière, dans une maison avec une salle de travail où le télégraphe avec ou sans fil, des téléphones, appareils signaleurs sont à sa portée. De nombreux véhicules, automobiles, motocyclettes, attendent pour porter les ordres aux plus grandes distances.

» Là, dans un excellent fauteuil, devant une large table, le moderne Alexandre examine sur une carte l'ensemble du champ de bataille ; de là, il téléphone

---

(1) *Der Krieg der Gegenwart*, général Oberst Graf von Schlieffen.

des paroles enflammées ; là il recueille les rapports de l'armée, des commandants d'armée, des ballons sphériques ou des dirigeables qui, sur toute la ligne, découvrent les mouvements de l'ennemi, dont ils surveillent les positions. »

Le 31 août 1904, le maréchal Oyama avait établi son quartier général à Cha-Ho du sud, dans une habitation où aboutissaient des lignes télégraphiques ; mais, ayant distribué toutes ses forces, il ne pouvait qu'enregistrer les actes qui s'accomplissaient. Faute de routes praticables, les automobiles ne lui auraient été d'aucun secours ; quand le télégraphe qui le reliait à la Ire armée eut été coupé, accidentellement ou non, il ne sut même pas ce qui arrivait là où la situation était particulièrement intéressante. Manquant de dirigeables et d'aéroplanes, il ne pouvait connaître ce qui se passait en arrière de la ligne de feu ennemie, ni renseigner, par conséquent, ses subordonnés.

Au moment où une défaillance se produira sur un point du champ de bataille, l'Alexandre moderne ne pourra prodiguer que de bonnes paroles, car, s'il est avisé, il aura poussé tous ses moyens de vaincre là où la victoire s'acquiert : en première ligne.

Le rôle du généralissime est unique lors de la conception de la manœuvre, un pense pour tous. Il est capital dans la répartition des moyens en vue du résultat voulu par lui ; il est prépondérant quand il s'agit de décider s'il faut ou non accepter la bataille ; mais, depuis la prise de contact, dès les premiers engagements, il devient de plus en plus secondaire. Il ne reprendra son importance capitale qu'au moment où il s'agira de décider s'il faut poursuivre ou s'avouer vaincu.



Pendant les marches d'approche, le rôle des commandants d'armée avait consisté dans l'organisation de l'emploi des forces mises sous leurs ordres pour assurer l'exécution des volontés du généralissime.

Au cours de la marche des armées de leur point d'embarquement à Liao-Yang, le rôle de ces commandants d'armée avait été parfois capital. C'est en toute indépendance qu'ils avaient conduit leurs troupes au succès à Wafangou, au Yalou... Quand, à Liao-Yang, les armées se trouvèrent engagées dans le secteur assigné par le généralissime, quand le ruban d'infanterie eüt été formé en face de l'adversaire, les chefs d'armée virent leur prépondérance décroître peu à peu. Leur action, grâce à l'artillerie d'armée, s'était prolongée alors que l'impuissance d'intervention du généralissime se manifestait déjà ; mais, à son tour, elle devenait de plus en plus secondaire à mesure que la bataille se transformait en une série de combats locaux.

Le général Kuroki conservait, à cause de sa situation spéciale, une influence qui avait échappé le 31 août au matin aux généraux Oku et Nodzu ; mais lui aussi voyait son influence de chef d'armée s'éteindre peu à peu.

Les commandants d'armée purent trouver place sur une hauteur, avec leur état-major et de nombreuses estafettes, demeurant en liaison avec le généralissime et leurs commandants de division, soit électriquement, soit par courriers. Mais le général Oku ne put suivre, la jumelle en main, les opérations de son armée et le général Kuroki, du haut du « Nid-d'Hiron-

delles », ne vit que les combats qui se livrèrent sur la rive droite du Taï-Tsé-Ho.

D'ailleurs, s'étant démunis de moyens, ils n'auraient pu intervenir que par des « paroles enflammées » pour activer la poussée vers l'ennemi.

Eux aussi, en chefs d'armée avisés, ils avaient poussé tous leurs moyens de vaincre là où s'acquiert la victoire : en première ligne.



Jusqu'au voisinage du champ de bataille, les commandants des divisions japonaises n'avaient eu qu'à obéir à des ordres simples : aller se placer face à l'objectif, puis marcher à l'ennemi en se maintenant en liaison avec les divisions de droite et de gauche.

Les initiatives avaient pu se produire, mais elles étaient si étroitement guidées par les ordres supérieurs et tellement limitées dans le temps et dans l'espace, qu'elles ne nécessitèrent pas une valeur exceptionnelle de la part des généraux de division.

Mais quand, le 30 août au matin, il fallut organiser les attaques, répartir les effectifs, fixer les missions de chacun pour répondre à la pensée exprimée par les chefs supérieurs, la prépondérance passa aux généraux de division. Le premier rôle, tenu d'abord par le généralissime, par les généraux d'armée ensuite, passa aux généraux de division. Les supérieurs des divisionnaires n'intervinrent alors dans les divers combats que par la permanence d'une haute pensée nettement exprimée, faisant l'unité dans les affaires diverses qui, à chaque instant, voyaient le jour.

L'importance du général de division ne cesse pas dès que les troupes marchent à l'attaque ; ce chef demeure maître de la presque totalité de ses batteries.

Il n'est pas admissible qu'un général de division, dont le champ d'action demeure constamment à sa portée, partage ses éléments en « groupes » dits « tactiques » et fasse son « Pilate » quand il a terminé les partages.

A tout moment de la bataille, le général de division intervient dans les combats qui se livrent sous ses yeux ; il distingue le danger réel de celui qui n'est qu'apparent, le succès secondaire du décisif, et il dispense les projectiles de son artillerie à la demande des besoins et en vue de la poursuite de l'idée directrice qu'il a reçue de son chef.

Sa place est près de ses batteries, en un point d'où, la jumelle en main, il voit ses subordonnés aux prises avec l'ennemi ; en un point d'où il peut intervenir, non pas avec des fantassins à lui, qui n'arriveraient jamais à temps à cause de la lenteur des mouvements de l'infanterie dans une zone battue par les feux de l'artillerie ennemie, mais avec des ordres de presser ou de surseoir au mouvement en avant, avec des avis sur l'appui que l'artillerie a ordre de donner.



L'histoire démontre que c'est de la valeur de l'infanterie que dépend l'accentuation du mouvement en avant. Il arrive un instant où l'anxiété s'empare du général, un instant où il sent qu'il n'est plus le maître, où il se rend compte que la victoire est aux mains de « Pitou ».

Si l'infanterie avance, c'est la victoire qui s'annonce. Le général de division sent la joie lui venir au cœur ; il croit en lui, à sa valeur, à son génie ; ses combinaisons étaient bonnes puisqu'elles engendrent le succès.

« L'infanterie avance », crie-t-il dans le téléphone qui le relie au commandant de l'armée ; « l'infanterie avance », répète le télégraphe au généralissime.

« La victoire s'annonce », crie-t-on dans le pays tout entier.

Faire avancer son régiment est l'unique pensée du colonel ; placé près de son drapeau, il a les yeux fixés sur le ruban de soldats qui marchent à l'attaque ; ce ruban, il l'alimente en hommes et en cartouches ; il l'alimente aussi en courage en se portant, le drapeau en main, là où il faut savoir mourir plutôt que reculer.

A Malakoff, le colonel Collineau, du 1er zouaves, donne l'assaut, le drapeau à la main. Monté un des premiers sur la tour de Malakoff, frappé de deux blessures, il n'a perdu ni son esprit, ni sa belle humeur. « Echec à la tour », s'écrie-t-il en y plantant son drapeau.

Planter son drapeau là où l'ennemi se tenait est l'ambition suprême du colonel. La nation, le généralissime, les commandants d'armée, les commandants de division sont tous inquiets de savoir si l' « échec à la tour » va être affirmé.

Que sait le colonel de la bataille ? Rien.

Que sait le 34e d'infanterie japonaise lorsqu'il se lance à l'attaque de la hauteur de Fansiatun ?

Il ignore tout de la bataille ; pour lui, la victoire sera le succès local à l'obtention duquel il consacre tous ses efforts. Savoir si son artillerie lui ouvrira le chemin et si ses voisins de droite et de gauche le laisseront libre de se consacrer tout entier à sa mission, est toute la stratégie du colonel du 34e japonais. « Pitou » domine la situation et ne connaît rien de la bataille.

Les vues étendues, les vastes horizons, les grandes

préoccupations ne sont pas l'affaire du colonel d'infanterie. Le monde est, pour lui, limité à une zone de terrain large d'environ un kilomètre et son but unique est d'aller poser le pied sur la hauteur qui barre son champ visuel à 2 ou 3 kilomètres en avant.

Le commandant, le capitaine surtout ont un horizon plus étroitement limité encore ; le soldat ne voit guère que sa ligne de mire, sa baïonnette, la levée de terre derrière laquelle il s'est arrêté, la brindille de bois sur laquelle il appuie son fusil, la dépression qui le dérobera aux vues de l'ennemi et lui ménagera un instant de répit.

Quand le chef de section entame la marche par bonds et mesure du regard la distance qui le sépare de l'ennemi, les vues d'ensemble lui importent peu; ce sont les détails de son petit horizon qui dominent toute autre préoccupation dans son esprit : « La moindre taupinée » est un « mont à ses yeux ».

Avec plus de raison que le rat de la fable, il pourrait dire des quelques élévations qui émergent dans son champ d'action : « Voilà les Apennins et voici le Caucase ! »

Gagner ses Apennins, franchir son Caucase sont les problèmes qui se posent au chef de section et à chacun de ses soldats ; il n'y en a pas d'autres pour eux ; mais, si ces problèmes ne sont pas résolus, c'est l'asservissement de la patrie.



Puisque, dans la guerre moderne, le principe de la division du travail rencontre une aussi haute application, chacun doit avoir son rôle, savoir le bien jouer, pouvoir le bien jouer.

On l'a vu au début de cet ouvrage, il est un temps

où seule la politique a la parole. C'est elle qui prépare les moyens, règle les sacrifices à faire d'après ses besoins ou ses ambitions.

Si la politique, au début de la guerre, fixait ses volontés dans un « ordre d'opérations », cet ordre d'opérations assignerait un but à atteindre, fixerait les effectifs de guerre et déterminerait le théâtre des opérations. A partir de ce moment, la politique résignerait ses pouvoirs sur l'avant et se consacrerait particulièrement au service de l'arrière : appel de classes nouvelles, achats à l'étranger, approvisionnements de toutes sortes, évacuations des scories de l'armée.

La prépondérance passerait au rôle du généralissime.

A condition de demeurer dans les limites qui lui ont été assignées et de poursuivre le but qui lui est imposé par la politique, le généralissime travaille, un moment, seul et pour tous. Ramasser tous les moyens que lui fournit la politique; concevoir dans son puissant cerveau la manœuvre à entreprendre; fixer les missions et donner à chaque commandant d'armée la pensée directrice qui produira la coordination des efforts; distribuer les moyens dont il dispose, d'après les missions à remplir : c'est là le rôle capital du généralissime.

On ne comprendrait pas une politique qui conserverait par devers elle des moyens de guerre inactifs, pour l'unique raison de continuer à affirmer son prestige.

On ne peut davantage comprendre un généralissime qui maintiendrait inactifs auprès de sa personne des moyens de guerre, pour l'unique satisfaction de rehausser l'éclat de sa fonction ou pour être *celui* dont l'intervention personnelle a déterminé le succès.

Sur un champ de bataille restreint, où les interventions se produisent aussitôt que conçues, le chef peut se procurer cette satisfaction ; là où le chef peut tout faire, le principe de la division du travail ne doit pas être appliqué. Mais dans les immensités où demain la guerre fera sentir ses effets, les interventions immédiates ne pourront se produire, le salut résidera dans la division du travail.

Le futur Alexandre devra donc faire, au profit de ses commandants d'armée, ce que la politique avait fait déjà à son avantage : il résignera ses pouvoirs sur l'avant et se consacrera plus particulièrement au service de l'arrière : hâter les arrivages de munitions et répartir ces munitions d'après les besoins.

L'ordre d'opérations du généralissime fixera les buts particuliers à chaque armée et réglera les moyens d'après ces missions et les théâtres d'opérations particuliers à chaque armée.

Le généralissime laissera ensuite les opérations s'exécuter, comme le fit le maréchal Oyama au cours des journées de Liao-Yang.

Le chef de travail devient alors le commandant de l'armée, dans la zone qui lui est déterminée.

Le commandant d'armée, avec les moyens qui lui ont été départis, exécute la mission qui lui a été donnée dans le théâtre particulier qui lui est assigné ; il jouit pour cela de la plus large indépendance : c'est Frédéric-Charles, le 18 août 1870, au nord de Verneville ; ce sont les commandants des IIe, IIIe, Ire armées les 30 et 31 août 1904.

Le commandant d'armée peut demeurer quelque peu un ouvrier dans l'atelier où s'usine la victoire, après que son ordre d'opérations aura reçu un commencement d'exécution. Le front de ses troupes n'atteindra pas parfois 4 ou 5 lieues, de sorte qu'une

artillerie d'armée pourra, à un moment de la bataille, intervenir sur telle ou telle partie de ce front ; mais aucune troupe d'infanterie ne pourra le faire à cause de la lenteur de marche d'une troupe d'infanterie dans une zone battue par l'artillerie ennemie. Le mouvement latéral à 4 ou 5 kilomètres de la ligne de bataille pourrait s'effectuer ; mais le mouvement en avant réclamerait un temps considérable ; l'intervention de ces fantassins ne se ferait jamais à propos.

Le commandant d'armée abdique donc à son tour le premier rôle, dès qu'il a réparti le travail entre ses subordonnés.

N'ayant pas à travailler, il passe les outils.

Le commandant de corps d'armée — le commandant de division chez les Japonais — devient à son tour le principal artisan de la victoire ; plus il reçoit de moyens de vaincre, plus le succès est probable.

Le but assigné par la politique au généralissime est devenu le plan d'opérations du généralissime, la mission du commandant d'armée, le rôle du commandant de corps d'armée ou de division.

Les vues d'ensemble se localisent peu à peu, l'ampleur des manœuvres va diminuant, mais la durée du travail s'accroît à mesure qu'on descend d'un échelon à l'autre.

Le commandant du corps d'armée, par l'artillerie de corps et par les sections de munitions, peut intervenir pendant tout le cours de la bataille ; mais le fait qu'il ne pourra presque jamais pousser de l'arrière vers l'avant d'une manière rapide des forces d'infanterie, l'oblige à se démunir de bonne heure de son infanterie. Il doit donc, de bonne heure, répartir le travail et abdiquer, lui aussi, la suprématie.

Le chef de travail descend ainsi jusqu'à Pitou, qui devient l'arbitre des destinées du pays.



La prépondérance au rôle descend donc d'échelon en échelon jusqu'au moment où Pitou, avec sa baïonnette, fixe la victoire ; après la victoire, la prépondérance remonte à la tête pour redescendre encore, si une nouvelle victoire est nécessaire pour assurer le triomphe définitif que sanctionne un acte où la politique joue le rôle capital.

La prépondérance est essentiellement momentanée ; au moment où elle se produit à un échelon, cet échelon doit disposer du maximum de moyens pour assurer le succès ; quand le tour de l'échelon est passé, la totalité des moyens a dû tomber à l'échelon suivant ; quand c'est le soldat qui joue le rôle prépondérant, il doit avoir la supériorité des moyens.

Mettre deux soldats au point décisif, alors que l'adversaire n'en aura qu'un, est le but à atteindre par la politique, par la stratégie et par la tactique ; tout le reste n'est rien.

Certaine doctrine tactique prétend que « le chef n'a d'action que par les réserves dont il dispose ; s'il se trouve démuni de réserve, il doit s'en constituer une autre au plus vite ».

Ce principe de la réserve obligatoire à chaque échelon de la hiérarchie conduit à la non-utilisation de la majeure partie des forces; c'est mettre, en fin de compte, un soldat en face de trois ou quatre adversaires ; c'est mener l'armée à la ruine.

Lorsque la politique confie les destinées du pays au généralissime, elle doit lui remettre toutes les forces dont elle dispose et abdiquer momentanément en sa faveur.

Quand le généralissime a établi ses combinaisons

et réparti les missions, il doit passer toutes ses forces aux généraux d'armée, sans se conserver une *réserve générale*, puisque ce n'est pas personnellement, mais par la voie de ses commandants d'armée qu'il veut et peut vaincre.

Le maréchal Oyama à Liao-Yang, comme de Moltke à Saint-Privat, ne se sont pas constitués de réserve générale. La réserve générale existait aux mêmes batailles chez Kouropatkine et chez Bazaine.

Si, au moment où les commandants d'armée prennent la prépondérance, ils disposent de forces plus élevées que paraît n'en comporter la mission, l'œuvre est en bonne voie.

Le maréchal de Moltke, le 18 août 1870, avait supposé la droite française à Montigny-la-Grange. Si l'hypothèse avait été une réalité, la présence du IX$^{e}$ corps contre le front et celle de la garde contre le flanc de la droite française auraient suffi pour produire l'enveloppement qui amena le succès.

Si le maréchal de Moltke avait été atteint de la « réservomanie », il eût gardé à sa disposition le XII$^{e}$ corps, qui eût manqué là où sa présence amena la décision.

Un coup d'œil jeté sur les croquis de la bataille de Liao-Yang permet de se rendre compte que les Japonais, inférieurs en nombre, se sont toujours trouvés, sur la ligne de feu, avec la supériorité de fusils. La coordination, la conjonction des efforts a lutté contre la succession des efforts : la victoire devait aller fatalement aux Japonais.



A cause des incertitudes qui planent constamment sur les choses à la guerre, l'utilité de troupes fraî-

ches destinées à parer aux inconvénients de ces incertitudes est admissible et presque de commande.

La réserve est la part de l'incertitude.

Alors que le chef n'est pas encore fixé sur ce qu'il veut faire, il conserve les moyens qui lui permettront d'agir en conformité de décisions ultérieures. Par contre, les moyens qu'il garde trop longtemps par devers lui ne sont pas sur la ligne de feu ; ils manqueront bientôt à la ligne de feu, on les y appellera en criant : « Au secours ! » ; c'est ainsi qu'on se voue à la défensive passive.

Stackelberg appelle des renforts, Zassoulitch et Zarubaïev lui en envoient.

Dans d'autres mains, le IV$^e$ corps russe aurait pu être désigné pour constituer une troupe de manœuvre destinée à agir, par Uluntaï, contre la gauche japonaise, le 31 août au matin. Mais, si l'exécution ne suit pas de près la conception, les combattants russes aux prises contre la totalité des forces japonaises réclameront de l'aide avec tant d'insistance que la réserve de manœuvre ira se fondre par paquets dans la ligne de bataille ; ce sera encore la défensive passive.

On arrive à considérer que la force de la réserve est la mesure du degré de timidité du chef, plutôt que celle des incertitudes.

*A la guerre, le timide est voué à la défaite, au même degré que l'incapable ; l'esprit de décision, le caractère sont les plus grands facteurs de la victoire.*

Quand le régiment part à l'attaque, il compte trois, quatre, cinq hommes par mètre courant ; or, il n'y a qu'un homme par mètre qui puisse faire usage de son fusil. Au moment où la première ligne arrive à puissance décisive de feu, là où il s'agit de prendre la supériorité, il n'y aura qu'un homme à s'employer,

tandis que, derrière lui, il s'en trouvera 2, 3, 4 qui seront inactifs momentanément.

C'est la réserve de Pitou ; puisque c'est lui qui joue le rôle prépondérant, c'est lui, et lui seul, qui doit avoir une réserve.

Cette réserve comblera les vides que produiront les balles ennemies ou les défaillances, de manière à maintenir toujours la ligne de feu à un homme par mètre.

Cette réserve talonnera avec une portion de son effectif la ligne de feu pour que, au moment où la baïonnette accomplira sa tâche, il y ait deux baïonnettes contre une.

Cette réserve réitérera une attaque qui aura échoué.

Puisque la destinée du pays est liée au mouvement en avant de la ligne de combat, c'est près de cette ligne de combat que doivent se trouver toutes les troupes qui n'ont pas encore pris place, le fusil en action, là où on se bat.

Le moment est passé de faire acte de chef, l'heure d'être soldat est venue pour tous. Adieu les manœuvres : il faut pousser de l'avant et faire acte de courage. Les chefs d'un grade élevé font preuve de courage en mettant tout l'enjeu sur le tapis, en ne se réservant rien pour parer à un retour de fortune.

Les généraux de division font preuve de courage en ordonnant de vider les caissons jusqu'au dernier projectile pour permettre à Pitou de gagner du terrain.

Les colonels et tous les autres officiers iront peu à peu se fondre sur la ligne de combat ; ils ne seront plus des chefs, mais de magnifiques soldats, puisque la peur leur est inconnue.

Quand l' « échec à la tour » aura été proclamé, la

manœuvre reprendra peut-être ses droits, alors les chefs réapparaîtront. Peut-être aussi l'assaillant, épuisé, devra se borner à résister aux contre-attaques du vaincu ; alors on demeurera sur place, face au feu, continuant à se battre en soldats.

C'est ainsi que les choses se passèrent pendant la journée et la nuit du 2 septembre 1904 sur le Manjuyama.



Quels fronts donner aux unités de combat ? Le front de l'unité isolée échappe à tout calcul ; il est sujet absolu des missions à remplir et de la dimension du théâtre de la guerre.

C'est ainsi que Bonaparte, avec une armée ne dépassant que de fort peu un de nos corps d'armée modernes, avait répandu ses troupes sur un front d'environ cent kilomètres, lors de la manœuvre de Rivoli.

Le front de l'unité encadrée dépend aussi de la mission à remplir : défensive ou offensive ; il dépend surtout de la qualité des troupes.

La guerre offre peu d'exemples d'une unité ayant perdu dans une bataille 50 p. 100 de son effectif. Puisque la ligne de feu ne peut comporter plus d'un fusil par mètre courant, avoir deux hommes par mètre semble être la densité maxima à donner à une troupe d'attaque pour la mener jusqu'à l'assaut, où elle aura encore un homme par mètre au minimum.

Mais il ne faut pas compter seulement sur les pertes en tués ou blessés, il faut aussi envisager les défaillances morales qui ruinent parfois les effectifs dans la marche en avant. Les défaillis ressuscitent quand le danger est passé ; après la bataille, ils figurent dans

les rangs des vainqueurs ou au nombre des prisonniers faits par l'ennemi ; au moment de l'assaut, il faut les défalquer du nombre des existants.

Alors, les vides sont nombreux; ce n'est plus deux, mais trois, quatre, cinq peut-être, qui seront nécessaires pour conserver à la ligne de combat la densité désirable. Peut-être même les défaillants seront en telle quantité, que la ligne de combat ne marchera pas. L'artillerie redoublera ses dépenses de projectiles ; les commandants de batterie mettront en œuvre tout leur talent et toute la puissance de leur matériel ; les chefs se jetteront en avant ; rien n'y fera, ce sera l'immobilisation, sinon pire encore.

Lorsque le fantassin descend au-dessous d'une certaine qualité, il n'y a rien qui puisse le déterminer à marcher au danger.

Tandis que les chefs d'un grade élevé peuvent se familiariser avec leurs attributions du temps de guerre par l'étude, les exercices sur la carte, les manœuvres avec cadres sur les routes, les officiers et sous-officiers d'un régiment d'infanterie n'acquièrent les qualités qui leur sont indispensables que par la pratique de leur métier.

Pitou ne fera en temps de guerre que répéter ce qu'on lui aura fait faire en temps de paix ; il agira d'après ses réflexes et uniquement avec ces réflexes.

La nation qui ne donne pas aux régiments les moyens matériels d'apprendre leur métier, risque de mettre des ouvriers inexpérimentés en face d'ouvriers habiles, au moment même où l'action de ces ouvriers sera prépondérante à la guerre.



Le soldat aura acquis la qualité dès le temps de

paix ; l'intelligence des chefs et leur esprit de décision leur aura permis de déclencher les premiers leurs manœuvres et de régler l'action de chacun de manière à utiliser, au moment voulu. et au point désirable, tous les effectifs dont ils disposent. Alors Pitou sera placé dans des conditions pour vaincre; il n'y aura plus, pour triompher, qu'à le laisser faire ou mieux à se faire Pitou soi-même.

Au moment de l'assaut, tous soldats !

---

V

## LA BATAILLE SANS POURSUITE

(Voir croquis n° 19.)

Quand il apprit le passage sur la rive droite du Taï-Tsé-Ho de forces japonaises, le général Kouropatkine décida de changer de champ de bataille et donna l'ordre suivant :

Liao-Yang, 31 août 1904, 1 h. 15 matin.

En raison du passage de forces importantes ennemies sur la rive droite du Taï-Tsé-Ho, menaçant de tourner notre flanc gauche, j'estime devoir diminuer le front défensif de la rive gauche du Taï-Tsé-Ho en ramenant les troupes dans la position défensive jalonnée par les villages de Tsinershun, Siuvantsi, Tchenksialintsi, Efa et, après avoir rassemblé une réserve, d'attaquer l'ennemi sur la rive droite du Taï-Tsé-Ho.

En conséquence....., suivent les ordres d'exécution assignant :

Au général Zarubaïev, la défense, avec le IV[e] corps, de la ligne fortifiée de Tsinershun au fort n° 5 exclu; au général Zassoulitch, la défense du secteur compris entre le fort n° 5 et Efa. Le général Zassoulitch avait sous son commandement sa 5[e] division, une brigade et trois batteries prises au X[e] corps;

Au général Bilderling, le soin d'assurer la sécurité du flanc gauche de l'armée par l'occupation de la position de Mutschan à Sykuantun. La cavalerie sur la gauche demeurant en liaison avec les troupes du général Ljubavine, il avait son XVII[e] corps pour remplir cette mission.

Le reste de l'armée de Mandchourie devait former la réserve générale avec laquelle Kouropatkine manœuvrerait contre les troupes du général Kuroki.

Les Ier, IIIe et Xe corps, laissant des arrière-gardes au contact des Japonais, employèrent la nuit du 31 août au 1er septembre à gagner la ville de Liao-Yang et la rive droite du Taï-Tsé-Ho dans les environs de cette ville.

Les pertes éprouvées par les Japonais dans les combats des journées précédentes, la fatigue et le mauvais temps retinrent dans leurs retranchements et leurs bivouacs toutes les troupes de la IIe armée, de la IVe armée et de la garde.

Malgré deux journées de bataille, l'adversaire n'avait pas été fixé; il avait, à la faveur de la nuit, rompu le combat sans difficulté aucune et reporté à quelques kilomètres plus au nord des troupes qui n'avaient pas encore renoncé à la victoire. Faut-il en conclure que : Prétendre fixer l'ennemi par la bataille est poursuivre une chimère ?

L'armement moderne, en rendant plus lente la marche sous le feu, en obligeant l'ennemi à attaquer de plus loin, permettra plus facilement qu'autrefois de gagner la nuit, la nuit qui de ses voiles opaques couvrira la retraite d'un adversaire mis en mauvaise posture.

Le matin du 1er septembre, le Ier corps sibérien était sur la rive droite du Taï-Tsé-Ho, occupé à se grouper à l'ouest de Fanschen.

Le IIIe corps sibérien se rassemblait au nord de la ville de Liao-Yang, sur la rive gauche du Taï-Tsé-Ho.

Le Xe corps avait les 122e et 124e régiments près d'Efa, aux ordres du général Zassoulitch; le 34e et trois batteries sur la rive droite du Taï-Tsé-Ho, près

de Mutschan, reliant Zassoulitch et Bilderling; le reste du corps d'armée se ralliait à Sintshon.

Les autres troupes, IV[e], II[e] et XVII[e] corps, ayant les positions assignées par l'ordre.

Le prince Orbéliani couvrait la gauche du XVII[e] corps avec un détachement de deux bataillons, quatorze pièces, onze sotnias, un escadron (1) et deux mitrailleuses.

Le général Mitschenko, rappelé de la droite à la gauche, était sur la rive droite du Taï-Tsé-Ho, au nord-ouest de Fanschen, en marche vers Sachutun.

Le général Orlov (2), avec la 2[e] brigade de la 54[e] division, quittait la gare de Yentaï avec mission de se porter dans la région des mines de Yentaï et de se lier au XVII[e] corps.

La journée du 1[er] septembre fut pour les I[er], III[e], X[e] corps une journée de repos. Ces troupes, épuisées par les fatigues des combats du 30 et du 31 août et par les marches effectuées dans la nuit du 31 août au 1[er] septembre, furent incapables d'un nouvel effort; le soir, elles occupaient les mêmes emplacements que le matin. D'autre part, les II[e] et IV[e] armées japonaises ainsi que la garde, écrasées par les épreuves des jours précédents, ne purent faire autre chose que prendre le contact de la position nouvelle de Liao-Yang et le Taï-Tsé-Ho.

---

(1) Le détachement Orbéliani (2 bataillons du 137[e], 1 batterie de la 35[e] brigade d'artillerie, le 52[e] dragons, le régiment de cosaques du Terek-Kouban, la 4[e] batterie de cosaques) avait eu mission de prolonger la gauche du XVII[e] corps. Le gros était demeuré avec la réserve du corps d'armée; seul le 52[e] dragons avait cherché à s'employer.

(2) Le général Orlov disposait de la 2[e] brigade de la 54[e] division, de 2 batteries de la 26[e] brigade et de 2 sotnias du 1[er] régiment de cosaques d'Argoun (8 bataillons, 16 pièces, 2 sotnias); le 11[e] d'infanterie, colonel Grulev, lui fut donné comme réserve.

C'est du côté de la Ire armée et du XVIIe corps que la lutte prenait de l'importance.

Le 31 août, le général Kuroki avait gagné les hauteurs de la rive gauche du ruisseau de Zagou et s'y était fortifié.

Dans la nuit du 31 août au 1er septembre, il avait franchi le ruisseau et atteint sans difficultés Huankufen, pendant que ses batteries, accomplissant un bond en avant, s'établissaient derrière des retranchements sur les hauteurs de la rive droite du ruisseau de Zagou, entre Huankufen et le ruisseau.

Les ordres pour le 1er septembre comportaient, pour la 15e brigade et la 12e division, la mission de s'emparer de la ligne Sykuantun - hauteur de Manjuyama.

La plaine qui s'étend entre les villages de Kuantun, Zagou, Sykuantun, Yantsiapusa, était couverte de gaolian qui dépassait de beaucoup la hauteur d'un homme. L'infanterie pouvait s'y mouvoir à l'insu de l'adversaire, mais à l'aveuglette, sans aucun point de repère pour se diriger. Il fallut marcher à la boussole.

A 8 heures du matin, la 15e brigade japonaise, après avoir employé deux heures à parcourir 2 kilomètres dans le gaolian, était parvenue à environ 1.500 ou 1.800 mètres de la ligne à attaquer. Elle était formée par régiments accolés : le 30e d'infanterie à droite, le 16e à gauche, chacun d'eux ayant deux bataillons en première ligne et un en réserve.

Les batteries japonaises avaient ouvert le feu sur les positions à enlever et amené l'artillerie russe à entamer la lutte. Trois batteries russes, placées sur la hauteur 131 et près de Sachutun, s'efforcèrent d'éteindre le feu des pièces ennemies; mais, se trompant de crête, elles épuisèrent leurs coffres sans faire aucun mal à l'adversaire.

D'autre part, les canons japonais furent impuissants à obtenir la cessation de la fusillade russe ou son déréglage, de sorte qu'un violent feu de mousqueterie obligea l'infanterie japonaise à se coucher et à attendre un moment favorable pour gagner du terrain en avant.

A 1 heure de l'après-midi, la 15e brigade n'est encore qu'à 1.200 mètres de son adversaire; le terrain est gagné lentement par bonds, sans tirer.

A ce moment, la chaîne est portée à la forte densité d'environ un homme par mètre courant, chaque régiment tenant un front d'environ 800 mètres; un feu violent est subitement ouvert.

Les temps de feu sont de longue durée, les temps de marche peu fréquents et courts, puisque la ligne de feu ne réussit à gagner en une demi-heure que 200 à 300 mètres; les bonds se font par une et même deux compagnies à la fois.

A 1 h. 30, la chaîne des Japonais était à 900 ou 1.000 mètres de la position à enlever, que défendent le 10e régiment d'infanterie russe à droite, vers Sykuantun, et le 137e à gauche, au Manjuyama, quand le général Okasaki apprit qu'à sa droite la 12e division avait l'ordre de s'arrêter pour faire face à un danger signalé vers le nord.

Le commandant de la Ire armée avait reçu, en effet, un avis « d'après lequel une colonne russe, d'une longueur de deux milles, s'avançait de la région des mines de Yentaï et menaçait de tomber sur le flanc droit de la Ire armée »; de là l'ordre donné à la 12e division.

Le général Okasaki, avec ses deux batteries, suspend son mouvement en avant, et ses troupes remuent de la terre pour s'assurer la conservation du terrain conquis.

Pendant que la 12e division se préparait à faire face au nouvel adversaire, le général Kuroki appelait à lui la brigade de kobi de la garde, alors que la brigade Matsunaga hâtait sa marche vers Kankuantun.

L'émotion fut forte à l'état-major de la Ire armée; mais, dès qu'il apprit que les troupes russes signalées vers les mines de Yentaï avaient cessé de marcher et remuaient de la terre, la reprise de l'attaque contre la position Sykuantun-Manjuyama fut ordonnée; il était 4 heures du soir.



Ces alternatives de marche et d'arrêt, d'offensive et de défensive, donnent à penser qu'à la guerre le combat de rencontre proprement dit, et résultant du heurt de deux offensives simultanées, ne se produit que rarement. Si l'action d'ensemble est bien causée par deux offensives menées simultanément, les détails ne sont que des combats entre un adversaire qui attaque et un autre qui se défend.

Le 1er septembre, le général Kouropatkine porte la masse de manœuvre qu'il vient de constituer contre la Ire armée; mais cette masse de manœuvre n'est pas à pied d'œuvre; le XVIIe corps garde la défensive. Le général Kuroki a quelque peu conscience des dangers qu'il court. Il s'aventure sur la rive gauche du ruisseau de Zagou et s'y établit en position défensive. Là, il se rend compte qu'en avant de lui le XVIIe corps n'attaque pas; il prend une attitude offensive et gagne Huankufen; mais il ne dispose pas de toutes ses forces, il redoute une offensive du XVIIe corps; alors il se met à nouveau sur la défensive.

Jusqu'à 1 h. 30, la Ire armée est dans l'offensive contre un adversaire placé sur la défensive, mais la

nouvelle du mouvement de la brigade Orlov et de la cavalerie du général Samsonov vers les mines de Yantaï amène toute la I<sup>re</sup> armée à se rejeter dans la défensive. Quand, à 4 heures, on sait que les Russes se tiennent sur la défensive, c'est la Ire armée qui prend l'offensive......

On ne voit pas se produire de combat de rencontre, mais toujours des affaires où l'un attaque et l'autre se défend.

La différence est grande cependant entre la bataille livrée dès le 30 août sur la rive sud du Taï-Tsé-Ho et celle qui s'engage le 1er septembre aux environs de Huankufen. Dans la première, un des adversaires s'est bien à l'avance décidé à accepter en un endroit choisi une bataille défensive sur des positions organisées, tandis que l'autre a pris son temps pour répartir ses éléments d'attaque et distribuer les missions.

Dans la seconde, chacun tour à tour improvise attaque et défense, passant de l'offensive à la défensive dès que le sentiment du danger change de camp.

Ces alternatives ne sont pas la conséquence de succès obtenus ou de pertes subies, puisque jusqu'au 1er septembre, 4 heures du soir, les morts sont peu nombreux sur le champ de bataille de Huankufen; elles sont le résultat d'impressions d'un danger possible.

Davout, le 14 octobre 1806, est le plus faible; il est en danger, mais son caractère surmonte l'impression du danger; par ses attaques violentes et réitérées il fait pénétrer la peur chez l'adversaire, qui renonce d'abord à attaquer pour ensuite se mettre sur la défensive et enfin prendre la fuite.

Alvensleben, le 16 août 1870, a la conviction, le matin, qu'il n'a devant lui que les arrière-gardes d'un ennemi en retraite; il attaque avec violence. Dans

l'après-midi, il a conscience de son infériorité; il se rend compte que, si le maréchal Bazaine attaque, les Prussiens succomberont sous le nombre; il faut donc maintenir l'armée française dans l'idée qu'elle court un danger, qu'elle a besoin de se défendre : c'est pourquoi il conserve une attitude offensive.

« La guerre n'est point un art et le hasard décide seul du sort des batailles », fait dire M. Anatole France, dans son ouvrage *Les Dieux ont soif*, à son héros, Brotteaux des Ilettes (1).

Ce Brotteaux ignorait sans doute la guerre; inférieur en cela à M. Jourdain, il ne connaissait pas ce qu'il n'avait pas appris.



Le général Kuroki, ne laissant rien au hasard et joignant la prudence à l'audace poussée jusqu'au point où la témérité commence, rassuré sur l'attitude de l'adversaire qui venait de se montrer vers les mines de Yentaï, disposant alors de forces suffisantes pour assurer la sécurité de son aile droite, ordonne, vers 4 heures du soir, la reprise de l'offensive.

Cette offensive est menée par les brigades Okasaki et Kigoshi, accolées contre la position de Sachutun-Manjuyama. A la nuit, elles étaient parvenues à 600 ou 800 mètres de leur objectif.

Dans l'armée russe, où le haut commandement ne délègue aucune part d'initiative et ne définit pas les missions, personne ne peut agir d'après la situation; l'union des efforts ne peut se produire.

Les colonels des 10e et 137e régiments russes ne relèvent ni du même général de brigade, ni du même

(1) *Les Dieux ont soif*, p. 281.

général de division; ne sachant s'il fallait tenir leurs positions ou seulement rendre compte : « Sans recourir à la lutte, de la force et des dispositions des Japonais sur le front et en profondeur », ils agissent en désaccord.

Le colonel Paradielov, du 10e d'infanterie, abandonne le village de Sykuantun et la partie de terrain qui relie ce village au Manjuyama, sans en avertir son voisin.

Le colonel Istomine, du 137e, ne se rend compte du départ du 10e que lorsque son aile droite est compromise. Manquant d'instructions pour régler son initiative, il va en chercher à Sachutun, auprès du général Dobrjinski. Il lui demande notamment ou des renforts ou l'autorisation de battre en retraite.

Pendant son absence, la lune se lève brillante et éclaire la hauteur du Manjuyama, que les 16e, 30e et 24e japonais attaquent par l'est et le sud et couvrent de balles avant de s'y porter la baïonnette en avant.

Le soldat russe est mal commandé, mais c'est un brave; il ne peut empêcher l'ennemi de prendre pied sur le Manjuyama, mais il y demeure. Toute la nuit on se bat, « par le fer et par le feu »; la fusillade, les grenades à main, les baïonnettes entrent tour à tour en action. Peu après minuit, malgré des prodiges de bravoure et d'abnégation, les Russes sont chassés du Manjuyama.

Mais les Japonais savent combien leur position est aventurée; ils entendent leurs adversaires nombreux et rapprochés; l'heure d'une nouvelle offensive n'est pas venue pour eux, il faut se prémunir contre les retours offensifs; on se retranche, on se maintient sur la défensive la plus stricte.



Le 2 septembre, à 6 h. 45 du matin, préjugeant de la retraite de l'armée russe sur Moukden, informé par le maréchal Oyama de l'abandon des positions défendues les 30 et 31 août au sud de Liao-Yang, avisé de l'attaque qu'allaient prononcer les IIe et IVe armées contre la ville, le général Kuroki donnait l'ordre suivant à la garde :

« La Ire armée, après s'être emparée de la hauteur 131, se portera sur la ligne Sandépou - Lotatai. La garde, si c'est possible, franchira le Taï-Tsé-Ho vers Kantchintsi et s'emparera de la hauteur 151. »

Aux 2e et 12e divisions :

« Les forces principales des Russes sont en retraite vers Moukden.

» Le détachement du général Umesawa est en marche vers les mines de Yentaï.

» La garde attaquera contre la hauteur 151.

» La 1re armée poursuivra l'ennemi.

» La 12e division sur Sandépou.

» La 2e division, après avoir pris la hauteur 131, attaquera sur Lotatai. »

Un succès qui n'a pas eu pour conséquence l'anéantissement de l'adversaire n'est pas une victoire. C'est tout au plus une promesse de victoire pour la bataille qu'il faudra livrer à nouveau. Pour que la victoire soit nettement affirmée, il faut achever cet ennemi qui n'est que blessé et, pour cela, lui couper la route de Moukden.

Kuroki se trompe. Cette armée russe, qu'il croit en retraite, prépare une attaque formidable contre lui.

Ces erreurs sont fréquentes à la guerre; souvent la

stratégie fait de ces faillites qu'il appartient à la tactique de conjurer.

La stratégie du « dieu de la guerre » a fait faillite à Marengo; en 1806, elle a lancé Davout à Auerstædt contre toute une armée; le 16 août 1870, celle de Moltke a conduit Alvensleben et Voigts-Rhetz contre des troupes françaises qui auraient dû les écraser. Chaque fois la tactique a réparé les erreurs de la stratégie et produit une victoire là où la logique du kriegspiel aurait prédit le désastre.

La stratégie des maîtres est sujette aux erreurs, tandis que la valeur tactique se trouve toujours là où il est nécessaire de la rencontrer.

De là la nécessité de développer au maximum la valeur tactique de l'armée d'un pays.

Durant toute la journée du 2 septembre, les II[e] et IV[e] armées japonaises bombardèrent la ligne des forts de la ville de Liao-Yang et amenèrent leur infanterie à distance d'assaut. Les assauts furent esquissés mais non donnés; les pertes subies et les fatigues antérieures avaient enlevé au fantassin japonais l'ardeur nécessaire.

Il y a infanterie et infanterie, le soldat du jour n'est pas le même que celui de la veille : le 2 septembre, le troupier japonais aux II[e] et IV[e] armées avait perdu son mordant.

La garde gagna les abords de la rive gauche du Taï-Tsé-Ho, mais elle mit beaucoup de mollesse dans ses tentatives de franchissement du fleuve, en face de la 3[e] division russe. Le soir du 2 septembre, la garde était encore tout entière sur la rive gauche du Taï-Tsé-Ho; elle non plus n'avait pas su mordre, les pertes du 26 et celles des 30 et 31 août lui avaient limé les dents.

Au contraire, là où Kuroki commande en personne,

l'appétit est formidable, mais le morceau est trop gros.

Au lieu de poursuivre, Kuroki est amené à se défendre.

Toute la journée du 2 septembre, la nuit du 2 au 3, se passent en combats défensifs, où à chaque instant le Manjuyama et Sykuantun risquent d'être reperdus, pendant que, du nord, la brigade Orlov menace de prendre à revers les soldats de Kuroki.

Une faute tactique de la brigade Orlov conjure le danger qui aurait pu se produire pour les derrières.

La ténacité du soldat japonais résiste à toutes les menaces comme à toutes les attaques.

La valeur combative de l'assaillant est désormais médiocre; quand le Ier corps russe arrive à Yantsiapusa, il n'a plus la force d'attaquer.

Une troupe fortement éprouvée par des pertes antérieures a encore une capacité de résistance souvent très appréciable; le Ier corps, maintenu sur la hauteur de Fansiatun, aurait résisté à de nombreux assauts, puisque son chef pouvait télégraphier le soir du 31 août : « L'esprit des troupes est magnifique »; l'employer à des manœuvres, lui prescrire d'attaquer, c'était demander à ce corps d'armée un effort dont il était devenu incapable.

Le soldat d'hier n'est plus le même demain.

Le 3 septembre au matin, la bataille était finie, personne ne pouvait plus se battre.

Kuroki, avec son âme ardente, aurait voulu poursuivre, mais il n'était plus le maître pour le moment; le soldat dominait la situation, sa décision était prédominante; le soldat avait dit : « J'en ai assez »; et, de fait, le souffle lui manquait.

Il eût fallu de la cavalerie pour poursuivre.

Le brillant courage, la ténacité inlassable, la disci-

pline du soldat russe et la vaillance que chefs et soldats déployèrent dans cette bataille reçurent leur récompense. Les Japonais avaient payé si cher leur belle victoire que la force leur manqua pour l'exploiter. Ceux qui venaient de se couvrir de gloire furent hors d'état de pouvoir cueillir de nouveaux lauriers dans une ardente poursuite. Ils avaient espéré un Sedan, ils eurent un Eylau.

---

# LA GUERRE SANS FIN

## I

### LE RETOUR DE FORTUNE IMPOSSIBLE

Le 3 septembre 1904, à 5 h. 50 du matin, de son quartier général de Tchansutun, le général Kouropatkine donna l'ordre d'abandonner les positions de Liao-Yang et de se replier sur Moukden.

Le 7 septembre, l'armée tout entière était à Moukden; le 11, l'ordre était rétabli.

« Je vous demande de m'indiquer pourquoi vous admettez que notre armée a subi une défaite sous Liao-Yang. Nous avons repoussé toutes les attaques sur les positions avancées et sur les positions principales de Liao-Yang; nous avons fait subir à l'ennemi des pertes énormes en comparaison des nôtres; nous avons ramené nos troupes en ordre à Moukden en conservant tous nos canons et toutes nos voitures; nous avons échoué dans notre offensive, mais nous nous sommes défendus sous Liao-Yang avec un plein succès; les troupes se sont comportées, dans la défensive, d'une manière au-dessus de tout éloge », écrivait le général Kouropatkine au ministre de la guerre, le 11 septembre.

Il s'attirait cette juste réponse :

« En engageant un combat, chacun des adversaires a un but déterminé : l'un veut conserver la position

qu'il occupe, l'autre veut forcer l'adversaire à évacuer cette position. D'après la terminologie universellement adoptée, celui qui a atteint son but, quels que soient les sacrifices consentis, a obtenu la victoire; celui qui n'a pas atteint son but a subi la défaite. »

L'armée russe était vaincue. Elle ne pourrait se relever de ses défaites.

Le général Kouropatkine jugea sévèrement ses subordonnés :

« Dans tous les combats, nous n'avons pas montré l'opiniâtreté nécessaire et nous avons reculé avant même d'avoir reconnu suffisamment les forces de l'ennemi...

» J'estime nécessaire... de placer à la tête des corps d'armée, divisions, brigades, régiments dirigés sur le théâtre des opérations, et surtout à la tête des corps d'armée, des chefs réputés et non pas des officiers notoirement incapables, comme cela s'est vu quelquefois ici », écrit-il peu après son arrivée à Moukden.

Les subordonnés ne méritent pas d'être jugés de la sorte. Quand ils reçurent l'ordre de défendre des positions assignées, ils le firent avec une opiniâtreté qu'on ne saurait trop admirer : le 35e régiment russe se trouva réduit, le 1er septembre, à un bataillon à l'effectif de 10 officiers et 1.020 soldats. Quand le général en chef, changeant de champ de bataille, organisa l'offensive contre Kuroki, les troupes d'offensive manquèrent, il est vrai, d'opiniâtreté, mais parce qu'alors elles étaient usées. Le IVe corps et la 5e division étaient formés de troupes fraîches : c'est à ces unités qu'il aurait fallu donner une mission offensive. Le général Kuroki a pris l'offensive, non pas avec la garde, qui avait été très éprouvée le 26 août et qui s'était

brisée les 30 et 31 devant le IIIe corps russe, mais avec les 12e et 2e divisions, qui étaient fraîches. Les jugements portés contre les chefs n'ont pas à être appréciés ici; cependant, il est juste de reconnaître que, si le général Wassiljev n'avait pas été retenu par le commandant de l'armée lui-même dans ses projets d'offensive, le 31 août aurait pu être une journée critique pour le Japon.

La question qui se réglait en Extrême-Orient n'était pas vitale pour la Russie. On l'a déjà dit : « La Russie, à cause de sa situation en Europe, par suite de l'hostilité latente de l'Allemagne et de sa fidélité à l'alliance française, maintiendra sur sa frontière occidentale ses contingents les meilleurs, ses troupes les plus instruites, celles à qui elle consacre ses crédits les plus forts, en vue d'une préparation à la guerre aussi complète que possible. »

Il y a antagonisme entre les besoins de l'armée de Mandchourie et ceux de la patrie russe; Kouropatkine se plaint amèrement de la situation qui lui est faite, mais y remédier n'est pas chose possible.

C'est ainsi que, pendant tout le cours d'une campagne, la stratégie demeure la servante de la politique.

Le dualisme du commandement continue à exercer son influence néfaste.

Le général Kouropatkine, depuis le début de la guerre, exprime le désir de s'enfoncer dans les profondeurs de la Mandchourie pour se préserver par l'espace des atteintes de l'adversaire et gagner le temps dont il a besoin pour acquérir la supériorité numérique qui lui paraît indispensable pour vaincre. Au lendemain de Liao-Yang, sous l'impression de la défaite, prendre du champ lui semble plus nécessaire que jamais; le repli jusqu'à Moukden n'est

pour lui qu'une étape : c'est jusqu'à Tiéling qu'il veut reculer pour ajouter encore trois étapes aux trois étapes qui le séparent du vainqueur.

Ce n'est pas l'avis de l'amiral Alexéïev, vice-roi d'Extrême-Orient, qui écrit à l'empereur de Russie :

« Je prends la liberté d'exposer humblement à Votre Majesté que les combats ininterrompus depuis le 26 août, en raison des pertes importantes subies et de la retraite sur Moukden, ne sont pas sans avoir exercé une influence fâcheuse sur le moral des troupes et qu'il leur faudra absolument quelque repos. Il est nécessaire de se remettre en ordre; mais, en même temps, je juge important d'éviter une retraite précipitée au fond de la Mandchourie et je trouve qu'il est nécessaire, sous tous les rapports, de garder Moukden (1). »

Kouropatkine s'arrête à Moukden.

Tandis qu'en mars 1904 le général Kouropatkine avait vu juste en réclamant à l'espace le temps nécessaire au rassemblement de l'armée, tandis qu'en juin il avait eu parfaitement raison de s'opposer à l'aventure qui amena la bataille de Wafangou, il avait tort, en septembre, de vouloir échapper au contact de l'adversaire par une retraite sur Tiéling.

« Garder Moukden » était chose secondaire; ceux qui évacuèrent Smolensk et Moscou en 1812 ont laissé des fils capables de consentir au léger sacrifice consistant à céder à l'ennemi une ville mandchoue quoique riche et sainte. Se replier au nord de Moukden jusqu'à Tiéling était s'éloigner outre mesure de Port-Arthur et de la flotte que la place abritait.

En Europe, on travaillait activement à l'organisa-

---

(1) *Guerre russo-japonaise*, historique rédigé à l'état-major russe, t. III, p. 393.

tion de la *deuxième escadre du Pacifique;* son départ de Libau était prochain, puisque l'amiral Rodjestvensky se mit en route le 16 octobre.

Port-Arthur était le pôle attractif de cette escadre et de l'armée de Mandchourie; il fallait atteindre le plus tôt possible ce pôle.

L'amiral Alexéïev plaidait la bonne cause, mais le général Kouropatkine ne faisait que s'y rallier sans enthousiasme, contraint, par peur d'encourir une responsabilité entière trop grande ou pour ne pas se démettre.

Il envisageait la valeur toujours croissante du Transsibérien et le réservoir inépuisable de la Russie d'Europe; il caressait l'espoir de posséder un jour les effectifs considérables qui lui assureraient fatalement la victoire; ces effectifs, il voulait les attendre.

Il aurait pu les attendre si sa liberté d'action avait été assurée, si faire la guerre consistait uniquement dans le mouvement des armées, si le généralissime n'était pas le sujet d'une situation générale faite d'éléments les plus divers. Si une frontière terrestre avait séparé la Russie du Japon, le général Kouropatkine aurait pu attendre son heure en cédant du terrain; mais la frontière était maritime, et il fallait se conserver les moyens de franchir cette frontière maritime. Ces moyens consistaient dans les flottes d'Europe prêtes à prendre le large, dans les deux ports de Vladivostok et de Port-Arthur, bases de manœuvres et postes de radoub, dans les quatre cuirassés qui étaient encore disponibles à Port-Arthur.

Or, Port-Arthur et les quatre cuirassés étaient fort compromis; on devait les secourir au plus vite.

Toujours le même boulet était là, paralysant la stratégie; les fautes commises par ceux qui avaient négligé de rendre la place et le port inexpugnables,

les fautes commises par ceux qui laissèrent l'escadre de Port-Arthur à portée d'une surprise, continuaient à peser sur l'armée et à lui enlever la liberté de ses manœuvres.

Le facteur *temps* ne pouvait jouer au gré du chef de l'armée.

Si on se dégage des détails pour concentrer son attention sur les idées qui ont présidé à la conduite des armées, on se rend compte que l'idée directrice chez les Russes est passée par trois phases diverses.

Du mois de mai au milieu de septembre, le général Kouropatkine ménage l'espace, mais recule, ne livrant que des combats défensifs; du milieu de septembre à la fin de janvier, il ne cède plus de terrain, mais cherche à en gagner et engage des opérations offensives; du début de février jusqu'à la fin de la guerre, l'armée russe se défend puis renonce même à la défensive en se repliant vers le nord en un bond rapide et étendu.

La clé de ces conceptions, c'est à Port-Arthur qu'il faut la chercher.

Dans la première partie de la campagne, il s'agit de réunir une armée et d'attirer loin de Port-Arthur les forces japonaises pour donner à la place le temps de s'organiser; on est arrivé ainsi au lendemain de Liao-Yang.

Mais, au milieu de septembre, la place de Port-Arthur est fortement compromise; les quelques navires qui sont dans son port iront à une destruction certaine s'ils affrontent la haute mer, et leur sécurité dans le port est fonction de la résistance de la place. La deuxième escadre était trop loin pour qu'on pût espérer que la place résistât jusqu'au moment où cette escadre apparaîtrait sur le théâtre de guerre. Il est donc de toute nécessité de faire lever le siège

de Port-Arthur; l'offensive s'impose. Le Cha-Ho est une bataille offensive pour les Russes et défensive pour les Japonais, à qui la situation ne conseillait pas d'attaquer.

Le raid du général Mistchenko sur Inkéou est l'offensive timide de celui qui, n'osant attaquer, se borne à en faire le simulacre.

Mais dès que Port-Arthur a succombé (2 janvier 1905), l'utilité de l'offensive ne se fait plus sentir. A Sandepou, on voit apparaître la solution mixte : une offensive partielle et locale; il devait en être ainsi : l'offensive était conseillée par l'espoir de battre le maréchal Oyama avant qu'il eût été rejoint par la III[e] armée, libérée des travaux du siège; la défensive était indiquée par l'état d'expectative dans lequel chacun demeurerait jusqu'au moment où l'événement se produirait sur mer.

La troisième phase de la guerre consisterait dans le maintien de l'expectative jusqu'au moment où, tout espoir d'un retour de fortune étant perdu, il ne serait plus question que de garder une armée comme argument de discussion en vue de la paix. Moukden est une bataille acceptée à regret après laquelle on s'échappe loin vers le nord.



Ainsi, au milieu de septembre 1904, l'offensive russe s'imposait; la guerre changeait de physionomie; un retour de fortune allait peut-être se produire.

Le général Sakharov, ministre de la guerre, avait sagement interprété les événements : Kouropatkine avait été battu à Liao-Yang; mais celui-ci prétendait le contraire, et ses prétentions étaient quelque peu partagées par son armée.

Le maréchal Oyama n'avait pu poursuivre le vaincu; il lui avait fourni l'occasion de reprendre de la valeur morale, et le Transsibérien avait réparé les pertes et amené des renforts.

Au cours du mois de septembre, l'armée avait été accrue de 57.000 hommes (Ier corps d'Europe et VIe corps sibérien); le général Kouropatkine savait, au début d'octobre, pouvoir opposer 180.000 baïonnettes à 150.000 et posséder une supériorité importante en artillerie et considérable en cavalerie.

Les moyens de vaincre existent, la situation réclame une prompte victoire, le moment est venu de faire preuve d'une audace poussée jusqu'à la témérité.

Le général Kouropatkine garde l'attitude de la prudence.

La qualité première du chef est d'être l'homme de la situation.

Si la Grande Armée avait eu, au mois de juin 1812, pour la commander un général Kouropatkine, elle aurait peut-être remporté la victoire. Ou bien, elle n'aurait pas dépassé Vilna. Elle ne se serait pas usée dans une course insensée vers Moscou; elle eût attendu patiemment le jour où les Kutusov, Bagration et Barclay de Tolly, lassés de voir la Russie occidentale foulée par l'ennemi, seraient venus d'eux-mêmes à la bataille.

Ou bien, s'il avait opiné pour l'offensive, le général Kouropatkine aurait progressé, comme il le fit à la bataille du Cha-Ho, de fortifications en fortifications, créant d'étape en étape des places du moment qui auraient abrité de nombreux magasins, servi de points d'appui à l'offensive ou limité les échecs. Il eût été l'homme de la situation, ce que Napoléon ne fut pas et ne pouvait être, parce que empereur.

Au cours de la retraite de Russie, personne n'égala

Ney. Il fallait là une âme intrépide, un soldat dans toute l'acception du mot, un homme ne voyant que le fait immédiat, sur lequel des vues lointaines n'avaient pas de prise. Ney était alors l'homme de la situation.

A Valmy, Ney aurait été vaincu; il fallait, pour arracher la victoire, l'homme insinuant, politicien plus que soldat, que fut Dumouriez.

Seul, peut-être, Davout pouvait vaincre à Auerstædt, où pas une faute n'était à commettre.

Au milieu de septembre 1904, l'armée russe de Mandchourie avait besoin d'un homme d'audace; c'est un Fabius qui fut son chef.

A ce moment même, un homme existait en Russie, qui était l'homme nécessaire. Les choses ont voulu que son audace fût mise au service d'une tâche impossible à réaliser : improviser des marins et une flotte et les conduire à la victoire.

Cet homme, l'amiral Rodjestvenski, aurait manqué des connaissances techniques nécessaires au chef d'armée; mais les connaissances relatives à la conduite des troupes sur terre étaient secondaires là où les manœuvres d'armée n'étaient plus à faire. Il fallait marcher de l'avant, ne se laisser arrêter par aucune objection ni aucun obstacle; il suffisait de jouer la partie sur une seule mise.

Celui qui, parti de Libau, réussit à conduire à la bataille de Tsoushima la flotte hétérogène et improvisée qui lui fut confiée, aurait couru les risques d'une offensive brutale et sans compter, sans la moindre hésitation, « les mains dans les poches ».

Il était l'homme du moment; c'était un caractère et il fallait un caractère.

La victoire eût-elle récompensé l'effort ? Peut-être, car le chef eût galvanisé les courages, transformé les

timides en audacieux, jeté toutes les forces à la bataille. Chacun, en première ligne, eût tapé fort, tous eussent tapé à la fois, car aucune réserve ne serait demeurée en arrière. Ce sont ceux qui tapent qui donnent la victoire et 180.000 Russes auraient tapé contre 150.000 Japonais.

La bataille du Cha-Ho, telle que la conduisit le général Kouropatkine du 5 au 17 octobre, ne pouvait être une victoire, puisque ce général pusillanime ne permit qu'aux avant-gardes de taper.

La force des choses poussa le général russe à prendre l'offensive, mais le tempérament du chef retint loin de la ligne de feu, sur des retranchements, la majorité de l'armée; les avant-gardes se heurtèrent à des effectifs plus considérables; elles furent arrêtées puis repoussées sur les gros, qui cédèrent.

Lorsque, le 20 octobre 1904, l'armée russe eut été refoulée au Hun-Ho, son moral avait subi des atteintes inguérissables. Elle pouvait, dès lors, voir croître ses effectifs sans acquérir la confiance dans le succès.

Le nombre céderait la prépondérance à la qualité, et la qualité était dans le camp japonais.

Un retour de fortune ne pourrait désormais se produire du fait seul de l'armée russe.



L'amiral Rodjestvenski s'éloignait de Libau, le 16 octobre 1904, au moment où les derniers coups de canon tirés sur le champ de bataille du Cha-Ho affirmaient le nouvel échec des armes russes.

Le départ de cette escadre fit une impression considérable au Japon. La maîtrise des mers d'Extrême-Orient, si elle était perdue et passait en d'autres mains, produirait l'annihilation des succès anté-

rieurs, la perte des troupes du maréchal Oyama, la violation, peut-être, du sol du Japon.

L'intérêt principal de la guerre passait ainsi aux choses maritimes : prendre Port-Arthur et les quelques navires qui s'y trouvaient encore, faire reposer les équipages de l'amiral Togo et réparer les avaries, affronter une bataille navale où le sort du pays serait l'enjeu de la bataille, voilà ce à quoi chacun pensait.

L'escadre de l'amiral Togo avait attaqué dans Port-Arthur, sans déclaration de guerre, l'armée navale russe et lui avait causé des dommages sérieux, dans la nuit du 8 au 9 février 1904.

Le 5 mai, une armée japonaise avait commencé à débarquer dans la baie de Pitseuo; le 26 mai, la bataille de Nanchan avait isolé Port-Arthur, et une armée de siège aux ordres du général Nogi commençait aussitôt ses débarquements à Dalny.

Privée de son équipage de siège, coulé le 25 juin par l'escadre de Vladivostok, la III^e armée attaqua la première ligne de résistance de la place (26 juin). Le 26 juillet, un succès chèrement payé amena le général Nogi, jusqu'aux approches de la place, à laquelle, le 7 août, un premier assaut fut donné.

Les luttes sanglantes entamées par les Japonais ne procurèrent pas de résultats importants : le 1^er octobre, le général Nogi se décidait enfin à faire le siège régulier d'une place que des attaques de vive force ne parvenaient pas à réduire; mais, pressé par le temps, il livra des assauts sans préparation suffisante.

Le 16 octobre, au moment où se livrait la bataille du Cha-Ho, une redoute était enlevée.

A cette date du 16 octobre, Port-Arthur n'abritait plus que quatre cuirassés : le *Pobieda*, le *Peresviet*, le *Retvitzan* et le *Sébastopol;* un croiseur cuirassé : le *Bayan;* un croiseur protégé : le *Pallada*. En effet :

la sortie de l'amiral Makharov du 13 avril avait causé la perte du *Petropavlovsk;*

le 10 août, l'amiral Vitheft, impressionné par les quelques obus que les Japonais, au cours des assauts du 7 août, avaient lancé dans le port, s'était décidé à prendre le large. Une bataille navale en était résultée, où avait péri l'amiral et le *Césaréwitch*, ainsi que la plupart des croiseurs;

le lendemain, l'escadre de Vladivostok, cherchant à donner la main à l'escadre de Port-Arthur, avait perdu le *Rurik* et était désormais à peu près sans valeur.

Quoique fortement réduite, l'escadre de Port-Arthur était un appoint sérieux à conserver; le général Stœssel, activement secondé par le général Kondratenko, qui fut l'âme de la défense, s'y consacra.

Le général Nogi, conscient de la nécessité de vaincre vite, actionné par l'opinion publique à laquelle on ne sut pas assez résister au Japon, lança assauts sur assauts; un sang généreux paya l'impatience.

Du 26 au 31 octobre, sans interruption, des attaques mal préparées se produisirent; du 25 novembre au 5 décembre, les assauts sont repris, aidés, cette fois, par une préparation méthodique, et la « Colline Haute » tomba aux mains des Japonais. De la « Colline Haute », on dominait la ville et le port, sur lesquels on se livra à un bombardement systématique; tout ce qui restait de la flotte fut détruit.

Le 15 décembre, il n'y avait plus de navires; le 2 janvier, la place capitulait.

L'amiral Rodjestvenski ne trouverait désormais qu'un refuge, le port de Vladivostok, et pas un navire pour le renforcer.

Ses chances de vaincre avaient diminué; un retour

de fortune avait moins de probabilités de se produire.



La victoire pouvait cependant favoriser les Russes; l'amiral Rodjestvenski voulut se donner le plus d'atouts possible.

La longue marche de ses cuirassés par le sud du Cap avait éprouvé la flotte et dépassé comme fatigues ce que des marins improvisés pouvaient supporter.

L'*amie et alliée* favorisa le repos de l'escadre dans les eaux de Diégo-Suarez du 13 janvier au 16 mars 1905.

Une *troisième escadre* avait quitté Libau, en février 1905, sous les ordres de l'amiral Niébogatov; elle rejoignait la seconde dans les eaux françaises de la baie de Camranh, le 9 mai.

La diplomatie japonaise souffla en tempête sur la situation déjà brûlante; elle accusa la France de violer la neutralité en aidant à se refaire une armée navale qui était à la veille d'aller à la bataille. On n'a pas à s'appesantir sur cet incident; toutefois on doit faire constater combien politique et stratégie demeurent liées pendant toute la campagne.

Le 24 mai, les deuxième et troisième escadres réunies mouillaient dans la baie de Sadle, où elles se préparaient à la bataille.

Les 27 et 28 mai 1905, l'amiral Rodjestvenski et ses navires cessaient d'exister.

Après Tsoushima, le Japon ne pouvait être atteint par un retour de fortune.

---

## II

### LA CONQUÊTE DE LA PAIX

Pour celui qui demande au passé d'éclairer le présent et de préparer l'avenir, la campagne de Mandchourie présente des ressemblances frappantes avec celle de 1812 et aussi des divergences intéressantes à méditer.

Tout en payant au maréchal Oyama le tribut d'admiration auquel il a le droit de prétendre, on peut le déclarer inférieur au « dieu de la guerre » dans l'art de conduire les armées. Le général Kouropatkine, par l'ampleur de ses connaissances, sa vaste intelligence et l'acquis que lui avait procuré la fréquentation de Skobelev, était supérieur aux Kutusov, aux Bagration et aux Barclay de Tolly.

Quelque valeureuse qu'ait été l'armée japonaise, elle ne surpassa pas en bravoure les grognards de la Grande Armée; elle n'avait pas l'expérience et le prestige acquis par les grandes victoires qui donnaient tant d'éclat aux troupes qui passèrent la Vistule pour marcher vers Moscou.

Le soldat russe, en 1904, fit revivre une force morale, un esprit d'abnégation, une capacité défensive qu'auraient admirés les soldats de l'empereur Alexandre Ier.

Le climat de Mandchourie fut aussi cruel que l'avait été celui de Russie en 1812; les pluies de juillet et août et le froid de l'hiver de 1904 à 1905 furent pour les belligérants des épreuves aussi pénibles à surmon-

ter que les chaleurs accablantes de l'été et les froids excessifs de l'hiver, en 1812.

Napoléon y perdit son armée, gardienne de ses conquêtes et de sa couronne; le maréchal Oyama y a conquis une gloire immense pour lui et sa patrie.

En 1904 comme en 1812, les espaces sont grands et c'est en cédant du terrain que, chaque fois, les Russes inaugurent la campagne.

Au début de la campagne de 1812, c'est-à-dire de la Vistule à Vitebsk, le *dieu de la guerre* a l'occasion de révéler toute la fertilité de son génie dans la conception et l'organisation de la manœuvre de Vilna. Avançant sa gauche, laissant sa droite en retrait, il incite l'adversaire à se porter en Pologne en même temps qu'il prépare le mouvement débordant qui exploitera la faute de cet adversaire, à qui il pense infliger un nouveau Iéna.

De mai à septembre 1904, le maréchal Oyama organise une manœuvre enveloppante qui aboutira, il l'espère du moins, à un Sedan où l'armée russe sera détruite tout entière, en une seule bataille.

Dès le 1er juin 1812, Napoléon avait disposé la Grande Armée sur un front de 250 kilomètres, d'Elbing à Varsovie, alors que ses combinaisons visaient à une bataille dans laquelle il aurait toutes ses forces réunies.

Dès le mois de mai 1904, le maréchal Oyama avait débarqué ses armées sur un front de 350 kilomètres, du Yalou à Pitseuo, alors que, le 30 août, il combattit avec toutes ses divisions accolées.

Vitebsk et Liao-Yang sont les points d'aboutissement des manœuvres initiales de ces deux guerres; manœuvres initiales pendant lesquelles la stratégie se prête aux conceptions géniales des chefs d'ar-

mée. Plus tard, en 1812 comme en 1904-1905, c'est dans une lutte front contre front que se continue la campagne; aux deux époques, c'est par le même et unique itinéraire que poursuivant et poursuivi conduisent chacun son armée.

En 1812, quoi qu'il pût en coûter à l'âme d'Alexandre I^er^, le sol national est laissé à l'envahisseur; une des capitales — Saint-Pétersbourg — demeure en dehors de la zone des armées et abandonnée au vainqueur, s'il lui plaît de s'y rendre; l'autre capitale — Moscou — sera détruite dès que Napoléon y aura mis le pied. L'espace coûte cher, il est cédé sans compter.

Sans avoir offert à la Grande Armée l'occasion de combattre, Bagration et Barclay reculeront jusqu'à la poignée de l'éventail : Smolensk, laissant ainsi à l'envahisseur 600 kilomètres de sol national et, là encore, ils refuseront la lutte. De la Vistule à Moscou, Napoléon n'aura qu'une bataille : Borodino.

En 1904, l'empereur de Russie n'est pas soumis aux épreuves angoissantes de son illustre ancêtre : le terrain n'a pas de prix, il est chinois. Détruire Liao-Yang - Moukden... pouvait se faire sans graves inconvénients : la Chine n'avait pas d'armée pour faire payer à la Russie cette destruction d'un territoire neutre. Les espaces qui peuvent être abandonnés avant que le sol national soit atteint sont immenses; le terrain n'est pas à ménager; cependant on respecte les villes et on défend le sol pied à pied.

Tandis qu'à Vitebsk et Smolensk la Grande Armée voit fuir son adversaire, le maréchal Oyama rencontre l'armée russe à Liao-Yang, là où elle n'avait cédé encore que 250 kilomètres.

Napoléon ne livrera qu'une seule bataille, celle de Borodino; le maréchal Oyama, indépendamment des

combats nombreux qui auront lieu pendant la marche sur Liao-Yang, devra vaincre à Liao-Yang, au Cha-Ho, à Sandepu et à Moukden, et verser des flots de sang à Port-Arthur. Napoléon verra la Grande Armée arriver à Moscou épuisée et hors d'état d'affronter un second Malo-Jaroslawetz; le maréchal Oyama verra croître ses effectifs à mesure qu'il poursuivra la marche loin de sa base d'opérations.



Au début de la campagne, la Grande Armée, y compris le corps auxiliaire autrichien, comptait 475.000 hommes; 360.000 passèrent le Niémen entre Kovno et Grodno; il n'y en avait plus que 230.000 à Vitebsk sur le front de Polotsk - Mohilew; Napoléon ne commande qu'à 150.000 soldats lorsqu'il sort de Smolensk, et c'est à la tête de 95.000 seulement qu'il entre dans Moscou.

Le cinquième seulement de cette Grande Armée qui avait franchi la Vistule aurait pu prendre part à une bataille à Moscou.

A ce moment, les flancs de la ligne de communications de la Grande Armée sont extrêmement exposés. A droite, Schwartzenberg avec 35.000 hommes fait face aux 65.000 Russes de Tchitchagov et de Tormasov. A gauche, Saint-Cyr lutte à forces égales contre Wittgenstein.

L'armée de bataille est considérablement affaiblie alors que sa sécurité est précaire; elle échappe à toute accusation d'avoir sacrifié à sa sécurité les moyens de vaincre dans la bataille décisive.

En laissant de côté toute considération relative à l'incendie de Moscou, aux épreuves de l'hiver, au manque de vivres qui ruinèrent la Grande Armée à

son point d'arrivée et au cours de la retraite, on peut affirmer que le fait seul d'avoir pénétré aussi loin dans l'intérieur de la Russie avait enlevé à la Grande Armée les quatre cinquièmes de ses chances de vaincre dans une bataille.

En 1904, au mois de juin, l'armée de campagne japonaise comprend les troupes du général Kuroki (garde, 2e et 12e divisions), la IIe armée (5e, 4e et 3e divisions), le noyau de la IVe armée (10e division); à cela s'ajoutent bientôt la 6e division, quelques troupes de réserve, une brigade de cavalerie et de l'artillerie d'armée.

Le 28 août, au moment où va s'engager la bataille de Liao-Yang, le maréchal Oyama peut mener au feu 135.000 hommes. Victorieux à Liao-Yang, mais au prix de pertes importantes, il ne gagne pas de terrain.

Il est encore sur l'ancien champ de bataille quand le général Kouropatkine vient l'y attaquer.

Au Cha-Ho, le chef de l'armée japonaise a 15.000 hommes de plus que la veille de Liao-Yang, sans compter la 8e division, qui n'arrive au feu que lorsque la victoire est fixée.

Le 28 février 1905, le maréchal Oyama cherche son Borodino; c'est à la tête de 300.000 combattants qu'il tente le sort des armes à Moukden.

Le 10 mars 1905, les Japonais entrent à Moukden, tandis que les Russes s'échappent vers le nord prêts à gagner Kharbin plutôt que d'affronter une nouvelle rencontre.

Du 10 mars 1905 au 16 septembre de la même année, les deux adversaires n'en viennent plus aux mains. Quand, le 16 septembre, l'armistice qui prépara le traité de Portsmouth fut signé, l'armée japonaise, alors au nord de Tiéling, comptait 450.000 hommes.

Tandis que Napoléon, ayant passé la Vistule au mois de juin à la tête de plus de 450.000 hommes, n'en avait plus, au point décisif, à Moscou, que 95.000, le maréchal Oyama, qui disposait sur le continent asiatique d'environ 95.000 hommes au milieu de juin, en possédait à Tiéling, là ou peut-être la paix serait conquise par une dernière victoire, 450.000.

La Grande Armée avait fondu dans des proportions considérables; l'armée japonaise s'était engraissée dans les mêmes proportions.

Le Japon, avec sa population de 48 millions d'habitants, ne comptait au début de la guerre que 372.500 hommes instruits relevant de l'armée active et de la réserve (kobi), et 90.000 hommes instruits affectés à l'armée territoriale (kokumin), soit en tout 462.500 soldats.

Après dix-huit mois de guerre et des affaires sanglantes comme celles du siège de Port-Arthur, de Liao-Yang, du Cha-Ho et de Moukden, l'effectif des combattants prêts à être jetés dans la bataille décisive, indépendamment de tout ce qui était employé à l'arrière, s'élevait encore à la totalité des hommes instruits que possédait le Japon à l'ouverture des hostilités.



Si on borne ses considérations à la campagne de 1812, on peut conclure que le faible a intérêt à reculer devant le fort.

En reculant, on se rapproche de ses renforts, on diminue la longueur de la ligne d'opérations à protéger, on gagne au profit de l'armée de bataille des effectifs primitivement affectés à la garde des flancs.

En reculant, on éloigne l'armée ennemie de ses ra-

vitaillements et de ses renforts, on augmente la longueur de sa ligne d'opérations et aussi les effectifs de protection immédiate, on accroît les effectifs nécessaires à la garde des flancs, au préjudice de l'armée de bataille.

En 1812, aucun des soldats de la Grande Armée tombé malade sur la Vistule ou le Niémen n'était présent à Moscou, là où peut-être la décision allait être obtenue, tandis qu'en se repliant sur Smolensk, Viasma et Moscou, les armées d'Alexandre Ier s'y renforçaient des malades guéris.

De là cette thèse :

Inaugurer une guerre par un recul chez soi pour se donner le bénéfice de l'*offensive en second* est la panacée qui permettra au *faible* de battre le *fort*.

1904-1905 proclame que plus on avance plus on est fort et soutient la thèse inverse :

Inaugurer une guerre par l'invasion du territoire occupé par l'ennemi procure le bénéfice de l'*offensive en premier*, donne sur l'adversaire un ascendant qui se conserve pendant toute la campagne et permet au *faible* de battre le *fort*.

Les temps ont changé et les chemins de fer sont venus.

Nos mœurs ne permettraient plus de détruire villes et villages par l'incendie et de ruiner le pays qu'on abandonne. Les Russes, qui ont tout brûlé à Kovno, à Moscou — même Moscou — n'ont pas causé le moindre dommage en Mandchourie; Liao-Yang et Moukden ont été laissés plus riches après leur abandon par les armées russes qu'ils ne l'étaient avant la guerre.

Reculer, aujourd'hui, c'est abandonner des richesses dont profitera l'assaillant.

La guerre n'est pas seulement la lutte des armées, c'est aussi celle des finances. « La paix de Portsmouth, qui ne satisfit pas les Japonais, fut cependant acceptée par eux, non pas à cause de l'épuisement de leurs bataillons, mais par suite de l'épuisement de leurs finances », a-t-on dit déjà; céder une région, une grande ville, est permettre à l'adversaire de frapper le territoire conquis de fortes contributions, grâce auxquelles la guerre sera plus légère pour l'envahisseur et fortement alourdie pour l'autre.

La guerre de Mandchourie a mis les finances japonaises dans un état précaire, qui a déterminé la signature de la paix. Si le théâtre de la guerre, au lieu d'être constitué par un territoire neutre, s'était trouvé formé d'une région riche, comme le sont celles d'Europe, et relevant du territoire ennemi, le maréchal Oyama aurait pu écrire dans une proclamation : « Je vais vous conduire dans les plus fertiles plaines du monde; vous y trouverez de grandes villes, de riches provinces; vous y trouverez honneur, gloire et richesses. »

Les armées modernes seront suivies de collecteurs de contributions grâce auxquelles, comme en 1796, la guerre nourrira la guerre. En 1904-1905, la métropole a nourri la guerre; à bout de ressources, elle a conclu la paix. Demain, en Europe, la guerre nourrira la guerre si l'accès du territoire ennemi est ouvert.

Il faut fermer ce territoire.

Les maladies ruinaient les effectifs plus que les batailles. Aujourd'hui, les chemins de fer permettent de sortir en hâte les malades et les blessés du voisinage des armées pour les transporter dans une atmosphère calme, bien appropriée, où les guérisons s'ob-

tiennent rapidement. Malades et blessés reprennent les voies ferrées pour regagner leur corps et continuer la guerre.

Non seulement les morts sont moins nombreux et les épidémies amoindries, mais les absences pour indisponibilités sont moins longues. L'envahisseur est servi au même degré que l'envahi par les trains d'évacuation ou de ravitaillement. Un accroissement de trajet de 100 kilomètres ne cause pas de dommages, à ce point de vue, à celui qui avance.

La fonte des effectifs ne se produit plus de ce fait.

Les seules destructions qui gêneront l'assaillant sont celles de voies ferrées. Les Japonais en ont éprouvé tous les inconvénients; ces inconvénients n'ont été que des retards et, ces retards, il est regrettable que la Grande Armée, en 1812, ne les ait pas éprouvés; peut-être aurait-elle hiverné à Vilna : l'hivernage eût été le salut.

Les retards considérables subis par la IIe armée dans sa marche sur Liao-Yang ont tenu à ce que, faute de matériel, il a fallu en faire venir du Japon. En Europe, ces retards seraient beaucoup moins sensibles, puisque wagons, locomotives, matériel de ponts seraient à pied d'œuvre. Ce retard serait loin de compenser les conséquences du territoire perdu.

---

## III

### LA CONTINUITÉ DE L'EFFORT

L'état normal des nations civilisées est la paix.

La guerre n'est que le passage accidentel d'une paix à une autre plus avantageuse, qu'on impose, ou parfois désastreuse, qu'on subit.

Le soldat n'est que l'intermédiaire entre le citoyen *ante bellum* et le citoyen *post bellum*. Aux temps des condottieri, une nation pouvait n'avoir d'autre préoccupation que de s'enrichir; c'était le meilleur moyen de se préparer la victoire en cas de conflit avec un voisin, puisque les entrepreneurs de guerre étaient au service des bourses les mieux garnies.

A notre époque, le citoyen d'hier est le soldat d'aujourd'hui et deviendra le citoyen de demain. C'est le même homme qui fait la paix et la guerre.

L'effort se transforme, mais il se continue; toute faiblesse d'un jour a sa répercussion sur l'effort à faire le lendemain, et si cet effort dépasse les possibilités, c'est une *diminutio capitis* qui en est la conséquence.

Le Japon, pour l'expansion de sa population nombreuse, pour s'ouvrir des débouchés commerciaux, pour prendre rang à côté des grandes puissances mondiales — car la satisfaction d'amour-propre est aussi impérieuse, sinon plus, que les satisfactions matérielles — a estimé que l'état de paix dont il jouissait vers 1900 devait faire place à un état de paix meilleur.

Il a envisagé le passage de l'un à l'autre et la crise qui permettrait ce changement d'état.

Il a obéré son budget pour créer une armée et une marine; il a surexcité les sentiments d'amour pour la patrie déjà existants; il a développé la valeur militaire des chefs et des soldats.

Il n'a pas pu ou n'a pas osé peut-être peser sur le citoyen *ante bellum* plus qu'il ne l'a fait. Cet effort a été jugé, par les événements, suffisant au point de vue maritime et trop faible en ce qui concerne l'armée de terre.

Le citoyen, devenu homme de guerre, a payé de son sang l'insuffisance de l'effort; il n'a pas, en une bataille — en un Iéna — mis hors de combat l'armée russe à Liao-Yang, faute d'avoir 25.000 hommes de plus à cette bataille; il lui a fallu se battre au Cha-Ho, à Sandepu, à Moukden.

Le citoyen *post bellum*, endeuillé par toutes les pertes inutiles qui se sont produites après Liao-Yang, s'est trouvé écrasé par les intérêts des sommes énormes que la prolongation de la guerre a fait dépenser.

Si le citoyen *ante bellum* avait fait un effort plus considérable et suffisant, il aurait fait économie de sang et d'argent; il aurait épargné sur l'effort total.

La Russie jouissait d'une paix extrêmement avantageuse dans le présent, pleine de promesses pour l'avenir; sa situation excitait l'envie de son voisin d'Extrême-Orient.

Le citoyen russe *ante bellum* n'a pas fait l'effort nécessaire au maintien de cette paix avantageuse. Il n'a pas consacré à la place de Port-Arthur les sommes qu'il eût fallu pour la rendre imprenable; il n'a pas fait l'effort de surveillance qui aurait évité

à l'escadre de Port-Arthur la surprise dont elle fut victime; il n'a pas fait les dépenses qui auraient donné au Transsibérien la capacité de transport qui eût permis aux troupes de Russie d'écraser le maréchal Oyama et ses armées sous le nombre; il a reculé devant les sacrifices qu'aurait entraînés la création d'une flotte solide, nombreuse et homogène qui aurait pu vaincre à Tsoushima.

Le citoyen devenu soldat a reçu une tâche qui dépassait ses possibilités; il a souffert, il a répandu son sang à flots, il a été vaincu.

Le citoyen *post bellum* ne jouit plus de la paix avantageuse d'autrefois et ses charges se sont accrues des intérêts de la guerre; son prestige en est diminué.

Cependant, il doit encore s'estimer heureux; il est largement payé des efforts faits par lui *ante bellum*, puisque l'existence d'une armée encore imposante à l'automne de 1905 lui a évité de passer par les conditions qu'un vainqueur sans pitié espérait lui imposer.

L'effort a sa récompense, mais seul le plus grand effort assure l'avenir.



L'ennemi des armées, c'est la peur. Prendre l'ascendant sur l'adversaire est chasser la peur de chez soi et l'introduire chez l'ennemi : c'est double avantage.

Le général Kuroki est timide le 1er mai au matin; le 1er septembre, il est téméraire et la timidité a changé de camp.

Un premier succès chasse la peur. Mettre le pied sur un territoire évacué par l'adversaire ou gagner une première bataille donne de l'ascendant et est un gage précieux pour la suite de la guerre.

Le général Kouropatkine, par suite de la faiblesse

des efforts faits *ante bellum*, a dû inaugurer la campagne par des manœuvres en retraite. Il a été réduit à la tactique de l'*offensive en second;* quand le moment est venu de prendre cette offensive en second, l'âme n'était plus assez forte : l'offensive a été remise à plus tard, à toujours plus tard.

Si l'ancien chef d'état-major de Skobelev avait eu, dès la déclaration de guerre, une armée en main et un adversaire en face, peut-être eût-il attaqué avec vigueur, sans arrière-pensée.

Le personnage même nous est inconnu; l'histoire ne parlera jamais que de l'homme que les événements ont révélé, ont déformé tout au moins; ces événements étaient bien faits pour déprimer le moral du commandant de l'armée de Mandchourie.

Le Napoléon de Borodino n'est pas celui d'Iéna.

Le devoir du citoyen *ante bellum* est de faire que la guerre ne commence pas sous de mauvais auspices. Il lui appartient, dès le temps de paix, de faire les sacrifices nécessaires pour assurer le respect du sol national en préparant l'afflux du nombre à la frontière ou en demandant à la fortification de donner aux armées le temps d'accourir.

C'est l'effort du temps de paix en vue de diminuer l'effort à faire au moment de la crise.

Commencer la guerre par la retraite et l'abandon d'une portion de sa patrie à l'invasion déprime chef et soldats et décourage l'opinion publique. Pour arracher ensuite la victoire, il y aura à faire un effort si considérable qu'il est imprudent d'espérer pouvoir le produire. L'absence d'effort suffisant en temps de paix aura pour conséquence la nécessité d'un effort immense à faire au moment de la crise, effort d'autant moins possible qu'on sera moins habitué à l'effort.

Compter sur un *Messie botté* pour sauver la patrie est s'exposer à de graves mécomptes. Le stratège le meilleur est sujet aux erreurs. Aussi une nation prévoyante doit-elle consentir à tous les sacrifices nécessaires pour doter l'armée des moyens de s'instruire : armement le meilleur, camps d'instruction nombreux et étendus, durée du service en temps de paix et périodes d'instruction suffisantes. Elle doit surtout éviter de laisser se propager ces idées démoralisantes qui furent si néfastes aux Russes pendant la seconde partie de la guerre. Il lui faut enfin, pendant qu'on se bat à la frontière, imposer la paix à l'intérieur.

La victoire appartient à l'effort, à la continuité dans l'effort, à l'entraînement dans l'effort. Elle profite à tous, est gagnée par tous et préparée par tous.

C'est ce qu'enseigne la guerre russo-japonaise.



L'étude intitulée : *Les Japonais en Mandchourie* n'a aucunement la prétention de faire l'histoire de la guerre où le Japon s'est révélé comme une grande nation militaire. Non seulement la diversité des langues par lesquelles passent les récits avant de nous parvenir empêche d'en saisir les nuances, mais surtout le recul manque pour établir un jugement avec toute la sûreté désirable.

Le but de ce travail consistait à :

Voir politique, stratégie, tactique, agir de concert et peser l'une sur l'autre;

Considérer les problèmes que la politique pose à la stratégie et chercher à concevoir les solutions à adopter;

Suivre la tactique dans les situations que lui impose la stratégie : dans la manœuvre en retraite, dans la bataille défensive, dans la bataille offensive et au cours du combat de rencontre;

Considérer les différentes armes en œuvre dans un ensemble, discuter le rôle de chacun — du généralissime au soldat — et parler de la cascade suivie par la prépondérance tombant de degré en degré du sommet de la voie hiérarchique jusqu'à l'humble personne de Pitou.

Il n'a pas été nécessaire pour cela de disséquer les opérations militaires de la seconde partie de la campagne; on s'en est dispensé.

Il serait vain d'affirmer qu'en étudiant en détail les événements de guerre qui se sont développés au delà du 7 septembre 1904, on ne rencontrerait que des rééditions; jamais, à la guerre, il n'y a de répétitions; mais c'eût été grossir un travail déjà trop volumineux et sortir du cadre qu'on s'était proposé.

FIN

# TABLE DES MATIÈRES

## Deuxième partie. — La marche à la bataille.



## Troisième partie. — La bataille. L'engagement.

LA BATAILLE.



LA DÉCISION DANS LA BATAILLE.



LA GUERRE SANS FIN.



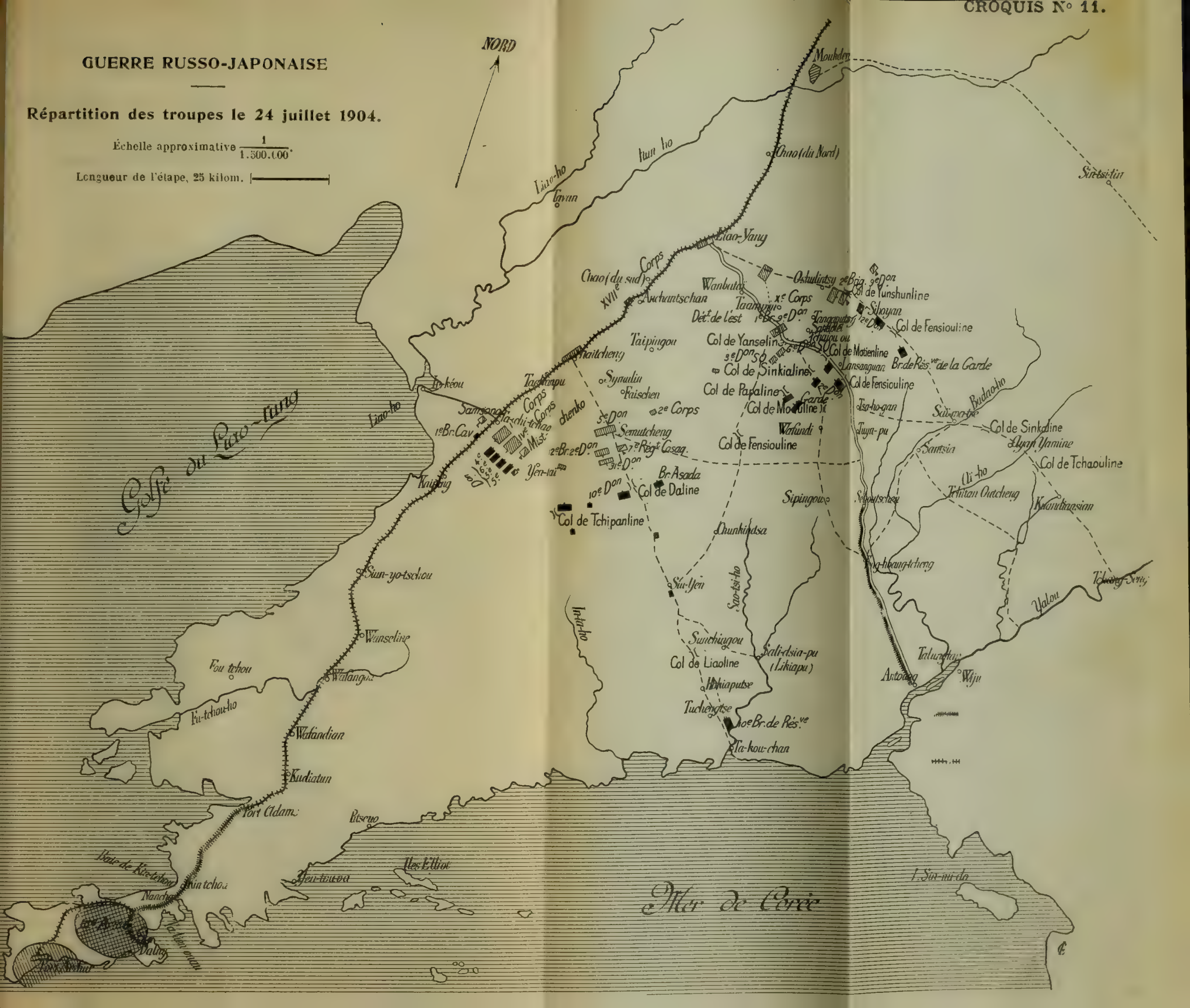
---

Paris et Limoges. — Imp. et libr. milit. Henri CHARLES-LAVAUZELLE.

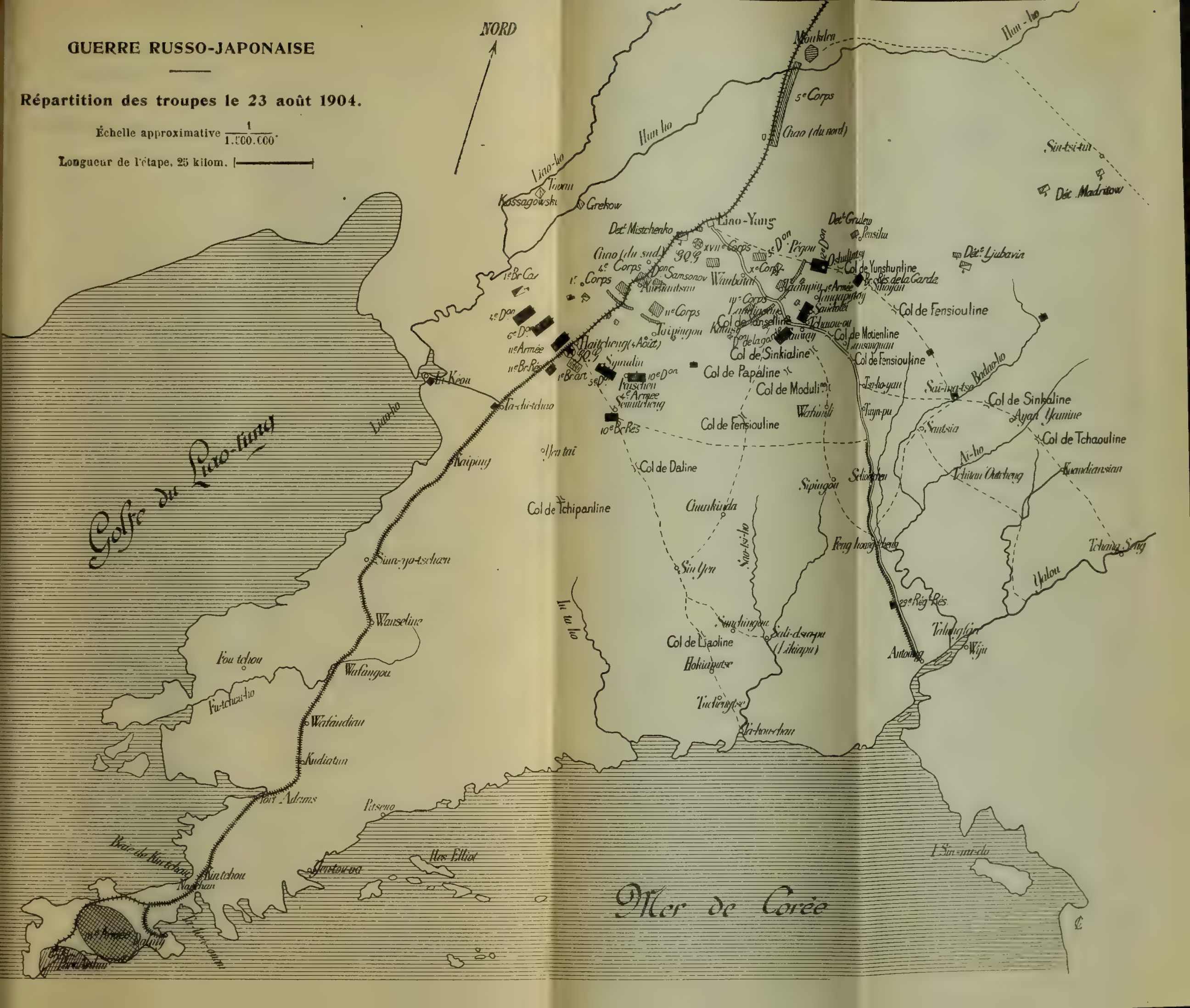


CROQUIS N° 10.
GUERRE RUSSO-JAPONAISE
Répartition des troupes vers la fin de juin 1904.
Échelle approximative 1/1.500.000.
Longueur de l'étape, 25 kilom.
NORD
Moukden
Liao-Yang
Golfe du Liao-tung
Mer de Corée
Col de Yunshuline
Col de Fensiouline
Col de Motienline
Col de Sinkaline
Col de Papanline
Col de Moduline
Col de Fensiouline
Col de Daline
Col de Tchipanline
Col de Sinkaline
Col de Tchaouline
Col de Liaoline
Col Yanseline
Br. Asada
Br. Tojo
Br. Marui
10e Don
12e Don
9e Don
31e Don
5e Don
Don Mistchenko
IVe Corps
Xe Corps
11e Corps
Garde
2e Armée
Feng-houang-tcheng
Antoung
Wiju
Yalou




CROQUIS N° 11.
GUERRE RUSSO-JAPONAISE
Répartition des troupes le 24 juillet 1904.
Échelle approximative 1/1.500.000.
Longueur de l'étape, 25 kilom.
NORD
Moukden
Chao (du Nord)
Hun ho
Liao-ho
Sintsi-tin
Liao-Yang
Chao (du sud)
XVIIe Corps
Anchantschan
Wanbutai
Xe Corps
Dét. de l'est
Ostulintsy
2e Brig. 9e Don
Col de Yunshunline
Sihoyan
Col de Fensiouline
Col de Yanseline
Col de Motienline
Lansanguan
Br. de Rés.ve de la Garde
Col de Sinkialine
Col de Papaline
Col de Moduline
Garde
Haitcheng
Taipingou
Synulin
Faischen
2e Corps
Samsanpu
1e Br. Cav.
Semutcheng
7e Régt Cosaq.
Br. Asada
Col de Daline
10e Don
Col de Tchipanline
Wafandi
Col de Fensiouline
Tsa-ho-gan
Tuyn-pu
Saimatse
Budao-ho
Col de Sinkaline
Ayan Yamine
Col de Tchaouline
Santsia
Ai-ho
Kaiping
Golfe du Liao-tung
Liao-ho
Sipingou
Chunkindsa
Siu-Yen
Sao-tsi-ho
Inta-ho
Siun-yo-tschou
Wanseline
Fou tchou
Fu-tchou-ho
Wafangou
Wafandian
Kudiatun
Port Adam
Pitsewo
Suichiagou
Sali-dsia-pu (Likiapu)
Col de Liaoline
Tuchengtse
10e Br. de Rés.ve
Ta-kou-chan
Antoung
Wiju
Yalou
Iles Elliot
Yen-touoa
Kin tchou
Baie de Kin-tchou
Nanchan
Dalny
Ta lien ouan
Port-Arthur
Mer de Corée
I. Sin-mi-do




GUERRE RUSSO-JAPONAISE
Répartition des troupes le 23 août 1904.
Échelle approximative 1/1.000.000
Longueur de l'étape, 25 kilom.
NORD
Moukden
5e Corps
Liao-Yang
Haitcheng
Kaiping
Golfe du Liao-tung
Mer de Corée
Col de Fensiouline
Col de Papaline
Col de Moduli
Col de Daline
Col de Tchipanline
Col de Liaoline
Col de Sinkialine
Col de Motienline
Col de Tchaouline
Col de Sinkaline
Col de Yunshunline
Wafangou
Port Adams
Kintchou
Dalny
Antoung
Wiju
Feng hoang tcheng
Déc. Madritow
Grekow
Fou tchou
Wanseline
Kudiatun
Iles Elliot
Sin yen
Yalou
Tchang Sang
Kuandiansian



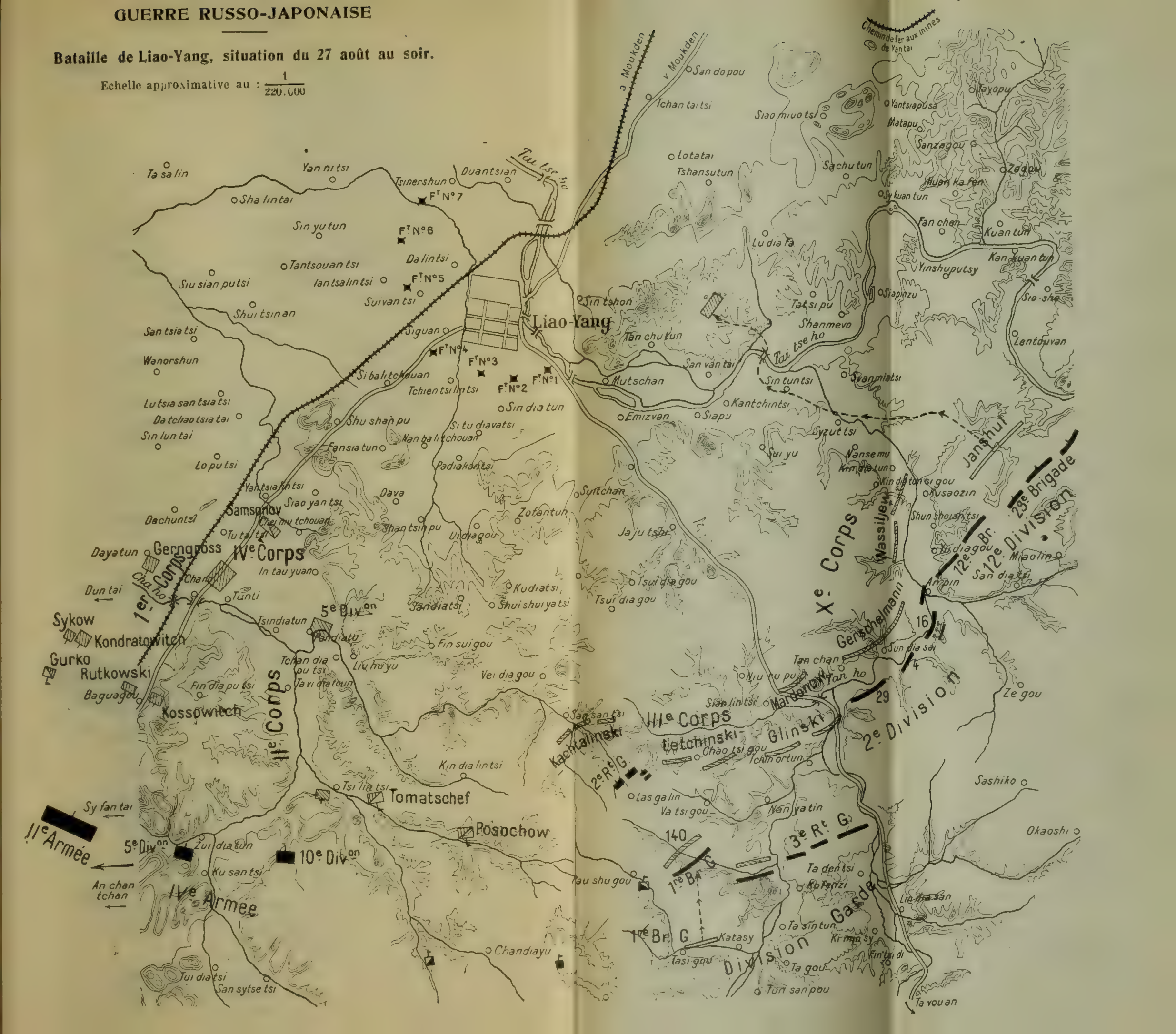
## GUERRE RUSSO-JAPONAISE

**Bataille de Liao-Yang, situation du 26 août 1904.**

Echelle approximative : $\frac{1}{220.000}$

CROQUIS N° 13.

Liao-Yang
à Moukden
v. Moukden
Tai tse ho
Cha ho
Tan ho
Lan ho
Chemin de fer aux mines de Yan tai
F.t N° 1
F.t N° 2
F.t N° 3
F.t N° 4
F.t N° 5
F.t N° 6
F.t N° 7
Ta-sa-lin
Yan ni tsi
Tsinershun
Duantsian
Sha lin tai
Sin yu tun
Tantsouan tsi
Dalin tsi
Siu sian pu tsi
lan tsalintsi
Suivan tsi
Shui tsin an
San tsia tsi
Wanorshun
Siguan
Si ba li tchouan
Tchien tsi lin tsi
Sin dia tun
Lu tsia san tsia tsi
Da tchaotsiatai
Sin lun tai
Lo pu tsi
Shu shan pu
Si tu diavatsi
Yan sia tun
Yan ba li tchouan
Padiakantsi
Dava
Siao yan tsi
Yan tsia lin tsi
Dachuntsi
Tu ta tsi
Cher niu tchouan
Shan tsin pu
Uidiagou
Zo Tantun
140
Martynov
Intauyuan
Chahe
Tunti
Dun tai
Kudiatsi
Sandiatsi
Shui shui yatsi
Tsindiatun
Pandiatu
Fin suigou
Tchan dia pu tsi
Liu ho yu
Vei dia gou
Baguagou
Fin dia pu tsi
Ta vi dia tang
IVe Corps
San sin tsi
Kin dia lin tsi
Tsi lin tsi
Sy fan tai
Zui dia dun
Détachement du Sud
Sykov
1er
3e Don
5e Don
An chan tchan
Corps
Ku san tsi
IIe Corps
Posochow
Troubetzkoï
Tuidiatsi
Sansytsetsi
Tolmatschef
Chandiayu
Garde
San do pou
Tchan tai tsi
Lotatai
Tchansutun
Siao miu otsi
Sachu tun
Yantsiapusa
Matapu
Tayopu
Santagou
Zagou
Huan ka fen
Sy kuan tun
Lu dia fa
Fan chen
Kuan tun
Kan kuan tun
Yinshuputsi
3e Divon
Siapinzu
Tat si pu
Shanmevo
Sio shi
Lentbuvan
Sin tshon
Ten chu tun
San van tsi
Mutschan
XVIIe Corps
Sin tan tsi
Svanmiatsi
Kantchintsi
Emizvan
Siapu
35e Div.
Kantstzan
Sizut tsi
Sun yu
Nan se mu
Kin dia tun
Kin dia tun si gou
Sun chan
Jajutsi
Wassiljew
122
124
46
123
Pegou
Kusaotin
Kitsuritsusan
Shun shotan tsi
Yu dia gou
24
Gutsiaton
12e Divon
23e Br.
12e Br.
Miadia
San dia tsi
47
Col de Anpintin
Xe Corps
An pin
12e Division
Col de Zepanlin
Gerschelmann
Sun dia sai
Kinkahotschi
14
16
Tan chen
Niu rupu
Siadintsi
Ze gou
Chediaputsa
1.I / 30
Kakaoshi
Tangiaputsi
15e Br le 25 au soir
Chao tsi gou
Tchin ortun
Danilov
300
4
29
1.III / 30
Sashiko
Las galin
Va tsi gou
Nan ya tin
IIIe Corps
138
137
Kristchinski
Ckaoshi
2e Division
Pau shu gou
Rés. Génle
Ta dentsi
Kofenzi
5 / 29
Mont gne du Gokoret
3e Br le 25 au soir
Sandolei
Kachtalinski
Stolitza
Letschisky
Grekow
Martinov
Lin dia san
1re Brde
Tasintun
2e Brigde
Katasy
Ta gou
de Kimasy
36
Tasi gou
Garde
2e Rt
29
Tunsinpou
Pintsai
Holungou
Tengchuitien
Tawuan
Yanselin
Garde

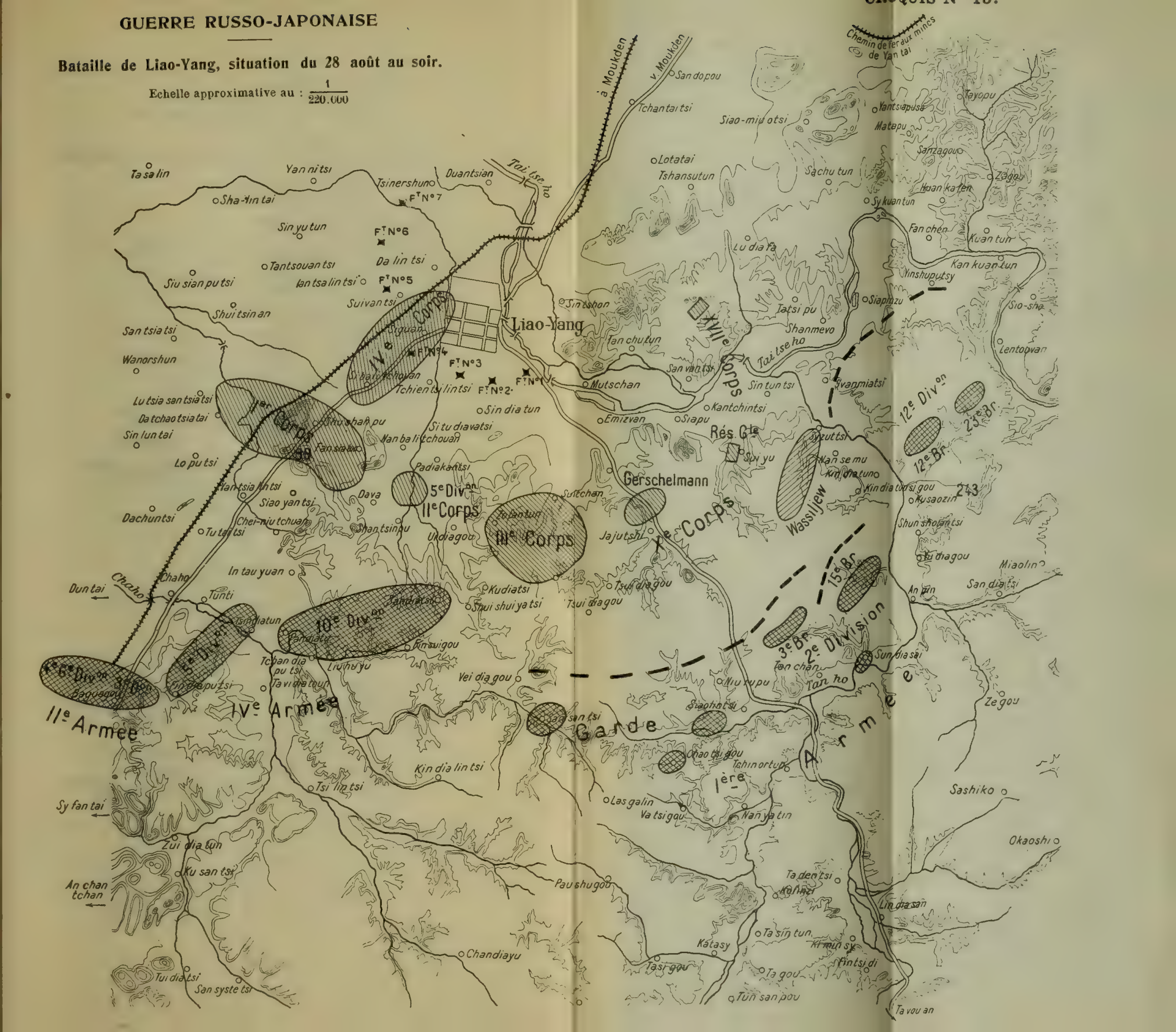



GUERRE RUSSO-JAPONAISE

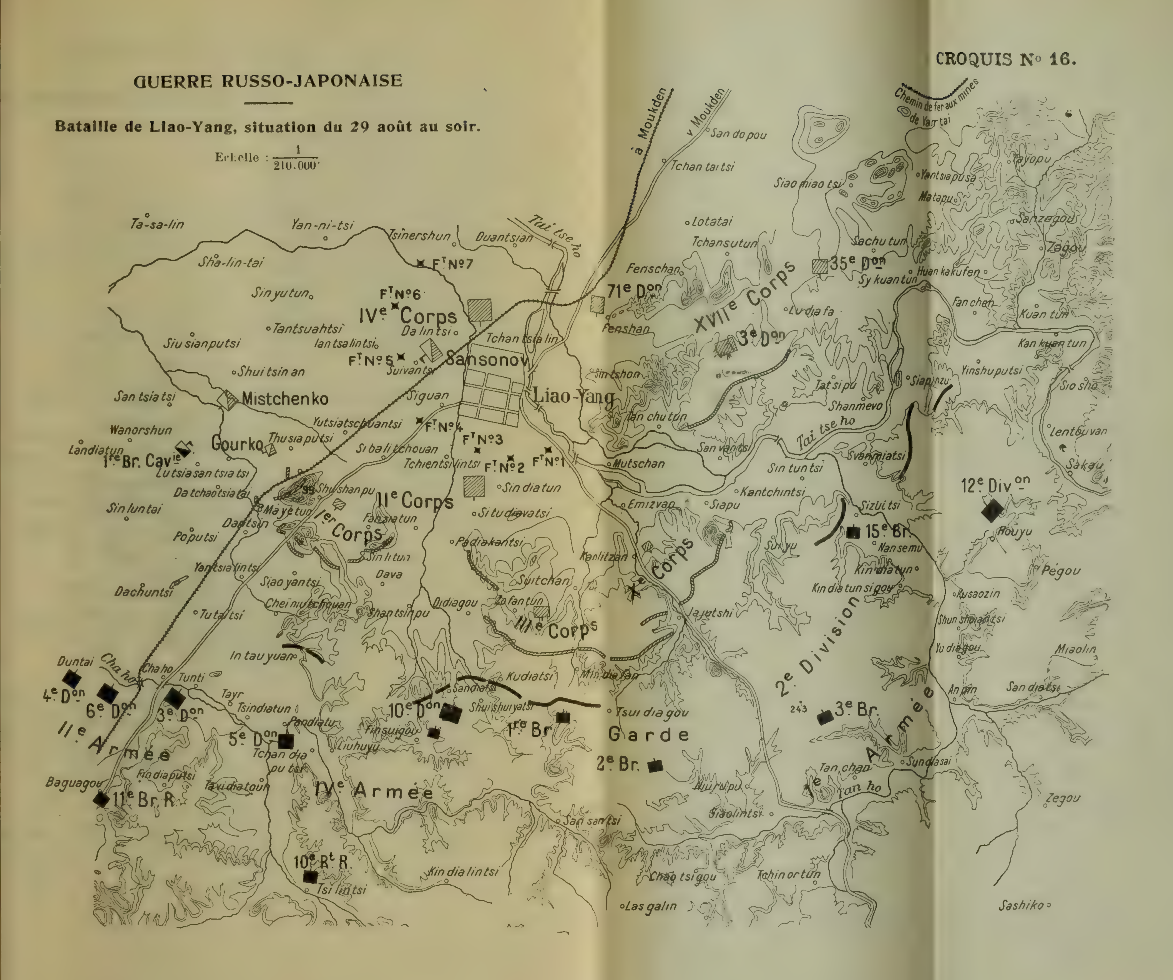
Bataille de Liao-Yang, situation du 27 août au soir.

Echelle approximative au : $\frac{1}{220.000}$




GUERRE RUSSO-JAPONAISE
Bataille de Liao-Yang, situation du 28 août au soir.
Echelle approximative au : 1/220.000
Liao-Yang
à Moukden
v. Moukden
Tai tse ho
San dopou
Tchantai tsi
Siao-miu otsi
Lotatai
Tshansutun
Sachu tun
Sy kuan tun
Fan chen
Kuan tun
Kan kuan tun
Yinshuputsy
Siapinzu
Sio-sho
Lentopvan
Matapu
Tayopu
Zagou
Ta sa lin
Yan ni tsi
Tsinershun
Duantsian
Sha-lin tai
Sin yu tun
Tantsouan tsi
Da lin tsi
Siu sian pu tsi
Shui tsin an
San tsia tsi
Wanorshun
Lu tsia san tsia tsi
Da tchao tsia tai
Sin lun tai
Lo pu tsi
Dachuntsi
Tu tai tsi
Siao yan tsi
Dava
Padiakantsi
Si tu diavatsi
Sin dia tun
Mutschan
Emizvan
Siapu
Kantchintsi
Tatsi pu
Shanmevo
Sin tun tsi
Sin tchan
Jajutsi
Tsui dia gou
Kudiatsi
Shui shui ya tsi
In tau yuan
Chaho
Dun tai
Tunti
Tchan dia pu tsi
Kinsuigou
Vei dia gou
Liuhu yu
Tsi lin tsi
Kin dia lin tsi
Las galin
Va tsi gou
Nan ya tin
Tchin ortun
Chao tsi gou
Siaohotsi
Niu lu pu
Tan chan
Tan ho
Sun dia sai
San dia tsi
An pin
Miaolin
Ze gou
Sashiko
Okaoshi
Ta den tsi
Lin dia san
Ta sin tun
Katasy
Tasi gou
Ta gou
Tun san pou
Pintsi di
Ta vou an
Chandiayu
Pau shugou
Zui dia tun
Ku san tsi
Sy fan tai
An chan tchan
Tui dia tsi
San syste tsi
Ft No 7
Ft No 6
Ft No 5
Ft No 4
Ft No 3
Ft No 2
Ft No 1
IVe Corps
Ier Corps
5e Divon
IIe Corps
IIIe Corps
Xe Corps
XVIIe Corps
Gerschelmann
Rés. Gle
Wassiljew
12e Divon
23e Br.
12e Br.
243
15e Br.
3e Br.
2e Division
Ire Armée
Garde
10e Divon
5e Divon
6e Divon
3e Divon
IVe Armée
IIe Armée
Ière
Chemin de fer aux mines de Yan tai





CROQUIS N° 16.
GUERRE RUSSO-JAPONAISE
Bataille de Liao-Yang, situation du 29 août au soir.
Echelle : 1/210.000
à Moukden
v. Moukden
San do pou
Tchan tai tsi
Chemin de fer aux mines de Yan tai
Siao miao tsi
Yantsiapusa
Tayopu
Matapu
Sanzegou
Zagou
Lotatai
Tchansutun
Sachu tun
Huan kakufen
Sy kuan tun
35e Don
Fenschan
71e Don
Fenshan
XVIIe Corps
3e Don
Lu dia fa
Fan chan
Kuan tun
Kan kuan tun
Yinshuputsi
Sio sho
Siapinzu
Tat si pu
Shanmevo
Tai tse ho
Lentouvan
Sakau
San vantsi
Svanmiatsi
Sin tun tsi
12e Divon
Kantchintsi
Siapu
Sizui tsi
15e Br.
Nan semu
Houyu
Pegou
Sukyu
Kin dia tun
Kin dia tun si gou
Kusaozin
Shun shpiantsi
Yu dia gou
Miaolin
An pin
San dia tsi
2e Division
1re Armée
3e Br.
243
Sundiasai
Tan chan
Tan ho
Zegou
Sashiko
Ta-sa-lin
Yan-ni-tsi
Tsinershun
Duantsian
Tai tse ho
Sha-lin-tai
Ft No 7
Sin yu tun
Ft No 6
IVe Corps
Tantsuahtsi
Da lin tsi
Tchan tsia lin
Siu sianputsi
lan tsa lin tsi
Ft No 5
Sansonov
Suivants
Shui tsin an
Liao-Yang
Sin tshon
San tsia tsi
Mistchenko
Siguan
Tan chu tun
Yutsiatschuantsi
Ft No 4
Wanorshun
Landiatun
Gourko
Thusia putsi
Ft No 3
Si ba li tchouan
1re Br. Cavie
Lu tsia san tsia tsi
Tchientsi lintsi
Ft No 2
Ft No 1
Mutschan
Da tchao tsia tsi
Shu shan pu
IIe Corps
Sin dia tun
Sin lun tai
Ma ye tun
Fan dia tun
Si tu diavatsi
Emizvan
Ier Corps
Daotsin
Poputsi
Pediakantsi
Sin li tun
Kanlitzan
Yantsia lintsi
Siao yan tsi
Dava
Suitchan
Xe Corps
Dachuntsi
Cheï niutchouan
Shantsinpu
Didiagou
Zofan tun
Jayotshi
Tutaitsi
IIIe Corps
In tau yuan
Duntai
Cha ho
Tunti
Kudiatsi
Min dia fan
4e Don
6e Don
3e Don
Tayr
Tsindiatun
10e Don
Sandiatsi
Shui shuiyatsi
Tsui dia gou
IIe Armée
5e Don
Pandiatu
Finsuigou
1re Br.
Garde
Tchan dia pu tsi
Liuhuyu
2e Br.
Baguagou
Findiaputsi
Taudiatoun
11e Br. R.
IVe Armée
Nuru pu
Siaolintsi
San san tsi
10e Rt R.
Kin dia lintsi
Tsi lin tsi
Chao tsigou
Tchin or tun
Las galin

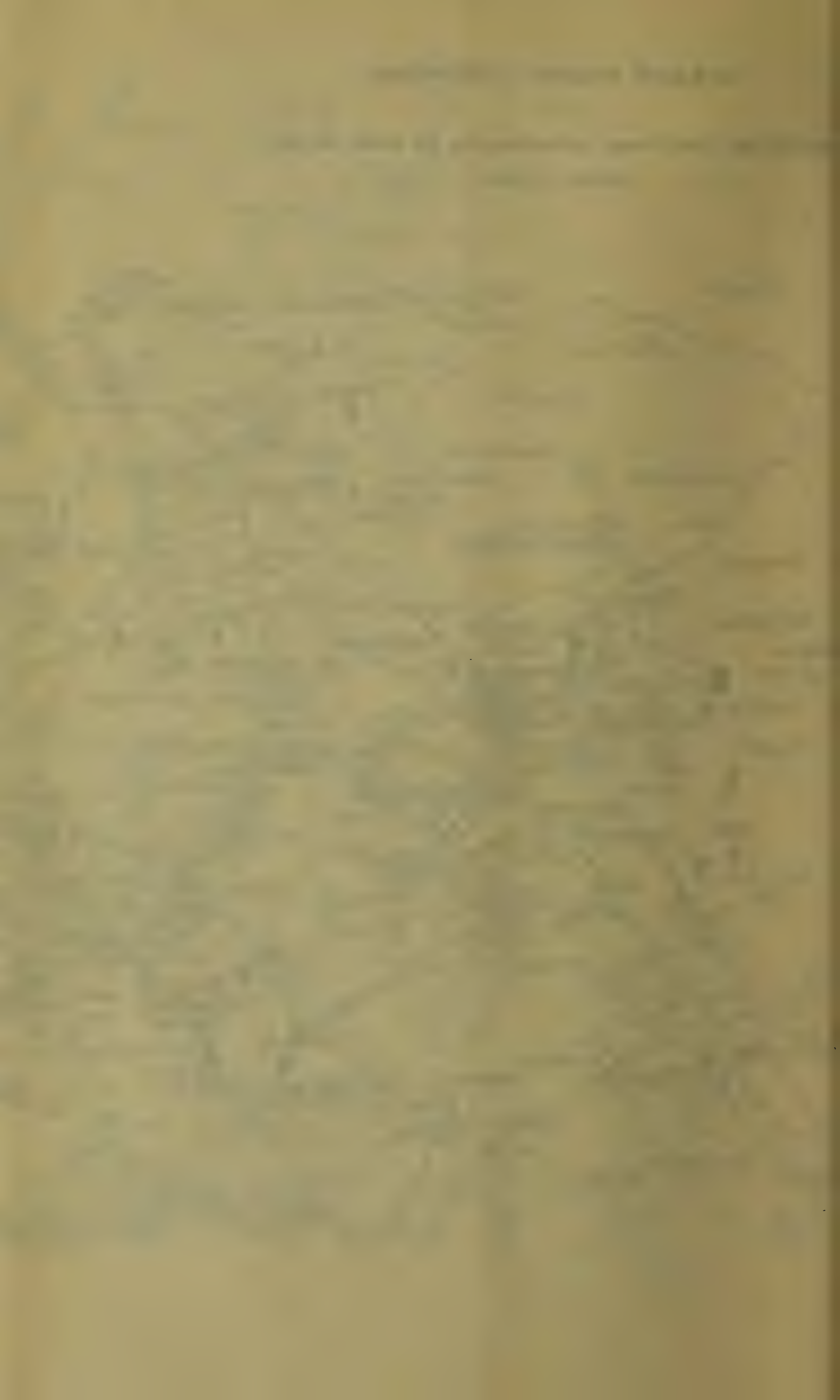
CROQUIS No 17.

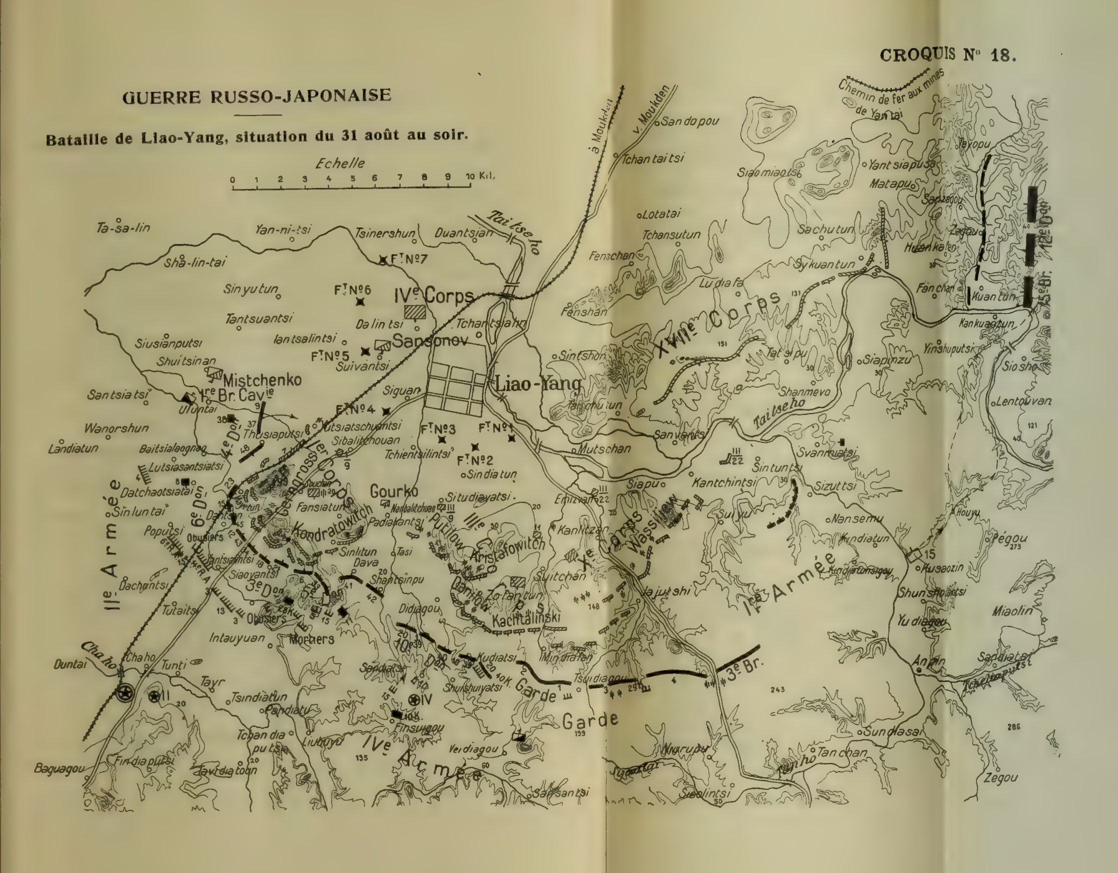
GUERRE RUSSO-JAPONAISE

Bataille de Liao-Yang, situation du 30 août au soir.

Echelle : 1/84000

Chemin de fer aux mines de Yantai
à Moukden
v. Moukden
Sandopou
Tchantaitsi
Siaomiaotsi
Lotatai
Tchansutun
Sachutun
Sykuantun
Huankafen
Fanchen
Kuan tun
Kan kuan tun
Yinshuputsi
Siosho
Lentouvan
12e Don
Ta-sa-lin
Yan-ni-tsi
Tsinershun
Duantsian
Tai tse ho
Sha-lin-tai
Ft No 7
Ft No 6
IVe Corps
Sin yu tun
Tantsouantsi
Siusianputsi
Iantsalintsi
Dalintsi
Ft No 5
Sansonov
Suivantsi
Tchantsialin
Liao-Yang
Fenschan
Fenshan
Lu diafa
XVIIe Corps
Sintshan
Tatsipu
Shanmevo
Siapinzi
Shuitsinan
Mitschensko
Santsiatsi
1re Br Cavie
Siguan
Yutsiatsohuantsi
Ft No 4
Ft No 3
Ft No 1
Ft No 2
Tai tse ho
Sanvantsi
Svanmiatsi
Sintuntsi
Mutschan
Kantchintsi
Sizuttsi
Wanorshun
Tusiaputsi
Sibalitchovan
Tchientsilintsi
5e Don
Ballon captif
Sin dia tun
4e Don
4e Rt Art
Lutsiasantsiatsi
Datchaotsia
Sinluntai
Poputsi
Gourko
Situdiavatsi
Nanbalitchuan
Padiakantsi
Emizvan
2 Bons 122
Siapu
15e Br
Nansemu
Kanlitzan
Wassiliev
Kindiatun
Kindiatunsigou
Tegou
Kusaozin
1er Corps
Condratovitch
Sin li tun
Putilov
Tasi
Sutchan
Xe Corps
6e Rt
Yantsialintsi
Dachuntsi
3e Don
Siaoyantsi
Dava
5e Don
Cheiniutchuan
Shantsiapu
Udiagou
IIIe Corps
Tutaitsi
Kachialinski
Gerschelmann
3e Br.
3e Br.
2e Don
Shunshiantsi
Yudiagou
Miaolin
Armée
IVe Armée
Intauyuan
Chaho
Cha ho
14-15 R.
Tunti
G.Q.G.
Q.G. IIe Armée
Tayr
Tsindiatun
Pandiatun
Sanolatsi
Shuishuiyatsi
1re Br G
3e Br G
Tsuidiagou
Garde
Q.G. IVe Ae
Armée
Anpin
San diatsi
Sundiasai
Tan chao
Tan ho
Zegou
Tchan dia pu tsi
Liuhuyu
Pindiaputsi
Tavidiatoun
Sansantsi
Niurupu
Siaolintsi




CROQUIS N° 18.
GUERRE RUSSO-JAPONAISE
Bataille de Liao-Yang, situation du 31 août au soir.
Echelle
0 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 Kil.
Chemin de fer aux mines de Yantai
à Moukden
v. Moukden
Sandopou
Tchan tai tsi
Siao miao tsi
Yant siapusa
Matapu
Lotatai
Tchansutun
Sachutun
Taitseho
Ta-sa-lin
Yan-ni-tsi
Tsinershun
Duantsjan
Sha-lin-tai
Ft. N° 7
Sinyutun
Ft. N° 6
IVe Corps
Tantsuantsi
Dalin tsi
Tchantsiaho
Fenschan
Fenshan
Sykuantun
Ludiafa
XVIIe Corps
Fanchan
Kuantun
Kankuantun
Siusianputsi
lantsalintsi
Sansonov
Ft. N° 5
Suivantsi
Shuitsinan
Mistchenko
1re Br. Cav.ie
Santsiatsi
Ulontai
Siguan
Liao-Yang
Sintshon
Tatsipu
Siapinzu
Yinshuputsi
Sioshe
Shanmevo
Lentouvan
Ft. N° 4
Wanorshun
Landiatun
Thusiaputsi
Utsiatschuantsi
Sibalitchouan
Ft. N° 3
Ft. N° 1
Tchientsilintsi
Ft. N° 2
Sin dia tun
Mutschan
Sanvantsi
Svanmiatai
Baitsialaognao
Lutsiasantsiatsi
Datchaotsiatai
Sinluntai
Poputsi
IIe Armée
6e Don
4e Don
Ier Corps
Gourko
Fansiatun
Situdiayatsi
Kondratowitch
Padiantsi
Putilow
IIIe Corps
Emizvan
Siapu
Kantchintsi
Sintuntsi
Sizuttsi
Kanlitzan
Xe Corps
Wassiliew
Sulyu
Nansemu
Houyu
Pégou
Kindiatun
Aristafowitch
Sinlitun
Tasi
Dava
Shantsinpu
Siaoyantsi
3e Don
Suitchan
Dachantsi
Ire Armée
Kusaozin
Shunshoatsi
Miaolin
Tutaitsi
Obusiers
Didiagou
Kachtalinski
Yudiagou
Intauyuan
Mortiers
Cha ho
Chaho
Duntai
Tunti
Tayr
10e Don
Kudiatsi
Mindiafan
Tsudiagou
3e Br.
Anpin
Sandiatsi
Garde
Tsindiatun
Pandiatu
Tchan dia putsi
Liuyuyu
Finsuigou
IVe Armée
Yerdiagou
Nyurupu
Tanchan
Sundiasai
Baguagou
Findiaputsi
Zegou
Sansantsi
Siaolintsi



CROQUIS N° 19.


GUERRE RUSSO-JAPONAISE
Bataille de Liao-Yang, situation du 1er septembre au soir.
Echelle
0 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 Kil.
Liao-Yang
Tai tse ho
à Moukden
v. Moukden
San do pou
Tchan tai tsi
Siao miao tsi
Mistchenko
Lotatai
Tchansutun
Fenschan
Br. Ekk
Orbeliani
Samsonov
Orlov
2e B. 54e D.
Manjuiama (gâteau de riz)
Sachutun
Matapu
Iantsiapusa
Teyopu
12e Br.
Sanzegou
Zagou
Huan ku fen
Kuan tun
Nid d'hirondelles
29 Kobi
Kan kuan tun
Fan chen
Yinshuputsi
Sio sha
Len tou van
Siapinzu
3e Division
Lu dia fan
Tatsipu
Shanmevo
Tan chu tun
3e Br.
San vantsi
Sin tun tsi
Svanmiaotsi
Kantchintsi
Siapu
Mutschan
Emizvan
Syzut tsi
Nansemu
Kindiatun
Kindiatunsigou
Kusaozin
Shunshoiantsi
Yudiagou
Miaolin
Pégou
Houyu
Sui yu
Jajut shi
Mindiafan
Garde
1/2 71e Divon
Ier Corps
Xe Corps
IIIe Corps
IVe Corps
Tsinershun
Quantsiaho
FT N° 7
FT N° 6
FT N° 5
FT N° 4
FT N° 3
FT N° 2
FT N° 1
5e Divon
1e Br. du Xe C. Efa
Dalintsi
Sintshon
Suiantsi
Siguan
Ta-sa-lin
Yan-iu-tsi
Sha-lin-tai
Sin yu tun
Tantsuantsi
Iantsalintsi
Siusianputsi
Shuitsiuan
Uluntai
4e Divon
San tsiatsi
Wanorshun
Landialun
Baitsialaognao
6e Divon
Lutsiasantsiatsi
Datchaotsialai
Mayetun
Sin lun tai
Poputsi
Dantsun
Yutsiatschuantsi
Tchusiaputsi
IIe Armée
Gutsiatsi
Shoshanpu
3e Divon
Fan sia tun
Sin li tun
11e Br. Kobi
Sibalitchouan
Tchientsialintsi
Sin dia tun
5e Divon
10e Divon
Situdiavatsi
Nanbalitchyan
Padiakantsi
Tasi
IVe Armée
Yaolitan
Suitchan
Zofantun
Uidiagou
Dava
Shantsinpu
Siao yan tsi
Yantsiantsi
Dachuntsi
Tutaitsi
Chei niu tchuan
In tau yuan
Chaho
Kudiatsi

